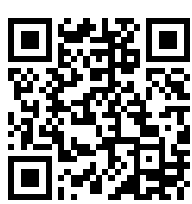
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

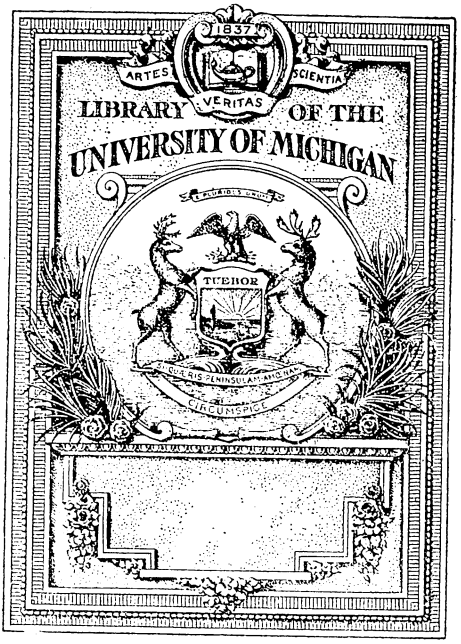
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381186


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTIÈME ANNÉE —

DEUXIÉME SÉRIE. T. XXIII

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45
1898

Hosted by Google

Hosted by Google

LES DÉFENSEURS

ET

LES ADVERSAIRES DU DROIT DE PROPRIÉTÉ [1]

III

LES COLLECTIVISTES.

Nous avons établi que le parti libéral est appelé à une mission très haute en protégeant le droit de propriété contre les catholiques. Il peut paraître superflu de prouver également que les collectivistes attaquent la propriété avec autant de violence, avec plus de violence même. Ils ne s'en cachent point et les livres de leurs docteurs nous sont connus. Ils rêvent de placer la société tout entière sous la domination de l'État, ou du moins, d'après quelques-uns, sous le joug d'un rouage administratif et central, en dehors de l'État, mais qui serait revêtu d'une puissance absolue. Tous les moyens de production seraient attribués à la collectivité, après avoir été expropriés, avec ou sans indemnité préalable : les docteurs sont très partagés à ce sujet, comme, du reste, sur toutes les autres conceptions que nous tâcherons d'esquisser impartialement. C'est ce qui prouve le mieux le désarroi de leurs idées et la fausseté de leur système.

Sous le collectivisme, la propriété privée serait réduite principalement aux objets de consommation et au salaire touché

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 avril 1898.

383957
Hosted by Google

en rapport avec la valeur du travail fourni (1). Les membres de cette société idéale seraient rémunérés proportionnellement à leurs besoins ou à leurs facultés : autre question au sujet de laquelle ne règne pas un touchant accord. Les professions ne seraient plus libres. Les théoriciens soutiennent que la vocation de chacun serait soigneusement consultée. Mais qui s'acquittera de ce travail de sélection? Le pouvoir central. On peut prévoir tout de suite à quels abus et à quel arbitraire ce système donnerait lieu. Il faut ignorer singulièrement les premiers éléments de psychologie pour croire qu'une pareille société soit jamais possible. L'altruisme intégral est un beau rêve, pour la réalisation duquel le cœur humain devrait avoir changé dans les couches les plus profondes comme les plus hautes de l'ordre social. Or, depuis des milliers d'années, le cœur humain est resté invariable. Les comédies de Sophocle et d'Euripide, les épopées d'Homère et de Virgile ne nous le représentent pas sous un autre angle que les comédies de Molière, les drames de Shakespeare ou les pièces de M. Alexandre Dumas fils.

C'est dire que nous ne sommes pas arrivés à l'époque où le régime de la caserne sera subi allègrement par tout un peuple. L'histoire de Sparte est une exception et une anomalie.

Pour nous dorer la pilule, les collectivistes affirment que le travail serait de courte durée et des plus agréable. La production, cessant d'être concurrencière, ne serait proportionnée qu'aux besoins de l'homme. Ensuite, la science aurait pris une telle extension, qu'elle suppléerait aux travaux les plus répugnants. Cependant, si la science était impuissante, alors, dit Bebel, « intervient pour chacun LE DEVOIR de se prêter à ces travaux, chaque fois *que viendra son tour de rôle* (2) ». M. César De Paepe va jusqu'à dire que la raison réclame que les tra-

(1) Est-ce pour faire cette immense concession que Léo, du *Peuple*, s'est écrié dans une conférence donnée à la Mutualité socialiste de la Hestre : « Supprimer la propriété! Ineptie bourgeoise. » M. Allemann, chef socialiste français, a répondu à ceux de ses amis qui admettent le maintien de la petite propriété : « Vous manquez à la plus élémentaire honnêteté, car vous savez bien que le socialisme n'admet *aucune* forme de propriété. »

(2) *La Femme dans le passé, le présent et l'avenir*, p. 277.

Hosted by Google

vaux répugnants s'exécutent en nombreuse compagnie : « Dans ces conditions, l'animation et l'entrain résultant de cette réunion de travailleurs feraient oublier le côté désagréable de ces travaux (1). » M. Yves Guyot demanda un jour à M. Henri Brissac ce qu'il ferait des récalcitrants : « Les récalcitrants, d'ailleurs, répondit-il (s'il s'en présentait), on pourrait se borner à les laisser *récalcitrer;* où trouveraient-ils des ressources pour vivre (2)? » M. Guyot raconte aussi que, dans une discussion qui eut lieu le 25 juin 1896 à la Chambre française, M. Guesde s'écria : « S'il y a des besognes répugnantes que les travailleurs ne veuillent pas faire, nous emploierons la réquisition (*ah! ah!*). » Mais cette parole ne figura que dans le compte rendu des journaux. Elle fut supprimée au *Journal officiel* (3). Ce sacrifice de l'homme au devoir est précisément le côté le plus utopique du collectivisme. Il est donc faux de soutenir que les pamphlets conservateurs dénaturent à plaisir la société socialiste en la représentant comme un bagne. Cette appréciation résulte des écrits socialistes eux-mêmes. Et prétendre, comme l'a fait M. Vandervelde, « qu'il vaut tout autant être tyrannisé par les employés de l'État que par les employés des patrons » (4), c'est pousser un peu loin la confiance dans la naïveté populaire.

Nous n'aurons garde de décrire la société collectiviste comme la rêvent les apôtres du socialisme. Il importe avant tout d'en esquisser les caractères généraux, non d'après l'idée que nous nous en formons, mais d'après les sources les plus autorisées. Au surplus, nous risquerions fort de nous heurter à des conceptions tellement différentes les unes des autres, que nous aurions grand'peine à nous orienter dans ce dédale de chimères. (Il paraît que les tableaux tracés par *l'An* 2000 de Bellamy et par les *Nouvelles de nulle part* du poète William

(1) *Les Services publics*, t. II, p. 122.

(2) YVES GUYOT, *La Comédie socialiste*, p. 90.

(3) *La Comédie socialiste*, p. 132.

(4) Sixième et dernière leçon sur les conséquences sociales de l'évolution industrielle, donnée à l'Extension universitaire de Charleroi. (*Journal de Charleroi*, numéro du 27 juillet 1897.)

Hosted by Google

Morris sont considérés comme se rapprochant le plus de l'idéal espéré.)

Les systèmes collectivistes sont d'une abondance extrême. Dans une très curieuse étude (1), M. A. Schæffle en cite de nombreuses variétés : le collectivisme atomique (ultra-libéral, ultra-égalitaire, antisocial) ; le collectivisme anarchiste ; le collectivisme idéaliste ou désintéressé ; le collectivisme radical ou universel intégral ; le collectivisme centraliste ; le collectivisme ochlocratique ; le collectivisme antimonarchique ; le collectivisme international ; le communisme ; le collectivisme quasi capitaliste. Pour M. Vandervelde, l'idéal est le communisme avec cette formule : « A chacun selon ses besoins » (2). Pour M. La Fontaine, sénateur socialiste, « une confusion fréquente et tout particulièrement injuste est faite entre le collectivisme et le communisme » (3).

Si les socialistes ne s'entendent pas sur le but à atteindre, ils s'entendent encore moins sur les moyens d'y parvenir. En France, M. Guesde est d'avis qu'il vaut mieux ne pas accepter certaines améliorations apportées à l'ordre social, plutôt que de ne pas réussir du coup à s'emparer des pouvoirs publics. Il est de ceux qui croyaient sincèrement qu'il eût suffi de deux ou trois Premier-Mai « pour changer la face du monde ». M. Malon, au contraire, souhaitait que la nationalisation de la richesse publique se fît sans secousse et seulement par de lentes étapes. Il a été un des promoteurs du possibilisme. Ce dernier parti s'est fractionné en allemanistes et en broussistes. En Allemagne, le citoyen Wilhelm Werner, le chef des jeunes socialistes, a protesté contre le rôle parlementaire des Liebknecht et des Bebel, qui ne sont pas parvenus à faire restituer le capital à la classe ouvrière. Et tandis que Bebel et Liebknecht sont taxés de modérantisme, le baron de Vollmar s'est séparé d'eux parce qu'ils ne se montrent pas suffisamment opportunistes dans leurs revendications. En Belgique, le socialisme contient déjà en lui le germe de sa décomposition.

(1) *Revue sociale et politique*, troisième année, 1893, n° 4.
(2) *Le Socialisme en Belgique*, par VANDERVELDE et DESTRÉE, p. 300.
(3) *Le Collectivisme*, par HENRI LA FONTAINE, t. I, p. 5.

Hosted by Google

Si les mécontents, dont les colères se manifestent dans les journaux *la Bataille* et le *Recht vor Allen*, avaient à leur tête un chef du talent d'un Vandervelde ou d'un Anseele, la scission deviendrait irrémédiable.

Voilà donc comment le socialisme international prépare l'ère de concorde, de fraternité et de solidarité qu'il nous présage en termes pompeux !

Une de ses plus grandes erreurs de raisonnement, c'est de prétendre que la concentration des capitaux, qui se manifeste tant dans l'industrie que dans le commerce, achemine la société vers le collectivisme. La création de grands magasins et l'association en Allemagne, en Angleterre et en France d'usines importantes, sont certainement un des phénomènes les plus intéressants de notre époque (1).

Mais de ce que certaines industries se centralisent, peut-on tirer argument en faveur de la prépondérance absolue et prochaine du rôle de l'État?

S'il y avait une conclusion à émettre, nous dirions plutôt que ces faits économiques confirment les théories libérales. N'est-ce pas conformément aux lois de la libre concurrence que s'accomplit cette concentration industrielle? En quoi l'État intervient-il pour engager les patrons à fusionner leurs usines? Quel est l'économiste orthodoxe qui ait jamais soutenu qu'en doublant, en triplant, en décuplant même la force de leurs entreprises, les capitalistes vont à l'encontre des lois de la concurrence et qu'ils suppriment celle-ci? Est-ce que des associations industrielles empêchent la constitution d'autres associations tout aussi puissantes? De plus, les fabricants qui agissent de la sorte au mieux de leurs intérêts, négligent-ils en même temps les intérêts des consommateurs et des ouvriers? Bien au contraire. En réalisant une grande écono-

(1) En Westphalie, plusieurs cotonnières se sont fusionnées sous forme de société par action. En Allemagne, ces grandes associations sont de 40 à 90. En Écosse, où l'industrie du fil à coudre est extrêmement importante, les maisons J. & P. Coats et Clark & C°, de Paisley, près de Glascow, se sont unies avec deux de leurs concurrentes les plus puissantes du Yorkshire et du Lancashire, les sociétés J. Brook & brothers, de Huddersfield, et J. Chadwich & brother, de Bolton.

Hosted by Google

mie sur leurs frais généraux, ils parviennent à réduire le prix de leurs produits et augmentent le salaire de leur personnel. Malheureusement, nos socialistes ne veulent pas admettre cette vérité. Ils préfèrent se fausser l'intelligence pour ne voir en tout qu'un argument en faveur du collectivisme. Ils couchent le problème social dans une sorte de lit de Procuste et ils accommodent toute chose aux rêves des utopistes.

Quelque importante que puisse devenir la concentration des capitaux, aucun esprit sérieux ne saurait en conclure que nous marchions à grands pas vers l'État collectiviste. Si cet argument était vrai, on pourrait soutenir que la concentration des terres entre les mains de quelques grands propriétaires fonciers produirait les mêmes conséquences. Dans ces conditions, il y aurait longtemps qu'une partie de l'Europe serait collectiviste, puisqu'à l'époque où la grande industrie n'était pas encore née, il existait déjà ce que les Romains appelaient les *latifundia*, c'est-à-dire des exploitations rurales d'une étendue immense. Si les marxistes avaient alors vécu, ils auraient été de bien mauvais prophètes.

Ce qui est donc faux pour l'agriculture, sera faux pour l'industrie.

D'ailleurs, bien loin d'assister à une concentration de la propriété en général, nous constatons, au contraire, son éparpillement entre des mains de plus en plus nombreuses. M. Deschanel l'a prouvé un jour de la manière la plus lumineuse, dans un discours prononcé à Carmaux :

« Je prends, a-t-il dit, le remarquable travail sur les propriétés non bâties, fait, de 1879 à 1883, par l'administration des contributions directes. La part de la petite propriété au-dessous de 6 hectares est d'environ 35 p. c.; celle de la grande, au-dessus de 50 hectares, — non de 35 p. c., comme on l'avait dit, mais, si l'on en déduit les propriétés des établissements de bienfaisance, des départements, des communes, etc., — de 28 p. c.; enfin, la part de la propriété moyenne, de 6 à 50 hectares, est de 37 p. c.

« Mais il ne suffit pas de considérer la superficie, il faut considérer aussi la valeur des terres; car les terres labou-

Hosted by Google

rables sont estimées 2,197 francs à l'hectare, au lieu que les bois ne sont estimés que 745 francs et les landes 206 francs. Or, c'est dans la grande propriété qu'est comprise la plus grande partie des bois et des landes; de sorte que sa valeur relative est très inférieure à sa proportion comme surface. Et, à l'inverse, c'est la petite propriété qui possède les terres les plus productives. L'enquête agricole de 1882 constate que les exploitations au-dessous de 1 hectare sont surtout nombreuses là où se développent la culture maraîchère et les cultures industrielles. Lorsqu'on regarde de près le mouvement des parcelles cadastrales et des cotes depuis soixante ans, on voit que, dans nos campagnes, le morcellement est bien moindre qu'on ne le dit, et que c'est surtout dans les villes et dans les banlieues des villes et des bourgs qu'ont eu lieu de nombreuses divisions de la propriété. Les très petites cotes représentent souvent le jardin qui entoure la maison habitée par le propriétaire : c'est là ce que, dans le langage socialiste, on appelle « un haillon de propriété » !

« Si nous comparons maintenant les deux enquêtes agricoles de 1862 et de 1882 (nous n'avons pas encore les résultats de celle de 1892), nous voyons que, pendant ces vingt ans, le nombre des exploitations au-dessus de 20 ares a augmenté de 8.63 p. c. L'augmentation a porté sur la moyenne et la petite culture; au contraire, il y a eu une diminution de près de 8 p. c. sur la grande exploitation

« Les propriétaires cultivant eux-mêmes leur bien ont augmenté de 330,000. Les propriétaires cultivant leur bien avec l'aide d'un régisseur ont augmenté de 8,000; les fermiers, de 81,500.

« A l'inverse, les propriétaires cultivant leur terre, mais travaillant aussi pour autrui en qualité de fermiers, ont diminué de 148,000. Les métayers ou colons, également propriétaires, ont diminué de 56,000. Les journaliers-propriétaires ont diminué de 407,000. Les métayers ou colons non propriétaires ont diminué de 7,000. Enfin, les journaliers ont diminué de 116,000

« Ainsi donc, d'un côté, il y a eu augmentation, d'abord

Hosted by Google

pour les propriétaires cultivant eux-mêmes, puis pour les fermiers; à l'inverse, il y a eu diminution pour les salariés.

« En vingt ans, 340,000 personnes ont acquis de nouvelles propriétés, soit près de 16,000 par an, et cela, malgré la guerre et le phylloxera.

« Il n'y a pas aujourd'hui en France 15,000 personnes (sur 8 1/2 millions de propriétaires fonciers) ayant 15,000 francs de revenu foncier rural ou davantage, — non compris les hypothèques.

« La reconstitution de la grande propriété sur les ruines de la petite n'est donc pas plus à craindre que la pulvérisation du sol. La terre française se répartit en un nombre de mains toujours plus grand. »

Au surplus, cette évolution de la propriété continue à s'accentuer (1).

Cependant, s'il était vrai qu'une concentration capitaliste acheminât la société vers le collectivisme, encore serait-il naïf de croire que cette organisation pût être instaurée à la fois dans le monde entier, en même temps en Belgique qu'en France, en même temps en Allemagne qu'en Russie, en même temps en Europe qu'en Asie et en Amérique! Or, si cette simultanéité d'application est impraticable, qui pourrait se flatter de l'espoir de conserver dans la région où les moyens de produc-

(1) A notre grande surprise, M. Émile Vandervelde, dans une conférence faite à l'occasion du jubilé du manifeste communiste, vient de confirmer singulièrement nos idées à ce sujet.

Tout d'abord, il reconnaît que la fameuse loi d'airain, dont Lassalle a fait si grand état, est « définitivement reléguée au musée des antiquités ». Et il ajoute : « Ce qui s'est produit pour la loi d'airain semble se produire pour la loi de concentration capitaliste. » M. Vandervelde s'appuie pour tenir ce langage sur les mêmes faits que nous avions nous-même avancés et qui nous prouvent la démocratisation des capitaux! Il déclare que le nombre d'exploitations rurales en Belgique a presque doublé de 1846 à 1880 (910,000 au lieu de 572,250) et il constate également qu'en France, d'après le dernier recensement de l'agriculture, le nombre des exploitations a passé de 1883 à 1892 de 5,672,000 à 5,702,000, soit une augmentation de 30,000. Il en est de même en Prusse pour les entreprises de commerce et de transport. S'il est vrai, estime M. Vandervelde, que dans un certain nombre d'industries, le total des petites exploitations devient plus restreint, en tout cas, dit-il, « *la concentration capitaliste s'opère avec une réelle lenteur* ».

Hosted by Google

tion ont été socialisés tous les esprits indépendants, libres et impatients de réaliser des œuvres fécondes et lucratives? L'esprit de solidarité ne sera jamais assez puissant. Pour me servir des paroles mêmes de M. Émile Vandervelde parlant d'une cité communiste : « Il faudrait pour en arriver là que les écorces de nos cerveaux, si frustes et si grossiers encore, soient immensément développées et raffinées » (1). On assisterait à l'émigration de tous les esprits pleins d'initiative vers des nations moins rectilignes. Il serait impossible que les pays qui auraient fait triompher le collectivisme pussent exploiter les diverses industries d'une manière rationnelle. On ne saurait assez admirer à cet égard la belle confiance de M. La Fontaine qui, après avoir décrit le régime collectiviste, fait observer : « Il importe de faire remarquer que l'introduction du régime collectiviste, ainsi précisé, n'aurait pas pour conséquence de mettre le pays qui l'appliquera, dans un état d'infériorité au point de vue international. Il est évident qu'un ouvrier qui jouit d'un revenu annuel de 750 francs (2) sera plus disposé à accepter une légère diminution de salaire, si elle doit permettre la productivité de la nation, sa force d'échange et amener ainsi l'introduction plus aisée de matières premières ou de produits que d'autres nations peuvent fournir à des prix avantageux. »

Quelle noble candeur!

Nous avons tâché de caractériser brièvement la théorie collectiviste.

Disons encore un mot de l'incessante confusion qui est faite entre le collectivisme proprement dit et certaines attributions de l'État qui ne relèvent aucunement de la théorie marxiste. Cette confusion, tout d'abord, est faite par ceux qui comprennent mal cette théorie et ensuite par ceux qui ont intérêt à la faire pour se ménager les sympathies des chefs socialistes.

(1) *Le Socialisme en Belgique*, par MM. VANDERVELDE et DESTRÉE, p. 283.

(2) M. LA FONTAINE avait calculé dans cette étude : *Le Collectivisme* (t. I, p. 29), que le capital belge étant évalué à 30 milliards, il reviendrait à chaque habitant 5,000 francs, soit 25,000 francs environ par famille moyenne. Le revenu serait donc, à raison de 3 p. c., de 750 francs.

Hosted by Google

Cette équivoque n'a que trop longtemps duré. Il ne faut pas être membre du Parti ouvrier pour admettre que l'État exploite certaines industries, crée des monopoles ou entreprenne des services publics. Quel rapport peut avoir avec le collectivisme la fabrication des cartes à jouer et la régie du tabac que l'État français s'est réservé, ou bien la fabrication de l'alcool comme en Suisse, ou bien l'exploitation des chemins de fer comme en Belgique, ou bien l'enseignement public comme dans la plupart des pays, ou bien les usines d'armes et de munitions, ou bien l'administration fiscale des forêts, ou bien un service d'assurance contre l'incendie, ou bien le service des eaux et du gaz, ou bien même l'exploitation de charbonnages comme en Allemagne? La France, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne, certaines municipalités s'inspirent-elles du collectivisme? A ce compte, le libéral le plus orthodoxe peut être collectiviste. On est collectiviste sans le savoir, tout comme M. Jourdain faisait de la prose. Aussi le Conseil général de l'*Alliance libérale* a-t-il pu dire, dans sa déclaration du 27 février 1898, sans trahir les principes du libéralisme : « En dehors même des attributions essentielles de l'État, au sujet desquelles nulle abdication n'est permise, il existe des industries que la nature, la loi ou l'accaparement peuvent soustraire à l'action de la libre concurrence. Lorsque l'abandon de ces industries à la spéculation privée met en péril la liberté et les intérêts de la masse des citoyens, il sera légitime que l'État intervienne dans ces industries, soit pour les faire rentrer sous la loi de la concurrence, soit même pour s'en attribuer le monopole en vue de mieux garantir l'intérêt général. »

Ces idées ne participent nullement du système collectiviste. Elles ne consacrent pas une appropriation commune et une répartition équitable entre tous les citoyens conformément à leurs besoins ou en proportion de leur travail : ce qui est la caractéristique du collectivisme. Cela est si vrai que M. Vandervelde a déclaré lui-même (1) en parlant de ces attributions étatistes : « Il est évident que ce ne sont là que des applications

(1) Extension universitaire : « Les conséquences sociales de l'évolution industrielle. » (*Journal de Charleroi*, numéro du 18 mars 1897.)

Hosted by Google

fragmentaires, embryonnaires, pour ainsi dire, de la conception sociale que nous nous proposons d'exposer. Le collectivisme implique la transformation absolument complète du mode de production actuel. Il ne veut pas de l'exploitation par l'État, mais il admet l'organisation autonome de la production. » Distinction purement sophistique! Ce rouage nouveau que rêvent les socialistes, créerait la même concomitance que consacrent aujourd'hui les pouvoirs administratif et judiciaire. Voilà tout.

En attendant, rien ne démontre que nous marchions à grands pas vers l'utopie socialiste. Pas même l'exemple de Glasgow, que l'on cite parfois à l'appui du collectivisme, n'est de nature à nous faire croire à un bouleversement prochain de l'ordre social. Parce que cette cité a organisé l'enseignement obligatoire gratuit et offre un repas aux enfants nécessiteux fréquentant les écoles publiques, parce qu'elle fournit aux habitants le gaz, les appareils d'éclairage, de chauffage et éclaire les escaliers communs des maisons à plusieurs logements, parce qu'elle est propriétaire de tramways et met à la disposition des ouvriers des trains à très bon marché, le matin et le soir, parce qu'elle a créé des bains, des salles de natation, des lavoirs publics et exproprié des quartiers encombrants pour y construire des maisons qu'elle loue aux familles les moins aisées, parce qu'elle a réalisé tous ces progrès, peut-on en conclure que cette ville anglaise a facilité l'expropriation de tous les moyens de production? Il est puéril de vouloir le soutenir. En étant obsédé outre mesure par le spectre collectiviste, les administrations publiques peuvent être conduites à priver une population des avantages les plus indéniables et à s'opposer aux innovations les plus utiles au bien-être général.

Tel est le grand préjudice qu'un épouvantail ridicule peut causer à la société. Qu'il s'agisse de créer un lavoir public, on criera au collectivisme! Qu'il s'agisse de mettre en régie l'exploitation des tramways ou de l'éclairage, on criera au collectivisme! Qu'il s'agisse d'organiser l'assurance obligatoire contre l'incendie, on criera au collectivisme! Si une ville de la Belgique devait suivre l'exemple de Buffalo et d'autres

Hosted by Google

cités américaines en chauffant toutes les habitations d'un quartier par un calorifère commun, on se croirait à la veille d'une catastrophe sociale. Ce ne serait plus du collectivisme, ce serait du communisme, ce serait presque de l'anarchisme! Il existe cependant de nombreux services publics auxquels les particuliers seraient dans l'impossibilité de pourvoir. Pourrait-on obliger les navires qui profitent de la présence d'un phare de payer une taxe à la compagnie qui l'exploiterait?

Les services publics peuvent être compris de diverses manières :

A titre de monopole, lorsque l'État ou la commune empêche des citoyens de remplir la même fonction : par exemple la fabrication de cartes à jouer en France;

A titre de service public proprement dit, sans caractère d'exclusivité : par exemple en Belgique, l'exploitation directe des chemins de fer par l'État. Elle n'exclut pas les compagnies. C'est ainsi que tout récemment encore, il existait une ligne de l'État et une ligne de compagnie pour se rendre de Gand à Anvers.

A titre d'entreprise : en ce cas, l'État ou la commune prend un engagement temporaire avec une personne ou une association qui se charge d'exécuter des travaux relatifs à un service public pour un temps limité et suivant les plans et devis de la commune ou de l'État qui garde la haute surveillance de ce service. Exemple : l'exploitation des tramways par une compagnie.

A titre de concession : Quand l'État ou la commune abandonne à perpétuité ou à un très long terme, moyennant un péage, une redevance, un monopole, un privilège, une propriété, une portion des richesses communes, à charge de faire exécuter un service public. Exemple : la concession de mines.

Le socialiste César De Paepe croit que ce dernier système est destiné à disparaître, tandis que celui de l'entreprise est « appelé à des applications de plus en plus fréquentes dans ce régime nouveau que les travailleurs doivent inaugurer » (1).

(1) *Services publics*, t. II, p. 136.

Hosted by Google

Comme on voit, ces divers modes de services ne sont aucunement inconciliables avec les doctrines libérales. C'est peut-être pour ce motif que M. Wilmotte semble dire dans un article de la *Revue de Belgique* que l'*Alliance* n'aurait pas dû même s'en occuper dans sa déclaration sur le droit de propriété (1). Dès maintenant, ces services publics se pratiquent sans que l'on songe à y découvrir le virus socialiste. Ils sont même si peu socialistes que M. Jules Guesde, en 1881, les a énergiquement repoussés, parce qu'« ils retardent la victoire ». Il n'a pas voulu qu'on les inscrivît au programme de son parti. M. Guesde est cependant un des chefs socialistes qui représentent avec le plus d'autorité la théorie marxiste.

Mais si le parti libéral n'est pas hostile aux services publics, il estime qu'il faut des motifs sérieux pour les admettre. Les administrations doivent agir à cet égard avec prudence et à bon escient. Ce n'est pas un amour irréfléchi du collectivisme qui doit les guider, mais uniquement le souci du bien-être général. Un grand nombre d'industries sont beaucoup mieux gérées par l'initiative privée que par l'État ou la Commune, quoi qu'en dise John Stuart Mill (2). Tout dépend des hommes qui sont à la tête de l'entreprise, quelle qu'elle soit. Quand M. le baron Sadoine quitta la direction de la Société Cockerill, les actions baissèrent. Dernièrement, l'annonce seule de la démission d'un directeur de charbonnage amena 80 francs de hausse sur les titres. Le principal rôle du parti libéral est, « sans jamais entraver la production existante, d'accroître le nombre des hommes capables » comme l'a si bien dit M. Ernest Solvay (3). Et rien n'irait plus à l'encontre de ce but que de vouloir sacrifier à une conception utopique les intérêts les plus vitaux de la société humaine. C'est aussi pour ce motif que le libéralisme soutient avec le plus de vigueur le droit de propriété individuelle qu'il croit conforme à la justice et à l'intérêt social. Il s'efforce de le rendre accessible au plus grand nombre possible de citoyens. Comme cette étude l'a démontré,

(1) *Revue de Belgique*, numéro du 15 mars, p. 300.
(2) *Principes d'économie politique*, t. II, p. 535.
(3) « Un parti social. » (*Revue de Belgique*, 15 décembre 1897.)

Hosted by Google

il est obligé de défendre cette institution contre la démocratie chrétienne, dont les prétentions surgissent de plus en plus menaçantes, et contre le collectivisme qui ne fait aucun mystère de son irréductible hostilité à la propriété. Ce dernier parti en poursuit la reprise violente, par la révolution. M. Jules Guesde l'a proclamé sans détour : « L'expropriation avec indemnité est une chimère, autant, sinon plus, que le rachat » (1).

Que les hommes qui n'ont pas encore perdu toute clairvoyance jugent maintenant de quel côté ils trouveront les amis de l'ordre et du progrès social!

GUSTAVE ABEL.

(1) Brochure intitulée : *Collectivisme et Révolution.*

Hosted by Google

LE TESTAMENT PHILOSOPHIQUE DE M. ZOLA

A PROPOS DE " PARIS ,,

Le nouveau roman de M. Zola sera, comme ses œuvres précédentes, un des événements littéraires de l'année. Abstraction faite du génie de M. Zola pour la réclame retentissante, abstraction faite du procès Dreyfus, qui aura valu au romancier des milliers de lecteurs nouveaux, l'on peut prévoir que *Paris* est assuré d'une vente au moins aussi considérable que *l'Assommoir* ou *la Terre,* sinon grâce aux qualités intrinsèques du livre, du moins grâce au choix du sujet. Et j'ose prédire que le succès en sera encore plus prononcé à l'étranger qu'en France même.

Il va de soi qu'un roman comme *Paris* sera bien plus utile à des étrangers qu'à des Parisiens des Boulevards. L'Anglais et l'Américain y trouveront mille détails qu'ils auraient grand'peine à trouver dans *Murray* ou *Baedeker* et qu'ils ne pourraient trouver dans les journaux qu'après de longues et pénibles recherches. La vie est si brève et la science est si longue que ces étrangers devront savoir un gré infini à M. Zola d'avoir condensé en un petit volume jaune ce qui se trouve dispersé dans de volumineuses collections du *Figaro* et du *Gil Blas* et de la *Lanterne*. Pour trois francs cinquante, le lecteur trouvera dans *Paris,* décrits avec une minutie de reportage, tous les grands faits-divers de la vie politique et sociale : mariages du grand monde, séances du Palais-Bourbon, sermons à la

Hosted by Google

Madeleine, scandales panamistes, attentats anarchistes.

Nous retrouvons d'ailleurs dans le nouveau roman tous les traits caractéristiques des Rougon-Macquart. Même vigueur dans la description, mêmes coups de brosse à la Jordaens, même monotonie, mêmes moyens grossiers et grossissants, même puissance d'évocation, même symbolisme, même déformation de la réalité. M. Zola, on l'a dit bien souvent, est l'épigone des romantiques et le mot de M. Jules Lemaître reste toujours la meilleure définition de son talent : M. Zola reste toujours « *le peintre idéaliste et pessimiste de l'animalité humaine* ». En vain, fait-il des efforts désespérés pour ménager les nerfs ou la délicatesse du lecteur. Son tempérament est décidément plus fort que son vif désir de ne pas choquer un public depuis longtemps fatigué des personnages zolaesques toujours en rut, éternels célébrateurs du culte phallique. M. Zola semble vouloir montrer que la brutalité fait partie intégrante de son génie. Déjà, dans le passé, il avait prouvé que sous peine de nous donner les fadeurs insipides du *Rêve,* il est condamné à nous donner les pages de *la Terre,* qui sont à la vérité écœurantes, mais qui sont au moins d'un écrivain. — Dans *Paris,* M. Zola a tenu à cœur de nous prouver une dernière fois qu'il se sent une espèce de prurit, de démangeaison morbide pour les situations scabreuses et odieuses.

Car il vaut la peine de remarquer que l'action principale de *Paris* se joue et se noue autour de deux amours également répugnantes et où l'adultère se mêle à l'inceste moral : 1° une mère et une fille, choisies dans la haute finance et qui se disputent l'amour d'un jeune homme; 2° deux frères choisis dans l'élite intellectuelle et morale, et qui se disputent l'amour d'une jeune fille. Ces deux amours font presque tous les frais de l'intrigue. Or, ces deux amours odieuses sont absolument gratuites. Même au point de vue de l'esthétique naturaliste, rien ne les justifie et, je le répète, le choix de pareille intrigue ne s'explique que par le prurit du romancier pour ce qui est

Hosted by Google

odieux et scabreux. Ce qui n'empêchera pas les adeptes du naturalisme de déclarer à l'envi que ces deux amours constitueront des documents inappréciables pour l'historien futur qui voudra étudier les mœurs de Paris à la fin du XIX^e siècle.

Les lecteurs anglais, admirateurs de M. Zola — et nul romancier français, si ce n'est peut-être le père Dumas, ne possède outre-Manche des admirateurs plus enthousiastes — ne manqueront pas de nous objecter : « Il est absurde et injuste de s'arrêter à de pareilles vétilles! Que venez-vous nous parler d'intrigues romanesques? En vérité, il s'agit bien d'un roman ordinaire! L'auteur a des visées plus hautes. Déjà, toute la série de Rougon-Macquart n'était qu'une suite d'enquêtes sociales. Mais, dans *la Terre,* dans *l'Argent,* dans *la Débâcle,* M. Zola s'était borné à examiner objectivement quelque grande question sociale. — Dans la *Trilogie* et surtout dans *Paris,* il prétend les résoudre toutes. Il prétend nous donner sa théorie de la vie humaine. Le lecteur le plus distrait s'apercevra, à la plus superficielle lecture, que *Paris* n'est rien moins que la Profession de foi de M. Zola. Or, comme le roman de M. Zola résume en lui toutes les idées de l'époque, *Paris* n'est rien moins que le testament philosophique du siècle finissant. Victor Hugo n'était pas plus intimement convaincu d'être le *Mage* et le *Songeur* que M. Zola n'est convaincu d'être le *Sociologue,* le Héraut de la société future.

De pareilles prétentions valent au moins la peine d'être examinées et simplifient d'ailleurs considérablement la tâche du critique. De si hautes ambitions rejettent dans l'ombre toutes les questions de détail. Aussi bien, la question n'est plus de savoir si le roman est la forme qui convient le mieux à l'exposition d'une doctrine politique et sociale et religieuse. La question n'est plus même de savoir, une fois le genre accepté, si M. Zola a su écarter les pièges artistiques que présentent toutes les pièces à thèses et si ses personnages ne sont pas des marionnettes,

Hosted by Google

porte-voix des théories du romancier. La question est tout uniment de savoir ce que vaut cette doctrine que M. Zola nous donne avec un dogmatisme si imperturbable et avec des airs d'apôtre et de prophète.

La doctrine de M. Zola peut se résumer en deux mots : banqueroute de la religion, glorification de la science ! 1° Le christianisme a fait son temps. Il ne saurait convenir au siècle de l'électricité, de la dynamite et de la démocratie. La charité est un leurre. Pendant dix-neuf siècles, la charité n'a servi qu'à couvrir toutes les oppressions. La croyance à une vie future n'a servi qu'à justifier toutes les iniquités de la vie présente. 2° C'est à la Science (notez la majuscule) qu'il appartient de régénérer l'humanité. La *Science sociale* fondée sur la justice, la *Science physique* inépuisablement féconde en découvertes : voilà la religion de l'avenir.

Le passage de la religion du passé à la religion de l'avenir est incarné dans les mutations et vicissitudes de l'abbé Pierre Fromont, manière de Lamennais fin de siècle, avec quelques traits empruntés à Renan (par exemple, son amitié avec M. Bertheroy, *alias* M. Berthelot). Le pauvre abbé a essayé du mysticisme. Il a essayé du socialisme chrétien. Il a essayé l'apostolat de la charité évangélique. Il est allé à Lourdes pour retremper sa foi dans la piscine aux miracles. Il est allé à Rome pour porter la cause du peuple devant le Souverain-Pontife. Il est, comme Lamennais et Lacordaire, revenu à Paris pour se plonger dans la charité. Tout a été en vain. A Lourdes, il n'a vu que supercherie et superstition. A Rome, il n'a vu que corruption. A Paris, il a vu le néant de l'aumône impuissante à guérir la grande iniquité sociale. Et dans la faillite de la charité sombre tout entière sa foi au christianisme. Le pauvre abbé est en proie au plus morne désespoir. Mais dans le naufrage de ses croyances, lui apparaît soudain un phare lumineux : ce sont les clartés de l'amour. C'est la femme qui rappelle à la vie ce pauvre abbé. C'est en jetant son froc aux orties et en épousant

Hosted by Google

Marie, que l'ex-abbé Pierre Fromont retrouve en même temps la félicité et la foi. Après le chant de désespoir, l'auteur entonne l'hymne d'allégresse :

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus !...

Et comme les grands génies se rencontrent, le génie de M. Zola s'est rencontré ici avec le génie du grand Gœthe, le Jupiter Olympien de Weimar. De même que le second Faust si mystérieux se termine par ces vers si peu mystérieux du Chœur mystique :

« *das Ewig Weibliche*
Zieht uns heran »,

de même *Paris* se termine sur un hymne à l'amour; c'est l'hymne d'Épicure et de Lucrèce :

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus !

On se souvient que dans *Rome*, le drame séculaire du catholicisme aboutit au mélodrame : les noces tragiques de Dario et de Benedetta, s'embrassant, avant de mourir, dans une suprême étreinte. Dans *Paris*, la tragédie sociale trouve sa solution dans une idylle. Toutes ces terribles questions trouvent une réponse toute simple dans les amours de Pierre et de Marie!

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus!

Heureux homme que M. Zola d'avoir trouvé une solution si merveilleuse de simplicité à des problèmes qui ont fait, non seulement le tourment de l'abbé, mais qui ont fait le tourment des plus grands penseurs de tous les temps!... Et serait-ce trop d'affirmer que tous les lecteurs ne seront pas aussi complètement illuminés et éblouis par les clartés de l'amour? Peut-être quelques lecteurs estimeront-ils que la régénération par la Vénus terrestre, et même par le mariage, n'est pas une solution

Hosted by Google

tout à fait suffisante. En vérité, c'était bien la peine de laisser si longtemps ce pauvre abbé en proie à tant de désespoir, de le promener de Paris à Lourdes, de Lourdes à Rome, de Rome à Paris ! Quoi ! toutes ces pérégrinations, tous ces pèlegrinages, toute cette « trilogie de Lourdes-Rome-Paris », toutes ces tortures intérieures, tout cela aboutissant, non pas à quelque croisade, à quelque apostolat scientifique, à quelque grand œuvre — tout cela se terminant par les justes nopces de l'abbé défroqué avec une bonne jeune fille, qui promet d'être une « Hausfrau » excellente, la plus exemplaire des ménagères ! Franchement, M. Zola n'a pas la bosse de l'ironie et de l'humour. Lui, qui ne manque pas une occasion de dauber sur le « bourgeois », il nous donne comme l'idéal, non seulement de la félicité, mais du devoir, il nous donne cette solution « bourgeoise » entre toutes, il nous donne comme idéal... le bonheur de Pierre et de Marie, le bonheur en pantoufles !

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus !

Une fois de plus (c'est une ritournelle !), les admirateurs de M. Zola nous répondront qu'il ne faut pas juger le roman sur l'intrigue, qui n'est que secondaire, mais sur les idées qui, seules, sont essentielles. Il fallait bien que M. Zola nous parlât d'amour, puisqu'il écrivait un roman. Il serait aussi difficile de concevoir un roman sans amour, qu'un jardin sans fleurs ou un nid sans oiseaux. Mais pour qui sait lire entre les lignes, il ne s'agit pas ici d'amour, non plus que de formes ou de formules artistiques. Il s'agit de la banqueroute de la religion, de l'avenir de la science, de la régénération de l'humanité, il s'agit de toutes les grosses questions qui passionnent le XIX^e^ siècle finissant. Et lors même, poursuivent ces fidèles de M. Zola, lors même que l'art du romancier fût en défaut, il n'en faudrait pas moins admirer la robuste foi du penseur, la science du sociologue, de cet incomparable socio-

Hosted by Google

logue qui a été pour la seconde moitié du siècle ce que Balzac a été pour la première moitié.

Et c'est bien ainsi que l'entend M. Zola lui-même. C'est sur les idées, non sur l'intrigue de *Paris* qu'il prétend être jugé. Et pour que personne n'en ignore et pour la convenance de ses lecteurs et de ses critiques, il a eu soin de résumer toute sa doctrine en quelques pages apodictiques et apostoliques.

« Mais, aujourd'hui, après la lente évolution qui l'avait transformé lui-même, *voilà que ces vérités communes lui apparaissaient aveuglantes, irréfutables.* Dans les évangiles de ces messies sociaux, parmi le chaos des affirmations contraires, il était des paroles semblables qui toujours revenaient, la défense du pauvre, l'idée d'un nouveau et juste partage des biens de la terre, selon le travail et le mérite, la recherche surtout d'une loi du travail qui permît équitablement ce nouveau partage entre les hommes. N'était-ce donc pas, puisque tous les génies précurseurs s'entendaient si étroitement sur ces vérités communes, qu'elles étaient le fondement même de la religion de demain, la foi nécessaire que le siècle léguerait au siècle suivant, pour qu'il en fît le culte humain de paix, de solidarité et d'amour?

« Un brusque saut se produisit dans les réflexions de Pierre, il se revit à la Madeleine, écoutant la fin de la conférence de Mgr Martha sur l'esprit nouveau, qui annonçait que Paris, redevenu chrétien, allait être le maître du monde, grâce au Sacré-Cœur. Non, non! Paris ne régnait que par sa libre intelligence, c'était un mensonge de l'avoir dominé de la croix, de cette folie mystique et malpropre d'un cœur qui saigne. Mais ils pouvaient vouloir écraser Paris sous des monuments d'orgueil et de domination, tenter d'enrayer la science au nom d'un idéal mort, dans l'espoir de remettre la main sur le prochain siècle : la science achèvera de balayer leur souveraineté ancienne, leur basilique croulera au vent de la vérité, sans qu'il soit même besoin de la pousser du doigt.

Hosted by Google

L'expérience est faite, l'évangile de Jésus est un code social caduc, dont la sagesse humaine ne peut retenir que quelques maximes morales. Le vieux catholicisme tombe en poudre de toutes parts, la Rome catholique n'est plus qu'un champ de décombres, les peuples se détournent, veulent une religion qui ne soit pas une religion de la mort. Autrefois, l'esclave accablé, brûlant d'une espérance nouvelle, s'échappait de sa geôle, rêvait d'un ciel où sa misère serait payée d'une éternelle jouissance. *Maintenant que la science à détruit ce ciel menteur, cette duperie du lendemain de la mort, l'esclave, l'ouvrier, las de mourir pour être heureux, exige la justice, le bonheur sur la terre. C'est là, enfin, la nouvelle espérance, la justice, après dix-huit siècles de charité impuissante.* Ah! dans mille ans, lorsque le catholicisme ne sera plus qu'une très vieille superstition morte, quelle stupeur que les ancêtres aient pu supporter cette religion de torture et de néant! Un Dieu bourreau, l'homme châtré, menacé, supplicié, la nature ennemie, la vie maudite, la mort seule douce et libératrice! Pendant deux mille ans, la marche en avant de l'humanité aura eu pour entraves cette odieuse idée d'arracher de l'homme tout ce qu'il a d'humain, les désirs, les passions, la libre intelligence, la volonté et l'acte, toute sa puissance. *Et quel réveil joyeux, lorsque la virginité sera méprisée, lorsque la fécondité redeviendra une vertu, dans l'hosanna des forces naturelles libérées, les désirs honorés, les passions utilisées, le travail exalté, la vie aimée, enfantant l'éternelle création de l'amour!*

« Une religion nouvelle! une religion nouvelle! Pierre se souvenait de ce cri qui lui était échappé à Lourdes, qu'il avait répété à Rome, devant l'effondrement du vieux catholicisme. Mais il n'y mettait plus la même hâte fiévreuse, la puérile et maladive obstination à vouloir que, sur l'heure, un Dieu nouveau se révélât, un idéal se créât de toutes pièces, avec ses dogmes et son culte. Certes, le divin semblait nécessaire à l'homme comme le pain et l'eau, toujours l'homme s'y était rejeté, affamé du mystère,

Hosted by Google

semblant n'avoir d'autre consolation que de s'anéantir dans l'inconnu. Mais qui pourrait dire que la science, un jour, n'étanchera pas cette soif de l'au-delà? Si elle est la vérité conquise, elle est aussi, et elle sera toujours la vérité à conquérir. Devant elle, ne restera-t-il pas sans cesse une marge pour le désir de savoir, l'hypothèse qui n'est que de l'idéal? Puis, ce besoin du divin, n'est-ce pas simplement le besoin de voir Dieu? Et si la science contente de plus en plus ce désir de tout savoir et de tout pouvoir, ne croit-on pas qu'il s'apaisera, qu'il finira par se confondre avec l'amour de la vérité satisfaite? *Une religion de la science, c'est le dénouement marqué, certain, inévitable, de la longue marche de l'humanité vers la connaissance.* Cette dernière y arrivera comme au port naturel, à la paix mise enfin dans la certitude, lorsqu'elle aura passé par toutes les ignorances et tous les effrois. *Et déjà cette religion ne s'indiquait-elle pas, l'idée de dualité, de Dieu et de l'univers, écartée, l'idée de l'unité, du monisme, de plus en plus évidente, l'unité entraînant la solidarité, la loi unique de vie découlant, par l'évolution, du premier point de l'éther qui s'est condensé pour créer le monde?* Mais, si des précurseurs, des savants, des philosophes, Darwin, Fourier et les autres, ont semé la religion de demain, en confiant au vent qui passe la bonne parole, que de siècles il faudra sans doute pour que la moisson lève! On oublie toujours que le catholicisme a mis quatre siècles à se former, à germer en un long travail souterrain, avant de croître, de régner au plein soleil. Qu'on donne donc des siècles à cette religion de la science, dont la sourde poussée s'annonce de toutes parts, et l'on verra se constituer en un nouvel Évangile les admirables idées d'un Fourier, le désir redevenu le levier qui soulève le monde, le travail accepté par tous, honoré, réglé comme le mécanisme même de la vie naturelle et sociale, les énergies passionnelles de l'homme excitées, contentées, utilisées enfin pour le bonheur humain! L'universel cri de justice, dont la clameur de plus en plus haute monte du grand muet, du

Hosted by Google

peuple si longtemps dupé et dévoré, n'est qu'un cri vers ce bonheur où tendent les êtres, la satisfaction complète des besoins, la vie vécue pour elle, dans la paix, dans l'expansion de toutes les forces et de toutes les joies. Les temps viendront où ce royaume de Dieu sera sur la terre, et que l'autre paradis menteur soit donc fermé, même si les pauvres d'esprit doivent un moment souffrir de cette mort de leur illusion, car c'est là une nécessité brave que d'opérer cruellement les aveugles, pour les arracher à leur misère, à la longue nuit affreuse de leur ignorance!

« Pierre, tout d'un coup, fut inondé d'une joie immense. Un petit cri d'enfant, le cri d'éveil de Jean, son fils, venait de le tirer de sa rêverie; et la brusque pensée l'avait envahi que, lui, à cette heure, était sauvé, hors du mensonge et de l'effroi, rentré dans la bonne et saine nature. Quel frisson à se dire qu'il s'était cru perdu, rayé de la vie, tombé au néant du Dieu bourreau, et qu'un prodige d'amour l'en avait tiré, puissant encore, malgré sa crainte du stigmate indélébile, puisque ce cher enfant était là, si fort, si rieur, né de lui! La vie avait enfanté de la vie, la vérité éclatait, triomphante comme le soleil. C'était la troisième expérience faite avec Paris, et celle-ci concluait, n'était pas comme les deux premières, avec Lourdes, puis avec Rome, un avortement misérable, plus de ténèbres et plus de douleur. D'abord, la loi du travail s'était révélée à lui, Pierre s'était imposé une tâche, la plus humble, ce métier manuel si tardivement appris, mais une tâche à laquelle il ne manquerait pas un jour, qui lui donnerait la sérénité du rôle accepté, du devoir accompli, car la vie elle-même n'était que du travail, le monde n'existait que par l'effort. *Ensuite, il avait aimé, et son salut s'était fait par la femme et par l'enfant.* Ah! quel long détour pour en arriver à ce dénouement si naturel, si simple! Comme il avait souffert, que d'erreurs et que de colères il avait remuées, avant de faire bonnement ce que tous les hommes doivent faire! Cette tendrese éperdue, aux prises avec sa raison, cette tendresse qui avait saigné des absurdités de

Hosted by Google

la grotte miraculeuse, que l'orgueilleuse caducité du Vatican avait ensanglantée à son tour, se contentait enfin chez l'époux et chez le père, chez l'homme confiant dans le travail, selon la juste loi de la vie. Et de là la vérité indiscutable, la solution du bonheur dans la certitude. »

Nous avons voulu donner tout entières ces pages oraculaires, parce qu'elles nous donnent avec toute la clarté désirable la philosophie de M. Zola, et nous en avons nous-même souligné les passages les plus saillants. Tout se trouve dans ces pages. J'y trouve la banqueroute du christianisme, l'évangile de Jésus qui n'est qu' « un code social caduc », la négation de la vie future, « cette duperie du lendemain de la mort ». J'y trouve « l'hosanna des forces naturelles libérées, les désirs honorés, les passions utilisées ». J'y trouve M. Zola proclamant une dernière fois ce que proclame suffisamment toute son œuvre, « le mépris de la virginité ». J'y trouve M. Zola proclamant patriotiquement la repopulation de la France et célébrant « la fécondité devenue une vertu ». (A l'œuvre! donc, ô mères françaises! Redevenez vertueuses à la voix de Zola!) Et je trouve enfin dans ces pages la religion de la science, cette religion déjà « indiquée », esquissée, dans la philosophie contemporaine : « l'idée de dualité, de Dieu et de l'univers, écartée, l'idée de l'unité, du monisme, de plus en plus évidente, l'unité entraînant la solidarité, la loi unique de vie découlant, par l'évolution, du premier point de l'éther qui s'est condensé pour créer le monde! » (p. 597).

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont dites! Et comme ce passage doit éblouir les fanatiques admirateurs de M. Zola! Pour nous qui ne sommes pas de la secte naturaliste, nous dirons tout franchement que ce passage nous semble aussi nébuleux que la nébuleuse dont il parle, et nous dirons tout crûment que ces mots oraculaires nous semblent un admirable exemple du charlatanisme scientifique de l'auteur. Personne en ce siècle, non pas même Victor Hugo, n'a su jongler aussi impudemment avec des

Hosted by Google

mots vides de sens. Personne n'a usé et abusé aussi effrontément de la prestidigitation verbale. Et si les romans de M. Zola sont d'une psychologie presque toujours superficielle et souvent puérile, personne n'a connu en psychologue plus raffiné et plus consommé la magie du verbe sonore. Personne n'a plus outrageusement donné l'illusion d'une science puisée tout entière dans le *Dictionnaire Larousse* et dans les articles de fond du *Petit Journal!*

Dans la profession de foi que nous venons de citer, l'une des idées fondamentales et comme un *Leitmotiv* du roman tout entier, c'est l'opposition entre la justice et la charité. M. Zola y revient avec tant de complaisance, qu'il réussit presque à nous faire croire qu'il sait lui-même ce qu'il veut dire. Il est de grands noms, poètes et penseurs, qu'on ne cesse de vanter, mais qu'on se garde bien de lire. Il est de grands mots qu'on ne cesse d'avoir sous la plume, mais qu'on se garde bien de définir. M. Zola n'a garde de définir ce qu'il entend par justice. Je sais bien ce qu'est la charité : elle est l'huile qui adoucit les frottements et les grincements de la machine sociale ; elle est le baume des misères humaines; elle est le ciment et le mortier qui retiennent l'édifice lézardé et menaçant ruine. Je sais ce qu'est la Charité, fille de la Pitié. Je vois ses œuvres. Je sens passer son souffle embrasé. Mais quant à la justice, je ne sais ce qu'elle est. Il y a dix-neuf siècles, le proconsul romain demandait avec un sourire railleur : « Qu'est-ce que la vérité? » C'était la réponse du sceptique qui a renoncé à chercher le sens de la vie et l'énigme des choses. Mais point n'est besoin d'être sceptique pour demander : Qu'est-ce que la justice? Certes, pour un métaphysicien idéaliste, il est possible de définir la justice absolue. Mais je le demande en grâce, quelle est la « Justice » dont parle M. Zola? Est-ce la justice individuelle, le tribunal de la conscience, l'impératif catégorique? Mais l'idée d'un impératif catégorique serait en contradiction avec toute l'œuvre du romancier. Est-ce la justice nationale organisée? Mais M. Zola serait le der-

Hosted by Google

nier à s'incliner devant cette justice défectueuse et précaire qui est la création et l'instrument des puissances du jour. Que si la justice n'est nulle part dans les institutions, qu'il nous dise au moins la formule qui exprime sa conception de la justice. Est-ce celle de Fourier, ou de Proudhon, ou de Louis Blanc? Préfère-t-il la formule socialiste : « De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins? » Ou inclinerait-il plutôt à la formule « bourgeoise » : « A chacun selon ses mérites » ? Mais lors même que cette formule ne serait pas une pétition de principes, quelle valeur peuvent avoir ces mots dans la bouche d'un homme qui a fait de l'hérédité la seule base de son œuvre? Où est le mérite et le démérite des *Rougon-Macquart?* Comment imputer aux différents membres de la triste famille les rares vertus et les vices hideux du sang et de la race?

M. Zola, si avide de science, surtout de celle qu'il a puisée avec tant de persévérance dans les manuels de vulgarisation, nous répondra peut-être que sa conception de la justice est précisément fondée sur les seules données des sciences de la nature. Mais que nous disent ces sciences de la nature? Elles nous disent que la justice c'est la guerre de tous contre tous, l'extinction des faibles, la survie des plus aptes. Une fois de plus, je demanderai à M. Zola : la justice « scientifique », la justice darwinienne, déesse d'airain criant à tous les vaincus un impitoyable *væ victis*, serait-ce là cette justice qu'il préfère à la charité?

Que si M. Zola a manqué de nous éclairer sur la définition de la justice, fondement de la science sociale qui régira la société future, nous ne voyons pas davantage comment, d'après lui, la science physique pourra résoudre le problème de la misère humaine. Il nous dit bien et nous redit bien, par la bouche de M. Bertheroy, que c'est de la science physique que nous devons attendre toutes les révélations et toutes les révolutions. Mais on cherche en vain où est la panacée qu'on voudrait nous proposer et

Hosted by Google

comment elle s'adapterait au mal qu'il s'agit de guérir. Le mal, M. Zola lui-même n'a cessé de le répéter en vingt-cinq volumes, le mal, c'est l'égoïsme féroce des repus ou des satisfaits, ou le dénûment des prolétaires, des affamés! Le mal, ce sont les instincts des hommes de proie, des Jaccard et des Duvillard, l'intempérance et l'alcoolisme des ouvriers de *l'Assommoir*, les passions génésiaques, le rut bestial des paysans de *la Terre!* Le mal, ce sont toutes les excroissances syphilitiques de la bête humaine, ce sont les sept péchés capitaux dont tous les romans de M. Zola sont la peinture hideuse! Or, je le demande toujours, en quoi la découverte de nouvelles substances explosives par Guillaume Froment ou par M. Bertheroy-Berthelot pourra-t-elle guérir ce mal inhérent à notre pauvre nature humaine? En quoi les inventions de la *science* pourront-elles régénérer la *conscience?* Comment pourra-t-elle supprimer les inégalités et les iniquités? En quoi pourront-elles empêcher qu'il y ait des miséreux, des lâches et des débauchés? En supposant par impossible que la science pût déraciner tous les vices des bipèdes humains, comment pourrait-elle empêcher que la Fortune continue de tourner sa roue monstrueuse et d'écraser les malheureux qu'elle rencontre? Comment pourrait-elle empêcher qu'il y ait toujours des victimes, des veuves et des orphelins? Comment pourrait-elle rendre inutile cette charité que M. Zola proclame illusoire?

Je supplie qu'on ne me fasse pas dire ce qui n'est pas dans ma pensée. Autant que M. Zola, j'admire les triomphes de la science, autant que M. Zola je lui suis reconnaissant de tout ce qu'elle a fait pour notre pauvre humanité sublunaire. Mais je n'irai pas lui demander ce qu'elle ne saurait me donner, et toutes les conquêtes de la vapeur et de l'électricité ne me feront pas oublier que la science est une chose et que la conscience en est une autre...

Je vois bien que la science multiplie les moyens de communication. Mais je ne suis pas bien sûr qu'elle ait

Hosted by Google

réussi à rendre plus complète la communion des cœurs. Je vois bien que la science multiplie les jouissances. Mais, en même temps, elle multiplie les désirs en multipliant les moyens de les satisfaire. Mais c'est cette multiplication même des désirs qui est une source de misères. Mais le bonheur et la dignité humaine résident dans la simplicité même de la vie que les progrès de la science tendent à compromettre.

En vérité, il est trop simple, pour anéantir le mal, de commencer par le nier, pour anéantir le duel et le dualisme, d'affirmer le « monisme ». Et de qui se moque-t-on ici en invoquant le monisme, sinon du sens commun et du témoignage des siècles? Car, notons-le bien, ce que M. Zola attaque ici, ce ne sont pas seulement les vérités affirmées par le christianisme de toutes les sectes, ce sont les vérités pressenties de tous les temps : *ubique, semper et ab omnibus,* vérités de sens commun et de consentement universel. Sans doute, la charité est une fleur divine du christianisme, mais les civilisations les plus embryonnaires en ont reconnu la nécessité et les peuples les plus barbares ont dédié des autels à la Pitié. — Certes encore, l'ascétisme est essentiellement une « institution » chrétienne; mais les stoïciens, moins efficacement, mais aussi catégoriquement que les chrétiens, ont fait de l'ascétisme la pierre angulaire de leur système. L' « abstine et sustine » a été la devise du Portique, comme elle a été la pratique de l'Église chrétienne. — Certes encore, le célibat n'a nulle part reçu une consécration aussi solennelle que dans l'Église chrétienne. Mais, de tous les temps, le célibat a été reconnu et honoré : toujours il s'est trouvé des héros qui ont dû renoncer volontairement aux joies de la famille, en vue d'une grande œuvre à accomplir, et M. Zola n'aurait eu qu'à lire les *Essais* de Bacon pour comprendre la haute dignité du célibat librement accepté. Le chancelier concussionnaire de la reine Élisabeth aurait pu lui apprendre au point de vue de la sagesse profane que le célibat est la condition des plus grandes choses; tandis

Hosted by Google

que le témoignage de l'histoire lui aurait appris en même temps que « le mépris de la virginité », cette grande vertu suivant le nouvel évangile de M. Zola, – a été toujours le commencement de la fin.

Mais il y a plus. M. Zola ne se moque pas seulement du sens commun, c'est de lui-même qu'il se moque, c'est son œuvre propre qu'il contredit, qu'il ridiculise, qu'il bafoue. Aussi bien, s'il y a une œuvre qui soit une preuve écrasante de la corruption profonde de l'homme, rebelle à toutes les panacées, assurément l'œuvre de M. Zola est cette œuvre. Et la seule philosophie qui se dégage de cette œuvre, c'est un pessimisme moins consolant, mais non moins radical que le pessimisme chrétien. Et le seul moyen d'excuser la brutalité de cette œuvre, c'est de dire qu'elle est fondée sur une conception désespérément basse de la nature humaine. Cette conception est fausse sans doute, elle est morne, mais au besoin, on peut induire quelques spécieuses raisons pour la défendre, et du moins elle n'est pas sans une sombre grandeur. Au lieu de cette philosophie pessimiste, qui seule, je le répète, eût pu expliquer et excuser la brutalité de la Série des Rougon-Macquart, – que nous donne M. Zola comme son Testament et comme sa Profession de foi? Il nous donne un optimisme béat, une idylle bourgeoise, une théorie plate et banale de la vie, l'optimisme du commis voyageur et de l'immortel M. Homais. Cette philosophie, en vain M. Zola tâche de la couvrir du prestige de grand noms. — En vain nous accable-t-il de l'autorité de Fourier, de Saint-Simon, d'Auguste Comte et surtout de Proudhon. M. Zola se trompe et de noms et d'idées... Dans la philosophie du romancier, il m'est impossible de reconnaître les théories de Proudhon. Où serait-ce que M. Zola rabaisse tout ce qu'il touche? — Une chose est certaine : sous la plume de M. Zola, la philosophie du grand Proudhon est devenue la philosophie de l'immense M. Prudhomme.

Gand, avril 1898. CH. SAROLEA.

Hosted by Google

DE LA CAUSE PROFONDE

DU

MALAISE SOCIAL ACTUEL

I

Il y a deux espèces de morale. L'une, la vraie, repose immanente au fond du cœur de l'homme. Sa base est la VÉRITÉ. Le respect de la vérité est la source de tout bien. La célèbre formule de Cousin : « le Vrai, le Bien, le Beau », n'a pas cessé de résumer le Code de la Morale. L'autre, la morale conventionnelle, est fondée sur le respect des choses admises, des autorités constituées. Elle s'occupe seulement des apparences et n'a cure des réalités. Elle reste indifférente au véritable aspect des choses. C'est la morale de l'État.

Le malaise profond dont souffre la société provient de ce qu'il y a antagonisme continuel entre la morale vraie et la morale d'État. Individuellement, les êtres humains arrivés à la pleine possession de leur libre arbitre, conçoivent à peu près de même façon les rapports que les choses ont entre elles. Le Daltonisme intellectuel est une exception très rare. La vérité frappe les esprits d'une manière uniforme. Il n'y a pas deux façons d'apprécier tel ou tel acte posé par un particulier vis-à-vis d'un autre particulier. Le mensonge, qui est la véritable source de tout crime, parce qu'il est contraire à l'essence de la morale, est considéré par tous comme un vice odieux et méprisable. La plus grave injure que l'on puisse infliger à un

Hosted by Google

homme est encore l'apostrophe traditionnelle : « Vous en avez menti. »

Pourquoi la vérité, qui a son culte au fond du cœur de l'homme, cesse-t-elle d'être respectée quand ces mêmes hommes ont fait abdication de leur individualité et ont confié à une abstraction mystérieuse, appelée POUVOIR PUBLIC, le soin de penser et d'agir en leur lieu et place? Pourquoi des actes, qui seraient considérés comme odieux et inexcusables s'ils étaient accomplis par des particuliers, cessent-ils d'exciter l'indignation et passent-ils inaperçus au milieu de l'indifférence publique, quand ils émanent des pouvoirs constitués, soit de droit divin, soit par suite d'un mandat légalement conféré? A-t-on réfléchi suffisamment à ces antinomies? Nulle part encore, je ne les ai vu relever et l'on n'a pas même essayé d'en démêler les causes.

Je n'ai pas la prétention de connaître ni d'apporter une panacée infaillible pour guérir les maux dont souffre la société; mais j'estime qu'il y aurait quelque utilité à attirer l'attention sur l'influence démoralisante exercée par l'État sur l'esprit public. Que l'on ne croie pas qu'il y a dans mon fait une tendance anarchique ou un esprit de révolte blâmable. On peut être conservateur, essentiellement conservateur, et ne pouvoir s'empêcher de constater, avec une douloureuse émotion, que le chaos où se débat la société s'accentue de plus en plus. Il y a partout, en effet, des signes de décomposition morale qu'il n'est plus permis de méconnaître. Des questions se posent, effrayantes, parce qu'elles paraissent s'attaquer à des principes qui étaient considérés comme de nobles conquêtes faites par l'esprit humain. Tout est remis en cause. On se demande avec angoisse si la liberté humaine est un bien et s'il n'est pas préférable, dans l'intérêt de la société, d'abdiquer toute initiative entre les mains de la collectivité. Plusieurs grandes nations sont déjà entrées dans cette voie. Terrible engrenage où le libre arbitre menace d'être pris, broyé, anéanti! L'individu a-t-il le droit de penser, d'agir, de posséder? La Justice, la Raison ne doivent-elles pas, en certains cas, être sacrifiées à de mystérieux intérêts de la Patrie qui se sépare ainsi nette-

Hosted by Google

ment de l'Humanité? Justice, Patrie. Deux images, deux symboles que l'on oppose l'un à l'autre. L'homme doit-il conserver le droit de jouir du fruit de son travail? La propriété privée doit-elle exister? Oui, tout cela est remis en question. Et de grands esprits, épouvantés de ce désordre moral, abdiquent entre les mains de l'Église et ils sont sincères! Faillite de la Science et de la Raison humaine!

II

N'est-ce pas un paradoxe d'un goût douteux de dire que la tendance de l'État est immorale; qu'il repose sur la fiction et le mensonge? N'est-ce pas le plaisir de défendre une thèse difficile plutôt que le souci de la vérité qui peut engager un écrivain à tenter cette démonstration? N'est-ce pas, enfin, une manière encore de couper la queue de son chien? Eh bien, non! Rien n'est plus vrai, et si l'on veut bien n'écouter que la seule raison, rien n'est plus patent.

Pour en faire la preuve, il n'est pas nécessaire de recourir aux déclamations, auxquelles se sont livrés de tout temps les philosophes et les philanthropes, sur les plaies toujours béantes aux flancs de la société. Je n'invoquerai pas ce terrible fléau : la Guerre, que les pouvoirs publics déchaînent à leur gré sur l'humanité; ni cet autre fléau, la Paix armée, qui est une conséquence du premier. En vérité, la tâche serait trop facile! Pas n'est besoin non plus de rappeler cette institution louche autant que surannée qu'on appelle « Diplomatie », dont la moralité est caractérisée par l'aphorisme bien connu d'un célèbre diplomate : *La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée*... Ces institutions de notre vieille société sont généralement appréciées à leur valeur, mais on s'est mis d'accord pour croire que ce sont là des maux nécessaires et il suffit de protester contre ces abus pour être classé immédiatement au nombre des utopistes inoffensifs dont on ne s'amuse pas à discuter les théories.

Je veux seulement parler ici de ce que j'appellerai : *les dégradations en demi-teinte*. L'influence de ces dégradations

Hosted by Google

sur l'esprit public se traduit par l'effacement progressif et, finalement, par la disparition complète des notions de justice. Qui de nous n'a eu maintes fois la sensation confuse de cette influence déprimante exercée sur nous, à notre insu, par les manifestations extérieures de l'État? Vous recevez, par exemple, une invitation à contribuer, dans la mesure de vos moyens, à l'alimentation de la caisse publique. Cela s'appelle une feuille de contributions. On vous demande de déclarer dans quelle mesure vous devez être taxé. Quelle est la valeur locative de votre maison, quel est le nombre de vos sujets, de vos voitures, de vos chevaux, etc. L'honnêteté la plus élémentaire vous oblige à déclarer la situation exacte et votre premier mouvement est, effectivement, de respecter la vérité. Mais le voisin, qui est dans la même situation que vous, n'a déclaré que le tiers, un autre le quart de la valeur réelle et, somme toute, celui qui ment avec le plus d'impudeur est récompensé par une diminution de sa quote-part toujours en proportion avec son cynisme. Que ferez-vous? Votre hésitation disparaît bientôt et l'approbation bienveillante des agents de l'autorité a vite fait de remettre votre conscience en repos (1).

Vous êtes négociant et vous recevez des marchandises d'un pays étranger. Ces marchandises sont grevées, à l'entrée, d'un droit établi d'après la valeur déclarée par vous. Que ferez-vous? Est-ce ici encore le souci de la vérité qui vous fera agir? Point. Vous réduirez la valeur déclarée jusqu'à la limite la plus basse au delà de laquelle il y aurait danger de voir votre marchandise préemptée par les agents du fisc. Que pensez-vous de cette situation? Ou menteur ou dupe? Ne sont-ce pas des leçons de duplicité données par l'État?

Autre exemple, dans un autre ordre d'idées : Vous êtes laborieux, intelligent, honnête. Vous avez passé votre jeunesse à acquérir des diplômes qui, dans votre pensée, vous ouvriront l'entrée des carrières libérales. Vous ne vous êtes pas préoccupé de mettre les pratiques de votre vie d'accord avec les

(1) Notre ministre des finances, en entreprenant l'œuvre de la péréquation cadastrale, a fait acte de haute moralité et nous l'en félicitons.

Hosted by Google

tendances du pouvoir. Dans la simplicité de votre âme, vous avez uniquement et bravement travaillé à devenir un homme instruit, en état de remplir les fonctions qui vous seront confiées. Vous avez cultivé la science pour elle-même .. Est-il bien nécessaire de continuer et tout le monde ne connaît-il pas cette navrante histoire : la servilité et l'hypocrisie supplantant le mérite? Hélas! oui, tout le monde la connaît et personne ne s'en indigne. Cette pratique est tellement entrée dans nos mœurs qu'elle en est devenue la monnaie courante. Les esprits sont déformés et ce sont les gouvernants qui donnent ces leçons de malhonnêteté! N'est-ce pas un illustre gouvernant qui s'est écrié avec un cynisme redoutable : *La force prime le droit?* De quelque côté que l'on se tourne, on voit partout apparaître ce principe négatif de toute morale. La vérité doit être tenue sous le boisseau. Ce qu'il importe d'obtenir, c'est le respect des choses admises, des autorités constituées!

Nous avons inscrit en tête de notre pacte fondamental cet adage réconfortant : TOUS LES BELGES SONT ÉGAUX DEVANT LA LOI, et nous laissons subsister une iniquité monstrueuse dans nos lois : le remplacement militaire. Depuis plus de trente ans, il y a presque unanimité pour réclamer la disparition de cet abus. On le défend sans doute, mais personne ne le justifie. Et il subsiste! Quelques intérêts coalisés, la complicité des ministères et l'égoïsme d'une caste ont raison de la conscience publique. Il ne se trouve pas un ministre honnête homme pour proposer la disparition de cette honte. Que de ravages, cependant, a déjà commis dans l'esprit public le maintien de cette iniquité sociale! C'est ainsi qu'on en arrive à éteindre dans l'âme de la nation toute croyance en la Justice. Le scepticisme frondeur remplace peu à peu la foi et le respect.

Et si je parle de scepticisme frondeur et de justice sociale, l'esprit ne se porte-t-il pas immédiatement sur cette chose sacrée : l'administration de la Justice? Encore un privilège de l'État, qu'en fait-il? Voilà qui amène sur les lèvres ce sourire amer et résigné, signe infaillible des nobles croyances disparues.

Hosted by Google

On l'a dit à la Tribune française et l'opinion publique n'a pas protesté contre cette parole : « La Justice est comme Janus, elle a deux visages : *L'un, sévère et implacable, se tourne vers les faibles, l'autre sourit bienveillant aux puissants de ce monde.* » En Belgique, heureusement encore, notre magistrature ne se laisse pas influencer par ces considérations, et, en général, elle a une plus haute idée de sa mission. Mais dans nos codes qui règlent toutes les manifestations de la vie et dominent la société, que de barbarie encore! Que d'injustices flagrantes conservées, bien que la conscience générale en réclame la disparition! Toutes les dispositions qui régissent la situation des enfants naturels semblent dictées par l'esprit de vengeance et non par l'esprit de justice. La société fait peser sur des innocents tout le poids des fautes (?) commises par leurs parents. C'est ici encore que l'on reconnaît bien cette tendance de l'État d'assurer par tous moyens le respect des choses admises et de poursuivre d'une manière intraitable tout ce qui sort de la convention sociale. Et l'inégalité choquante entre les droits de l'homme et ceux de la femme? Encore une application sauvage de la parole brutale du grand homme allemand!

Faut-il rappeler que le principe de la réparation en cas d'erreurs judiciaires n'est encore entré ni dans nos lois ni dans nos mœurs? Ainsi, le principe qui sert de base à la Justice pour régler les différends entre particuliers est méconnu quand elle-même est en cause. De quel droit les dispensateurs de la Justice poursuivent-ils la réparation des dommages quand la société elle-même se met au-dessus de la loi?

En matière financière, qui, mieux que l'État, pratique le *sic vos non vobis* contre lequel la conscience humaine proteste cependant de toute son énergie? Pour ne parler que de notre petite Belgique, l'impôt indirect n'y étale-t-il pas toute son immoralité honteuse? Et n'habituons-nous pas les esprits à considérer le fruit du travail personnel comme chose dépendant du caprice gouvernemental? Ne citons qu'un exemple bien typique, ce qu'on est convenu d'appeler « le régime des sucres ».

Hosted by Google

Nos laborieuses populations produisent environ 250,000 tonnes de sucre annuellement. C'est la plus forte proportion du monde entier relativement à la population, soit plus de 40 kilogrammes par habitant. Au moyen d'un système de droits d'accise habilement calculés pour favoriser la sortie de ce précieux aliment, on parvient à en tripler presque le prix de vente et on en interdit ainsi la consommation dans le pays de production. En sorte que le Belge qui produit le plus de sucre (40 kilog.) en consomme presque le moins (9 kilog.) par habitant! L'Angleterre, qui n'en produit pas, est le pays le plus favorisé. Chaque habitant y consomme en moyenne 39 kilogrammes de sucre! Ce jeu immoral s'appelle en style officiel : LA PROTECTION DE L'INDUSTRIE NATIONALE (1)!

Ces exemples suffisent-ils? En faut-il d'autres? Faut-il parler du gaspillage éhonté des deniers publics et rappeler la boutade cynique d'un de nos grands hommes d'État à qui l'on reprochait les millions enfouis inutilement dans la construction de notre hôtel des monnaies : « *Portez-les*, dit-il, *à mon débit.* » Révélant par cette parole, qui ne visait qu'à l'humour, la cause profonde de ces désordres; à savoir l'*irresponsabilité* des gouvernants. Faut-il montrer la convention sociale affirmant sa toute-puissance dans ces dotations votées en dépit des protestations de la raison; prodigalités insensées autant que criminelles; défi jeté par l'esprit de classe à ceux qui veulent la guerre des classes?

Et les fonctions les plus élevées dévolues à de simples noms, à de pures abstractions, n'est-ce pas un exemple du fétichisme le plus barbare?

En matière de payements, d'expropriations, d'entreprises, l'État, qu'une tendance aveugle veut substituer de plus en plus à l'initiative privée, se livre au pire industrialisme. Il pressure les contractants naïfs et honnêtes et se fait voler par les autres!

Plus retors que le moins scrupuleux des hommes d'affaires,

(1) Notre ministre des finances, M. De Smet de Naeyer, dont j'ai déjà loué l'initiative à propos de la péréquation cadastrale, nous promet pour 1899 une diminution considérable des droits d'accise et, par conséquent, la modification de cet état de choses.

Hosted by Google

il imagine des ruses de sauvage pour frustrer d'une juste indemnité ses malheureux agents victimes d'un accident. Dans d'autres cas, il laissera fausser la balance de la justice par des considérations d'ordre électoral!

Cette longue énumération a-t-elle suffisamment convaincu le lecteur de l'antagonisme réel qui existe entre la morale vraie et la morale d'État? Se figure-t-on bien les ravages qu'exerce sur la conscience publique la constatation de ce fait brutal? La Convention doit triompher de la Réalité. Le mensonge officiel est élevé par l'État à la hauteur d'un principe et *toujours la vérité doit céder au respect des convenances.*

III

Ce que j'aime dans l'art du médecin, c'est qu'il est fait de l'observation continuelle, exacte, fidèle, minutieuse des réalités de la vie. En sorte que le meilleur médecin est non pas le plus savant, mais le plus attentif. On l'a dit et le mot est vrai : *Le Génie est souvent de la Patience.* Il m'est arrivé deux ou trois fois dans ma vie d'assister à ce spectacle émouvant : un véritable médecin aux prises avec la maladie triomphant déjà d'un organisme humain et n'ayant plus, pour ainsi dire, qu'à s'emparer de sa proie. Combien admirable est cette lutte corps à corps de la science contre la mort! C'est d'abord la détermination exacte et précise de la cause du mal et l'on peut déjà juger de la valeur du médecin au soin qu'il apporte à établir le diagnostic. Toutes les ressources de la science, la connaissance parfaite du corps humain, l'acuité de l'observation, poussée à ses dernières limites, sont nécessaires pour arriver, par l'élimination successive des causes apparentes, à découvrir sûrement et d'une manière évidente quel est l'organe malade et comment il est lésé. C'est ici qu'il faut se garder des théories absolues et se méfier des systèmes tout d'une pièce. C'est ici qu'il faut être de bonne foi avec soi-même et ne pas se laisser emporter par son imagination. *Car c'est souvent en nous-mêmes que nous rencontrons le plus grand obstacle à la découverte de la vérité.* Quand le mal est reconnu et délimité,

Hosted by Google

la lutte commence. Le véritable médecin ne se borne pas à indiquer le remède à appliquer ; il veille à ce que ses prescriptions soient exécutées à la lettre ; il suit pas à pas les progrès, les reculs de la maladie. Mais où il se montre vraiment maître, c'est dans le travail de la reconstitution. Il procède comme la Nature même, dont la force souveraine se compose de patience et de persévérance. Son principe est « à chaque jour son œuvre ». C'est ainsi qu'il en arrive peu à peu à enrayer le mal, à faire disparaître les germes de mort et finalement à infuser un sang nouveau, une vie nouvelle dans cet organisme qui se désagrégeait déjà.

Partout où se manifestent des germes de décomposition et de mort, dès que se révèlent les symptômes de désorganisation, le même travail de lutte et de reconstitution doit être entrepris, avec le même soin, avec la même promptitude, mais aussi avec la même patience.

Ne vous est-il pas arrivé déjà, dans le parcours habituel que vous faites pour vous rendre à vos affaires ou à vos plaisirs, de fixer votre attention, distraite d'abord et peu à peu plus intéressée, sur l'un ou l'autre magasin dont l'allure particulière a forcé votre regard ? Vous avez constaté, par exemple, que telle maison offre des signes manifestes de désorganisation. Les vitrines sont ternes, les marchandises de l'étalage poussiéreuses et banales sont rarement renouvelées. L'aspect général est morne et découragé. On sent que la vie abandonne peu à peu cette maison et que la faillite est là qui guette sa proie. Le vide s'accentue de jour en jour et les clients désertent presque complètement le magasin où l'on n'aperçoit que de temps à autre la figure résignée et maussade du malchanceux patron. Un beau jour, vous êtes surpris d'avoir l'impression d'un changement radical dans les allures de l'établissement malade. L'étalage est propret, les cuivres reluisent, les glaces sont d'une netteté irréprochable. La vitrine intéressante par un déballage toujours changeant de marchandises fraîches tire l'œil du passant et pique sa curiosité. On ne peut s'empêcher de s'arrêter un moment à contempler ce fouillis d'articles bien présentés sur lesquels flamboient les prix inscrits en

Hosted by Google

grands caractères. On sent qu'une âme est entrée dans la maison. On a la sensation que le nouveau patron, dont on voit à travers la glace le visage joyeux et affairé, est déjà sûr de la victoire et que le succès sera la récompense des soins incessants qu'il apporte à son commerce?

Ce patron, pour sauver cet établissement malade, s'est livré au même travail de reconstitution que le médecin dont nous parlions tantôt. Il lui a fallu les mêmes qualités de patience, de précision, de vigilance; le même coup d'œil sûr et, surtout, le même esprit de suite et la même ténacité. C'est que toutes les choses humaines sont soumises aux mêmes règles. Il en va d'un empire comme d'une maison particulière et les vertus publiques qui soutiennent un État ne diffèrent pas des vertus privées qui relèvent une maison. Pourquoi, cependant, dès qu'il s'agit des intérêts généraux, tout paraît-il s'embrouiller? Si l'on constate des germes de désorganisation, on ne s'ingénie pas à les faire disparaître. Les uns, ce sont les médecins Tant-Mieux, s'en vont disant : « Cela a toujours été ainsi. Il ne peut en être autrement. Gardons-nous d'étaler nos plaies au grand jour. Il faut que le Peuple ignore nos misères. *Sauvons les apparences!* » Les autres, les médecins Tant-Pis, s'écrient : « La société est pourrie. Le mal est incurable. La malade est atteinte de *capitalisme!* Plus rien à faire. » Pour employer une autre figure dont le succès est infaillible dans les meetings : « L'édifice est vermoulu : il faut le renverser de fond en comble et le réédifier sur de nouvelles bases. » Oui, pour ceux-là, le grand mot est lâché!

Le capitalisme est l'auteur de tout le mal! Le capital! C'est-à-dire l'accumulation de l'épargne! Le fruit du travail, cette chose sacrée, on est parvenu à en faire la cause de tous les maux!

Il y a vingt-trois ans, en 1875, un homme de génie, Karl Marx, doué d'une puissance d'analyse prodigieuse, mais d'un orgueil immense et professant pour tous ses devanciers un souverain mépris, écrivit un livre extraordinaire sur « LE CAPITAL ».

Sa méthode est admirable, sa dialectique merveilleuse et

Hosted by Google

ses discussions sur *la valeur*, sur *la forme* et *l'équivalent de la valeur*, sur *la monnaie* et *la circulation des marchandises* sont tout bonnement des chefs-d'œuvre de précision et d'analyse. Mais ce grand abstracteur de quintessence, comme dit le vieux Rabelais, est en même temps un homme pratique et un homme adroit. Et je me demande s'il était d'une absolue bonne foi. Il eut l'idée heureuse de présenter ses théories de philosophe hégélien sous la forme de solutions algébriques et géométriques. *Il inventa la formule économique*. Outre le rare mérite de son livre, c'est une des causes de son immense succès. Je l'ai dit dans un autre travail « sur la puissance des mots » : Rien n'inspire plus de respect aux adeptes que les formules scientifiques.

Il avait, par exemple, cette idée banale à exprimer : Les marchandises, dans le cours de la circulation, acquièrent une plus-value. Il donne à cette pauvreté un air profond en écrivant :

« La formule du capital est

$$A \text{———} M \text{———} A'$$

A représente l'argent, M la marchandise, A' l'argent avec la plus-value (voir *Le Capital*, chap. IV).

De même, toute la discussion sur *la force du travail, la plus-value absolue, la plus-value relative*, etc., est prétendûment éclairée par une suite de formules algébriques qui ne paraissent avoir d'autre but et n'ont, en tout cas, d'autre résultat que d'inspirer aux lecteurs une terreur religieuse.

J'ai dit que sa bonne foi ne me paraît pas absolue. En effet, le point culminant, le nœud de son livre, c'est le chapitre V. Contradictions de la formule du capital.

Il se met ici en opposition avec l'économie politique classique en affirmant que la plus-value acquise par la marchandise ne provient pas du phénomène de la circulation. Or, lui, l'écrivain abondant par excellence, glisse légèrement sur les preuves de cette affirmation. Il n'en apporte pour ainsi dire aucune et termine son chapitre par cette apostrophe ironique :

Hosted by Google

Hic Rodus, Hic Salta. Je me suis déjà demandé s'il n'avait pas lui-même conscience d'avoir fait le saut!

Quoi qu'il en soit, par une bizarrerie étonnante, qu'explique cependant la badauderie humaine, ce livre subtil, ardu, dont la lecture est difficile, même pour des professionnels, est devenu en quelque sorte la bible du parti des humblés, des illettrés.

Karl Marx est un des Pères de l'Église collectiviste. Il est, en tout cas, le père de cette école de théoriciens dédaigneux, froids, compassés, tranchants, genre Saint-Juste, qui font table rase de tout ce qu'ont enseigné leurs devanciers et qui suppriment la liberté humaine pour atteindre sûrement la propriété, le capital étant la cause de tous les maux. Quelle inconséquence! Ils reconnaissent que l'*irresponsabilité* qui gouverne le monde est la cause de la plupart des iniquités sociales et ils veulent agrandir le domaine du Pouvoir Public! Ils veulent socialiser les richesses, nationaliser le travail, supprimer, enfin, l'initiative privée. Comme si en changeant l'étiquette gouvernementale, ils pouvaient changer la nature humaine! Comme si l'altruisme était la règle et l'égoïsme l'exception! Il leur paraît tout simple de considérer la loi de la conservation personnelle comme une quantité négligeable!

Entre ces deux extrêmes, les indifférents et les utopistes, n'y a-t-il pas une position à prendre, un beau rôle à jouer pour les gens de bon sens et de bon vouloir? L'ensemble de ce travail aura déjà fait saisir au lecteur quel remède nous voudrions appliquer à la société malade. Ce remède, c'est la bonne foi; c'est l'amour passionné de la vérité; c'est la recherche et la traque incessante, impitoyable, de l'erreur et la haine des vaines conventions. Il faut travailler sans cesse à dessiller les yeux des populations. Il faut former les enfants à la haine du mensonge. *Nous devons surtout nous tenir en garde contre les préjugés de classe, de religion, de patrie.* Il faut être humain dans toute l'acception du mot. Il faut se convaincre de plus en plus et, surtout, il faut convaincre les autres que les affaires publiques ne se traitent pas d'après d'autres lois que les affaires particulières. De même que la faillite attend

Hosted by Google

celui qui se désintéresse de ses affaires, de même la décadence et la chute irrémédiable menacent les pays qui s'abandonnent. On ne confie pas impunément un pouvoir souverain à une abstraction ! Décentralisons donc sans cesse, au lieu de renforcer le pouvoir. Contentons-nous du minimum de gouvernement et surtout que ce gouvernement ne se guide pas d'après d'autres principes que ceux qui régissent les particuliers.

Je l'ai déjà dit, il n'y a pas de panacée, pas plus en politique qu'en médecine. Ceux qui prétendent la connaître sont des charlatans; mais il y a des remèdes différents à appliquer suivant chaque cas, remèdes qui font beaucoup de bien au malade. Comme il était dans le vrai l'homme de bon sens qui disait : « Il n'y a pas de question sociale, il y a des questions sociales ! » Chaque fois qu'une injustice flagrante est signalée, que les hommes de bonne volonté s'entendent pour la faire disparaître et que l'on n'ait de repos que quand ce germe de mort aura été expulsé. Car, soyons en bien convaincus, c'est l'injustice qui empoisonne la société. Partout où se cache une injustice, un malaise se produit. Le mal dure aussi longtemps que la cause du mal n'a pas été extirpée. Malgré les sophismes avec lesquels on cherche à pervertir les intelligences, j'ai la conviction profonde que le monde sera sauvé par l'union des honnêtes gens *qui auront toujours soif de Justice et de Vérité !*

JULES VIEUJANT.

Ixelles, avril 1898.

Hosted by Google

DU JOURNAL D'UNE JOLIE FEMME

A la page 136 de ce journal, on pouvait lire le dialogue suivant :

« Jamais on ne m'a laissé dire un mot, jamais pendant toute ma vie.

— Peut-être auriez-vous voulu parler beaucoup...

— Eh bien, voilà que vous aussi, vous me fermez la bouche avec une plaisanterie! Tout le monde faisait la même chose.

— En ce cas, je ne puis comprendre par quel étrange complot les esclaves privaient leur reine de la parole. Est-ce que, par hasard, vous n'avez pas régné sur eux?

— Au contraire, j'avais sur eux un pouvoir absolu. J'avais autant d'admirateurs que de connaissances, et chacun d'eux aurait payé du prix de son honneur une attention que j'aurais eue pour lui, si je l'avais voulu. Je régnais aussi despotiquement qu'une jolie femme peut le faire.

— Mais alors, qui ou quoi vous empêchait de parler?

— Ma beauté. Vous en avez eu quelque écho. Mais si vous vouliez maintenant rechercher les restes de cette beauté dans mes cheveux gris, dans mes yeux éteints et dans mes traits devenus rugueux, vous n'en trouveriez pas grand' chose : c'est absolument comme si l'on voulait reconstituer le visage de quelqu'un à l'aide des débris d'un portrait consumé. Ma jeunesse est depuis longtemps passée, et je peux dire comme un juge impartial : j'étais très jolie... Ne riez pas, ce n'est pas une vanterie dans la bouche d'une femme, pour laquelle la belle

Hosted by Google

vie est un rêve oublié et la vieillesse une réalité triste. Chaque fois que, sous l'influence d'éloges formels, je courais devant mon miroir pour lui demander la vérité, il me montrait toujours une figure bien tracée, une tête comme sculptée, un visage irréprochable, des yeux si brillants qu'ils semblaient vouloir renforcer par leur éclat la blancheur naturelle de mes joues et le corail de mes lèvres. Jamais je ne me suis découvert un seul défaut, pas un seul bouton n'a gâté ma fraîcheur. On m'a fait remarquer tout cela, et c'est pourquoi mon désastre a commencé si tôt.

— D'après ce que je sais, vous avez toujours vécu dans l'abondance.

— Vous ne me comprenez pas. Jusqu'à l'âge de dix ans, je ne savais pas lire et, au point de vue intellectuel, je n'avais pas plus de valeur qu'un oiseau que la nature a bien voulu orner de très belles plumes. On a élevé en moi seulement la conscience de ma beauté que l'on admirait sans cesse. Un jour, je demandais à un vieux monsieur s'il était vrai que la terre est ronde; il m'a prise sur ses genoux et il m'a embrassée à plusieurs reprises. Un autre jour, je demandais au jeune cousin de ma mère de m'expliquer s'il existe des démons et des fées; il m'a encore soulevée et embrassée. Et c'était toujours la même chose; avais-je dit quelque bêtise, m'étais-je adressée à quelqu'un, tous me saisissaient et m'embrassaient, les hommes ainsi que les femmes, les vieux ainsi que les jeunes, les jolis garçons ainsi que les laids. Ah! parfois si laids que je m'empressais d'effacer les traces de leurs baisers.

— Jusqu'à présent, je ne vois point le désastre!

— Et moi, je ne l'ai pas vu non plus, parce que je le connus beaucoup plus tard. Je ne me souviens plus comment on m'a appris à lire, à écrire et un peu à penser. Je sais qu'un jour mon père m'a donné une gouvernante et un professeur. J'avais alors quatorze ans. Une fois pendant la leçon, après que j'eus fini de raconter le mythe de Diane, je vis que mon professeur, qui, soudain, était devenu rouge, avait les yeux vagues et fixés

Hosted by Google

sur moi. Est-ce que je ne sais pas ma leçon? lui demandai-je. Il se taisait. Je répétai ma question, il se tut encore et il continua à me regarder avec des yeux si effrayants que, tremblant de peur, je lui demandai : « Qu'est-ce que vous avez? » Par un mouvement soudain, il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée. Je jetai un cri, de la chambre voisine accourut mon père. Mon professeur m'a ordonné de sortir. Cachée derrière la porte, j'ai entendu la voix de mon père qui s'élevait, et aussitôt le professeur sortit en courant pour ne plus revenir. C'est la gouvernante qui a achevé mon éducation. En prenant congé de moi, elle m'a assurée que j'en savais plus qu'une jolie femme ne doit savoir.

Je sentis le mensonge dans ses paroles, mais je l'ai vite oubliée parce que je fus aussitôt entraînée par le torrent rapide de la vie gaie. Ç'a été depuis lors une véritable idolâtrie : une foule d'humbles admirateurs étaient à mes genoux; devant moi fumait l'encens comme devant une divinité; on me faisait des sacrifices. J'éprouvais la sensation d'une statue qui accepte l'adoration, mais ne se rend pas compte de sa situation. Maintenant, après y avoir longuement réfléchi, je vois que ce sont seulement les malheureux qui distinguent les gens, d'après les nuances de leurs qualités; au contraire, les heureux ne se donnent pas cette peine. Pour moi, tous les hommes se classaient simplement en plusieurs variétés : les uns étaient plus vieux, d'autres plus agréables, plus riches; mais, en général, tous se ressemblaient, car tous me répétaient la même flatterie, épanchaient les mêmes sentiments et me montraient leur égal empressement aux mêmes complaisances. Jamais n'est venue à mon esprit l'idée de m'inquiéter de leur caractère, de leur cerveau, de leur valeur, et c'est pour cette raison que, bien que j'en préférasse deux ou trois aux autres, il m'était au fond indifférent de savoir lequel d'entre eux mon père me choisirait pour mari. La victoire fut remportée par un élégant et riche commerçant, et je suis devenue sa femme, sans amour, mais aussi sans répugnance.

Hosted by Google

— Vous n'avez jamais été amoureuse de personne, madame?

— Il faut être jolie femme, et élevée d'une certaine façon, pour comprendre cette paralysie du cœur. Il existe beaucoup d'établissements pour les impotents, les idiots, les aveugles, les sourds-muets; croyez-moi, il serait aussi utile de créer une institution spéciale pour les jolies femmes; et cependant personne n'a pensé à cela. Ce sont aussi des êtres exceptionnels; dans les conditions ordinaires de la vie, on les gâte et on les rend malheureux. Les gens privés de quelque chose par la nature éveillent de l'intérêt de la part de la société. Pourquoi les êtres trop doués par elle dans certaines choses ne seraient-ils pas traités de même? J'aurais refusé aux jolies femmes le privilège dont elles jouissent à ce point de vue pour assurer la sécurité publique. Sans doute, une jolie oie est moins redoutable qu'un aigle, mais un grand esprit, un grand talent sont aussi des perturbateurs du repos.

— Pourtant, madame, je voudrais savoir à quelle époque de votre vie a commencé votre infortune.

— Une fois mariée, je suis devenue la propriété d'un homme qui n'a pas cessé de m'adorer; mais l'adoration d'une seule personne ne pouvait plus me satisfaire, moi qui étais habituée à l'idolâtrie d'une foule nombreuse. Ce monologue admiratif m'ennuyais d'autant plus que rien dans mon cœur n'y répondait par un écho d'amour. Et encore, mon mari ne nourrissait mon âme qu'en m'expliquant ses affaires. Souvent restée seule, je me mettais à lire et à réfléchir. C'est alors que je me suis convaincue de ce fait que, dans l'atmosphère morale de la société, existent beaucoup de sentiments que je n'ai jamais goûtés, que dans la lumière intellectuelle flottent beaucoup de parcelles de vérité, dont les rayons n'ont jamais pénétré dans mon cerveau. La tristesse et la colère m'enveloppaient alors. Je regrettais mes années de jeunesse que j'avais perdues inconsciemment. Je me révoltais contre l'ornière dans laquelle je devais passer le reste de mes jours. Je ne peux vous exprimer le dégoût que je ressentis, quand, quelques jours après cette

Hosted by Google

découverte, dans un bal, un de mes anciens admirateurs recommença à me faire la cour. Je tressaillis d'indignation...

— Et votre mari, qu'a-t-il gagné à ce changement intellectuel qui se produisit en vous ?

— Au commencement, il n'a même pas remarqué que je perdis mon ancienne gaieté. Puis il redoubla d'efforts pour satisfaire mes caprices, mais après, il s'habitua à ma mauvaise humeur.

— Et n'avez-vous jamais pu vous résoudre à l'aimer ?

— Non, et pourtant c'était un homme d'un très noble cœur; il avait toujours de bonnes intentions et m'était dévoué jusqu'à la soumission. Sans doute, il aurait rendu heureuse toute femme possédant un esprit paisible; mais il ne pouvait pas donner la paix à un esprit toujours en éveil, pareil à un être qu'on tire en sursaut de son sommeil et qui était assoiffé de fortes impressions. Souffrant moi-même, je comprenais l'outrage que je lui faisais involontairement et je compatissais de tout mon cœur à sa peine. En effet, de quoi était-il coupable ? Il était plein de dévouement pour moi et m'aimait toujours avec toute l'ardeur du premier instant.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans ce rêve ? A proprement parler, sauf le nom, le logis et la dépendance, les conditions de la vie ne se sont pas modifiées après le mariage; au contraire, vous avez par cet acte conquis la liberté. Une femme mariée saute à bas des échasses sur lesquelles doit marcher une jeune fille, elle détache le lacet de la convenance, elle ôte le masque de l'imposture, elle ne parle plus en ouvrant à peine la bouche, elle quitte son air timide; en un mot, elle jouit de grandes commodités et elle a les pieds chauds.

— Oui, monsieur, mais cette libération s'étend aussi à sa pensée. Aussitôt que les premières impressions de sa nouvelle situation passent, elle commence à penser. En se mariant, une femme clôt le premier terme de sa vie. L'ayant fini, elle devient pensive et repasse dans sa mémoire les événements passés. De ses souvenirs, elle tire des conclusions et des prévisions pour

Hosted by Google

le second terme qui doit être écrit plus sobrement. Dès lors, elle médite et si, comme à moi, il lui arrive de rester souvent seule, si elle n'a pas d'enfant et si la nature l'a douée d'un esprit mobile, elle réfléchit beaucoup et, après beaucoup d'heures d'énervement, elle arrive à croire et à voir qu'elle est malheureuse. Au fond de chaque plaisir, elle trouve une goutte d'amertume, elle se désenchante de tout; elle déleste son âme de toutes les illusions; les objets de son ancienne sympathie perdent leurs couleurs claires; elle substitue à celles-ci des teintes sombres. Elle devient une pessimiste acharnée, de même qu'auparavant elle était une optimiste quand même, et cependant elle a toujours soif de quelque chose.

— Et vous, madame, que vouliez-vous donc avoir?

— Je ne le savais pas moi-même : je ne pouvais pas concentrer mes désirs. Je comprenais seulement que j'avais passé la majeure partie de ma vie avec des yeux fermés; que de l'enfance, on m'avait jetée à la vieillesse, que dans mon âme naissait soudainement un essaim de sentiments et de pensées, sans ailes, enfermées sans espoir de sortir de leur prison. J'ai compris que ma beauté avait causé ma perte. Quand mon mari mourut et que je restai seule, libre de tous devoirs, cet essaim couvrit mon cœur et mon cerveau; il commença à les ronger, à bourdonner tout autour; il me semblait que les vers me dévoraient à l'intérieur du corps; que jadis jolie, j'étais à présent décomposée. Enfin, la vieillesse est arrivée; mon sang est devenu plus froid, les battements du cœur sont devenus plus rares, malgré que mon âme reste brûlante, car elle ne s'est pas refroidie elle, et elle me réchauffe encore parfois. Ah! vous ne pouvez pas vous imaginer quelle torture c'est d'être une plante qui fleurit en hiver, un arbre qui a perdu sa belle parure et dont les branches sont couvertes des feuilles tardives, périssant par suite de la gelée, d'être enfin une femme qui a perdu la beauté du corps, tandis que son esprit commençait à fleurir. Est-il possible que, pour un mal pareil, vous ne trouviez rien autre qu'une raillerie méchante ?

Hosted by Google

— Je ne nie point, madame, qu'il y a ici un drame, mais si la moitié de la vie est pleine de n'importe quel bonheur, l'homme doit être satisfait. Vous aviez réclamé trop de la nature pour qu'elle vous écrivît sur le mode gai vos deux tomes. Ç'aurait été un roman, non pas un roman humain. »

A. SVENTOCHOVSKY.
(Adapté par SERGE DE KREYNES.)

Hosted by Google

RICHARD STRAUSS

Le 11 juin 1864, Mme Joséphine Strauss, fille du brasseur renommé Georges Pschorr, de Munich, donnait le jour à un garçon qu'on appela Richard. Le père, Franz Strauss, était professeur de cor à la royale *Hochschule* et premier cor à l'orchestre de la cour; il avait alors 42 ans passés. Sa joie fut grande; mais elle eût été délirante si, comme au bon vieux temps, il avait appris en rêve le sort de cet enfant.

Le petit Richard fut élevé sévèrement avec son unique sœur Johanna. On n'eut pas besoin de stimuler son travail; le cerveau, en ce fils de musicien, ressemblait à une greffe prête à fleurir et entée sur quelque sauvageon. Des formes ataviques y étaient modelées, une fermentation inconsciente s'y opérait et des germes psychologiques à lointaine origine allaient en éclore prématurément. Il avait suffi, pour activer ce travail intestin et orienter brusquement les éléments nerveux de cet héritier par voie de nature, que le père Strauss étudiât devant lui, le menât à quelques répétitions d'orchestre et lui eût mis les doigts sur le clavier d'un piano. Les sentiments du petiot s'accouplèrent aussitôt avec les formules mélodiques; les attractions normales ou ordinaires des sons dans les cerveaux modernes se produisirent comme électriquement en cet encéphale encore concentré, et l'instinct de production devint irrésistible. Dès l'âge de 4 ans, alors qu'il s'essayait un peu au piano, Richard Strauss composa de petites mélodies qu'il harmonisait

Hosted by Google

selon sa fantaisie. Il ne reste rien de ces premières floraisons, mais une schottich qu'il composa à 6 ans, a été gravée. Le maître nous la joua, l'an dernier, avec une ingénuité adorable. Elle n'est vraiment pas mal tournée, cette petite danse, naïve comme son auteur et pourtant logique en son développement. Et nous y pensions dernièrement avec un sentiment assez différent de celui qu'inspirent, en général, les enfants prodiges, en écoutant le petit Steindl, d'Anvers, qui suit ses traces comme compositeur et se signale comme virtuose. Le fait serait peut-être moins rare si l'éducation ne troublait point l'évolution spontanée de l'individu. La croissance est extrêmement rapide au cours des premières années; pour peu que le cerveau subisse un groupement déterminé, à directions concordantes, concentriques, rien n'est absolument étrange dans une résultante, en apparence, anticipative.

Bienheureux ceux dont le premier épanouissement est protégé par la sagesse d'autrui et qui n'éparpillent pas leurs jeunes rayonnements sur le hasard des choses diverses et changeantes! Là est probablement le secret du phénomène qui nous donne des Mozart, des Pascal, des Joseph, des Jésus, enfants quand même et génies par l'orientation précoce de l'organe intellectuel.

Et cette façon de voir entraîne une conclusion pratique et rassurante. Elle va à l'encontre de ce proverbe trop ironique pour être largement vrai : « Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu. » Cela ne répond qu'à un côté de la question; les enfants malingres et sédentaires gagnent souvent en intelligence, voire aussi en malice, ce qui ne permet pas de renverser la proposition et de dire que les enfants intelligents sont de santé frêle et douteuse. De même que l'enfant persiste dans l'adulte, comme tout homme de bonne foi le reconnaîtra, — les jeux de société, tous les jeux le prouvent — le génie prématuré peut coexister avec les goûts et les instincts de l'enfance ; alors la santé n'est compromise ni pour le corps ni pour l'esprit; le petit prodige ne court plus risque d'aboutir au fruit

Hosted by Google

sec. C'était l'avis des Grecs qui symbolisèrent cette théorie en leur immortel Hércule, fils de Jupiter.

Eh! par tous les dieux de l'Olympe! notre petit Richard, pour avoir dompté les difficultés de l'harmonie avant l'âge de 10 ans, et avoir composé des Lied, des morceaux de piano, des sonatines et même des ouvertures pour orchestre, n'en conserva pas moins la force de croître et de prospérer; et l'homme, plus tard, n'en fut pas moins capable de résister à beaucoup d'imprudents excès, à de graves maladies même. Quant à son intelligence, on sait déjà en Europe et en Amérique jusqu'où elle est montée, et Strauss sait peut-être seul jusqu'où elle montera.

Restons encore au bas de l'échelle de Jacob! Nous passons de 1870 à 1874; le musicien en herbe va à l'école primaire, devient pianiste, pratique le violon, écoute les voix intérieures et néglige peut-être un peu ses camarades de jeu. Il ne se porte pas mal et progresse sans interruption.

En 1874, il quitte le Gymnase. De 1875 à 1880, il étudie en même temps l'harmonie, le contrepoint et l'instrumentation. Son maître, en ce moment, n'est plus Franz Strauss. Celui-ci a réclamé l'intervention de W. Meyer, capellmeister au théâtre royal de Munich, afin qu'il initie son fils à toutes les règles, à toutes les controverses, à tous les secrets de la pratique musicale. Et le disciple s'est gorgé de science sans étouffer. Il s'imprègne des beautés classiques, il loge tout ce qu'il peut en sa vaillante mémoire. Ce faisant, il compose tout de même.

A la fête qui suit les examens au Gymnase, on exécuta un chœur de son cru, tiré de l'*Electre* de Sophocle. Était-il bon ou mauvais, nous l'ignorons; mais le choix du sujet vaut bien qu'on le signale. De nobles idées gonflaient de sève l'âme créatrice de ce jouvenceau.

Vers le même temps, en 1880, une cantatrice de l'Opéra, M^lle^ Mysenheim, chanta trois de ses Lied en public. Et, comme les succès du même genre s'enchaînent, le 16 mars 1881, son quatuor en *la* majeur pour archets figura au programme de

Hosted by Google

Benno Walter et de ses collègues, MM. Steiger, A. Thoms et H. Wihan. Spitzweg l'a édité depuis comme op. 2 (1) et R. Strauss l'a dédié à ses premiers exécutants. La forme en est correcte, les développements sont variés dans leur allure, l'équilibre et l'intérêt changent habilement de centre et l'œuvre s'étale en justes proportions. Si les thèmes avaient eu autant de caractère que d'ampleur, le quartette de cet écolier aurait obtenu une place au répertoire de la musique de chambre. On le trouvera toutefois digne d'une bonne lecture. Il est curieux de voir sortir tout l'allegro d'un simple accord parfait en *la* majeur; l'esprit du scherzo n'est pas moins ingénu dans sa source, disions-nous ailleurs, et la tendresse expansive de l'andante tombe comme des larmes amères.

Le 30 mars, quatorze jours après ce second succès public, une symphonie en *ré* mineur avait les honneurs d'une exécution sous le bâton magistral de Herman Lévi, directeur des concerts de l'Académie de musique. Nous ne connaissons pas cette symphonie, encore manuscrite; mais pour que ce chef renommé l'ait jugée digne de l'Odéon, il faut qu'elle ait de la valeur. Dans les comptes rendus de la *Suddeutsche Presse* et de l'*Augsburger Abendzeitung*; on vante le thème de l'allegro, la beauté de l'andante et du scherzo, et l'on constate le succès fait à l'œuvre.

Richard Strauss allait avoir 17 ans. Les professeurs du Gymnase étaient satisfaits de son travail et vantaient ses aptitudes littéraires. Ses triomphes artistiques ne firent pas perdre pied à son sens exact des choses; il prétendit couronner ses études humanitaires par une année de méditations philosophiques. En 1882, il était à l'Université de Munich. Il a gardé de cet enseignement supérieur une tendance puissante à tout raisonner, à tout scruter; et nous verrons que ses étapes musicales correspondent à son évolution intellectuelle et à ses

(1) Maison AIBL., L'op. 1 est une *Festmarsch* pour orchestre, édité par BREITKOPF et HARTEL; nous ignorons sa valeur.

Hosted by Google

recherches sur la science de l'homme, aidées par la lecture sévère des philosophes contemporains. Ainsi groupés, les éléments de cette intelligence heureuse possédaient la liberté du mouvement sans laquelle il n'est point de fécondité possible.

A quel acharné travail l'étudiant parvint à se livrer, c'est aux résultats qu'on le mesure. Entre les cours, la joie de composer faisait, sans doute, utile diversion. Le papier a portées se mouchetait, chaque jour, d'un innombrable essaim de notes. La pensée, fortifiée par la réflexion, s'envolait sous mille formes et, tout à coup, la personnalité s'affirmait. La technique, loin de gêner l'effort producteur, ouvrait toutes les voies désirables à la génération spontanée des sentiments; et l'adolescent cueillait déjà les fruits des semailles hâtives de l'enfant.

Voilà comment aux cinq morceaux de piano (*fünf Klavierstücke*) et à la sonate pour piano en *si* mineur, lesquels datent des années antérieures et prennent rang comme op. 3 et 5 dans les éditions Aibl, s'ajoutèrent en 1882-83 une sonate pour violoncelle, op. 6, une sérénade en *mi* bémol majeur pour intruments à vent, op. 7, un concerto pour violon, op. 8, en *ré* mineur, de nouveaux morceaux pour piano (*Stimmungsbilder für Klavier*), op. 9, et deux bouquets de Mélodies pour chant et piano (*Acht Gedichte aus* « *Letzte Blätter* » von Herman von Gilm, huit lieder en deux cahiers), op. 10.

Cela n'est-il pas confondant?

Certes, et sans conteste, plus inquiétant que la précocité de l'enfant, riche d'atavisme et favorisé par la spécialité du milieu. Mais rassurons-nous, le travail n'a pas encore tué le fiévreux compositeur. Il prépare des événements prochains, et nous assisterons à leur réalisation.

La sonate pour piano est issue d'une inspiration si franche, si entraînante, et son travail est d'une main si ferme, si adroite en même temps, que nous la considérons comme une excellente œuvre didactique et souhaitons l'entendre dans les récitals. Le scherzo est un bijou de belle venue et, certes, le finale est assuré d'un succès impressionnant. Il faut signaler dans cette

Hosted by Google

sonate une qualité, éminente chez Schubert, le crescendo des sentiments, l'art de faire croire que l'intensité pouvait indéfiniment monter plus haut et que, si l'auteur se borne en sa fougue, c'est qu'il le veut bien et ne cherche pas à mettre notre sensibilité à une épreuve excessive.

L'influence heureuse de Schumann se marque également dans les diverses productions de cette période. Schumann est, après Beethoven, le père nourricier de toute intellectualité musicale en ce milieu de siècle. La révolution wagnérienne, colossale et contagieuse dans les conceptions dramatiques et poétiques, n'a peut-être pas apporté une formule nouvelle *de toutes pièces* après ces deux génies. C'est un progrès d'utiliser leurs découvertes; c'eût été une faute grave de leur échapper. Tout le problème, pour un artiste, se résume dans l'individualisation des connaissances acquises et non dans le dédain infatué des merveilles admirées.

Voilà pourquoi aussi Mendelssohn, le créateur des romances sans paroles et l'auteur d'une musique de chambre émouvante et noble, a laissé son empreinte demi-romantique sur plusieurs compositions de Strauss, telles la sonate pour violoncelle, le concerto pour violon et le concerto pour cor simple.

Ce dernier, op. 11, est un pieux hommage à la virtuosité de Franz Strauss. On le compte parmi les plus difficiles qui aient été écrits pour cet instrument; la rapidité des mouvements, l'étendue des intervalles, l'acuité de beaucoup de traits le rendent extrêmement scabreux; mais l'œuvre reste particulièrement dans la couleur du cor de chasse et n'abandonne jamais les belles sonorités.

Le père Strauss était renommé pour son talent. On se plaît à lui reconnaître les plus précieuses qualités d'un corniste, ampleur, puissance, beauté du son, technique solide, perfection du phraser, grand style. C'est lui qui créa, sous la direction de Hans von Bülow, *Tristan* et les *Maîtres chanteurs*, quoiqu'il fût, à cette époque, antiwagnérien. On doit à ce maître de nombreuses compositions pour cor, estimées dans la littérature

Hosted by Google

musicale, et des études pour cet instrument dont la valeur est reconnue en Allemagne.

Richard Strauss, initié par son père aux secrets du corniste, ne pouvait faillir dans les détails caractéristiques de son concerto. Il est classique dans les conservatoires.

Une *Ouverture* en ut mineur porta, dès 1883, la célébrité du jeune étudiant dans la capitale germanique. L'orchestre de la cour impériale, dirigé par Robert Radicke, en donna une brillante exécution.

La *Sérénade* pour instruments à vent (1) eut l'heur de plaire à von Bülow, qui était alors à la tête de la chapelle ducale de Meiningen. Elle fut mise au programme de celle-ci pendant les tournées de 1884. Les fameuses tournées de Bülow avec son orchestre sont une date dans l'histoire des arts. Rien ne devait être plus propice au compositeur munichois. L'amitié et la protection du grand musicien étaient une consécration de tous les honneurs.

Cette affection pour le fils était d'autant plus significative que Bülow gardait une dent contre le père, coupable d'antiwagnérisme. Steidl (2) raconte, dans son étude biographique sur Strauss, qu'après l'exécution de la *Sérénade* à Munich, Franz Strauss se rendit chez l'humouristique capellmeister pour le remercier. Bülow lui fit un accueil de boule-dogue. « Je n'ai pas besoin de vos remerciements, grommela-t-il. Si votre fils n'était pas un si grand talent, je ne m'en occuperais pas pour le diable ! » Et, sans plus de compliments, il lui ferma la porte au nez.

Si accoutumé aux apostrophes du terrible chef qu'il fût, M. Strauss ne parvenait pas à s'en remettre. Il rageait, tout en reconnaissant la haute équité de son ancien directeur, qui donna d'ailleurs tant de preuves éclatantes de son indépendance en matière artistique et pratiqua noblement l'oubli des injures, au nom de la critique la plus intègre.

(1) H. Ley l'a arrangée pour orchestre d'archets; voilà un témoignage d'admiration à rebours ! — La sérénade a été jouée à Paris avec grand succès.

(2) RICHARD STRAUSS, *Eine Charakterskizze*. Prag, 1896.

Hosted by Google

En 1881, une symphonie en *fa* mineur avait vu le jour. Elle fut exécutée en Amérique, le 13 décembre 1884, sous la direction de Theodor Thomas, grande personnalité de New-York. Déjà von Bülow l'avait inscrite sur ses programmes. Nous ne connaissons pas cette œuvre, en laquelle Steidl distingue quelques analogies avec la construction symphonique de Brahms. Cette parenté transitoire est assez visible également, comme il le dit, dans le quatuor pour piano et archets en *ut* mineur et dans le sextuor vocal *Wandrers Sturmlied*. Le public dilettante de Bruxelles se rappellera longtemps l'admirable exécution du quartette que l'auteur lui-même, César Thomson, Van Houtte et Jacobs réalisèrent au Cercle artistique le 22 novembre dernier. Ces quatre noms fameux donnaient un relief extraordinaire à la fête. Le travail savant de l'allegro, l'esprit pétillant du scherzo, les belles harmonies de l'andante, et le feu du finale avaient enthousiasmé les exécutants; l'auditoire se montra vivement impressionné.

En ce même concert, Richard Strauss exécuta avec César Thomson l'op. 18, une sonate en *mi* bémol majeur qui marque avant le poème symphonique, *Aus Italien*, la transition — à demi inconsciente — de la seconde phase de son évolution avec la phase actuelle. Un allegro con brio, une *improvisation* et un final constituent l'œuvre. L'ingéniosité, le charme, la gracieuse fantaisie des développements, forment un régal spirituel. Avec deux virtuoses de cette envergure, deux maîtres en l'art des timbres fluides et raffinés, la sonate, hérissée de difficultés — tout ce que Strauss écrit est difficile, nous disait le violoncelliste Jacobs; cela est vrai, cela va même crescendo à chaque production nouvelle — la sonate se fit limpide et lumineuse. Tous les doigts ne pourraient y toucher avec la même chance de réussite.

Richard Strauss a connu tous les succès depuis son enfance, on l'applaudit comme compositeur, on l'applaudit comme pianiste, on le choie pour son joyeux caractère; ses œuvres ont pénétré partout de bonne heure, le « Berliner Tonkunstler-

Hosted by Google

verein » a couronné son quatuor, les maîtres de la critique ont salué son avènement, les musiciens, comme la foule, ont proclamé qu'un beau génie allait encore honorer l'Allemagne. Mais ces explosions continuelles d'admiration n'ont point troublé la sereine modestie de ce grand cœur; fier et simple à la fois, il recueille avec joie les éloges et ne s'en grise pas. Tel est le privilège de la sincérité avec soi-même et d'une haute conscience d'artiste.

S'il en faut donner une preuve, il suffit de montrer l'évolution progressive de toutes les œuvres : donc pas de complaisance envers lui-même, pas de complaisance envers son passé! C'est bien aussi le signe de la force et du génie qui, selon l'expression de Saint-Marc-Girardin, ressemblent aux chênes, s'étendent sans cesse et ne se couronnent que dans leur extrême vieillesse.

Strauss n'avait pas même conscience de tout son savoir-faire, et von Bülow le lui fit bien voir. C'était au printemps de 1885, à Munich. La chapelle ducale de Meiningen était arrivée pour donner une matinée de concert. Au moment où l'éminent interprète des génies allait monter au pupitre, il se ravisa tout à coup. Ses yeux cherchèrent autour de lui l'auteur d'une œuvre inscrite au programme, *Une suite* (1), pour instruments à vent. Il l'avait à peine aperçu que déjà il le prenait par le bras, en lui disant simplement : « C'est vous qui dirigerez, Strauss, allez! » — « Moi? dit le jeune homme ahuri, moi, mais je n'ai jamais dirigé un orchestre, maître! Que voulez-vous dire? » — « Je vais fumer un cigare, dirigez à ma place! » — « Mais je perdrai la tête! » — « Pas du tout, cela ira tout seul. Dépêchez-vous. » Et comme on jette un chien à l'eau, sans leçon préalable, pour lui apprendre à nager, il mena son Richard vers l'estrade, annonça la chose en deux mots aux musiciens et se retira dans une pièce voisine pour fumer à l'aise.

(1) Restée manuscrite jusqu'aujourd'hui.

Hosted by Google

Il n'avait pas trop préjugé de la vaillance et de l'habileté de l'imberbe compositeur. L'affaire marcha sans accroc. Il n'y eut qu'un homme étonné de plus au monde, celui qui venait de se révéler capellmeister à lui-même, ayant dirigé *sans répétition*.

On ne sera pas étonné d'apprendre que Hans von Bülow le fit nommer directeur de musique à Meiningen peu de temps après. La nomination date du 1er octobre 1885. Bülow partit bientôt pour Saint-Pétersbourg (1), après avoir enseigné à son successeur, au cours des répétitions quotidiennes de ce mois, comment il comprenait la pensée de Wagner et comment il fallait diriger ses œuvres. Il lui apprit de quelle manière on forme un bon orchestre, c'est-à-dire un ensemble de pensées et de talents à la dévotion désintéressée de la pensée dirigeante et attentifs à la concordance des effets individuels.

Le 18 octobre, Strauss dirigea sa symphonie en *fa* mineur, que Bülow avait déjà fait entendre en 1881, comme nous l'avons dit; puis il joua le concerto en *ut* mineur de Mozart, sous la conduite de Bülow même.

Il occupait donc, à 21 ans, une position que venait d'illustrer par cinq ans de travaux admirables le chef le plus incontesté de l'époque; et pourtant il était incomplètement préparé à cette tâche périlleuse lorsque Bülow le fit appeler à Meiningen. Lui-même l'avoue, avec son exquise franchise, dans une courte autobiographie, il y a quelque temps, en faisant allusion à son ami Alexandre Ritter, l'auteur de *Fauler Hans* et de *Wem die Krone?* (2). « Je fis sa connaissance en 1885, écrit-il, et je lui dois ma reconnaissance; c'est lui qui, durant plusieurs années, me prépara assidûment à devenir un *musicien de l'avenir*, en m'enseignant la signification, dans l'histoire de l'art, des œuvres et des écrits de Wagner et de Liszt.

(1) Il avait accepté l'intendance de la musique du duc de Meiningen depuis le 1er octobre 1880.

(2) M. Sylvain Dupuis donna, le 9 janvier dernier, aux Nouveaux Concerts de Liége, une valse symphonique de ce maître, *Olaf's Hochzeitsreigen (Danse nuptiale d'Olaf)*, dont le coloris et l'agencement sont extrêmement remarquables.

Hosted by Google

Jusqu'alors, élevé dans une discipline fortement classique, je m'étais nourri de Haydn, Mozart, Beethoven, et je venais de passer par Mendelssohn, Chopin, Schumann et Brahms. Je dois à Ritter de comprendre Liszt et Wagner. Il m'a mis sur le chemin où je puis aujourd'hui marcher seul à mon tour. C'est encore lui qui m'initia aux doctrines de Schopenhauer. »

Nous avions donc le droit de dire tout à l'heure que la transformation du style dans la sonate pour violon et piano était presque inconsciente ; il se sentit, au contraire, emporté dans une atmosphère encore neuve et vivifiante, lorsqu'il s'élança résolument vers les traînées lumineuses de Liszt et de Wagner, et il rompit le cercle traditionnel de ses idées. Les premiers pas aboutirent à une composition pour piano si difficile que Bülow, à qui il la destinait, lui dit en l'examinant : « Crois-tu, mon petit, que je vais me mettre à travailler six mois là-dessus pour en faire cadeau au public? » Mais un concours de circonstances fournit la matière d'une œuvre sensationnelle. Il avait quitté Meiningen le 1er avril 1886 et avait parcouru, deux mois, l'Italie, s'arrêtant surtout à Naples et à Rome. L'opus 16 éclata de son âme brusquement ensoleillée et toute palpitante de souvenirs historiques, de longues admirations, de rêves bleus comme le ciel méridional, de vie étrangement révélatrice. Il l'intitula : *Fantaisie symphonique* « *Retour d'Italie* ». Et pour nettement montrer la genèse de sa composition, à chacune des quatre parties il donna, en épigraphe, un programme défini.

Et nous voilà, après bien d'autres, devant la question de la musique à programme, que Strauss et ses amis préfèrent appeler « musique comme expression (*Musik als ausdruck*) ». Or, puisque nous sommes obligé de donner aussi notre avis, nous demandons qu'on nous le laisse donner avec précision, et, forcément donc, avec assez de détails. Plus nous avançons dans la vie et cherchons à vérifier les lois et les théories, plus nous voyons que les généralisations de forme absolue répondent mal aux faits et en laissent énormément de côté. C'est encore le cas

Hosted by Google

ici; on a méconnu la relativité inévitable de notre être complexe.

On entend vanter par les uns, honnir par les autres la musique qui a la prétention d'éveiller des idées, des images concrètes dans l'esprit. Tout d'abord, celui qui réfléchit se dira que cette question se rattache à toutes les données de la psychologie et de la physiologie cérébrale, à l'origine, à la nature des idées, à leurs lois d'association, aux associations propres aux individus, aux groupements héréditaires, ataviques, spécifiques, à la querelle des signes généraux et des idées prétendûment générales, du nominalisme et du conceptualisme; et, à la prendre de haut, de trop haut pour espérer se mettre d'accord, il pourra se replier dans un aveu d'impuissance. Cela ne fait le compte de personne, et il importerait de s'entendre, ne fût-ce qu'à moitié.

Quand on se place au point de vue que suppose l'approbation des uns ou l'improbation des autres, on considère la musique comme un langage; et si l'on veut bien admettre que la joie, par exemple, se transmet, se fait comprendre, se communique sous la forme de sons musicaux, on définira, dans cette circonstance, la musique comme un genre de langage; les gestes, les contractions de la figure pourraient, de la même façon, s'appeler des langages. Si le mot langage semble trop précis et n'est aux yeux de quelques personnes qu'une métaphore, laissons-le, et remplaçons-le par *moyen de transmission* ou un terme analogue.

Nous prierons de remarquer aussitôt que, semblable à tous nos moyens de transmission, la musique est imparfaite, variable, sujette aux hasards, incomplète.

La parole, écrite ou vocale, n'est-elle pas limitée aussi, soumise à une foule de contingences? Chaque langue est conventionnelle; elle comprend un petit nombre d'onomatopées qui, si belles soient-elles, ne nous donnent même pas toujours le moyen d'expliquer les idées correspondantes à des gens qui en parlent une autre. Nous sommes, au XIX^e^ siècle de l'ère

Hosted by Google

nouvelle, dans la même situation qu'à la tour de Babel; on ne s'entend réciproquement qu'à force de conventions et de science.

C'est bien la même affaire en musique, moyen de transmission incomplet, contingent, utilisable à peine d'étude et de conventions. Il se fait dans une famille, dans une tribu, dans un pays des formules musicales, plus ou moins nombreuses, plus ou moins concrètes, spéciales, plus ou moins applicables ou appliquées à des circonstances analogues, et on se comprend ainsi. Un air de valse, une polka ont une signification impulsive, caractéristique, pour le monde civilisé; le sauvage les subit tout autrement. Les sonneries de chasse ne prêtent à aucun doute pour nous, Européens, et pour un certain nombre de peuples; elles dérivent cependant de la construction du cor et des intervalles justes ou faciles sur cet instrument; il y a donc là une convention fortuite.

Une valse, une polka, un air de chasse, c'est de la musique à programme. Analysez-les, vous y trouvez un thème mélodique, dont les éléments rythmés particulièrement se sont associés sous l'influence d'un souvenir, le souvenir d'une danse connue, de la chasse à courre, d'une chasse combinée, comprenant plusieurs personnes, avec ou sans chiens et autres animaux; ce souvenir, sensation primitive et réveillée, ou sensation introduite par intermédiaires en nous, s'*associe* aux formules, habituelles pour nous, de valses, de polkas, d'airs de chasse; une composition nouvelle se forme par analogie et elle est offerte aux auditeurs à cette fin déterminée que ceux-ci y reconnaissent un air qui fait danser, qui porte à danser, qui porte à chasser. Or, voilà une musique à programme que nul ne répudie et ne critique.

Elle peut contenir quelque chose de plus. La mélodie, analogue par le rythme à des danses ou des airs de chasse bien classés, traduit peut-être un sentiment; le plus simple serait, par exemple, le plaisir ou le dégoût de la danse, de la chasse. Et, grâce à certaines conventions traditionnelles, l'intention de communiquer ce sentiment est susceptible d'être devinée ou

Hosted by Google

comprise. Le programme devient alors plus compliqué; mais c'est encore un programme.

Or, si les conventions sont insuffisantes, s'il n'y a pas concordance entre les notions du compositeur et celles des auditeurs, ceux-ci ne saisiront aucun point du programme : l'*image* d'une danse ou d'une chasse, le *sentiment* qu'elles éveillent chez le compositeur.

Si le compositeur suppose donc que ses auditeurs n'ont pas de notions communes avec lui, il lui viendra à l'esprit une espèce de stratagème; par un langage ou moyen de transmission quelconque, il annoncera à ses auditeurs ce qu'il va leur exprimer en musique. Alors, au lieu d'un programme tacite, mais compréhensible en raison des notions communes et des conventions, il existera un programme ostensible, concret, borné à un premier cas de transmission. Ce qui fait voir que les termes de l'équation sont en même nombre dans les deux hypothèses. Mais il paraît naïf d'annoncer en un langage connu ce qu'on va énoncer en un autre langage (moyen de transmission) encore inconnu plus ou moins. A vrai dire, cela ne nous choque pas toujours : la description d'un tableau par un cicerone nous déplaît seulement dans le cas où il prétend nous apprendre ce que nous savons aussi bien que lui. Il y aurait donc quelque vanité ou quelque orgueil en cette façon de réagir.

Relevons un premier corollaire de cette analyse; l'auteur de la mélodie se fait d'autant mieux comprendre qu'il reste dans les conventions. S'il mélange un rythme de polka à un rythme de valse, son intention n'est pas plus claire, pour un Parisien, que pour un chimpanzé élevé dans une honnête famille de chimpanzés.

Pas plus que le programme tacite, le programme ostensible, préalablement formulé, n'y pourrait rien!

Mais il s'est accumulé des milliers de conventions dans l'intelligence humaine; et voilà une bonne chance pour les compositeurs! Le programme est admissible dès que nous sommes en état de le deviner, de le comprendre, d'y souscrire, de

Hosted by Google

l'accueillir favorablement ou non, de nous mettre en action d'après lui, d'être émus comme l'auteur l'a été ou de façon approchante. C'est la seule réserve à faire théoriquement et pratiquement.

Nous admettons constamment des œuvres musicales dont le principe repose sur des conventions — que les chemins de fer rendent chaque jour plus universelles, mais qui ne sont pas universelles du tout — et il y a à peine lieu de se demander si cette musique à programme est la bonne. N'est-ce pas en cette catégorie qu'il faut ranger les marches, les diverses danses, les ouvertures, beaucoup de chants funèbres, une grande somme de formules religieuses, etc.?

Serrons de près l'analyse, nous verrons d'où peut naître le doute. Nous nous sommes manifestement mis au point de vue social, puisque nous avons envisagé la musique comme un moyen de transmission, un langage presque parallèle au *verbe*. Mais les sons ne peuvent-ils être associés par notre intelligence sans qu'il y ait intention de transmettre des idées ou des sentiments? Évidemment! L'enfant entend-il un oiseau, il cherche à imiter son chant; un chien aboie, il essaye d'aboyer. C'est de la musique. N'allez pas rire! Il y a de grands musiciens qui ne font pas autre chose dans leurs ouvrages et il y a de puissants génies qui ont étudié jusqu'au raffinement la reproduction des bruits de la nature; Daquin n'a fait que le coucou, mais Beethoven a *similographié* le ruisseau, la caille, le coucou, le rossignol et le reste, le grand Beethoven! Oui, dans une œuvre admirée et... admirable, sauf peut-être en cela (si l'on nous permet de dire notre propre goût).

Nous l'avons déjà prétendu plus haut, l'enfant se conserve dans l'homme, comme la bête dans l'enfant, et ainsi de suite.

Ceci ne suffira probablement pas à démontrer, pour les esprits hantés par d'autres conventions que les nôtres, la puérilité de l'harmonie imitative, car c'est de cela que nous parlons; mais nous sommes décidé à considérer la démonstration comme suffisante.

Hosted by Google

Après cela, libre à chacun de conserver un langage enfantin et de ne parler que par onomatopées! Seulement, qu'on veuille bien reconnaître alors, en toute sincérité, qu'on parle non pas nègre, non pas malais, mais poupard. Il faut avoir la franchise de ses convictions.

L'enfant qui imite, l'artiste qui imite servilement, n'apprennent rien à ceux qui connaissent déjà l'original de l'imitation; et ils n'apprennent *rien* à ceux qui ne le connaissent pas, à moins que des explications n'accompagnent le bruit, le chant imités. Un enfant ou Daquin chanteront devant moi : coucou!, si je n'ai jamais ouï l'oiseau et n'en ai pas entendu parler, ce *coucou!* ne me dira rien. Probablement, j'éclaterai de rire au nez de Daquin et je prendrai l'enfant pour un crétin. Tel est le résultat le plus facile à prévoir. Et Daquin en a souffert.

Mais si Daquin se divertit, comme l'enfant, à dire : « coucou! » pour lui-même, c'est un plaisir comme un autre, et nous ne le chicanerons pas. M. Diémer trouve lui-même tant de plaisir à le faire répéter par son clavecin dans tous les concerts où il se produit, que son instrument dit réellement : « coucou! » depuis quelques années. Cela est peut-être extrêmement amusant.

Toutefois, comme cela ne nous apprend rien sur l'âme de M. Diémer ni de Daquin, nous le considérons comme de l'art individualisé à outrance, jusqu'à l'égoïsme. Et voilà comment, en se plaçant à un point de vue trop individualiste, on a l'air d'atteindre à l'absolu, tandis qu'on tombe dans l'oubli de la relativité humaine. Faire de la musique pour soi et en soi, sans désir de communiquer un sentiment ou une idée, c'est le premier degré de la musique dite *absolue*.

Le second degré, c'est la combinaison de bruits musicaux, c'est-à-dire associés, sans qu'ils répondent à des sentiments, ou indirectement à des associations d'idées.

On prend un motif, on le tourne et le retourne, on l'allonge, on le raccourcit, on y mélange d'autres thèmes; tout cela peut s'accomplir à la température normale du corps et même à

Hosted by Google

40 degrés au-dessous de 0. Il y a des règles et des procédés pour un agencement correct; la science des sons a ses garde-fous.

Les compositeurs de cette école ultra-absolue, qui fait de la musique une entité exclusive, ayant sa vie à part, sa vie en soi, indépendante de tout quand il lui plaît, ces compositeurs se rattachent aux théoriciens qui la définissent comme « l'art de coordonner les sons d'une manière agréable à l'oreille » ou « la science du rapport et de l'accord des sons ».

Eh bien! nouvelle preuve de toute relativité! Ceux qui nient cette musique en quelque sorte mathématique ont tort; elle existe et elle se marie constamment à celle qui sert de forme sensible à nos émotions, ou qui éveille, par *association conventionnelle*, des idées analogues ou semblables à celles qui ont suscité cette forme musicale chez le compositeur. Ainsi, quantité d'éléments harmoniques ne dérivent pas d'une autre source; ils sont mathématiquement intégrés dans le tissu des œuvres. Un grand nombre de fugues existent en vertu d'un pur concept de sons et en dehors de toute donnée émotive; et si le thème ou les thèmes enferment un sens défini, les formules du développement y échappent presque complètement.

En cette musique agréable à l'oreille et à l'esprit qui y admire le talent de combinaison, il y a une grandeur incontestable et séduisante. L'erreur consiste à la donner comme prototype général et absolu de toute musique. Il n'y a rien d'absolu dans l'homme, ni par l'homme.

La musique n'est pas plus absolue que la parole, puisque l'une s'unit à l'autre dans le langage parlé et dans le langage chanté, ce qui est tout un, à la durée près; quand la musique du langage parlé (1) nous semble fausse, conventionnelle, contraire à nos propres tournures expressives, c'est un phénomène

(1) On voudra bien comprendre que la musique du langage parlé, c'est l'*expression* et non les sonorités successives des voyelles. Si vous psalmodiez — comme nos poètes contemporains lisent leurs vers — une phrase sur une même note, les sons représentés par les voyelles varient tout de même; il y a donc des harmoniques différents bâtis sur une même note, grâce à la structure de nos organes vocaux; mais il n'y a pas mélodie, il n'y a pas expression.

Hosted by Google

analogue à celui de la musique italienne qui ne se préoccupait que médiocrement des paroles et ne visait que les effets vocaux pour le chanteur; c'est aussi le pendant de nos romances à couplets, où les paroles changent, tandis que la mélodie suit comme une esclave étrangère.

La musique qui nous charme sans que nous y saisissions un sens, est donc encore comme une langue dont nous n'avons pas le secret, et qui nous plaît par ses sonorités. Écouter des Grecs, des Italiens, sans les comprendre, est une sorte de jeu pour l'ouïe, un travail sans but et de simple volupté; cela confine à la formule absurde, *quand elle est prise absolument aussi*, de l'art pour l'art. Si l'on établit donc une hiérarchie, on doit mettre la musique indépendante au rang inférieur, comme on n'hésitera jamais à y mettre les jeux, quelque compliqués et ardus qu'ils soient.

La musique, expression de nos états d'âme et révélatrice de nos pensées, est bien l'art supérieur. Si la musique pouvait tout traduire, tous les programmes seraient légitimes. Elle peut aujourd'hui ce qu'elle ne pouvait pas hier. Liszt, dans la symphonie célèbre où il nous suggère les images de Faust, de Marguerite et de Méphistophélès, a pu réussir à nous y faire penser, sans programme de paroles, parce que les concepts de ces trois personnages sont intimement entrés dans notre cérébralité moderne, sous l'influence de Gœthe. Avant le drame de celui-ci, la tentative eût été impraticable. En pays germanique, les ballades inspirées par des légendes populaires sont intelligibles à première audition; elles ne sont que de la musique de passe-temps, de la musique absolue, dans les pays latins.

Entre ce que la musique *doit* et ce qu'elle *peut* traduire, le compositeur judicieux choisit; il a le tact de ne pas susciter une opération erronée, de ne pas ouvrir une fausse route à ses auditeurs. Il reste ainsi dans la haute mission de son art.

Or, maintenant nous parviendrons à discerner dans quelle mesure Richard Strauss a atteint la réalisation de son plan idéal.

(*A continuer.*) G. JORISSENNE.

Hosted by Google

LA TORTURE AUX PAYS-BAS AUTRICHIENS

PENDANT LE XVIII[e] SIÈCLE

M. Eugène Hubert, professeur à l'Université de Liége, vient de publier, dans les *Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique*, une forte et attachante étude sur la torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII[e] siècle.

Elle est doublement intéressante. Par son sujet d'abord, qui attirera toujours l'attention. Comment un mode de procédure criminelle aussi évidemment horrible a réussi à traverser les siècles de l'assentiment des princes, des corps de justice, de la foule des citoyens, c'est une énigme que ne réussiront jamais à résoudre nos générations plus éclairées et plus humaines.

Mais l'ouvrage de M. Hubert offre à notre curiosité une satisfaction plus spéciale et un régal plus piquant. Passe encore, à la rigueur, que la force d'inertie ait réussi à maintenir cette institution odieuse aussi longtemps que celle-ci était universellement admise ou que, tout au moins, les rares voix qui s'élevaient pour la combattre n'éveillaient aucun écho au sein de l'opinion. Mais du moment où une grande partie du public s'est émue, comment se fait-il que les résistances ont été si opiniâtres et si longtemps victorieuses encore?

Voilà, si je ne me trompe, l'aspect du problème qui mérite le plus de nous retenir et aussi, le dirai-je? de nous inspirer quelque mélancolie en dépit de l'éloignement des dates. C'est qu'en effet, il y a là une question de psychologie ou, plus simplement, d'infirmité intellectuelle indépendante du temps, du

Hosted by Google

lieu et de l'objet même de la controverse, question dont l'étude contribue à éclairer la physionomie d'autres époques et à inspirer bien des appréhensions quant à la marche et à l'issue d'autres luttes d'idées.

Aussi doit-on remercier M. Hubert de n'avoir pas ménagé ses efforts ni plaint sa peine pour nous apporter une riche moisson documentaire. Les pièces inédites sont nombreuses dans son savant mémoire, et Dieu sait pourtant combien la découverte de textes inconnus et intéressants tout ensemble comporte de difficultés, aujourd'hui surtout. Les recherches d'archives, pénibles entre toutes, veulent chez l'investigateur la réunion des talents les plus dissemblables : sagacité et patience, érudition ample et multiple, rigueur de méthode, fertilité d'imagination. Puis il faut savoir lier en un ensemble compact et cohérent tous les éléments épars et divers qui ont été recueillis; bien mieux, en les unissant, il importe de les revivifier : et cela, on ne le peut si l'on n'est doué de l'intuition de ce qui fait les choses réelles; qualité de vision d'ordinaire plus répandue chez les poètes que chez les bénédictins.

Il m'a semblé que M. Hubert avait tout cela et que ces mérites ressortent d'une façon indéniable et nette de sa dernière œuvre.

Grâce aux lumières nouvelles que nous apporte le savant historien, cherchons maintenant à reconstituer en quelque sorte l'état des esprits à propos de cette institution de la torture, dans la dernière période de son existence.

Jusque vers la fin du siècle passé, la croyance à la nécessité et à l'efficacité de la question a fait partie intégrante du corps des idées reçues. Elle a participé du caractère respectable et imposant qui s'attache aux conceptions traditionnelles. On regardait tout naturellement ce procédé d'enquête criminelle comme l'une des bases les plus indispensables de l'ordre établi. On n'imaginait pas qu'une société stable et normale pût subsister sans elle.

Aussi, ceux qui en proposèrent l'abolition furent-ils pendant longtemps rangés dans cette classe dangereuse des novateurs prêts à tout bouleverser : « religion, mœurs et maximes sacrées

Hosted by Google

du gouvernement » (1), pour satisfaire leur passion du changement. Pour un grand nombre de bons esprits, Beccaria fut toujours un énergumène.

C'est que ses écrits étaient infectés des plus pernicieux sophismes et que, sous prétexte de droit naturel ou d'humanité, il ne craignait point de mettre en péril la sûreté de l'État et de rendre impossible la bonne administration de la justice.

On n'en disait pas moins de cet autre pourfendeur d'abus, le professeur autrichien Sonnenfels. Comme tous les réformateurs, ce dernier, s'écriait-on, était une de ces têtes négatives, bonnes à tout détruire, impuissantes à rien réédifier. Par quoi proposait-il, en effet, de remplacer la torture? Par l'habileté du juge chargé de l'instruction. Un leurre évidemment. Autant laisser courir assassins, incendiaires et voleurs de grand chemin, écrivait un éminent jurisconsulte, Muyart de Vouglans.

Mais comme le mouvement abolitionniste ne cessait de grossir, notamment dans les Pays-Bas autrichiens, la magistrature, fermement résolue à défendre un moyen de procédure qui avait ses prédilections, dut se déterminer à discuter point par point.

Imbu, à ce qu'il semble, des idées subversives qui gagnaient chaque jour du terrain, le prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens, entreprit de faire une enquête sur le point de savoir si la torture ne pourrait être retranchée de notre législation criminelle.

Il s'adressa aux conseils de justice et leur demanda leur avis. Ceux-ci, comme on pouvait s'y attendre, se firent un devoir d'exposer la vraie doctrine, non sans la motiver fortement.

La plupart d'entre eux poussèrent l'impartialité jusqu'à exposer les arguments de ceux qui réclamaient l'abolition de la torture. Mais ils eurent tôt fait ensuite d'en faire voir l'inanité.

Il suffisait pour cela de remonter aux principes. Qu'est-ce

(1) Cité par M. Hubert, p. 78.

Hosted by Google

que la torture? Est-ce une peine? Non pas, c'est un « simple moyen d'investigation ». Telle est la vérité essentielle que remet en lumière le premier corps judiciaire du pays, le Grand Conseil de Malines. — Moyen d'investigation qui peut conduire à des abus, à des erreurs. Oui, mais quelle institution humaine n'occasionne donc ni abus, ni erreur? Et peut-on en rendre responsable le juge de bonne foi?

Mais on lui découvre un vice fondamental : on conteste qu'elle puisse conduire à des aveux sincères. Oh! sans doute, cela se pourrait prétendre s'il s'agissait d'un aveu pur et simple, d'un oui ou d'un non. Mais, reprend le Grand Conseil, c'est oublier que « la confession doit contenir... les faits et circonstances ». Et puis enfin, toutes ces discussions ne s'expliquent point à propos d'une institution ancienne : « L'usage a montré qu'elle était bonne; elle existe chez des peuples savants et éclairés qui la considèrent comme un moyen efficace. Elle est indispensable au maintien de la société. Abolissez-la et ceux qui, dans la crainte d'être « gehennés », étaient restés scrupuleux observateurs des lois, « lâcheront bride à leurs passions et donneront tête baissée dans le crime. » Efficace et nécessaire, elle n'est d'ailleurs point cruelle : « Elle ne consiste que dans l'extension des membres et jusqu'à dislocation lorsqu'il s'agit de la question extraordinaire. » Et puis, ce qu'elle a de pénible est racheté par un précieux avantage : c'est qu'elle « sert *admirablement* à tranquilliser la conscience et le cœur du juge ». Cela étant, ne serait-il pas infiniment plus raisonnable de s'abstenir de répandre une agitation injustifiable et pernicieuse?

Tel fut, en résumé, le langage presque unanime de la magistrature, à l'exception du conseil de Gueldre et de la minorité du conseil de Hainaut qu'avaient gagnés, chose regrettable, les idées avancées et révolutionnaires (1).

En 1771, le gouvernement s'émut de nouveau. Il se fit faire un rapport par Goswin de Fierlant, lequel, se basant sur une série de considérations, conclut que la torture « telle que les

(1) Cf. ouvr. cit., p. 97 à 100.

Hosted by Google

tribunaux les plus éclairés des Pays-Bas en font usage » est « contraire à la défense naturelle ».

On le voit, les théories subversives avaient envahi de plus en plus les sphères gouvernementales. Mais la magistrature ne céda point à l'entraînement. L'ascendant des sophismes est impuissant à subjuguer les hommes doués d'un caractère fortement trempé. Et c'est en vain que le gouverneur général, Charles de Lorraine, fait distribuer aux conseils de justice des exemplaires du sensationnel mémoire de Goswin de Fierlant.

Les conseils, lents à répondre, reproduisent en les développant les arguments qu'ils avaient fait valoir dans la consultation de 1766. L'ensemble de leurs avis forme un *in-folio* de plus de 500 pages. C'est dire qu'ils font énergiquement tête à l'orage et qu'ils ne se laissent point intimider par le crédit que conquièrent les idéologues.

En leurs avis, ces vénérables corps de justice ne se contentent pas de rééditer leurs premières affirmations. Ainsi, ils ne se bornent point à insister sur le danger de multiplier les crimes, grâce à l'abolition de la torture, danger qui résulterait de ce que, par là, les procédures criminelles seraient rendues « très opéreuses et souvent sans succès », et que l'on ne parviendrait plus à découvrir « les actes qui se commettent dans les ténèbres, cachettement. « Remettre en lumière que la torture est indispensable » à l'apaisement de la conscience du juge », ne leur suffit pas davantage; ils y ajoutent tout un ensemble d'observations nouvelles du plus grand poids.

Il faut remarquer en premier lieu, et c'est ce que M. Muyart de Vouglans avait bien vu, que la torture confère à l'accusé le privilège de le « rendre juge dans sa propre cause ». Ainsi que le disait aussi le dominicain Facchinei, elle est « une indulgence de la loi » (1). D'un autre côté, s'il veut échapper aux tourments, il dispose d'un moyen bien simple : « il n'a qu'à avouer avant ». La logique, d'ailleurs, plaide en faveur du maintien des tourments. « De tout temps, dit le Conseil de Brabant, la torture

(1) Ouvr. cit., p. 77. C'est Facchinei qui qualifiait le traité de Beccaria d' « horrible, venimeux, infâme, impie et blasphématoire ».

Hosted by Google

a été la dernière ressource pour parvenir à la certitude. » Est-il un moyen plus simple et plus naturel pour avoir la certitude d'un fait que de l'apprendre de celui qui doit l'avoir commis? »

Toutes ces vérités resteraient universellement comprises et indiscutées, si l'on n'avait pris à tâche en quelque sorte de brouiller tout, d'ébranler les idées immémorialement admises, et de semer le doute en invoquant je ne sais quels principes de justice, d'humanité et de défense naturelle. Et ici, les conseils s'en prennent directement au mémoire de Goswin de Fierlant.

Au prétendu principe des droits sacrés de la défense naturelle, il y a une double réponse à faire. Avec le Conseil de Brabant, il faut dire que la société n'est pas tenue de « traiter avec douceur un individu qui est censé avoir violé lui-même envers elle les lois de l'humanité ». Il y a plus : le Grand Conseil de Malines invoque hautement la raison d'État : « ne peut-on pas en faveur du bien public passer au-dessus de ces considérations de défense naturelle? »

La justice humaine, étant toujours faillible, devient impossible si l'on prend des précautions excessives pour empêcher la condamnation d'un innocent. Car ce n'est pas seulement à la torture, mais au témoignage qu'il faudrait renoncer de recourir si l'on voulait éviter absolument semblable éventualité. En un mot, l'innocent doit, le cas échéant, « faire le sacrifice au bien public » des souffrances injustement endurées. Tout, au surplus, est douloureux à l'innocent dans un procès criminel, non seulement la question, mais encore l'interrogatoire, la prise de corps. Ces souffrances, d'ailleurs, on se les attire, car les personnes impliquées dans de semblables procès « ne seront point des innocents qui méritent la protection de la société civile, mais des suspects dangereux à cette société ».

Restait à rencontrer une dernière objection qui est très spécieuse : la torture, arguaient ses adversaires, a été abolie en divers pays étrangers sans provoquer une recrudescence de la criminalité, sans amener dans l'administration de la justice ce trouble, ce désarroi qui n'existent que dans l'imagination étroite de magistrats routiniers. Toujours l'appel à ce qui se

Hosted by Google

fait ailleurs pour censurer les usages nationaux! On le voit, l'argument ne date pas d'hier.

Ici, il s'agissait de ne pas se laisser déconcerter. Aussi les conseils ne craignent-ils point de révoquer en doute les faits allégués : il doit y avoir dans ces pays du dehors qui ont supprimé la question : Autriche, Prusse, Suède et Russie, plus de forfaits et d'attentats qu'avant cette suppression. Ceux qui soutiennent le contraire doivent se tromper. Le Conseil de Hainaut, dans sa réponse datée de 1781, assure même que la criminalité s'est développée, à partir de 1774, en Suède. Le Conseil de Hainaut en était bien certain (1)? En tout cas, il est des fraudes pieuses qui ne laissent pas de servir les bonnes causes.

Ainsi se termina la consultation. En dépit des voix dissidentes et bien que les conseils admissent eux-mêmes la nécessité d'un emploi modéré de la question et dans les cas seulement où les ordonnances criminelles de 1570 en prescrivaient l'application, c'est-à-dire lorsque de fortes charges pèsent sur l'accusé sans être néanmoins entièrement convaincantes, il n'en reste pas moins vrai que, dans sa grande majorité, la magistrature demeure fidèle au principe de la torture et le défend avec autant de netteté que d'énergie.

Mais elle ne fut pas plus écoutée que l'antique Cassandre. Après avoir aboli la question dans les tribunaux militaires, le gouvernement rendit en 1784 un édit interdisant de recourir à la torture sans son agrément. Il n'y avait plus guère d'illusions à se faire. Effectivement, les conseils se virent successivement refuser toutes les demandes d'autorisation qu'ils présentèrent. En 1787, Joseph II alla même jusqu'à décréter l'abolition radicale. Mais, devant la réprobation générale, l'édit de 1787 dut être retiré presque aussitôt. La torture fit donc sa réapparition dans la pratique criminelle et le maintien en fut confirmé par l'empereur Léopold II après l'avortement de la Révolution brabançonne.

Cette réaction ne fut toutefois pas de longue durée. L'une

(1) Cf. ouvr. cit., p. 102-108.

Hosted by Google

des dernières applications de la torture dans nos provinces fut faite en 1792 à Philippe Mertens. M. Hubert a exhumé toutes les pièces de ce curieux procès qui se déroula devant le tribunal de la Vierschaere d'Anvers. L'accusé dut être soumis à sept reprises à la question. Chaque fois, il avouait pour rétracter ses aveux aussitôt après la fin de l'épreuve. Cette lutte entre les juges et Mertens se prolongea si longtemps que le gouvernement de Vienne demanda des explications. A vrai dire, il n'insista guère et l'accusé, ayant à la fin cessé de rétracter ses confessions, fut condamné au supplice de la roue et exécuté (1).

Bientôt après, les armées françaises firent, pour la seconde fois, la conquête de notre pays. La Révolution, qui bouleversait toutes les institutions du passé sans s'arrêter devant les plus éprouvées, les plus nécessaires, les plus respectables, devait naturellement supprimer la torture. Elle n'y manqua pas. Une simple ligne dans un décret, il n'en fallut pas davantage. Si l'on constate encore quelques vestiges de la « gehenne » au XIXe siècle, ce n'est point chez nous. C'est en Hollande, en 1802 et en 1803; dans le Hanovre, où elle fut réintroduite en 1814 par le prince-régent d'Angleterre; dans les cantons suisses de Fribourg et du Tessin, où elle se pratiqua jusqu'en 1860; en Sicile enfin, qui ne l'abandonna que lors de la constitution du royaume d'Italie (2). Mais ce ne furent plus là que des débris isolés, condamnés tôt ou tard à disparaître.

Ainsi va l'humanité, brisant dans sa course aveugle ce qu'elle avait naguère regardé comme essentiel à sa sauvegarde. Si quelqu'un de ces vieux magistrats du siècle passé revenait parmi nous, il se lamenterait des ravages provoqués par les

(1) Après une étude approfondie des pièces du procès, M. Hubert émet les doutes les plus sérieux quant à la culpabilité de Mertens. Il a découvert un document important qui paraît avoir été dédaigné des juges et d'où il ressort que Mertens avait été faussement dénoncé comme complice d'une bande de voleurs. Et cependant c'était cette dénonciation que les magistrats envisageaient comme la plus forte présomption morale contre Mertens, accusé d'avoir assassiné les époux Matthourné.

(2) Ouvr. cit., p. 132.

Hosted by Google

idées qu'il avait si opiniâtrement combattues. Il serait curieux de l'entendre faire aujourd'hui l'apologie de la torture en enrichissant son argumentation des faits innombrables accumulés par une expérience qui maintenant est déjà séculaire.

Mais nous pouvons dormir en paix : l'impitoyable défenseur du « bien publicque » ne reviendra point parmi nous : son farouche réquisitoire nous sera épargné.

Tout compte fait, peut-être est-ce grand dommage. Car il n'est pas impossible, après tout, qu'une telle résurrection nous eût procuré le spectacle insolite mais réjouissant d'un homme ayant fait partie de la caste des bons esprits, et montré une fidélité inébranlable aux « saines » doctrines, aux « vrais » principes, à la vénérable tradition, et passant néanmoins avec armes et bagages dans le camp des « novateurs », des « songe-creux », des « énergumènes », des « révolutionnaires » parce que l'évidence le contraint enfin de reconnaître que ces derniers ne sont pas aussi fous qu'il s'était longtemps plu à le croire. Ce serait un exemple.

MAURICE ANSIAUX.

Hosted by Google

QUELQUES LIVRES

ÉMILE VERHAEREN, *les Aubes;* GUSTAVE KAHN, *Premiers Poèmes, le Livre d'Images;* CHARLES VAN LERBERGHE, *Entrevisions;* BLANCHE ROUSSEAU, *Nany à la fenêtre;* PIERRE LOUIJS, *Chansons de Bilitis;* PAUL FORT, *Ballades françaises;* ARTHUR TOISOUL, *Images de Dieu;* ROBERT DE SOUZA, *Sources vers le fleuve;* PAUL LECLERCQ, *l'Étoile rouge;* ALEXANDRE MEUNIER, *Ghislaine;* ARTHUR DAXHELET, *Cœur en détresse;* PATERNE BERRICHON, *Vie de Jean-Arthur Rimbaud;* ERNEST MAURY, *l'Impuissance d'aimer;* JULES BOIS, *la Femme inquiète;* SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, *Églé ou les concerts champêtres;* MAX ELSKAMP, *la Louange de la vie, Enluminures;* ANDRÉ RUIJTERS, *les Mains gantées et les Pieds nus.*

Il m'agrée de commencer cette première chronique en parlant de M. Émile Verhaeren, un des écrivains les plus puissants que nous eûmes en Belgique. Son œuvre est considérable. Vous en saurez la variété — et l'unité — en comparant, par exemple, aux *Débâcles*, où toutes les voix du désespoir propagent d'affolantes clameurs, *les Heures claires*, un des plus beaux livres de tendresse vraie que je sache, un des rares livres qui laissent après eux le goût même du bonheur. Et voici que l'éditeur Deman vient de publier, en une édition bellement simple — comme celle des *Heures claires* qu'orna Van Rysselberghe était d'une étonnante distinction — *les Aubes*, un drame qui continue ces œuvres signalées précédemment : *les Campagnes hallucinées*, *les Villes tentaculaires*.

De ces œuvres, la première disait l'abandon des campagnes, leur agonie lente et pitoyable. La seconde exaltait à la fois et stigmatisait les Babylones colossales, avec leurs vices qui déprime, mais où germent les idées pour les moissons futures... *Les Aubes* nous montre l'aboutissement de ces

Hosted by Google

agglomérations monstrueuses, tentaculaires. Celle qui brilla par-dessus toutes, Opidomagne, est en proie aux luttes intestines, tandis que l'ennemi fait retentir ses portes des lourdes crosses de ses armes menaçantes. C'est le déclin de la puissance ancienne; l'heure a sonné où doit surgir une ère neuve. Mais, aux saisons troublées, les crépuscules qui précèdent les aubes et leur enfantine grâce blonde souvent sont rouges!...

Selon le point de vue auquel on voudra se placer, tout cela pourra être interprété fort différemment et discuté tant et plus. Ce n'est pas le lieu où entreprendre pareille tâche. Il suffit pour la nôtre que, littérairement, cette œuvre soit belle et qu'un intense frisson d'humanité la sillonne. « Les groupes, lisons-nous en tête du volume, agissent ici comme un seul personnage à faces multiples et antinomiques. » Tel est vraiment le principal mérite, l'originalité même de ce drame. Les personnages ont une âme commune; ils vivent synchroniquement une heure de vie. C'est la Foule, la Masse inconsciente et versatile que nous voyons passer et qui hurle sa foi, ses doutes, son amour et ses haines, dans un décor étrange fait d'intimité et d'horreur. Tels aspects de ce décor font songer aux vieux Flamands, mais on y découvre aussi des architectures inconnues; et, dans le ciel qui le surplombe, passent des véhémences de cyclone ou des clartés sinistres qui semblent échappées de quelque ghetto. La langue de ce drame est d'ailleurs d'une nervosité, d'un paroxysme remarquable, et c'est le seul ton qui pût convenir — avec des accalmies soudaines — à ces scènes de révolte et de fièvre. Oserai-je dire que je regrette le mélange de vers et de prose qui, s'il augmente l'ampleur de certains épisodes et démontre victorieusement la valeur du vers libre, nuit un peu au réalisme d'attitudes que l'idée mère de l'œuvre m'a paru exiger? Mais chut! Rappelons-nous le mot de M. Firmin Van den Bosch, à propos précisément de l'auteur des *Aubes* : « Il ne faut pas chercher les poux dans la crinière du lion. »

Les *Premiers Poèmes* de M. Gustave Kahn rééditent ces œuvres connues : *les Palais nomades, Chansons d'amant,*

Hosted by Google

Domaine de fée, triptyque qui exerça une grande influence sur les poètes contemporains et dont chaque partie, déjà belle lorsque prise isolément, gagne encore au voisinage des deux autres. Ces poèmes nous révèlent un esprit richement doué et singulièrement maître de ses moyens. Ils comprennent des vers qui peuvent être rangés parmi les plus tendrement passionnés de la littérature française.

Cette note sentimentale ou passionnelle n'est pas ce qui caractérise un nouveau volume récemment publié et que M. Kahn a intitulé : *le Livre d'Images*. Mais on y peut étudier un des côtés intéressants de la personnalité de l'écrivain. En parlant de celui-ci, on ne sait pas ce qu'il faut le plus vanter. S'il ne pourrait - lui qui a libéré le vers français du rigorisme de la métrique ancienne et créé le vers libre, j'entends le vers libre d'à présent, dont il précise, en tête des *Premiers Poèmes*, les exigences et les ressources, — s'il ne pourrait cesser d'être un musicien de talent, il s'affirme aussi, et tel nous le trouvons dans *le Livre d'Images*, comme un décorateur habile à toutes les virtuosités de la palette. Songez aux œuvres les plus composites — à celles de Gustave Moreau ou de l'Anglais Beardsley, tous deux morts récemment. Ces œuvres sont des modèles de simplicité au regard de l'amalgame surprenant que réalisa M. Kahn. Celui-ci emprunte à tous les temps, il a fait le tour de toutes les idées, de tous les arts et son imagination en a pris les nuances qu'elle combine en jeux kaléidoscopiques de lumières et d'ombres... Vraiment, elle conviendrait bien à cette poésie la devise que s'est choisie l'éditeur parisien Bailly : *Non hic piscis omnium*.

De teintes joliettes, bleu de roy et rose tendre, voici des *Images d'île de France*. Les *Images du Rhin* sont d'une solennité viride et séculaire; les *Mosellanes*, de tendresse claire; les *Images de Provence*, ensoleillées, avec la joie des routes blanches qui poudroient et des jardins près de la vague bleue. Mais les *Images d'Orient* font songer aux religions anciennes, à la fraîcheur et au silence des mosquées ou à d'invraisemblables pompes qu'ordonnerait le caprice de quelque nouvelle Shéhérazade en un nouveau conte des *Mille et une Nuits*.

Hosted by Google

M. van Lerberghe n'est pas un débutant; son récent volume le prouve à suffisance. Si les vers réguliers qu'on y peut lire sont d'une absolue impeccabilité, les pièces écrites en vers libres se signalent par leur harmonie neuve et sûre. Cet écrivain est de ceux qui savent comment on fait une musique des mots; il est aussi de ceux qui pensent que la poésie doit être tout d'abord une suggestion au moyen d'images. La forme de ces poèmes est d'ailleurs d'une aisance parfaite; on croirait qu'il a seulement fallu les écrire, tandis que les susurraient, au soir dormant, des voix charmeuses, avec des inflexions de muse ou d'amante. C'est peut-être le plus bel éloge qui puisse être fait d'une œuvre et d'un artiste.

Entrevisions se divise en trois parties : *Feux et Songes, Le Jardin clos, Sous le Portique.* La partie médiane est celle qui donne le mieux l'impression d'un tout aux multiples facettes. C'est un hymne d'amour à une pâle et énigmatique amoureuse, vaguement devinée, à peine entrevue. Dans *Feux et Songes*, le caractère atténué de cette poésie s'accentue encore. Des formes quasi irréelles se meuvent tel qu'en songe, comme si elles étaient vues à travers un rideau de gaze, parmi la blondeur vaporeuse d'une matinée ambiguë. Il m'a du reste semblé que l'auteur s'exprime mal lorsqu'il dit que « tout le console de vivre encore », puisqu'il affirme plus loin que toute heure est toute l'éternité, que la même heure se prolonge enivrante et voluptueuse. Et, s'il ignore le bonheur que savent ceux dont le rêve se réalise, en lui sans cesse s'avive l'indicible émoi que font naître l'approche ou l'attente de ce bonheur..

M. van Lerberghe est, avant tout, le chantre de la puberté. Les petites Ève dont il célèbre la beauté sont arrivées à ce tournant de la vie où les brises tièdes du printemps se font plus lourdes des ardeurs proches de l'été. Des voix, dans le mystère d'elles-mêmes, chuchotent de spécieuses paroles et attirent leurs regards vers des cieux inconnus où leur souriront bientôt de nouveaux espoirs. Trouble charmant, incertitude exquise, langueur des vierges qu'un baiser appellera demain à l'ivresse de vivre, un poète subtil vous exprima ici avec un rare

Hosted by Google

mérite sans rien de cette ostentation perverse qui répugnera toujours aux esprits délicats!...

L'art de M. van Lerberghe rappelle par certains côtés celui des peintres italiens et par d'autres le faire des poètes anglais du siècle. On songe tantôt à Léonard, tantôt à Botticelli, tantôt encore à Mantegna, puis à Swinburne ou à Rossetti. Je m'empresse de dire qu'il faut voir en cela une sorte de parenté intellectuelle et non pas une influence directe ni une imitation servile. Dans maints poèmes — d'une eurythmie admirable — M. van Lerberghe ne relève que de lui-même. *Entrevisions* sera un des meilleurs livres de l'année.

Il est peut-être un peu tard pour parler du *maiden book* de Mlle Blanche Rousseau. Cependant, je ne puis résister au désir de le signaler. Je ne sache pas qu'il ait occupé la critique au point qu'aujourd'hui plus personne n'en ignore; et je suis de ceux qui pensent qu'il le faut regretter. C'est bien là un livre de femme, d'une sensibilité féminine, rien que féminine. Il est aussi d'un spiritualisme délicat et d'un néo-réalisme pondéré. Mlle Rousseau fait songer à ces cantatrices d'exception dont la voix est aussi belle dans le grave que dans le haut. Elle dit des paroles ingénues et des paroles profondes.

La vie est, en ces pages, un paysage immobile et lointain où rêvent de minuscules créatures que des phrases jolies en sourdine nous narrent. Ce sont des « ombres dans des ombres », légères ou denses; pourtant il faut y voir le symbolique reflet de minutes vécues. *L'Étranger* vient vers Nany et c'est Noël en son cœur comme par la plaine enneigée où les cloches se répondent. *Bonne maman perdue* s'en va, s'en va, bien loin, plus loin encore, tels ces braves gens que rien n'arrête, parce qu'ils ont de bons yeux très clairs et des jambes vaillantes. *L'Éveilleur*, du haut de la colline, appelle les cœurs à l'amour dans le beau soir de printemps où la campagne embaume. *Millie au jardin*, — ô la mignonne fée blonde et rose en « sa petite robe blanche, laissant nus ses jambes rondes et ses bras potelés » — Millie marche toute seule, à pas précieux, en « s'arrêtant pour parler aux fleurs, pour faire, sur

Hosted by Google

toutes choses, des réflexions adorables ». *Sur la route* apparaissent dans la brume de mélancoliques visages d'autrefois, frêles églantines que les grands vents d'ouest ont, un matin, flétries. Mais je dois me borner et me borne à citer encore *Petit gosse, la Maisonnette, les Ames*, et l'avant-dire de M. Henry Maubel — un pur poème — et le dessin d'une belle sérénité de M. Henry Meunier. J'ajoute seulement que ces nouvelles abondent en détails charmants et que tout y est d'une intimité exquise ou d'une spontanéité élégamment saltante. Mlle Rousseau a écrit un excellent premier livre, et un livre à mettre en bonne place dans une bibliothèque d'écrivains belges.

Au *Mercure*, réédition des *Chansons de Bilitis* de M. Pierre Louijs, œuvre antérieure à la délicieuse *Aphrodite* dont elle fait pressentir les surprenantes beautés. Ce premier livre nous est offert avec l'étiquette « roman lyrique » et c'est là une heureuse trouvaille. Roman il y a, puisque nous trouvons dans ces pages du mouvement et de l'action. Et lyrique il est puisqu'il forme, à proprement parler, une suite de courts poèmes dont chacun précise un instant psychique, une heure passionnelle ou quelque éternelle vérité. Disons d'ailleurs que ces poèmes ne sont pas de ceux que peuvent entendre les petites filles auxquelles s'intéressait le bon Gautier. Ce sont les mœurs de la Grèce antique qui ont inspiré l'auteur. On lui a reproché de n'avoir pas su éviter certaines erreurs historiques, mais il s'est victorieusement défendu de ce reproche, notamment envers M. Béranger. Et il est incontestable que ces *Chansons* s'entourent, autant qu'on le peut souhaiter, de l'atmosphère générale d'une époque, ce qui vaut mieux que la sèche exactitude des archéologues en mal d'imagination.

Il serait facile de se livrer à propos de ce livre à des commentaires nombreux et variés. Bornons-nous à souligner combien il est, en ses trois parties, également et différemment harmonieux. Dans les bois de la Pamphylie, l'enfance de Bilitis s'exhale en doux motifs d'idylle, avec de brusques éclairs de passion naissante, sonneries de cors couvrant la voix

Hosted by Google

des flûtes qui, sous le ciel d'avril, propagent leur fraîcheur. La jeunesse de Bilitis clame ses frénésies dans la torpeur des nuits de Mytilène, où s'exaspère le désir des « filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses », selon l'expression de Charles Baudelaire. La maturité de Bilitis s'achève, fragrante et capiteuse, aux rives de l'île de Chypre, où nous la retrouvons courtisane raffinée et parfois pire. Toujours la forme de l'auteur est d'une pureté rare. M. Louijs possède un sens merveilleux des couleurs et des lignes. Ces poèmes sont d'une sensualité superbement païenne dont les esprits sectaires ou timorés s'effrayeront peut-être, mais que suffirait à racheter, s'il y avait lieu, l'ironie qui y perce un peu partout comme une sagesse plus haute que la morale humaine, — simple question de latitude, a-t-on pu dire, — comme la sagesse même de la vie.

Un copieux volume de *Ballades françaises*, signées Paul Fort, parut au *Mercure* l'an dernier. Un second recueil non moins compact vient de voir le jour à la même enseigne. Le tout forme une œuvre considérable, où l'idée bondit légère et qui reflète toutes les choses de la terre et des cieux. A première lecture, ces poèmes peuvent déconcerter. Mais, pour peu qu'on insiste, que de beautés inédites on y découvre! Avec quelle foi et quel amour l'auteur chante ce qu'il a senti frémir en lui, ce qu'il a écouté frémir autour de lui! O bois! ô plaines! et vous, montagnes! votre ombre silencieuse et grave ici se solennise. Des rondes se nouent et se dénouent. Au loin, parfois, on devine l'écho d'une complainte de fileuse montant dans l'attendrissante suavité d'un beau soir. Des cloches tintent dans la brume; des voix d'oiseaux se lutinent dans le soleil. C'est le printemps, c'est l'hiver; ce sont des liserons à chaque haie, c'est la neige au sommet des pins. Il y a des petites vies qui s'éveillent, regardent un moment et meurent dans un sourire. Il y a des étoiles au ciel, et, dans les chemins, les amants passent enlacés. Mais à l'idylle le drame succède, bref et poignant, sans grandes phrases, sans gestes outrés, avec des sanglots qu'on étouffe. Et toujours et pardessus tout la Nature éperd le sourire de son éternelle beauté.

Hosted by Google

Ces ballades sont écrites dans une langue colorée et d'une syntaxe complexe. Elles vont d'un bout à l'autre de la gamme des sentiments et vous y trouverez un mélange intéressant de choses frustes et de choses polies. L'expression des plus courts poèmes est typique; on s'en défend et on l'aime. Ai-je dit que M. Paul Fort écrit en prose, mais que cette prose a le plus souvent l'harmonie même du vers? Ai-je bien fait comprendre qu'il s'abreuve volontiers aux sources primitives de la poésie de son pays, qu'il se plaît à emprunter aux chansons populaires de jadis leurs thèmes les plus heureusement expressifs? Mais ai-je dit surtout que le second recueil de ballades accentue les qualités et atténue les défauts qu'on pouvait noter à la lecture du premier?

Sous une horrible couverture d'un vert banal, l'éditeur Balat publie l'édition définitive d'*Opôra*, à laquelle vinrent s'ajouter quelques courts poèmes. M. Toisoul nous offre le tout comme des *Images de Dieu*. Et M. Camille Lemonnier, dans une préface très harmonique, nous dit que « l'Eden n'est que le reflet antefixe d'un état de la vie où la nature et l'homme apparaîtront réconciliés... Ainsi, ajoute-t-il, *Opôra* et ses sœurs nouvelles des *Images* se peuvent concevoir comme l'allégorie d'un Dieu qui nous sera connu un jour ».

J'ai déjà dit que j'aime cette *Opôra* et le décor où elle se dévoile et le poème tout entier qui célèbre la gloire variée des saisons. Ces pages sont charmantes et voluptueuses. On a prononcé à ce propos le nom de Théocrite. Ce n'est pas sans raison. Il y a cependant ici une note plus moderne. Et je persiste à croire que la tonalité générale de cette prose bien rythmée est celle de certains Greenaway.

Mais les attitudes, en ces *Images de Dieu*, évoquent celles de la sculpture antique. Ces poèmes ont des joliesses de Tanagra. Cela est très pur et très raffiné. Au fait, je voudrais çà et là plus de simplicité qu'il n'en est. M. Toisoul, trop sensible à l'harmonie de certains vers, de certains mots, ne s'aperçoit pas que sous tant de parures, sa pensée perd de sa force. Au surplus, il m'est avis qu'il abuse de certains motifs et ne se

Hosted by Google

méfie pas assez de sa mémoire. Mais laissons ces chicanes et disons seulement que si nous ne pouvons reconnaître à ce volume la haute portée que lui attribua le préfacier, ni la valeur transcendante que M. Toisoul lui-même proclama dans un article plutôt... inutile, nous avons lu et relu ces minuscules chefs-d'œuvre : *la Baigneuse*, *les Grappes*.

M. de Souza a écrit sur *le Rythme Poétique* des remarques fort originales. Il a publié aussi, il y a quelque quatre ans, un premier livre de vers (*Fumeroles*) dans lequel l'action s'alliait heureusement au rêve. Mais ce volume ne méritait pas que des éloges et les critiques qu'il justifiait demandent à être répétées à propos de *Sources vers le fleuve*. Cette fois encore, le symbolisme de M. de Souza ne satisfait qu'à demi ; cette fois encore, nombre de ses vers ne chantent pas et, dans l'un comme dans l'autre livre, maintes tournures bizarres nuisent au libre essor de l'émotion. Il est surprenant que M. de Souza réalise si peu ce qu'il a éloquemment enseigné. Mais aussi quelle singulière idée de vouloir, par exemple, symboliser et paraphraser en vers, comme il le fit dans le *Fanal*, cette pensée d'Amiel : « Depuis quatre-vingts ans, la France a confondu la Révolution avec la Liberté. »

Ne déduisez pas de ce qui précède que, dans ce second volume, il n'y a rien qui vaille. Le début de la pièce intitulée *les Sources* est d'une simplicité bien disante. Les premières strophes de *l'Attente* plaisent par leur air de nouveauté. *Au Pacage*, tout en décor, est d'un curieux modernisme. Malgré telle faute impardonnable, *En Écho* est une impression bien rendue de nuit calme, de nuit chaude. J'aime *le Révélateur*, notamment pour ses derniers vers, d'une grandeur lentement apaisée. Et puis?... Et puis, pour ne pas en rester à des détails, nous signalerons le poème intitulé *la Reyne*, qui nous a paru être le meilleur du livre, malgré telles licences grammaticales qui s'y haussent comme des chardons dans un parterre de roses. Ce poème est beau de beauté capiteuse et beau par l'irréparable qui y étend son aile sombre. Au silence automnal d'un verger plein de lune, où « les fruits tombent comme des

Hosted by Google

têtes », la folle reine Ysabeau se grise des caresses de son mignot, tandis que le roi, dans le palais où grésillent les dernières cires de la fête, seul, de tous oublié, dort d'un sommeil innocent, la couronne sur les yeux, son épée chûe à ses pieds... C'est là, en quelques lignes, la synthèse même d'un règne et nous souhaitons que M. de Souza se plaise à relire comme nous ce poème et à s'y retrouver.

Sous ce titre, *l'Étoile Rouge*, M. Paul Leclercq a réuni neuf petites, toutes petites proses d'un style très recherché. C'est petit et exquis, autant, voire davantage, que *Ibis*, le livre précédent du même auteur. M. Leclercq a des façons de poète plutôt que de prosateur. Il est vrai qu'on pourrait le présenter aussi comme un peintre élégant qui, par d'aimables fantaisies de couleurs et de lignes, narre des rêves puérils qu'un invisible fil de soie rattache à la réalité toute proche. *La Turquoise dans les grains d'orge* et *la Besace de toile grise* sont comme des séries d'aquarelles tracées d'un pinceau très occidental, mais à la manière des artistes japonais... Et que séduisante est la petite Lénore qui a reçu un blanc billet d'amour et va, rieuse, sous les magnolias fleuris ou la blonde Lucile, la sadinette porchère, rêvant à la forêt, à la mystérieuse forêt, qu'elle voit, à travers l'enchevêtrement doré de ses cheveux épars, s'anéantir au crépuscule...

S'il fallait s'en tenir au *Prière d'insérer* qui accompagne le livre de M. Alexandre Meunier, celui-ci soulèverait dans son œuvre — ou œuvrette — une « question passionnelle absolument nouvelle au théâtre ». Ghislaine aime d'amour son père — d'amour passionné et violent. Est-ce vraiment si inédit qu'on s'est plu à le dire? Je ne pense pas. La *Myrrha* d'Alfiéri révèle la même situation dramatique qui se retrouverait sans peine en retournant maintes œuvres des plus connues. Ceci admis, il est juste d'ajouter que M. Meunier semble posséder des moyens qui lui permettront peut-être de nous donner un jour une œuvre destinée à la représentation. *Ghislaine* est surtout un drame à lire. Le dialogue y est souvent agréable ;

Hosted by Google

l'élément dramatique y fait parfois défaut. Il y a un peu partout des mollesses qu'il eût été prodigieusement facile d'éviter. Et l'héroïne de ces trois petits actes dédiés à M. Catulle Mendès est trop de notre temps plutôt que du siècle de Jeanne d'Arc et de Charles VII.

Jacques de Vesoule, le personnage principal de *Cœur en détresse*, est aussi une figure bien de notre temps. Chez lui, l'artiste a tué l'homme; il a préféré à la simple et féconde émotion de menues combinaisons froidement esthétiques. « Il aimait ses semblables en raison directe de leur puissance respective à pourvoir à ses joies égoïstes d'esthète. Il trouvait toute douleur choquante et toute misère laide, sans y compatir, comme si son cœur s'était figé dans sa poitrine. » C'est du précepteur de Jacques que M. Daxhelet dit ceci, mais il pourrait le dire de Jacques lui-même. On comprend ce que doit être une existence ainsi orientée. Jacques connaît toutes les rancœurs parce qu'il ignore la bonté, parce qu'il a tari en lui les sources du dévouement et de l'altruisme. Il doute de l'amour, n'ayant pas foi dans la vie, et, lorsqu'une flamme nouvelle le pourrait ranimer, il ne sait pas vouloir et termine par un suicide ridicule son inutile destinée.

Cœur en détresse est un bon roman. Il y a bien çà et là quelques tirades trop ronflantes et tels chapitres où la langue s'empâte; mais, en général, l'œuvre a de la tenue et elle en aurait davantage encore si M. Daxhelet n'avait usé vers la fin du subterfuge qui consiste à substituer de vagues fragments de « journal » à l'étude directe et courageusement fouillée de la réalité. Quatre figures se profilent nettement en ces pages : celles de Jacques, du précepteur Gervel, de Suzanne Barty et de cette touchante Germaine Mirvel que Vesoule amena de Paris en son froid château de Mavesée où elle aime, sans guère être aimée, où elle souffre, où elle rêve, où elle meurt. Les meilleures parties du livre sont celles qui répercutent l'écho de son rire joyeusement épris de la vie et celles où s'attarde la mélancolique langueur de ses chers yeux de malade...

Hosted by Google

La *Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, publiée par M. Paterne Berrichon, est une biographie bien faite, non pas à l'aide de simples notes, banales ou indiscrètes, non pas à coups de dates, mais mieux, plus profondément, avec plus d'enthousiasme et de foi. En regard d'une grande figure littéraire, s'érige ainsi une curieuse figure humaine. Combien émouvante fut la destinée de Rimbaud, mort à trente-sept ans, après avoir écrit ces chefs-d'œuvre : *Bateau ivre*, *les Chercheuses de poux*, *les Effarés* et tant d'autres vers que les meilleurs poètes consentiraient à signer ! Il n'était pas facile de remettre tout cela en place. On s'est plu notamment à propager autour de Rimbaud et de Verlaine des légendes où la perfidie s'ajouta à la malice. Lisez ce livre, vous serez édifiés.

M. Berrichon suit Rimbaud dans toutes les étapes de sa vie aventureuse et il dit bien ce qu'il veut dire. Il a écrit quelque part : « La vie d'Arthur Rimbaud ? Mais elle est elle-même un miracle, évoluant sous un double aspect de révolte et de sainteté, dans ses deux phases principales et distinctes où prépondère toujours l'héroïsme. » Un miracle, elle l'est encore; mais, grâce à M. Berrichon, elle a cessé d'être un mystère. Le poète qui, dès l'âge de quinze ans, — vous entendez bien ? — signait des vers dignes de rester, méritait de susciter cette filiale ou fraternelle admiration.

M. Maury remet à l'ordre du jour une très grosse question qui, à vrai dire, ne cesse pas d'y figurer. Il s'agit de *l'Impuissance d'aimer*, laquelle a préoccupé les meilleurs esprits de ce temps. L'amour en rêve, l'amour exaspéré, la sensualité païenne ou le renoncement des mystiques... à quelle source apaiser la soif d'infini qui permane au fond de nous ? D'aucuns ne cherchent pas si loin et, se laissant aller au petit bonheur de la vie quotidienne et mensongère, font, selon l'heure, l'ange ou la bête, voire les deux en même temps. Mais il en est aussi pour qui ces alternatives ne laissent pas d'être douloureuses et ceux-là y trouvent parfois le plus poignant désespoir.

Pendant longtemps la volupté gouverna le monde ; un jour, le sentimentalisme lui disputa la place. Aujourd'hui, nous ne

Hosted by Google

trouvons plus assez d'éclat ni à l'une ni à l'autre étoile. Nous sommes à la fois trop petite fleur bleue et trop sceptiques. On peut du reste prévoir que la puissance du sentiment ira en s'affaiblissant, à mesure qu'augmentera l'âpreté de la vie ou que le féminisme progressera qui fait se regarder l'homme et la femme d'égal à égal. Pourquoi le regretter? N'importe quoi vaudra mieux que ce dont s'affligent à présent tant d'âmes et tant de cœurs. Tel est notamment le cas pour les héros de M. Maury, qui a écrit un roman d'une psychologie très pénétrante. *L'Impuissance d'aimer* est un beau livre dont il convient de féliciter l'auteur — hier encore un inconnu pour nous et qu'il nous agréera de retrouver sur notre route.

S'il est dans les lettres contemporaines un écrivain déconcertant, c'est, à coup sûr, M. Jules Bois. Un peu mage, un peu moine, féministe entendu, poète de talent, dissertateur austère et musqué : tel à peu près il s'offre. Il a écrit *les Noces de Sathan* et *la Porte héroïque du Ciel*, drames ésotériques par lesquels il cherchait à réaliser, dans le grand baiser de la vie, l'union de la Matière et de l'Esprit et qui, s'ils n'ont pas donné tout ce que l'auteur en attendait, ont accentué le réveil spiritualiste qui a produit au cours de ces dernières années des œuvres point banales. M. Bois a publié également des *Prières* d'un platonisme ambigu, auxquelles pourrait servir de répons le « rester chaste par volupté » de je ne sais plus quelle femme d'esprit. Il faut citer encore *l'Éternelle Poupée*, roman plein d'aperçus originaux, mais d'une originalité parfois forcée, et *la Douleur d'aimer*, confession de jeune homme qui s'obstine à chercher au dehors la raison de ses inquiétudes alors qu'elle est toute en lui-même. Reste à dire que M. Bois s'est fait une réputation bien assise de conférencier. C'est beaucoup pour un seul homme.

La Femme inquiète ne donne pas ce que ce titre promet. Ces nouvelles sont curieuses à lire. Elles sont écrites dans un style sans boursouflures, avec des images qui s'effacent ou s'accentuent à souhait selon le caprice ou la portée des idées. Telles phrases, tels épisodes sont de vraies trouvailles. Mais ce n'est

Hosted by Google

pas *la* femme, ni d'hier, ni d'aujourd'hui que ce livre nous fait voir ; ce sont quelques femmes dont l'inquiétude semble plutôt factice. De nos jours, tout se fait par genre. Même dans cette suprême grande chose, la charité, on ne sait plus où s'achève l'élan sincère et où commence la singerie habile apprise comme une figure de cotillon. Je ne suis pas certain que les héroïnes de M. Bois soient inconscientes ou perverses ; mais je crains tout de leur âme malade et de leur nervosisme exaspéré.

Si je déteste les proclamations que M. Saint-Georges de Bouhélier réédite périodiquement, si je ne puis admettre le narcissisme déplaisant qu'il lui plaît d'affecter, je dois reconnaître en lui — et je ne saurais le reconnaître assez haut — un écrivain de grand talent, un poète qui eut souventes fois des éclairs de génie. Tout jeune, il prononça des paroles d'une rare noblesse et d'une réelle élévation d'esprit. Il a chanté à la Nature un hymne nouveau, il nous a réappris des émotions oubliées et son verbe sonnant clair nous vaudra sans doute une lignée de poètes — il en est qui le suivent — chez lesquels l'amour de la vie s'épanouira en larges floraisons.

M. de Bouhélier nous envoyait, il y a deux ans, *l'Hiver en méditation*, un fort volume plein d'adorables choses. Voici maintenant *Églé ou les concerts champêtres*, et je ne sais auquel de ces deux livres se doivent mes préférences. Ce qui caractérise les poèmes qui viennent d'augmenter un bagage déjà considérable, c'est la richesse de l'invention, la grâce et la musicale douceur de la forme, la beauté du décor, l'émotion, l'émerveillement — ce don d'enfance ! — que M. de Bouhélier y a répandus avec une juvénile prodigalité. Ses visions sont précises et tranchent vivement sur un fond de rêve. Son vers peint et sculpte ; mais quelle délicieuse langueur certaines strophes laissent après elles ! Parmi ces poèmes, il en est qui peuvent être comparés aux meilleurs du florilège français. Et le génie même de la plus belle langue qui soit s'atteste ici dans toute sa pureté.

Le *Mercure de France* réédite les premières œuvres de

Hosted by Google

M. Max Elskamp. Elles ont pris, à la réimpression, ce titre général : *la Louange de la vie,* lequel s'accorde parfaitement avec ce que nous disions naguère de cette poésie ingénue et si éloquente en sa simplicité. Nous écrivions au *Réveil :* « Ceci est l'alléluia, où toutes les voix s'accompagnent, de l'hymne que M. Elskamp a voulu dire. Hymne à la vie, ce cher « bouquet de joie et de senteurs » ; à la vie — telle une paix s'étendant aux sites où tout est rose, où tout est blanc, où tout est vert, sous la sérénité joliette du ciel bleu. L'hymne encore d'une âme élue qu'aucune inquiétude n'altère d'une ride. Don entre tous précieux, seul don réel de poésie! Et c'est parce que M. Elskamp a su garder intact l'émerveillement de ses heures premières que ses mots sont des « mots joyeux d'enfants qui causent », même quand leur gravité appelle le doigt à la tempe. »

Nous n'avons rien à reprendre à ces lignes en vous présentant *Enluminures,* dont vient de s'enrichir la collection de l'éditeur Lacomblez. Ces poèmes complémentaires précisent le décor dans lequel s'éleva la *Louange de la vie*. Pays tout d'eaux et de plaines, c'est la Flandre, et jamais ne fut mieux dite par les poètes du clocher la bienveillante terre natale. Telles *Chansons* d'ailleurs, par leur rythme plus que par leurs paroles, nous révèlent l'esprit même de la race flamande — tour à tour exubérante et taciturne. Ces *Chansons* sont ce que nous préférons dans ce livre, orné de bois gravés par l'auteur, — vrai bijou d'édition, fait pour la joie des bibliophiles auxquels M. Elskamp, qui n'en est pas à son coup d'essai, réserve sans doute d'autres surprises encore.

Des œuvres précédentes de M. André Ruijters, nous avons retenu la juvénile sentimentalité, la vitalité ardente, le naturisme expressif. Il y a de tout cela dans le volume qui nous arrête aujourd'hui. Mais j'y ai relevé en plus je ne sais quoi d'aimablement persiffleur et une manière de scepticisme ému. Le ton en est encore simple et dandye, suranné à la fois et moderne, très talon-rouge et très *up-to-date*. A certains moments, c'est comme si Laforgue devisait avec Malherbe ou

Hosted by Google

avec Jean-Jacques. Il est en ces pages de gracieuses nudités; les mains qui écartent les tentures sont toujours gantées de chevreau de bon aloi et du plus élégant 5 1/4.

Pour ma part, j'aime surtout *la Maison au Bois*. Vous y trouverez un mélange savoureux de légende et de modernisme. Vous y verrez une petite nymphe du nom d'Alice vêtue comme une nymphe et qui, pour occuper sa solitude, sirote de l'authentique *lemon-squash* ou du non moins authentique hydromel, en tricotant d'insolites ouvrages... pour son usage personnel. On sourit, on attend, on devine d'extravagantes péripéties où quelque dieu en rupture d'Olympe daignera montrer le bout du nez. Eh bien, ce n'est pas du tout ça. La bucolique s'égrène en pleine civilisation; derrière le fantaisiste décor, nous trouvons la vie telle qu'elle s'avère chaque jour sous nos yeux. Cette nouvelle, dont la fin fait songer au roman de M. de Tinan (*Penses-tu réussir ?*) qui est la plus sincère — quoique gouailleuse — « confession d'un jeune homme d'à présent » que nous ayons lue, est vraiment intéressante. Mais les autres œuvrettes réunies par M. Ruijters méritent aussi de fixer l'attention. *La Dame nue dans du cristal* dit l'amertume que laisse tout désir qui se réalise. Dans *l'Insaisissable Amante* se succèdent de curieux paysages sous-marins. Quant à *l'Ermitage galant*, l'auteur dit assez haut qu'il faut y voir une allégorie de l'amour et de la mort. Et le tout est écrit dans la langue raffinée que je signalais ci-avant, avec des phrases harmonieuses disant la troublante beauté des heures : matins que des fraîcheurs avivent, après-midis aux ardeurs crues, crépuscules roses et délicats s'achevant parmi les jardins silencieux, nuits lumineuses, bleuâtres et charmantes.

ALBERT ARNAY.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Le 3e Salon d'Art idéaliste. — M. Franz Courtens au Cercle artistique. — Les copies italiennes de M. Guffens. — L'œuvre de M. Léopold Speekaert. — Le 5e Salon de la Société des Beaux-Arts.

En tête du catalogue de la « geste troisième » des Salons d'Art idéaliste, M. Jean Delville nous avertit que la caractéristique de ces salons, destinés à « maintenir l'Art dans les hautes sphères de l'idéalité humaine, d'où il ne saurait descendre sans déchoir », est de grouper des œuvres qui supposent cette vérité doctrinale : toute forme doit être la résultante d'une idée, toute idée doit avoir sa forme. Beauté spirituelle, beauté plastique, beauté technique, sont les trois termes de la perfection esthétique. Et M. Delville précise sa profession de foi par une citation empruntée à M. Péladan :

« Honnête visiteur, Toi qui entres, avec cette question à l'esprit : « En quoi ce Salon diffère-t-il des autres? » promène ton regard et constate d'abord l'absence de vulgarité. Ce Salon ne continue pas la rue, ni la campagne, et tu ne connais pas ces ciels et tu ignores ces visages. Les hommes que tu vois sont des héros, des hiérophantes, des demi-dieux; les femmes, des fées, des princesses, des saintes. Ils ne font rien de servile ni de commun; ils pensent, ils aiment, ils souffrent noblement; leurs yeux regardent ce que les tiens ne voient pas, leur cœur palpite d'un battement mystérieux, et, sous le vêtement somptueux ou solennel, leur corps précieux a des mouvements fati-

Hosted by Google

diques. . . . . Comme tu as plus de lecture que de voyage sans doute, tu te souviens qu'on recommande à l'artiste d'incarner l'âme de son lieu et de sa race, et cette parole t'a satisfait. Apprends, au contraire, que l'estampille du terroir est une sorte d'atroce péché originel dans l'œuvre d'art, et que l'artiste doit être le sans-patrie, puisqu'il possède un moyen de s'exprimer qui ne connaît pas de frontières : la forme humaine. »

Est-il nécessaire de dénoncer cette dernière affirmation comme une hérésie? La tenir pour exacte, c'est supprimer les œuvres les plus illustres. Dans la première moitié de notre siècle, les Allemands (ce fut sans doute la seule tentative de ce genre) se sont efforcés, de parti pris, vers un art universel, absolu, placé en dehors de toute contingence et planant au-dessus de l'humanité : en sacrifiant à cette chimère les qualités qui sont le charme et l'essence de l'art, Cornélius et son école n'ont pas même réussi à se dégermaniser. On ne saurait peindre une fleur sans y mettre la marque de son époque. Et les créations qui traversent les siècles sont, loin d'être étrangères à leur temps, celles qui l'expriment en une formule digne d'être éternellement admirée.

Quelle doit être cette formule? C'est ce qu'aucun professeur d'esthétique ne pourra jamais décider. En dépit des théories qui, d'après Péladan et M. Delville, régiront l'avenir, les conceptions du génie humain ne cesseront pas de se diviser en un double courant, le spiritualiste et le matérialiste, également légitimes, parce qu'ils ont leur origine dans la diversité des cerveaux et des moments historiques. Les magots de Teniers, calés sur leurs jambes cagneuses, ont le droit de loucher vers les marbres de Phidias, comme les maritornes de Jordaens s'enlacent, dans la ronde de l'art, aux nymphes élyséennes de Boticelli. Qu'on interroge les tendances pour établir la hiérarchie des admirations, cela est parfait, mais on n'a le droit d'en proscrire aucune. Si l'artiste n'est pas né pour peindre Zeus terrible et Vénus née de la mer, qu'il représente le clocher de son village ou les coins familiers de son logis. S'il ne peut être Raphaël, qu'il soit Chardin. Tout ce qu'il est permis de lui

Hosted by Google

demander, c'est de rester fidèle à sa personnalité, d'être ingénu devant son inspiration, et surtout d'exprimer l'une et l'autre avec une technique sans défaillances.

Ces réserves faites sur les théories, nous souscrivons volontiers à ce paragraphe, qui plaide les circonstances atténuantes pour la « troisième geste » : « Le présent groupement d'œuvres est encore bien imparfait, si on le compare à ce qu'il pourrait être, mais il indique en tout cas un réel effort d'art idéaliste, digne, tout au moins, d'attention et d'encouragement. »

Il en est un, parmi les exposants, pour qui les circonstances atténuantes sont superflues : nous voulons parler de M. Delville lui-même. C'est que M. Delville est naturellement idéaliste : la doctrine qu'il prêche n'est pas pour lui, comme elle l'est pour plusieurs de ses voisins de cimaise, un moyen commode de dissimuler l'imperfection de ses connaissances. L'*École de Platon* compte parmi les rares compositions d'inspiration élevée et d'exécution savante qu'ait produites depuis plusieurs années la jeune école belge. Assis dans l'ombre diaphane d'une glycine en fleurs, le maître, sur les lèvres de qui voltigeaient les abeilles attiques, prêche, semblable à un Christ païen, la doctrine où se nourrit encore, après tant de siècles, la pensée des hommes. Devant lui, sur la terrasse de marbre que baignent les flots bleus, les disciples écoutent la souveraine parole exhalée dans l'air pur et léger : les uns sont couchés à ses pieds sur les gazons fleuris, les autres s'isolent pensifs ou groupent amicalement la sévère nudité de leur corps harmonieux. Autour d'eux s'épanouissent les platanes et les oliviers, et descendent vers la mer les allées, propices à la méditation, des jardins d'Académus. La noble sérénité répandue sur le paysage volontairement simplifié, le style irréprochable des figures, dont le seul tort est de paraître dessinées d'après un modèle unique, la couleur atténuée qui, sans chercher à lutter d'éclat avec la réalité, donne aux personnages un aspect immatériel compatible avec le procédé à la fresque, accompagneraient à souhait les lignes architecturales d'un monument classique.

Citons encore, de M. Delville, un dessin au crayon bleu,

Hosted by Google

le Charme, profil de femme respirant une fleur. Cela est d'un sentiment délicieux. Le *Charme*, c'est la fleur odorante ou, mieux encore, le visage enivré qui, les yeux mi-clos, en goûte le subtil parfum.

Un Français, M. Armand Point, expose une série de panneaux exécutés à l'œuf, selon les procédés des primitifs. Ces princesses des lacs, ces châtelaines de légende, vêtues de costumes précieux et compliqués, paraissent avoir fréquenté tantôt chez les frères Van Eyck, tantôt chez M. Gustave Moreau, sans avoir encore pu se décider à choisir. Pastiches — curieux si l'on veut — puériles fantaisies d'érudit. Qu'importe l'idéalisme du sujet, si l'on cherche vainement le sentiment et la pensée de l'artiste? Aussi, M. Point s'est-il montré cent fois plus « idéaliste » lorsque, bravant la défense de M. Péladan, il a très ingénûment représenté une physionomie familière : le portrait de M^me^ Point est une manière de petit chef-d'œuvre : l'arrangement est charmant, les yeux bleus regardent doucement, les lèvres humides vont sourire; les mains, souples, délicates, diaphanes, sont évidemment aussi ressemblantes que ce joli visage, dont une imperceptible asymétrie (audacieuse infraction aux règles de la maison) achève de particulariser la grâce.

De même, s'il y a de l'idéalisme dans le paysage de M. Lucien Rion, ce n'est ni parce qu'il l'a intitulé *le Chant du cygne*, ni parce qu'il a indiqué au premier plan un cygne empêtré dans des ronces, et au dernier une colline que couronne un temple en ruines. Le secret de la réussite de M. Rion est à la fois plus simple et plus complexe : il a senti sincèrement et rendu avec toute la perfection dont il est capable l'ordonnance des lignes et la profondeur de coloration qui revêtent son paysage d'une mélancolie virgilienne.

Parmi les sculpteurs, citons MM. de Rudder et Dillens, qu'on est plutôt surpris de retrouver ici, car ils se préoccupent avant tout de la beauté décorative. Dans le bas-relief de M. Craco, *Roméo et Juliette*, il y a des intentions poétiques, malheureusement trahies par l'insuffisance du métier. M. Victor Rousseau, lui, réunit l'intention et l'exécution; la spiri-

Hosted by Google

tualité semble voltiger autour du raffinement des formes de son petit plâtre *le Chercheur*, où s'exprime noblement le travail de la pensée.

***

Nous ne nous étions pas rendu sans défiance à l'exhibition, au Cercle artistique, d'une collection de copies exécutées par M. G. Guffens, d'après les fresques italiennes du XIVe et du XVe siècle. Rien n'est plus monotone qu'une galerie de copies; les chefs-d'œuvre les plus originaux y apparaissent le plus souvent sans aucun caractère, et un album de photographies est infiniment préférable à ces transpositions molles et insipides. Nous devons cependant reconnaître que les traductions picturales de M. Guffens réalisent une grande partie de la perfection qu'on peut attendre de ce genre de travail. L'État a acquis, pour le musée des arts décoratifs, cette collection assez complète. Elle ne tiendra certes pas lieu des originaux, mais constituera du moins pour le public un commencement d'initiation à l'art des quattrocentistes. La peinture italienne *al fresco* y est représentée, depuis Giotto jusqu'à Raphaël, par des morceaux importants, reproduits avec conscience et non sans habileté. Nous reprocherons à M. Guffens de n'avoir pas suffisamment varié la touche : il procède par stries juxtaposées, quels que soient le maître et l'époque. Ce défaut, peu grave quand il s'agit de vastes fresques destinées à être vues à distance, l'est davantage pour les tableaux de chevalet, tels que la *Parabole des aveugles*, de Breughel, au musée de Naples.

***

Il n'y avait aucune page de premier ordre parmi les cent trente tableaux, esquisses et dessins, que M. Léopold Speekaert exposait dans son hôtel de l'avenue de la Toison d'Or. Cette petite exposition offrait cependant de l'intérêt : elle remettait en mémoire la façon dont les artistes d'avant-garde, ou ceux qui les suivaient de près, peignaient chez nous il y a vingt-cinq ans. L'œuvre de M. Speekaert porte bien la marque

Hosted by Google

de son époque : dès l'entrée dans la galerie, on remarquait les quatre grands panneaux intitulés *l'Ignorance*, *l'Alcoolisme*, *Proxénétisme*, *la Guerre*, contemporains de l'introduction de la philosophie sociale dans la peinture belge, et qui présentent des morceaux vigoureusement peints. Le moment s'accuse plus nettement encore dans le réalisme des sujets choisis par l'artiste, et dans la prédilection de son pinceau pour le gris. Une absolue unité appariait les unes aux autres ces toiles nombreuses; on y sentait l'expression et l'inspiration d'une « école ». A ses meilleures heures, M. Speekaert rappelle M. Cluysenaar, M. Hermans, parfois même, comme dans la *Liseuse au veston rouge*, Agneessens. Une curiosité déjà rétrospective arrêtait le spectateur devant ces grandes compositions, ces portraits, ces paysages ardennais et ces souvenirs du vieux Bruxelles, œuvre de bonne foi et de recherche sincère.

*
* *

On reproche souvent à la peinture de M. Franz Courtens d'être trop matérialiste, et de manquer, comme disent certains raffinés, de spiritualité. La critique est naïve, et il suffit de répondre que c'est reprocher au chêne de ne pas porter des roses ou de ne pas chanter. Quand elle est formulée par des artistes, généralement paysagistes aussi et grands admirateurs du très matériel Jordaens et de quelques autres réalistes de cette école flamande dont eux-mêmes, d'ailleurs, font partie « à la suite », il serait de mauvais goût de répliquer autrement que par un acquiescement poli. La recherche de la lumière, qui nous a donné des paysages intéressants, mais où la terre, la végétation et l'eau paraissent trop souvent s'étendre sous le ciel seulement pour servir de réflecteurs à l'éblouissement du soleil, la vision poétisée enveloppant les campagnes d'une tendresse élégiaque, des prestiges d'une imagination de thaumaturge, de l'apparât de couleurs romantiques, même le parti pris qui ordonne le spectacle des champs et des forêts suivent les lignes d'une architecture idéale arrêtée à l'avance, sont l'expression de qualités qu'il serait absurde de déprécier, car

Hosted by Google

dans chacun de ces genres si divers on peut citer des chefs-d'œuvre. Les qualités de M. Courtens sont autres.

« Le peintre y est pour la main-d'œuvre, la nature pour le demeurant. » Cette phrase, lue autrefois, dont nous avons oublié l'origine et l'application, nous revient à la mémoire chaque fois que nous nous trouvons devant les toiles de M. Courtens qui sont dignes de lui, où il a mis toute sa puissance d'incomparable naturiste. C'est bien là sa caractéristique. On ne trouve chez lui ni la subtile préoccupation de la lumière pour la lumière, ni ces savoureuses combinaisons de tons qui flattent l'œil comme font les fleurs d'un bouquet savamment assemblé; pourtant, qui est plus coloriste et plus lumineux? Pour lui, le « morceau » n'existe pas, ni la patiente caresse du pinceau qui prépare l'impression poétique. C'est la nature entière qu'il transpose telle quelle, avec ses forces sauvages, avec le splendide enchevêtrement des richesses de la terre et du ciel, avec ses bruits et ses silences, avec ses odeurs. Sur sa toile, lorsqu'il est inspiré, et il l'est presque toujours, les vagues déferlent, le vent fait rage ou le soleil brûle; les espaces s'étendent, plages radieuses, vergers fleuris, vastes futaies sous les ramures desquelles il semble que l'on entende l'écho de sa propre rêverie. C'est la souveraine réalité; le spectateur en a l'imposante illusion, et il lui faut réfléchir pour songer à l'art qui accomplit cette merveille.

L'effort paraît absent de cet œuvre déjà immense; on y sent la joie des créateurs. M. Courtens a l'abondance, la santé, la fécondité des maîtres. Les quarante-quatre toiles qui sont ici, la plupart de dimension exceptionnelle, forment une partie seulement du travail de quelques années. A une demi-douzaine de numéros près, il faudrait tout citer. Quelle page admirable que la *Fin d'automne!* Ces beaux arbres dont les rameaux dépouillés s'entrelacent sur un ciel bleu et blanc ont des formes variées, vivantes et précises comme celles de créatures humaines. Le clair soleil d'octobre argente les écorces et baigne de lumière cette matinée de la saison finissante; la brise accourt de l'horizon, circule entre les troncs, et semble se jouer à la surface de ce tableau étonnant; on ne

Hosted by Google

peut pas pousser plus loin le prestige d'une facture presque impersonnelle, tant elle dédaigne l'empâtement, les oppositions de tons et les stratagèmes d'atelier, ni exécuter avec une plus robuste facilité une œuvre définitive. Le même prodige de rendu caractérise le *Coup de vent :* il passe, irrésistible, et sous les nuages brouillés l'herbe et les arbustes frémissent, ondulent et se courbent. *La Drève des hêtres*, dont la mise en page rappelle *l'Allée des charmes*, de Boulenger, *Dans la matinée*, un parc planté d'arbres immémoriaux, avec le trottinement d'un troupeau de moutons dans la clarté neuve d'un rayon de soleil horizontal, abritent, sous le dôme vert des feuillages, un calme grandiose; ce sentiment de solitude introublée est plus souverain encore dans le *Repos :* si nous ne nous trompons, ce tableau s'appelait autrefois *l'Écho*, et il y avait alors, à côté de la vache paresseusement couchée à l'ombre des épaisses frondaisons, une autre vache, debout, poussant, le mufle levé, un meuglement qui semblait, en se répercutant, rendre encore plus sensible le silence de l'atmosphère.

La maîtrise de M. Courtens n'est pas moins à l'aise quand il s'agit de camper sur la toile des figures humaines. Voyez le *Tondeur* promenant les cisailles sur le flanc d'une brebis dont la toison, frappée par le soleil, fait sur l'herbe une tache d'une éblouissante vibration. Et, lisant auprès de la fenêtre, la *Zélandaise*, qu'un confrère de M. Courtens, M. Franz Binjé, qualifiait d'un mot aussi juste que spirituel : « un Rembrandt en bleu ». Le bras sur lequel repose le livre est malheureusement défectueux. Espérons que le peintre se décidera à corriger ce défaut, car la coloration du tableau est splendide : le temps en augmentera encore le moelleux et la vigueur, comme il a émaillé l'harmonie en blanc du *Chemin de la Croix* et affiné l'effet de cette toile, saisissante par l'éloquence de la couleur, où l'on voit un groupe de miséreux, escortant une carriole attelée d'une haridelle blanche, se hâter en passant au pied d'un Christ de bois, isolé dans la tourmente neigeuse qui brouille les blancheurs blafardes de la terre et du ciel.

***

Hosted by Google

La Société des Beaux-Arts, dont la cinquième exposition s'est ouverte le 1er mai, a pris l'excellente habitude de réserver une salle à une école étrangère. Cette fois, elle a obtenu que M. le commandeur Ernst Seeger, *commerzienrath* à Berlin, consentît à se dessaisir pendant quelques semaines de sa collection en faveur des Bruxellois. Cette galerie comprend, outre quelques œuvres anglaises, des toiles de tout ce qui porte un nom dans la peinture allemande du dernier quart de siècle. On y voit d'abord Adolphe Menzel, l'initiateur de la modernité réaliste en Allemagne, le maître dont la vieillesse glorieuse est entourée en ce pays d'une vénération pareille à celle qui, en France, fit une apothéose des dernières années de Victor Hugo. On eût voulu voir figurer ici, fût-ce en esquisse, quelqu'une de ces compositions par lesquelles Menzel, assez longtemps après le *Casseur de pierres* de Courbet, et le *Travail* de Ford Madox Brown, donna le signal décisif de l'étude plastique du monde ouvrier. Au moins nous avons, dans un autre ordre de sujets, un morceau capital. Le *Rabbin*, à défaut de la magie coloriste des Flamands et des Italiens, s'impose par d'autres qualités de premier ordre : la vie en est illusionnante; il n'y a pas moyen de pénétrer avec plus d'acuité l'expression intime d'un modèle : ce portrait, presque symbolique d'une race, figurerait avec honneur dans n'importe quelle galerie d'anciens ou de modernes. Pour le reste, Menzel n'est représenté que par des études, parmi lesquelles une *Tête de cheval* peinte avec autant de robustesse que d'habileté, une aquarelle, *Au concert*, spirituellement miniaturée, et des gouaches et dessins dont le scrupuleux réalisme émerveille. Plus réaliste encore est M. Wilhelm Leibl, qui a débuté quelque trente ans après Menzel; il est aujourd'hui dans toute la maturité de son talent. Foncièrement allemand par le choix des sujets et la précision du dessin, M. Leibl, pour l'exécution, doit beaucoup aux Français. Il a deux manières : tantôt il est méticuleux et précieux, tantôt il peint à larges touches, avec des harmonies en noir qui rappellent Ribot : dans cette dernière manière marquent le portrait de M. Seeger, et surtout la *Conversation*, un tableau

Hosted by Google

d'intérieur, à plusieurs personnages, dont le rendu intense et le sombre éclat touchent au chef-d'œuvre. Bien curieuses ces études travaillées comme des compositions définitives : les *Mains* serrant un fusil, la *Prière* représentée par deux mains tenant un missel; plus original encore, ce « fragment de paysanne bavaroise » : on dirait un morceau découpé au hasard à même d'un portrait : le bas du corsage, la ceinture, le départ, à la taille, des mille plis de la jupe, cela de grandeur naturelle, détaillé comme à la loupe.

M. Böcklin, considéré comme un génie en Allemagne, est insuffisamment représenté par une sensuelle *Chasseresse*. On connaît mieux en Belgique M. von Lenbach (son petit portrait de Wagner, d'un truculent cuisinage, demeurera un document inestimable) et M. Max Liebermann, qui a souvent exposé en Belgique. Son *Homme dans les dunes* est bien crayeux, mais ses études sur nature, improvisées du bout de la brosse, les *Trois orphelines* hollandaises en caraco rouge et serre-tête blanc, la blonde ruelle de Venise, la *Maison de refuge* avec ses vieillards prenant le frais sous la tonnelle criblée de soleil, sont des morceaux d'artiste.

L'œuvre la plus importante de la riche galerie de M. Seeger est une grande composition de M. von Uhde : *le Sermon sur la montagne* fait partie des modernisations de l'Évangile qui vaudront au maître allemand une place marquante dans l'histoire picturale du siècle. Nous avons vu deux ou trois de ces toiles d'un admirable sentiment. Il ne nous paraît pas que celle-ci ait le tendre pathétique des autres; elle laisse à désirer au point de vue de la peinture, comme de la proportion respective des personnages.

Quoique ce même défaut de perspective puisse, dans une certaine mesure, être adressé à notre compatriote M. Alexandre Struys, qui, lui aussi, est le peintre des humbles, nous préférons de beaucoup son *Désespéré* au *Sermon sur la montagne :* la sympathie apitoyée s'exprime avec bien plus d'accent dans cette belle page flamande. La scène se passe dans une chambrette d'ouvriers, où le poêle de fonte, les meubles proprets, racontent une existence travailleuse et économe; derrière une

Hosted by Google

vieille femme s'avance vers une soupente où l'on devine l'alcôve éclairée par une chandelle, un prêtre en étole jaune, précédé de son desservant en surplis; à droite, un ouvrier s'agenouille dévotieusement devant le viatique; à gauche, une jeune femme, sans doute la mère de l'agonisant, s'est jetée à terre, la partie supérieure du corps affalée entre les bras d'un fauteuil; et le visage caché dans son tablier, elle sanglote éperdûment. Il y a là un drame poignant, sans anecdote ni littérature : rien que des moyens de peintre. Jamais M. Struys n'a été plus complet : l'allure expressive des personnages, — la jeune femme, prostrée dans son mouvement de désespérance, les hommes d'église indifférents, la vieille, qu'on devine à la fois obséquieuse et dolente, — la couleur opulente et juste, l'atmosphère intimiste de ce logis populaire et des objets familiers qui en font l'humble luxe, tout concourt à l'effet de ce tableau, le plus impressionnant, certes, de ceux qui figurent ici.

Si de cette œuvre, où la franchise d'exécution égale la sincérité profonde du sentiment, on revient à la galerie de M. Seeger, les *Trois Mages* de M. Franck Brangwyn, malgré leur exquise coloration nocturne, paraissent bien artificiels, avec leurs personnages rigides, plantés comme les colonnes d'un temple en ruines éclairé par la lune. Des aquarelles de M. Walter Crane, d'une recherche exagérée de style, deux gracieux panneaux de M. Robert Fowler, des *Pointers* de de M. G. Pirie, — un Joseph Stevens blond, — des tigres de M. Swan, d'un dessin puissant et nerveux, de ravissantes *Fleurs d'églantier* de Mme Constance Walton, complètent le contingent anglais, auquel il faut ajouter *l'Étang* de l'Écossais Macaulay Stevenson : un paysage élégiaque, — poétique et réel comme le mariage du rêve et de la nature.

Notre Franz Courtens, dont deux des plus belles pages exposées au Cercle quelques jours auparavant figuraient au Salon, a une vision trop différente de celle de M. Stevenson pour qu'on puisse songer à les comparer. On en pourrait dire autant de M. Victor Gilsoul, si le jeune maître n'avait ménagé une surprise à ceux qui suivent avec joie le constant dévelop-

Hosted by Google

pement de son talent : outre deux excellents effets de nuit déjà vus, il expose cette fois un panneau dont la tonalité claire est jusqu'à présent unique dans son œuvre. Un filet sèche, dans la douceur de l'air, ses mailles transparentes au mât d'un canot ramené sur la berge du chenal; l'eau, blanche, sans un pli, à peine moirée par le reflet neigeux d'un vol de mouettes, s'étend sous la clarté du ciel, jusqu'à l'horizon embrumé d'une vapeur vermeille; l'heure est calme, limpide et silencieuse; qu'il ferait bon rêvasser dans cette petite embarcation qui, au loin, déploie inutilement sa voile rose, immobile dans la fluidité radieuse!

Les paysagistes sont nombreux. Citons M. Binjé et son charmant *Moulin de Knocke*, M. Baertsoen (*Vieux port en ville morte*), une bonne vue du *Parc de Tervueren*, par M. Van der Hecht, un *Automne* de M. Verheyden, trop papillotant, et un *Hiver* de Mme Marie Collart, d'un sentiment agreste qu'on ne goûte qu'après s'être familiarisé avec le persistant parti pris de la facture. Dans l'aquarelle, MM. Uytterschaut, Cassiers, Stacquet (très pittoresque, son *Église* avec, au fond, la flambée du vitrail) remportent leurs triomphes coutumiers. Les fleurs de Mlles Art et Alice Ronner sont, comme il convient, brillantes, luxueuses et légères. M. Charles Mertens est représenté par *les Veuves*, un délicat panneautin à la Struys, M. Frédéric par une vue panoramique d'un coin d'Ardenne, et une fillette en rouge regardant s'étioler une *Fleur malade*. Parmi les portraits, celui d'une jeune femme peint par M. René Janssens d'un pinceau grave et consciencieux, des effigies mondaines enlevées avec dextérité par M. René Gilbert, avec charme par M. Herman Richir, avec une distinction trop anguleuse par M. de Lalaing, qui fait meilleure figure dans le compartiment de la sculpture : ses *Tigres* sont modelés avec une vigueur et une souplesse dignes des félins de Barye.

La statuaire est d'ailleurs particulièrement heureuse à la Société des Beaux-Arts. M. Jef Lambeaux a une *Diane* qui du bloc fruste jaillit comme une apparition de triomphante jeunesse. Le grand cœur de M. Constantin Meunier anime la *Mater Dolorosa* qu'il penche en un mouvement éploré sur le

Hosted by Google

corps du Christ descendu de la croix; voilà de l'art profond, et l'exécution est à la hauteur du sentiment. Tailler dans le marbre un buste de personnage officiel est, pour la plupart des statuaires, une corvée fastidieuse; c'est un jeu pour le ciseau de M. Vinçotte. L'élégance naturelle de cet excellent artiste le préserve de la banalité, même quand il s'agit de représenter un ministre ou un échevin en uniforme : le buste du prince de Chimay sent son gentilhomme, et celui de M. Beauduin, bourgmestre de Tirlemont, traité par larges plans, réunit la ressemblance et le caractère; on n'aimera pas moins le bronze gras, débordant de vie, pour lequel a posé M. Cambier. M. Jules Lagae, lui, ne recherche pas l'élégance; il se contente de se modeler aussi strictement que possible sur la nature. Il en va autrement de M. Dillens, toujours préoccupé de l'effet décoratif. Ses esquisses pour la décoration de l'hôtel de ville de Gand, inspirées des gravures allemandes de la Renaissance, ont un brio étourdissant. A défaut d'une personnalité bien tranchée, le *Silence de la tombe,* personnifié par une femme enveloppée dans une draperie amplement étoffée, a noble tournure. Quant aux réductions des deux figures qui ornent la fontaine Anspach, leur grâce maniérée, leur silhouette coquettement déchiquetée, font meilleur effet dans cette exposition que sur la place publique. Enfin, M. Samuel expose le médaillon, très typique, de M. le comte Goblet d'Alviella, et, pour la tombe du peintre Édouard Duyck, un bas-relief digne du talent délicat dont il est destiné à honorer la mémoire.

MAURICE SULZBERGER.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Le mois électoral est propice au petit jeu des pronostics et des paris. Je n'ai jamais eu de goût pour l'œuvre du hasard et mes lecteurs me pardonneront d'attendre patiemment le 15 juin pour leur dire ce que je pense du scrutin. Ce sera moins original, mais aussi moins aventureux.

Au surplus, l'attention, au moment où j'écris, est ailleurs, loin de nos meetings et de notre propagande. Elle est toute aux événements politiques qui ont allumé des incendies et dressé des barricades de Lugano à Naples et qui ont armé les États-Unis contre l'Espagne, non moins travaillée que l'Italie par les dissensions civiles.

Sont-ce bien des dissensions civiles qui ont ensanglanté le pavé milanais l'autre jour? Lutte pour le pain, a-t-on dit. Mais des étudiants, pris et tués les armes à la main, sont d'étranges victimes de la faim. Lutte sociale serait plus juste, et les convulsions dans lesquelles se débattent atrocement les peuples de l'Italie et de l'Espagne ne sont que des épisodes passagers de la guerre des classes, déclarée par les marxistes aux gouvernements bourgeois.

Si cette lutte a pris, dans le midi de l'Europe, une âpreté particulière, c'est que le Midi était plus mûr pour les violences révolutionnaires. On n'a pas encore oublié les émeutes des paysans siciliens, l'état de siège proclamé à Catane et à Syracuse, les répressions sanguinaires qui sont une tache ineffaçable pour le cabinet Crispi. Ces émeutes avaient encore un caractère purement économique, tandis que l'internationalisme

Hosted by Google

politique a joué un rôle actif dans les échauffourées de Milan. Et à qui la faute? Au gouvernement lui-même, qui n'a pas eu le courage de rompre avec la tradition crispinienne, de mettre un terme aux abus du fonctionnarisme et du militarisme, ces deux plaies plus effroyables cent fois que la misère proprement dite et, d'ailleurs, la cause la plus certaine de celle-ci.

Mais au fond des calamités qui occupent l'attention de l'Europe, il y a encore autre chose, il y a le catholicisme, qui, impuissant à résoudre par les œuvres de charité et de foi la question sociale, paralyse tout essor libéral dans les malheureuses nations où son maintien a résisté à tous les ébranlements historiques.

Je viens de relire la brochure fameuse d'Émile de Laveleye, sur l'avenir des peuples catholiques et des peuples protestants, et jamais je n'en ai mieux apprécié la profonde vérité et l'actualité durable. Émile de Laveleye est un de ceux qui, opposés à la théorie qui assigne à l'origine latine des nations du Midi leur infériorité morale, intellectuelle et économique, croient que le catholicisme est seul responsable de cette infériorité. Sa démonstration est aussi nette que concrète. Il oppose, par exemple, les cantons latins, mais protestants, de Neuchâtel, de Vaud et de Genève aux cantons germains, mais catholiques, de Lucerne et du Valais; il montre la supériorité des premiers sur les seconds à tous égards. Il renouvelle la preuve pour d'autres régions et il met hors cause la question ethnique pour ne retenir dans le débat que la question religieuse. Il écrit ces lignes prophétiques au sujet de l'Italie et de l'Espagne : « Le gouvernement *congénial* des « peuples catholiques est le gouvernement despotique. Tant « qu'ils y restent soumis, ils demeurent en paix; ils ont le « régime qui leur convient; quand ils essayent de s'en affran- « chir, ils tombent dans le désordre et s'affaiblissent : ils sont « dans un état contraire à leur naturel. » Il a suffi que Sagasta succédât à Canovas et di Rudini à Crispi, c'est-à-dire des têtes plus libérales à des têtes despotiques, pour qu'aussitôt éclatât de toutes parts la révolte comprimée par la peur des gibets et des fusillades.

Hosted by Google

En France, la déplorable agitation antisémitique, succédant à l'agitation boulangiste, les scandales Dreyfus-Drumond aux scandales de Panama, attestent une situation aussi troublée, malgré les atténuations qu'une santé plus vigoureuse et une prospérité plus grande apportent à l'action délétère du virus clérical. En Belgique, mêmes causes et mêmes effets Le tableau qu'Émile de Laveleye traçait en 1875 de notre vie nationale était déjà bien sombre; qu'écrirait-il aujourd'hui! Que dirait-il du mouvement ascensionnel du collectivisme, cette autre religion, plus matérielle encore que celle de Rome, et de la passe douloureuse infligée à ses amis libéraux par l'ingratitude du suffrage universel!

Au fond de la doctrine marxiste, accommodée grossièrement à nos mœurs, il y a place pour les mêmes superstitions que dans le catholicisme formel qui a, peu à peu, chez nous succédé au christianisme des temps primitifs. Chez beaucoup de ses adeptes, la foi est restée tenace; l'idéal est simplement interverti. Et cela est si vrai que si l'on étudie quelques groupes de familles de l'un de nos centres miniers, où le socialisme fait rage, on y constate la même religiosité que chez les paysans des Flandres, avec ses affirmations tapageuses, ses corollaires de crédulité s'attachant aux actes familiers, son indifférence pour toute activité cérébrale (d'où le niveau lamentable de notre instruction primaire), bref tous les signes caractéristiques de la torpeur intellectuelle qui a peu à peu envahi et subjugué les peuples méridionaux de l'Europe.

Ce sont là des sujets d'une mélancolie d'autant plus âpre qu'il s'agit de nous-mêmes et des fatalités qui pèsent autant sur notre patrie que sur l'Espagne, l'Italie et la France. Encore faut-il rendre au républicanisme très tempéré de M. Méline quelques points qui manquent dans notre jeu; avec plus de libéralisme et moins de socialisme à la surface, la France a cet autre avantage sur nous d'être une grande nation à l'unité historique et aux sols diversement riches; que nous restera-t-il donc à nous, moins doués et apanagés, pour peu que cela dure?

On pense involontairement au sort de cette Espagne, sort qui

Hosted by Google

pourrait, le clergé aidant, devenir le nôtre. L'Espagne, ruinée et ignorante, vient d'être contrainte à une guerre qui marquera, semble-t-il, le dernier stade de sa décadence. Après avoir connu toutes les grandeurs de la conquête, après avoir été la reine du monde sous Charles-Quint et Philippe II, elle passa successivement, pendant deux siècles, par toutes les humiliations d'une décadence monarchique. La Révolution française et la domination napoléonienne eurent pour effet d'instaurer chez elle un régime libéral, qui disparut en 1814, pour faire place aux anciennes traditions inquisitionnelles et camarillesques, remises en honneur par le roi Ferdinand. Dès 1815, une révolte éclata; en 1820, ce fut une révolution, appuyée sur l'indiscipline militaire, la pire de toutes. Et voilà bientôt quatre-vingts ans que cela dure, avec des péripéties diverses mais également épuisantes pour la nation qui les subit. Si la guerre actuelle, comme tout le fait prévoir, est défavorable aux armes espagnoles, l'agitation carliste, qui est endémique là-bas, reprendra un caractère menaçant, et la nation sera ballottée, de nouveau, entre les tentatives de république et les chances de l'absolutisme. Pendant ce temps, les États-Unis, grâce au protestantisme et au fédéralisme, marcheront de plus en plus vers l'organisation pacifique de la démocratie, basée sur la science et la liberté. Contraste saisissant, contraste instructif pour nous qui avons encore le temps d'opter...

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

LES BALLOTTAGES

ET

LA MORALE DE NOS DERNIÈRES ÉLECTIONS

Un écrivain russe bien connu, M. Novicow, a écrit un volume sur les *Gaspillages des sociétés modernes*. Parmi ces gaspillages, le savant économiste énumère naturellement les abus du fonctionnarisme. Mais il a oublié les opérations électorales. Nos récentes élections générales lui fourniraient certainement un exemple caractéristique, s'il voulait réparer cette omission dans une future édition de son ouvrage.

Une agitation qui s'est prolongée pendant des semaines dans quatre de nos provinces, — toutes les influences électorales réquisitionnées et mobilisées, — des centaines d'agents parcourant villes et campagnes pour exploiter les mécontentements populaires et, au besoin, les faire naître, — d'innombrables meetings où se répétaient les mêmes déclamations ; — des sermons, non moins montés de ton, où les politiciens en soutane distribuaient impartialement leurs anathèmes aux libéraux, aux socialistes et aux démocrates chrétiens, — des montagnes de beau papier blanc salies pour faire passer sous les yeux de tous les Belges majeurs des vitupérations plus ou moins sincères et des promesses plus ou moins fallacieuses ; — des hécatombes de porcs traîtreusement massacrés pour fabriquer des kilomètres de saucisson à l'usage des électeurs de M. Woeste ; — les caisses épiscopales mises à sec ; les coopératives socialistes dépouillées de leurs bénéfices ;

Hosted by Google

les poches des libéraux retournées par une application de l'impôt sur le revenu, qui, pour être volontaire, n'en est pas moins progressive; — de malheureux candidats traînés de réunion en réunion et de visite en visite pour arriver à la veille du scrutin fourbus, dispeptiques et aphones; — les budgets des communes grevés des centaines de mille francs que coûte au pays l'installation matérielle de chaque élection; — des évictions, des grèves et des boycottages; — des querelles et des rixes sans nombre, — la discorde entre voisins et jusqu'au foyer domestique; — l'oncle se présentant contre son neveu et réciproquement, sans qu'on sache, hors d'Audenarde, si la compétition électorale est la conséquence d'une querelle de famille ou le déchirement privé, le fruit de la rivalité politique; — des promenades en musique où l'on joue faux, — des boîtes d'artifice qui éclatent aux oreilles des gens nerveux, — toutes les mauvaises passions exploitées et les ridicules de l'humanité étalés une fois de plus, — enfin, un million de braves gens arrachés, deux dimanches de suite, à leur repos, à leurs plaisirs, à leur famille, pour faire, sous peine d'amende, acte de souveraineté, en noircissant un carré de papier dans un isoloir; — à quoi a abouti toute cette bruyante mise en scène? A augmenter d'une voix la majorité cléricale et à diminuer d'autant la minorité socialiste!

On serait tenté de renverser le sens d'un refrain célèbre et de s'écrier : « Ce n'était pas la peine assurément — d'offrir au peuple — de changer de gouvernement. »

Une des craintes qu'on a formulées à propos de la représentation proportionnelle, c'est qu'elle n'arrête ou du moins qu'elle ne ralentisse les modifications dans la force respective des partis au sein des assemblées délibérantes. Il semble que le régime majoritaire n'ait rien à lui envier sous ce rapport. La seule différence c'est que, comme la R. P. donne l'état exact de l'opinion, la stabilité dans le personnel des mandataires prouverait simplement l'absence de changement dans l'opinion des mandants, tandis qu'avec notre mode de votation actuel, le maintien des situations acquises est dû uniquement à la défectuosité du mécanisme électoral.

Hosted by Google

I

En réalité, rien n'est plus conservateur que le suffrage universel, jusqu'au jour où rien ne devient plus révolutionnaire. Les masses profondes sont malaisées à mettre en mouvement ; mais elles sont sujettes aussi à des emballements, et alors le pendule électoral ne s'arrête plus en ses oscillations folles. L'obligation du vote, où certains ont cru trouver une mesure conservatrice, n'a fait qu'accroître cette force d'inertie, en amenant les indifférents au scrutin. Mais c'est un poids mort qui pourrait se transformer en force accélératrice, le jour où il se trouverait saisi par les ondes d'une subite agitation populaire. Et ce qui rend chez nous cette dernière éventualité plus redoutable, c'est que, grâce au système majoritaire, un déplacement de quelques centaines de voix dans deux ou trois arrondissements suffit pour détruire la majorité parlementaire en apparence la mieux assise.

Il n'est pas difficile de montrer que le résultat de nos dernières élections est le fruit du hasard, et ce qu'un hasard a fait, un autre hasard peut le défaire, — en dehors même des transformations réelles qui se produisent dans le groupement des électeurs.

Cette fois encore, c'est le parti libéral qui a été le plus maltraité dans les journées du 22 et du 29 mai, — ce qui n'est nullement la preuve qu'il soit en décroissance dans le corps électoral.

Dans le Hainaut, il a réuni 109,273 suffrages, les catholiques 124,499 et les socialistes 222,822. Sous un régime de représentation proportionnelle, les libéraux auraient obtenu 6 sièges, les cléricaux 7, les socialistes 13. Actuellement, les socialistes en ont 20, les catholiques 4 et les libéraux... 2.

Dans la province de Liége, les libéraux ont réuni 53,519 voix (en mettant à leur compte la moitié des voix obtenues par la coalition libérale-socialiste de Huy et de Waremme, mais sans y comprendre les voix radicales de Liége qui se sont confondues avec les socialistes); les catholiques, 83,341 et les socia-

Hosted by Google

listes (y compris les voix de leurs alliés radicaux à Liége), 99,403. Pour être représentés équitablement, ces trois groupes auraient dû obtenir, les libéraux 5, les catholiques 6 et les socialistes 8 sièges (1). Les catholiques ont obtenu leurs 6 mandats (Verviers et Waremme), mais il s'est fallu de peu qu'ils n'en eussent aucun. Quant aux socialistes, ils emportent 12 sièges et les libéraux... 1.

Ajoutez qu'aucun siège n'échoit aux libéraux dans la Flandre orientale et le Limbourg, où cependant l'on ne peut nier l'existence de minorités libérales plus ou moins considérables. Dans ces deux provinces, tous les mandats sont accaparés par des cléricaux.

Si l'on veut mettre dans une catégorie à part les 5 progressistes que les socialistes ont fait passer à Liége, il faudra diminuer d'autant le total des sièges obtenus par le parti ouvrier. Mais alors nous arrivons à ce résultat non moins étrange qu'une poignée de radicaux (2) emporte cinq sièges, alors que dans le même arrondissement 25,548 libéraux n'en obtiennent pas un seul.

Passons aux élections sénatoriales. Ici, c'est le parti libéral qui reçoit la part du lion ; — ce qui, malheureusement, n'est guère une compensation dans l'esprit actuel de notre mécanisme parlementaire.

A la rigueur, on peut soutenir que sur ce terrain il n'y a pas à tenir compte du parti ouvrier. Celui-ci, en effet, malgré les millionnaires qui brillent dans son état-major, s'est abstenu jusqu'ici, par principe ou par système, de présenter des candidats dans des élections où l'on requiert de l'élu un cens fort peu collectiviste; tout au plus a-t-il appuyé partiellement de son vote certains candidats toujours prêts à courir là où il y a chances de décrocher un mandat, fût-ce aux dépens de leurs

(1) M. Pierre Willems, dans ses calculs publiés par les journaux de Gand, trouve une proportion différente. Mais il porte exclusivement à l'actif des libéraux toutes les voix recueillies par la coalition des libéraux et des socialistes à Waremme et à Huy.

(2) Luttant à Liége, sans le concours des socialistes, aux élections communales, les radicaux n'ont pas même atteint le *quorum*.

Hosted by Google

anciens amis politiques. Mais, en général, l'intervention du parti ouvrier s'est exercée, même dans les élections sénatoriales, d'une façon suffisante pour fausser, grâce au régime majoritaire, les résultats de la lutte entre les deux autres partis.

Dans le Hainaut et la province de Liége, tandis que les libéraux ont obtenu seulement 3 sièges sur 45 à la Chambre, ils ont emporté tous les sièges au Sénat... sauf 3. Alors que, dans la Chambre, leurs élus sont à peine 6 sur 152 (en dehors des progressistes liégeois), au Sénat, ils sont 25 sur 75 membres, et n'étaient les sénateurs nommés par les conseils provinciaux, il suffirait aux libéraux de regagner deux arrondissements, Bruxelles (9 sièges) et Anvers (6 sièges), aux prochaines élections, pour retrouver la majorité absolue dans la haute Chambre.

On se rappelle peut-être que, au sein de la dernière Constituante, quand j'ai demandé l'introduction de la représentation proportionnelle, tout au moins dans les élections sénatoriales, je me suis heurté à la crainte, sincère ou non, de donner aux deux Chambres une base électorale différente. La même objection, qu'on élevait alors à la hauteur d'une maxime gouvernementale et d'un dogme constitutionnel, a été opposée à tous ceux qui ont essayé d'améliorer la composition et de renforcer l'autorité du Sénat, en remplaçant le cens d'éligibilité, soit par l'élection à deux degrés comme en France, soit par une représentation directe des grands intérêts sociaux. Il n'a été toléré d'exception — et encore — que pour l'introduction de quelques sénateurs élus par les conseils provinciaux. Réfléchissez-donc, nous disait-on, qu'un même arrondissement pourrait être représenté à la Chambre et au Sénat par des députations de couleur différente ! Ce serait la fin du monde parlementaire.

Or, que s'est-il passé dans la dernière élection ?

Liége, Charleroi, Mons, Thuin, Soignies ont élu des socialistes à la Chambre et des libéraux conservateurs au Sénat. Ath a élu deux libéraux à la Chambre et un catholique au Sénat. Tournai compte une députation catholique à la

Hosted by Google

Chambre et libérale au Sénat. Il en est de même à Waremme.

Le seul arrondissement des deux provinces wallonnes qui échappe à cette bigarrure, c'est Verviers. Les deux députations y sont homogènes, au profit des cléricaux. Mais pourquoi? Parce que, lors du premier tour, les socialistes ont fait aux libéraux la niche de voter pour les candidats sénatoriaux du parti catholique et que, lors du second, les libéraux ont rendu la pareille au parti ouvrier, en votant pour les candidats cléricaux à la Chambre. Voilà bien à quoi sont dues les victoires électorales sous le régime majoritaire!

Que sera-ce si, au lieu de prendre ces résultats dans leur ensemble, nous les examinons en particulier?

Je ne sais pourquoi l'on traite de majoritaires les partisans du système actuel, à moins que ce ne soit par analogie avec le procédé linguistique qui fait nommer poitrinaires les gens sans poitrine. En fait, par répugnance à concéder quelques sièges aux minorités, on en arrive à assurer la totalité des sièges, non pas même à une majorité relative, mais à une minorité quelconque, suivant les hasards des coalitions qui se forment dans le ballottage.

Ainsi à Soignies, les socialistes n'ont réuni que 21,806 suffrages contre 31,475, tant libéraux que catholiques. Et pourtant ce sont les socialistes qui emportent les 3 sièges.

Il en est de même à Thuin, où les voix socialistes ne s'élèvent qu'à 17,689, contre 29,669 suffrages libéraux et catholiques.

Il en est ainsi encore à Liége, où c'est une minorité de socialistes et de radicaux coalisés qui accapare tous les sièges; à Tournai, où c'est une minorité cléricale qui en fait autant; à Ath, où c'est une minorité libérale qui joue le même tour à ses adversaires.

Les élections provinciales des 5 et 12 juin nous révèlent toujours les mêmes absurdités. Sans doute, c'est un beau triomphe pour le libéralisme d'avoir reconquis dans le Brabant sa majorité homogène d'autrefois. Mais il convient de ne pas s'illusionner sur les facteurs de cette victoire. Dans chacun des cinq cantons appartenant à l'agglomération bruxelloise qui ont pris part à l'élection du 12 juin, les libéraux restent à

Hosted by Google

l'état de minorité. En effet, leurs candidats n'y ont réuni que 37,527 voix, contre 30,099 aux cléricaux et 22,935 aux socialistes. Cependant, le parti libéral obtient la totalité des sièges, aussi bien là où il s'est trouvé en ballottage avec les socialistes que là où il s'est trouvé, au second tour, en lutte avec des cléricaux.

On alléguera peut-être que les catholiques se rattrapent dans les cantons ruraux du pays flamand, à Diest, à Louvain, à Vilvorde, où ils accaparent tous les sièges. Soit ! bien que le mode de compensation soit insuffisant, précaire et fortuit. Mais que dire du parti socialiste qui, sur les 91 sièges composant le conseil provincial du Brabant, en possède seulement... 5 ?

D'autre part, le bruit a circulé que, dans certains cantons, le parti socialiste avait imposé aux libéraux, comme condition de son concours électoral (1), la promesse d'introduire un des siens au sein de la députation permanente. Il est vraisemblable que cette combinaison se serait réalisée, si le libéralisme, par un vigoureux effort et un heureux hasard, n'avait pas ressaisi sa majorité homogène. Ainsi, nous aurions vu une minorité, qui n'a pas même pu obtenir le dix-huitième des mandats, recevoir un siège — non plus seulement dans une assemblée représentative, mais dans un corps administratif — ce qui, pour les adversaires de la représentation proportionnelle, représente l'abomination de la désolation, — et cela comme une conséquence directe et fatale du système majoritaire.

C'est, d'ailleurs, la situation qui prévaut depuis quatre ans dans la province de Liége, où les socialistes se sont partagé avec les radicaux les sièges de la députation permanente, le régime majoritaire s'y étant trouvé impuissant à fournir une majorité. Enfin, tel est également le spectacle auquel nous allons assister dans le Hainaut, où les récentes élections ont enlevé la majorité absolue aux libéraux sans la donner à

(1) Bruxelles : *clér.*, 10,337; *soc.*, 9,716; *lib.*, 14,613. Ixelles : *clér.*, 6,893; *soc.*, 3,330; *lib.*, 8,043. Molenbeek : *clér.*, 4,038; *soc.*, 4,637; *lib.*, 4,159. Saint-Gilles : *clér.*, 2,253; *soc.*, 2,965; *lib.*, 5,069. Saint-Josse : *clér.*, 6,578, *soc.*, 2,287; *lib.*, 5,643.

Hosted by Google

aucun de leurs adversaires. Je ne sache pas cependant que ces conseils provinciaux aient été élus par un système de représentation proportionnelle.

A moins d'établir un collège unique, partout où il y a plus de deux partis en présence, la disparition de toute majorité réelle est aussi bien dans les probabilités sous le régime actuel que sous la R. P. La seule différence, c'est qu'avec la représentation proportionnelle la répartition des sièges entre les différents groupes est conforme au chiffre réel de leurs forces dans le pays, tandis que, sous un régime majoritaire, cette répartition est le fruit du hasard.

Rien de plus curieux que de parcourir les journaux des différents partis, entre le 5 et le 12 juin.

Les journaux socialistes et catholiques s'accordent pour accuser d'hypocrisie le parti libéral, parce que, selon les adversaires avec lesquels il se trouve en ballottage, il fait prédominer, dans ses manifestes, tantôt la note conservatrice, tantôt la note démocratique.

Les journaux socialistes et libéraux reprochent au parti clérical de revêtir deux visages, suivant qu'il trouve son profit à flétrir « l'égoïsme doctrinaire » dans les milieux socialistes, et à dénoncer « le péril social » dans les milieux libéraux.

Enfin, les journaux libéraux et cléricaux imputent au parti socialiste de pratiquer une politique en partie double, parce qu'il se place en dehors de la question cléricale, là où il a besoin des ouvriers catholiques, et se proclame essentiellement anticlérical, là où il lui faut les suffrages des bourgeois libéraux.

Le pire, c'est que toutes ces accusations sont également fondées; bien plus, que les partis, sous peine de suicide, ne peuvent agir autrement, aussi longtemps que le régime majoritaire, agrémenté du ballottage, les force à demander à des adversaires politiques l'appoint qui leur manque pour passer au second tour.

Le soir du 12 juin, je lisais dans un journal cette dépêche de Gand, terriblement éloquente en son laconisme télégraphique :

Hosted by Google

LES RÉSULTATS

(*Par voie télégraphique.*)

Gand, 12 juin, 5 h. soir.

Premier canton. — Les cinq libéraux ballottés avec les candidats du cartel seront élus grâce à l'appui des catholiques.

Deuxième canton. — Les quatre candidats libéraux ballottés avec les candidats cléricaux seront élus grâce à l'appui des socialistes.

Troisième canton. — Les cinq catholiques ballottés avec les candidats du cartel seront élus avec l'appui des libéraux.

Il est fâcheux, pour le côté humoristique de cette dépêche, qu'on n'ait pas eu à Gand un quatrième et un cinquième canton. Peut-être le correspondant aurait-il pu télégraphier que dans l'un les candidats du cartel seront élus avec l'appui des libéraux et dans l'autre avec l'appui des catholiques. Cette lacune est, du reste, comblée par les dépêches de la province de Liége annonçant que, dans le premier canton du chef-lieu, les socialistes ont passé grâce à l'appui des libéraux et que, dans le canton de Saint-Nicolas, ils ont passé grâce à l'appui des catholiques. On voit que l'habit d'arlequin est au complet.

Que deviennent dans ces chassés-croisés la sincérité des élections, l'intégrité des programmes et la dignité des partis?

II

La principale cause de ces anomalies, c'est l'institution absolument enfantine du ballottage. Nos arrière-neveux auront peine à croire que, dans une époque de précision scientifique comme la nôtre, les destinées des nations aient pu dépendre d'un procédé aussi rudimentaire et défectueux pour assurer la représentation des individus ou des groupes.

Le ballottage est tellement indéfendable qu'un des adversaires les plus opiniâtres de la représentation proportionnelle, la *Chronique*, laissait échapper cet aveu significatif dans son numéro du 30 mai dernier :

« On ne peut rêver chose plus absurde que les ballottages tels qu'on les entend chez nous.

Hosted by Google

« Nous le demandons à tous les gens sensés. Est-ce logique ? C'est la minorité qui prime.

« On nous répondra : Mais, au second tour, par suite du ralliement, il peut ou se former une majorité nouvelle, ou tout au moins un parti qui, étant à peu près de même force que son adversaire, peut l'emporter sur lui, ayant obtenu la pluralité des voix.

« C'est vrai. Mais que penser d'un système électoral qui, par exemple, met les électeurs libéraux dans l'obligation de se désintéresser de la lutte ou bien de choisir entre des candidats cléricaux et des candidats socialistes ?

« La situation est bien celle-ci pour les libéraux éliminés ou pour tout autre parti éliminé : Ou voter pour tel parti qu'on n'aime pas, sous peine de voir triompher un parti qu'on aime moins, ou bien se dire : « Arrive qui plante ; cela m'est bien égal ! »

« Ce scepticisme forcé que l'on introduit parmi des catégories d'électeurs soumis à *l'obligation du vote* est déjà d'un bon tonneau.

« Mais que devient la moralité d'une élection où des partis, pour triompher, sont obligés de réclamer l'appui d'électeurs qui, hier, étaient leurs adversaires ?

« Un tel appui ne s'obtient jamais sans conditions. Et ces conditions sont ou bien des promesses qu'on ne tiendra pas, ou une abdication de principes. Une immoralité dans les deux cas.

« Et, dame, les élections présentent par elles-mêmes des côtés assez immoraux sans que les institutions, par leur nature, viennent ajouter de nouvelles causes d'immoralité. »

On ne pourrait mieux dire, et ce n'était pas là une fantaisie écrite *ab irato*, le soir d'une déception électorale, car, deux jours après, la *Chronique* publiait un nouvel article écrit dans le même sens.

Cependant, quel est le remède qu'elle propose ? Tout simplement le régime français où, quand le premier tour n'a pas donné des résultats décisifs, on procède à un second scrutin, avec faculté d'y présenter de nouveaux candidats.

Hosted by Google

Le remède ne serait-il pas pire que le mal ? Au premier tour, les partis mettent d'ordinaire en ligne leurs meilleurs candidats. Supposons ceux-ci hors de combat. Ou bien, deux des groupes en présence s'arrangeront pour présenter de nouveaux candidats, cette fois en commun, et l'on retombera alors dans ces compromis dont la *Chronique* dénonçait tantôt l'immoralité. Ou bien chaque groupe se bornera à modifier sa liste, et alors on se retrouvera dans la même situation qu'au premier tour, sauf que les têtes du parti seront remplacées par des doublures, sans avantage pour personne. Ces inconvénients s'aggraveraient encore si nous introduisions le scrutin uninominal. En effet, les partis qui voudraient se mettre d'accord, au second tour, sur un candidat nouveau, devraient le choisir parmi les hommes qui ne se sont jamais occupés de politique ou bien parmi ces abominables chèvre-choutistes qui sont toujours prêts à concilier le libéralisme avec le collectivisme, quand ce n'est pas la truelle avec le goupillon, mais qui ne seront certes jamais cités comme un exemple d'indépendance et de moralité politique. En France même, où cependant les partis sont bien moins tranchés que chez nous, combien de fois a-t-on vu les candidats en ballottage céder la place à des hommes nouveaux ? Je serai fort surpris si le cas n'était absolument exceptionnel. En général, les candidats les moins favorisés se retirent après le premier tour, ou bien ils restent sur les rangs, et l'élection se fait à la majorité relative.

Un autre remède — qui représente la dernière suggestion de M. le sénateur Finet consisterait précisément à faire d'emblée l'élection à la majorité relative. Le second tour serait purement et simplement supprimé. Le groupe le plus nombreux, ne dût-il réunir que le tiers ou le quart des votants, aurait la totalité des mandats ; les autres minorités se partageraient le reste. L'absurdité et l'iniquité du système seraient d'autant plus flagrants. Mais la solution aurait du moins le mérite de la franchise.

Je sais bien que ce régime existe en Angleterre, la terre classique des institutions représentatives, et M. Finet n'a pas

Hosted by Google

manqué de le rappeler. Mais quand on l'a introduit, il n'y avait que deux partis en présence, et aujourd'hui encore, on en est resté là en Angleterre, où le socialisme n'a pas réussi jusqu'ici à grouper ses adhérents en parti de classe, ni même en parti politique. Que demain un troisième parti vienne à s'y constituer sérieusement, et je défie bien les Anglais, gens toujours pratiques, de maintenir plus longtemps leur système d'élection à la majorité relative.

Dans ces derniers mois, les adversaires de la représentation proportionnelle, encouragés par les découpages que le ministère a introduits dans la loi provinciale, se sont remis à parler du morcellement des grands arrondissements. Les partisans du scrutin uninominal en ont profité pour donner de l'air à leurs petites combinaisons de géographie électorale. Est-il nécessaire de le répéter une fois de plus : la multiplication des circonscriptions majoritaires ne ferait que multiplier les absurdités, les iniquités et les immoralités du régime actuel. A gauche, dans nos populations agglomérées, ce serait le triomphe des politiciens de cabaret. A droite, dans les campagnes flamandes, celui des Ferrant, des Van Brussel et autres popularités régionales. La France elle-même commence à se fatiguer de ce régime que l'Europe est censée lui envier Il faut lire ce que pensent de leur mode de votation tous les écrivains français quelque peu intelligents et désintéressés.

« La Chambre de demain, écrivait M. Paul Laffitte dans la *Revue bleue* du 28 mai, ressemble singulièrement à celle d'hier. Une fois de plus, il sera prouvé qu'avec le scrutin d'arrondissement (uninominal), il faut renoncer à une majorité électorale nette et précise.

« ... Si cependant il n'y a pas de majorité ni radicale ni modérée; si au bout de quelques mois on reconnaît qu'on ne peut rien, n'étant d'accord sur rien? Ce jour-là, nous demanderons à notre tour la concentration des républicains, non pour s'obstiner dans l'impuissance, mais pour voter une réforme électorale dont la nécessité apparaît de plus en plus évidente, pour rétablir le scrutin de liste, pour instituer la représentation proportionnelle et faire hardiment appel au pays. »

Hosted by Google

Et voilà le moment qu'on choisit pour nous recommander le système français comme la grande panacée électorale!

III

Bien que l'établissement de la R. P. figure au programme de la *Fédération libérale*, de la *Fédération progressiste* et de la *Fédération des ouvriers libéraux*, on rencontre encore, parmi nos coreligionnaires politiques les plus en vue, quelques partisans du scrutin uninominal. Quoi qu'il en soit, leurs préférences pour le moment restent forcément platoniques. Le danger est dans l'appui que ce système peut rencontrer à droite, où M. Woeste le préconise avec une ardeur digne d'une meilleure cause. Ce serait folie de compter sur les résistances des proportionnalistes qui siègent au ministère et qui n'ont pas hésité à débarquer M. Beernaert, quand le cabinet s'est trouvé aux prises avec cette question. Que cependant les esprits conservateurs de la droite écoutent ce dernier avertissement formulé à leur adresse par le *Bien public* du 2 juin :

« Accroître notre majorité de dix ou de vingt sièges est un point accessoire pour nous, lorsque cet accroissement ne correspond pas à un progrès de notre cause dans l'opinion. Ce qui est essentiel, c'est que les libertés chrétiennes et publiques soient à l'abri des brusques revirements d'un corps électoral indiscipliné et prompt à prendre feu. Or, notre avis est, qu'à cet égard, la R. P. produira des résultats excellents.

« Elle aura pour premier effet de diviser les forces de nos adversaires, qui aujourd'hui chauffent mutuellement leur anticléricalisme pour se souder l'un à l'autre. Elle mettra en liberté le doctrinarisme qui, actuellement, se fait le complice du parti de la Révolution pour attaquer le parti catholique. Elle affranchira le socialisme de ses lisières libérales, et le socialisme, se montrant tel qu'il est, parviendra plus difficilement à donner le change aux humbles. Elle supprimera la prépondérance inadmissible dont jouissent les électeurs des grands arrondissements. Elle mettra fin aux petits groupes dissidents qui, aujourd'hui, pratiquent le chantage politique,

Hosted by Google

parce que leur effectif est suffisant pour mettre toute une liste en ballottage, mais qui, sous le régime proportionnaliste, seront destitués de toute influence, étant trop peu nombreux pour conquérir un simple siège. Enfin, elle assurera à chaque parti une représentation parlementaire en rapport avec son importance réelle, représentation stable, sinon invariable, et cela seul suffira à atténuer des animosités qu'alimente aujourd'hui la lutte pour le tout ou rien.

« La haine de l'Église subsistera évidemment chez un grand nombre; mais au moins peut-on espérer qu'elle ne sera plus, comme aujourd'hui, l'indispensable et unique ciment des partis antigouvernementaux. Et, dès lors, ces partis n'auront plus le même intérêt à l'exploiter.

« Ces raisons, nous les avons exposées bien des fois, et si nous n'y revenons pas continuellement, c'est parce qu'à cette heure la R. P., qui a cause gagnée dans l'opinion, n'a nulle chance de triompher à la Chambre. Mais notre conviction subsiste avec la même force, et, qui plus est, nous sommes persuadés que bientôt un revirement se fera dans les régions parlementaires. L'absurdité du système actuel devient, en effet, plus criante de jour en jour. »

Passe encore, si les cléricaux avaient l'excuse de la nécessité pour maintenir le régime majoritaire. Mais les chiffres des trois dernières élections générales établissent que, même avec la R. P., ils auraient conservé la majorité dans les deux Chambres. Cette majorité, il est vrai, eût été fort réduite : néanmoins, elle serait restée suffisante pour gouverner — et l'on peut même se demander si moralement elle n'eût pas été plus forte, en ce qu'elle eût réellement donné l'état de l'opinion, au lieu de représenter, comme aujourd'hui, un certain nombre de catholiques, *plus* un certain nombre de libéraux, *plus* un certain nombre de socialistes.

Voici, en effet, en quels termes le *Patriote* du 7 juin essaye de lui fabriquer un certificat de légitimité :

« En réalité, notre majorité est numériquement hors de proportion avec nos forces dans le pays. Pas d'illusion possible à cet égard. Les chiffres sont là. Mais cette majorité est

Hosted by Google

légitime et puissante, parce qu'elle représente non seulement les catholiques, mais encore une bonne partie de libéraux et de socialistes, les premiers nous considérant comme un rempart contre les socialistes, les autres aimant mieux voir la puissance publique aux mains des catholiques. Le ralliement partiel d'ouvriers non catholiques et de bourgeois libéraux, en cas de ballottage, aux listes catholiques, a cette signification. »

Néanmoins, il faut que les hommes politiques de la droite s'en rendent bien compte. Ce jeu de bascule ne sera pas éternel. Les libéraux flamands en sont arrivés à un tel état d'exaspération légitime qu'ils sont de plus en plus disposés à voter pour n'importe qui, quand il s'agit de porter un coup à la majorité gouvernementale. Or, les Daens et les Ducatillon, les Ferrant et les Van Brussel deviendront de plus en plus nombreux, à raison même du succès obtenu par les premiers démagogues catholiques qui ont tenté en Flandre l'art toujours facile d'exploiter les griefs du paysan. La diminution de la majorité catholique aux élections législatives, la nomination de candidats dissidents à Audenarde et à Saint-Nicolas, les minorités obtenues par les schismocrates partout où ils ont affronté la lutte dans les élections provinciales, constituent pour le parti actuellement au pouvoir un péril bien plus considérable encore que le cartel des libéraux et des socialistes. Écoutons ce cri d'alarme que l'épiscopal *Courrier de Bruxelles* jetait le 8 juin : « Les élections provinciales nous apportent une nouvelle preuve de l'étendue du mal. Le microbe *dissidens* étend ses ravages à presque toutes les provinces. »

Plus calme et plus perspicace, mais non moins inquiet, le *Bien public*, à son tour, disait dès le 31 mai :

« S'il fallait prouver que la pâte électorale est toute différente de ce qu'elle était jadis, il suffirait de citer l'exemple de Saint-Nicolas, où un paysan inconnu, presque illettré, n'ayant à sa disposition ni influences, ni comité, ni fonds de propagande, s'est fait élire au premier tour par plus de 26,000 voix, distançant de 8,000 suffrages la députation sortante, contre laquelle il n'y avait aucun grief sérieux et précis à articuler, et qui semblait n'avoir jamais à craindre la défaite.

Hosted by Google

« Ce n'est point à raison de fautes commises par la députation de Saint-Nicolas que celle-ci est tout entière en ballottage. C'est à raison de l'état d'âme du corps électoral nouveau. Et il serait puéril de croire que cet esprit d'indépendance n'existe que dans le seul arrondissement de Saint-Nicolas. Il s'est manifesté à Termonde, au profit d'un schismocrate, et se serait peut-être exprimé avec plus de force si, au lieu d'un baladin de la politique, un simple paysan, ignorant et rude, se fût présenté. Il faut avoir assez de franchise pour regarder en face la réalité de cette situation, assez de clairvoyance pour pénétrer les causes de cette indiscipline, et assez d'énergie et de bonne volonté pour conjurer les périls dont cette indiscipline pourrait être le point de départ. »

Il est intéressant, après avoir cité cette appréciation d'un journal ultramontain, d'en rapprocher le passage suivant publié, à l'autre pôle de la presse, par la *Réforme* du 8 juin :

« Les cadres des anciens partis n'encadrent plus rien, et la majorité que la loi électorale oblige les électeurs de chaque circonscription à constituer sur un nom ou sur une liste ne peut être qu'une majorité fausse, factice et illégitime ; les groupements imposés par le régime majoritaire se feront désormais au hasard, sans règle et sans raison. Et tant qu'on ne sera pas décidé à établir la représentation proportionnelle, nos élections seront le gâchis et l'injustice.

« Le régime majoritaire, si on le maintient, ne reprendra son fonctionnement normal et régulier que lorsque le parti libéral et le parti progressiste déjà bien éprouvés auront disparu définitivement, lorsqu'il n'y aura plus en présence que le grand parti conservateur et le parti socialiste grossi des démocrates chrétiens.

« C'est aux hommes d'État qui nous gouvernent à savoir s'ils trouvent désirable et profitable au pays cette disparition des partis intermédiaires.

« Quand ce sera chose faite, la lutte des classes deviendra plus âpre, plus ardente et plus impitoyable, et le jour de la victoire des partis démocratiques, nous risquons fort d'être entraînés d'un coup aux mesures extrêmes et excessives.

Hosted by Google

« Au lieu de préparer ces catastrophes, ne vaudrait-il pas mieux rendre aux partis libéraux, par un régime électoral plus équitable, l'influence légitime à laquelle ils ont droit et qui servira à tempérer les violentes ardeurs du parti socialiste, à rendre moins aveugles et moins exaspérées les mesures de défense des réactionnaires qui nous gouvernent? »

Le parti catholique peut constater aujourd'hui que, dans aucun cas, le régime majoritaire n'empêche les dissidents de se multiplier et de se grouper jusque parmi les districts réputés les plus conservateurs des Flandres. Ou bien il introduira le scrutin uninominal, et alors il sera mangé en détail. Ou bien il maintiendra les circonscriptions actuelles, et alors il sera dévoré en bloc, le jour où la concentration de tous les mécontentements produira dans plusieurs grands arrondissements un déplacement de quelques milliers — peut-être de quelques centaines de voix. Il pourra bien alors verser des larmes de sang pour n'avoir pas introduit à temps la représentation proportionnelle. Il lui sera répondu, comme il l'a été au parti libéral en plus d'une circonstance : *Trop tard!* (1)

IV

Le calcul des politiciens cléricaux est bien simple — de cette simplicité qui caractérise les politiques au jour le jour. S'ils maintiennent le régime majoritaire, et particulièrement le ballottage, c'est parce qu'ils espèrent renouveler indéfiniment la petite combinaison qui leur a si bien réussi, en 1894 et en 1896 à Bruxelles, en 1897 à Thuin, en 1898 à Verviers et à Tournai. Invariablement battus au premier tour dans toute

(1) On lit dans le *Bien Public* du 11 juin :

« Que faut-il pour que la majorité actuelle, qui est de 72 voix, se dégonfle comme un ballon en baudruche? Un caprice des libéraux votant à Bruxelles au second tour pour la liste radicale-socialiste; un caprice des libéraux de Louvain votant au ballottage pour les socialistes; un caprice des néo-démocrates d'Anvers, refusant comme en 1896 de s'entendre avec les catholiques et, en outre, combattant les catholiques au second tour, et cela suffit pour que les catholiques, ayant dans le pays, au premier tour, 200,000 voix de plus que tous leurs adversaires réunis, soient rejetés dans la minorité. C'est-à-dire que notre majorité est à la merci de nos adversaires. »

Hosted by Google

une partie du pays, ils passent au second, avec le concours, tantôt des libéraux, tantôt des socialistes. C'est ce jeu de bascule qui est devenu tout le pivot de la politique cléricale, du moins au sein de son groupe majoritaire. Voici l'aveu cynique échappé au *Courrier de Bruxelles* du 7 juin :

« Sans doute, nous aimerions mieux voir nos amis partout « assez forts pour l'emporter d'emblée au premier tour. Mais, « la situation actuelle le prouve, les ballottages ont cela de bon « qu'ils permettent aux hommes d'ordre de s'unir contre les « candidats du drapeau rouge et de tenir ainsi la révolution « en échec. Nous estimons que cela est un grand bien. « Les proportionnalistes diront tout ce qu'ils voudront; ils ne « nous feront jamais admettre qu'il soit désirable de voir les « révolutionnaires entrer de plein droit dans nos Chambres, « en prenant seulement la peine de se compter. »

On ne pourrait reconnaître plus franchement que, si l'on repousse la représentation proportionnelle, c'est parce qu'elle donnerait une représentation sincère des opinions, bonnes ou mauvaises, et que si l'on entend maintenir les ballottages, c'est parce qu'ils faussent cette représentation, — non au profit de l'ordre et de la conservation sociales, — mais au profit exclusif du parti clérical. En effet, l'attachement des cléricaux à la cause de l'ordre ne les a jamais empêchés d'accepter, sinon de solliciter, les votes des « révolutionnaires », de ceux qui, selon l'euphémisme du *Patriote*, portent leurs suffrages aux candidats cléricaux « parce qu'ils aiment mieux voir la puis- « sance publique aux mains des catholiques ». Dans l'article même où le *Courrier de Bruxelles* se livrait à cette apologie éhontée du ballottage, il écrivait, à propos du second tour qui devait avoir lieu à Bruxelles, le 12 juin, entre trois libéraux d'une part, un socialiste et deux cléricaux de l'autre : « A Bruxelles, nous avons tout lieu de compter sur un succès partiel. » Or, cet espoir ne pouvait se réaliser que par la jonction des électeurs cléricaux avec les forces « révolutionnaires », contre lesquelles on invoquait un peu plus haut le palladium du ballottage.

Cependant, le jour viendra — et il n'est peut-être pas loin,

Hosted by Google

même en Wallonnie — où les partis d'opposition finiront par se lasser de jouer ce rôle de dupes, et, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens d'en sortir, ils se résigneront à employer la seule arme que leur laisse le régime majoritaire : la coalition.

Ils s'y sont déjà essayés, ces jours-ci, sur le terrain des élections législatives — et non sans succès — à Huy, Soignies, Thuin, Ath. Cette coalition peut se présenter sous deux formes, suivant qu'elle se conclut avant le premier tour ou avant le ballottage. La première est la plus sûre, comme on l'a bien vu à Huy. La seconde est d'une efficacité assez douteuse. Au lendemain d'une première campagne où ils se sont réciproquement attaqués et vilipendés, les chefs de parti ont beau prendre des engagements et commander une volte-face : ils ne sont jamais suivis que par une partie de leurs troupes.

Ainsi, dans les derniers ballottages législatifs du Hainaut, il avait été entendu que les libéraux voteraient pour les candidats socialistes à Thuin et à Soignies, les socialistes pour les candidats libéraux à Ath et à Tournai. Or, que s'est-il passé? A Ath, 5,483 socialistes ont voté pour les libéraux et 1,405 pour les catholiques. A Tournai, 4,353 socialistes ont voté pour les libéraux et 2,837 pour les catholiques. A Soignies, 5,411 libéraux ont voté pour les socialistes et 8,982 pour les catholiques. A Thuin, 7,938 libéraux ont voté pour les socialistes et 6,669 pour les catholiques.

Mentionnons encore qu'à Verviers, 6,058 libéraux ont voté pour les socialistes et 6,394 pour les catholiques, assurant ainsi l'élection de ces derniers. Enfin, à Liége, 10,267 libéraux ont voté pour les radicaux-socialistes et 14,868 pour les catholiques.

Remarquons que même les cléricaux se débandent, dans une certaine mesure, quand leurs chefs veulent les contraindre à voter pour des adversaires de la veille. Ainsi, à Mons, il s'est trouvé 1,362 catholiques pour porter leurs suffrages au candidat socialiste, malgré la décision officielle et l'intérêt évident de leur parti. Bien mieux, dans la province de Liége, le 12 juin, ce sont des catholiques qui, en votant pour les

Hosted by Google

socialistes contre des libéraux dans le canton de Saint-Nicolas, ont assuré la possession de la députation permanente à la coalition radico-socialiste.

L'opinion a été assez désorientée par ces résultats. Les journaux socialistes et libéraux ont réciproquement crié à la trahison, là où il y avait eu engagement formel ou tacite, avec cette différence cependant que tous les organes socialistes ont nié, contre l'évidence, le vote clérical d'une partie de leurs coreligionnaires à Verviers et à Tournai, alors que les organes libéraux, ou du moins quelques-uns d'entre eux, ont fait chorus avec la presse socialiste pour attaquer, avec une véhémence inutile et au moins maladroite, les électeurs libéraux qui avaient momentanément donné leurs suffrages à des candidats cléricaux.

De part et d'autre, on oublie deux choses : la première, c'est qu'aujourd'hui la grande masse des électeurs n'est plus enrégimentée dans des associations politiques et qu'elle a parfaitement le droit de n'accepter aucun mot d'ordre ; la seconde, c'est que collectivistes et cléricaux sont pour le parti libéral des adversaires au même titre et que si l'intérêt électoral peut exiger qu'on se coalise avec les uns ou avec les autres, il n'y a pas là de principes en jeu. On peut rester aussi bon libéral, en votant — au second tour — pour des catholiques que pour des socialistes, à moins qu'on ne préfère stériliser son vote par le dépôt d'un bulletin blanc. Il y a, toutefois, un inconvénient sérieux qui résulte de cet éparpillement : c'est que les suffrages libéraux, quand ils se partagent en deux fractions à peu près égales, cessent d'exercer une influence quelconque dans le conflit électoral et révèlent de fâcheuses divergences sur la façon d'interpréter l'intérêt supérieur du parti.

Dans les circonstances actuelles, l'intérêt respectif du parti libéral et du parti socialiste était évidemment, sur le terrain législatif, de renforcer partout l'opposition. Les chefs l'ont compris, et il est fâcheux que les soldats ne l'aient pas admis davantage. Mais c'est là une simple faute de tactique et il n'y a pas de raison, en ce qui concerne le parti libéral, pour qu'il

Hosted by Google

ne rallie, dans une prochaine occasion, ses deux tronçons passagèrement divisés et neutralisés par un vice de notre législation électorale. Il est évident, en outre, que la nécessité d'une coalition entre tous les partis d'opposition se fera de plus en plus admettre, si le gouvernement, persistant à maintenir le régime actuel, les amène à concentrer leurs forces sur la réforme de notre système électoral.

Ce qu'il faut faire ressortir, c'est que cette coalition, pour être utile, doit être réglée dès le premier tour. L'expérience des récents scrutins est décisive pour condamner le système du ralliement au second tour. Si une entente est nécessaire, c'est avant l'ouverture de la campagne électorale qu'elle doit se conclure.

Deux types de coalition se présentent ici. D'après l'un, — celui adopté à Huy, — chacun des coalisés conserve l'indépendance de son programme : les plates-formes sont juxtaposées et non confondues. L'entente ne porte que sur le partage des candidatures, soit par fractions égales, soit d'après les forces respectives de chaque parti, telles qu'elles ont été constatées dans des élections précédentes. D'après l'autre, les deux partis s'accordent pour poursuivre certaines réformes déterminées, tout en conservant sur le reste leur programme distinct. Tel est le *cartel* qui a été conclu dans les Flandres entre les socialistes et plusieurs fractions de libéraux. Malgré l'insuccès de cette première tentative, le *Vooruit* a proposé de la recommencer dans tous les arrondissements où auront lieu, en 1900, des élections législatives.

Je me suis déjà expliqué sur la valeur du cartel gantois, qui unit dans une même plate-forme la revision de la disposition constitutionnelle relative à la pluralité des suffrages et l'introduction de la représentation proportionnelle, mesure applicable par une simple réforme législative (1). Sans ressentir un attachement immodéré pour l'expédient du vote plural, on est bien forcé de constater les deux faits suivants : 1° un grand nombre de libéraux — et même de catholiques — sont partisans de la représentation proportionnelle, et cependant

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1898.

Hosted by Google

opposés à l'abolition du suffrage plural; 2° la majorité des électeurs qui votent au premier tour pour les libéraux est restée jusqu'ici hostile à une coalition avec les socialistes.

Dès lors, le seul moyen de conquérir ces libéraux à l'idée de s'entendre avec le parti ouvrier, n'est-ce pas de donner pour objet unique à cette entente la conquête d'une mesure susceptible de favoriser, non pas le retour du libéralisme au pouvoir, mais la restauration de sa légitime influence en même temps qu'une participation équitable du parti socialiste au contrôle des affaires publiques?

Les socialistes doivent comprendre que s'ils ne consentent pas à sacrifier — non point la poursuite du suffrage universel pur et simple, qui fait partie intégrante de leur programme, — mais l'inscription de cette réforme dans la plate-forme commune de la coalition, ils n'obtiendront pas le concours des éléments modérés, qui leur est nécessaire pour assurer la sincérité des élections et faire échec au gouvernement. Il y a là un sacrifice réciproque à faire : d'une part, les répugnances du parti modéré à se coaliser avec des éléments collectivistes; d'autre part, la prétention d'imposer aux électeurs libéraux la participation immédiate à une nouvelle campagne de revision constitutionnelle.

Peut-être la démocratie chrétienne des Flandres, si dédaigneusement traitée aujourd'hui par les conservateurs catholiques, finira-t-elle également par entrer dans un mouvement qui viserait non à trancher telle ou telle question de parti, mais à supprimer la grande iniquité électorale dont elle souffre aujourd'hui autant que le libéralisme. Sous ce rapport, je ne suis pas de ceux qui ont jeté la pierre aux organisateurs du cartel, parce que ceux-ci se sont placés en dehors de la lutte contre le cléricalisme. Je crois trop que la réforme de notre organisation représentative prime, en ce moment, toutes les autres questions politiques.

V

On a dit que la représentation proportionnelle ne serait jamais une réforme populaire et qu'elle constituerait un maigre

Hosted by Google

programme électoral. Je veux bien qu'il soit difficile de passionner les masses pour les mérites respectifs du système d'Hondt et du système Willems, du vote cumulatif et du vote limitatif. Mais, sous ces divergences d'application, qui se réduisent à fort peu de chose, il se cache un principe juste et vrai d'où dépend la sincérité de notre mécanisme représentatif et l'avenir de nos institutions parlementaires. N'est-ce pas faire injure au peuple de supposer qu'il n'en puisse saisir la signification et l'importance? Ce n'est pas en vain que, dans notre époque, on fait appel aux notions de bon sens, de vérité et de justice impudemment violés par un système électoral qui vicie l'expression de la volonté populaire. Où est l'ouvrier, le mécanicien, l'entrepreneur, le marin qui ne comprennent, s'ils veulent faire de la bonne besogne et éviter de cruels mécomptes, la nécessité de commencer par remplacer l'outil faussé, réparer la machine avariée, rectifier les calculs erronés et remettre au point la boussole désorientée? Qu'attendre en politique d'un régime représentatif qui assure presque partout les mandats publics aux candidats d'une minorité et qui fait dépendre le sort du pays du déplacement des suffrages dans quelque dix millième du corps électoral?

Ce sont là des considérations auxquelles le peuple n'est nullement inaccessible ni indifférent, comme peuvent en témoigner tous ceux qui ont assisté aux meetings tenus en faveur de la représentation proportionnelle par des hommes de tout parti. L'essentiel est de ne pas s'égarer dans les discussions d'école, mais de se maintenir sur le terrain du principe, en montrant que le plus mauvais système de représentation proportionnelle est supérieur même au meilleur mode de votation sous le régime majoritaire.

On a allégué contre la représentation proportionnelle qu'elle rendrait impossible la formation de majorités gouvernementales; — qu'elle empêcherait tout changement dans la force respective des partis; — qu'elle favoriserait la pullulation des groupes électoraux; — qu'elle ouvrirait le Parlement à des éléments révolutionnaires; — qu'elle ferait disparaître les hommes de valeur; — qu'elle ne donnerait jamais que des résultats

Hosted by Google

approximatifs; — qu'elle compliquerait démesurément les opérations électorales; — qu'elle multiplierait les bulletins nuls et conduirait à bref délai les scrutateurs dans des maisons de santé.

De tous ces griefs, quelquefois contradictoires, aucun ne reste à charge de la représentation proportionnelle. Les uns ont été suffisamment réfutés par l'expérience tentée dans nos élections communales, tout incomplète qu'elle est. Les autres, là où ils ont un fondement sérieux, sont le fait non de la représentation proportionnelle, mais de la situation créée par la coexistence de plus de deux partis dans le corps électoral.

Le grand obstacle à l'introduction de la représentation proportionnelle, en dehors de l'intérêt personnel des députés alarmés pour la conservation de leur mandat, c'est qu'il y a encore, dans nos divers partis, trop de gens dont on peut dire : Ils ont peu appris et peu oublié. Les deux tours de scrutin, avec le ballottage et l'élection à la majorité absolue, pouvaient convenir à un corps électoral de quarante mille âmes, que deux groupes politiques tenaient étroitement discipliné, à part quelques centaines d'électeurs dont le déplacement faisait manœuvrer la balance des partis. Aujourd'hui, nous avons affaire à un corps électoral plus que décuplé, avec plusieurs millions de suffrages obligatoires, que se disputent non plus deux, mais trois partis homogènes. Est-il surprenant que nos rouages électoraux doivent être considérablement modifiés pour répondre à ces conditions nouvelles, et mérite-t-il vraiment le titre de conservateur, le politicien qui, pour attribuer abusivement quelques sièges de plus à son parti, favorise la désorganisation politique et sociale, en repoussant la seule réforme capable de donner, suivant la juste formule de l'*Association réformiste belge*, « le pouvoir à la majorité réelle, le contrôle aux minorités, une représentation exacte de tous les groupes sérieux du corps électoral » ?

GOBLET D'ALVIELLA.

Hosted by Google

GIOVANNI IL FORESTIERE

CONTE SICILIEN

Une troupe d'enfants jouaient dans la rue. Ils avaient attaché des morceaux d'une étoffe bigarrée à des bâtons, qu'ils agitaient furieusement, en criant de toutes leurs forces : « Vive l'Italie! Vive l'armée! A bas l'Afrique! »

Quelques-uns des crieurs accompagnaient d'une musique bruyante cette « partenza per l'Africa ». Un polisson de cinq ans, aux cheveux noirs, les commandait. Deux des musiciens frappaient l'un contre l'autre des couvercles de cuivre, avec toute l'énergie dont ils étaient capables. Deux autres soufflaient bruyamment dans des trompettes et un cinquième pinçait les cordes mal tendues d'une vieille mandoline.

Une petite fille, qui revenait de la fontaine, s'arrêta pour regarder jouer les gamins. Immobile, les mains sur les hanches pour tenir en équilibre la cruche d'eau qu'elle portait sur la tête, elle cria, elle aussi : « Vive l'armée! A bas l'Afrique! » ajoutant de sa propre invention :

— Mort à Ménélik!

Les garçons répétèrent le cri : « Vive l'Italie ! Vive l'armée! Mort à Ménélik ! »

En ce moment, un homme, parut dans la ruelle en escalier qui menait à la Grand'Rue d'Aderno. Il sortait d'une vieille masure en contre-bas et montait lentement. Il s'arrêta un instant à moitié chemin pour respirer, en un endroit où un palmier étendait sa couronne au-dessus du mur. C'était là son étape ordinaire, car plus haut la pente devenait plus raide. Il avait tiré son bonnet rouge sur le front et il avait mis sa main

Hosted by Google

nerveuse et hâlée devant les yeux pour les abriter contre le soleil éblouissant. Il soupira profondément plusieurs fois. Il n'était cependant pas aussi vieux qu'il le paraissait lorsqu'il montait la pente. Ce n'était pas l'âge qui avait tracé des rides sur son visage et courbé sa haute taille, lui donnant l'apparence de la vieillesse.

Cet homme portait le costume ordinaire des Siciliens pauvres : veste et culottes de velours brun, râpé et décoloré ; des sandales de peau de mouton couvraient ses pieds, et des morceaux de linge étaient attachés avec des cordes autour de ses jambes. Tous ses mouvements étaient marqués par quelque chose d'infiniment triste et désolé, même quand il marchait avec plus de légèreté sur le pavé horizontal de la rue.

Les personnes qu'il rencontrait le saluaient d'un : *bongiorno Giovanni*, ou *bongiorno forestiere*. Il paraissait également accoutumé à ces deux appellations. Le surnom de *il forestiere* — l'étranger — semblait avoir perdu le son étrange qu'il avait lorsqu'il arriva dans cette contrée ; maintenant, cela sonnait comme un nom de famille et non plus comme un sobriquet.

Il forestiere s'arrêta au coin de la rue pour regarder jouer les enfants. Ce n'était pas par intérêt pour leur jeu, — qui paraissait l'obséder, — mais il s'arrêtait malgré lui. Plongé dans ses propres pensées, il n'aperçut pas un petit âne qui marchait solennellement dans la rue et qui en passant le heurta avec ses paniers remplis de légumes. Giovanni ne se rangea même pas pour faire place au grand troupeau de chèvres qui suivait l'âne, comme l'armée suit son chef. Les chèvres l'entourèrent et le cognèrent. Tout à coup, l'âne s'arrêta et poussa un braiment perçant qui surpassa en force les cris des enfants. Cela fit l'effet d'une réponse à leurs clameurs, c'était comme un appel de mort. L'homme recula ; il n'aurait certainement pas remarqué quelque chose de si ordinaire que le braiment d'un âne, si cela n'eût pas déchiré son oreille. Il secoua la tête plusieurs fois, comme s'il voulait échapper à ce son strident. Les enfants criaient de plus en plus fort pour se faire entendre, et l'âne répondait par des braiments plus sonores.

Hosted by Google

L'air fut pendant quelques moments rempli des voix criardes des enfants, de la musique bruyante et aiguë des instruments et des braiments brutaux de l'âne; cette cacophonie ébranlait douloureusement les nerfs et torturait le cœur.

Giovanni il forestiere se réfugia dans le *Caffe Unione*, où il avait l'intention d'aller.

Le café était rempli. Tous les sofas le long du mur étaient occupés par des habitués. Mais on ne voyait ni flacons, ni verres sur les petites tables de marbre devant les sièges. On ne demandait rien ; c'était l'habitude des chalands de se reposer sans consommer et l'hôte ne paraissait pas attendre de commande. Il restait au milieu de la chambre, les mains sur les hanches, le bonnet sur la tête, faisant un signe amical à tous ceux qui entraient.

On n'entendait qu'une seule voix, celle du maître d'école, *Teodore Falcone*. Il faisait la lecture du *Giornale di Sicilia*, qui venait d'arriver. Il lisait les nouvelles de la guerre d'Afrique. Des nouvelles graves aujourd'hui ! Des télégrammes de la bataille d'Amba Alagi. Le major Foselli, avec sa colonne de soldats italiens, avait fait des merveilles de bravoure ; la troupe s'était vaillamment défendue ; tous les hommes étaient morts en héros.

Combien n'avait-on pas dans toute l'Italie, depuis le commencement de la guerre, désiré une pareille nouvelle !

« Voici enfin quelque chose qu'on peut croire, dit le cordonnier, frappant la table du poing. Je ne pense vraiment pas que le gouvernement ait composé ceci, comme il a coutume de faire, pour nous tromper. Ici, on ne dit pas que nous avons remporté de grands avantages ou que les Abyssiniens se sont retirés. Les journaux le disaient toujours, et le jour suivant ils étaient forcés de se rétracter, pour qu'on ne pût les taxer de mensonge! Ils ont beau dire, le résultat est toujours le même ; les Abyssiniens ont pris les meilleures positions, ils ont enveloppé les nôtres ou les ont attirés dans quelque piège. Ceci est certainement vrai. Ici, on ne parle que de désastres et de pertes d'hommes, de l'anéantissement de toute la colonne. Mais on dit aussi que les nôtres ont été braves, merveilleu-

Hosted by Google

sement braves, et je le crois. Lisez encore une fois ce que dit la gazette, *signor Falcone*. C'est intéressant de l'entendre encore une fois. »

Le maître d'école lisait : « Quel héroïsme n'a-t-elle pas montré, cette petite troupe et son chef! Ces jeunes héros ont vraiment tenu haut le drapeau de l'Italie. Leur patrie reconnaissante les bénit ! »

Une voix tremblante fit une question :

« Sont-ils tous morts ?

— Presque tous, *forestiere ;* la liste de ceux qui sont tombés viendra demain.

— *Il forestiere* avait-il quelque parent dans la colonne du major Foselli?

— Certainement non ; il n'a pas de famille. »

Les lèvres du *forestiere* tremblèrent, mais il ne dit rien. Il suivait de ses yeux inquiets ceux qui parlaient.

Le cordonnier prit encore une fois la parole.

« L'Abyssinie est un pays misérable pour les cordonniers, dit-il. N'avez-vous pas lu que les Abyssiniens vont nu-pieds dans la bataille. Ils sont, au reste, bien vêtus, mais ils ne veulent pas porter de souliers. Ils prétendent que, quand le bon Dieu était sur la terre, il ne portait pas de souliers, et voilà pourquoi tous les bons chrétiens doivent aller nu-pieds. Cela serait vraiment une belle chose!

— Les Abyssiniens sont-ils chrétiens? demanda l'un des paysans.

— Oui, compère Pasquale. Ils ne croient pas au pape, mais ils sont chrétiens à leur manière. Et ils vont sans souliers, et j'ai déjà dit pourquoi.

— C'est peut-être parce qu'ils vont nu-pieds qu'ils sont plus agiles que les nôtres et qu'ils tombent sur eux comme ils le font. Mais s'il s'agit de défendre une position...

— Nous verrons ce qu'il en sera de Makaké. Cela ira mal ; tout va mal en Afrique. »

Celui qui disait ces mots était un gros voiturier en veste de velours bleu, un bonnet bleu sur la tête et un châle de couleur jeté sur les épaules. Il venait d'arriver de Catane. Tous

Hosted by Google

écoutaient avec la plus grande attention ce qu'il allait dire.

« C'est ce qu'on disait là-bas, dit-il. On ne croit pas que Makaké puisse résister longtemps. Ça va mal en Afrique, mais ça va mal chez nous aussi. On nous dépouille entièrement avec tous ces impôts. Les temps étaient durs autrefois, mais maintenant ils sont plus durs encore. Cette misérable guerre! Elle nous prend tout, notre argent, nos mules, nos enfants! Et qu'est-ce qu'on nous donne en échange? On nous donne la misère. Qu'avons-nous à faire en Afrique?

— Oh! dit le barbier d'un ton moqueur, on le sait bien : c'est Crispi et sa clique qui nous ont précipités dans cette aventure, pour que nous n'ayons pas le temps de réfléchir sur notre situation dans l'intérieur.

— Si nous avions seulement un monarque absolu! s'écria le voiturier.

— A-t-on dit là-bas à Catania que cela serait mieux?

— Non, mais je le dis, moi! Humbert est un brave homme, mais dans cette affaire-ci il est tout à fait aveuglé. D'ailleurs, il n'est pas doué de beaucoup de pénétration. S'il le pouvait, il ferait sans doute quelque chose pour nous. Mais il ne peut pas, il a les mains liées par ces bandits.

— Il est comme une plante rare au milieu des ronces et des épines, » dit le barbier d'un air entendu.

Un très vieil homme prit la parole.

« Notre vie était dure sous les Bourbons, dit-il en méditant.

— Certainement. Notre vie a toujours été dure.

— Ce n'était cependant pas la même chose, dit le barbier, les impôts étaient gros au temps des Bourbons, mais nous ne les payions pas, voilà la différence. Personne ne nous y contraignait. Mais maintenant, c'est autre chose. Si rien ne se fait avec ordre maintenant en Sicile, la perception des impôts se fait cependant avec une grande exactitude.

— C'est vrai! c'est vrai! cria-t-on de toutes parts.

— Hier, j'ai reçu une lettre de mon fils, qui est en Afrique, dit le vieux tailleur, qui jusqu'ici n'avait pas réussi à se faire entendre.

Hosted by Google

— Qu'est-ce qu'il écrit? C'est ce qu'il faut entendre! Priez le *signor Falcone* de nous faire la lecture de la lettre!

— C'est intéressant d'entendre quelque chose par quelqu'un qu'on connaît.

— Il ne dit pas grand'chose de l'Afrique. Angelo venait d'arriver, lorsqu'il écrivit la lettre. C'est un bon fils. Veuillez bien nous en faire la lecture, signor maëstro.

« Massaua, 3 novembre 1895.

« Chers parents,

« Je viens de débarquer à Massaua, qui est une très grande ville, presque aussi grande que Catane. Quand nous quittâmes Palerme, l'on nous faisait fête! Le chemin qui mène au Malo était rempli de monde; des soldats et des personnes de toutes les classes pénétraient dans nos rangs pour nous accompagner. Musique en tête, nous marchions vers le port, où le grand vaisseau nous attendait. Tous les balcons étaient remplis de belles dames, qui agitaient leurs mouchoirs et qui nous jetaient des fleurs. Les messieurs nous donnaient des cigares, et les officiers nous haranguaient. Ceux qui étaient sur le rivage, quand nous quittâmes le quai, crièrent : « *Vive l'Italie! Vive l'armée!* » Nous agitâmes nos bonnets rouges en répétant à pleine gorge : « *Vive l'Italie! Vive l'Italie!* »

« Nous avions quitté le quai au coucher du soleil. Les larmes nous vinrent aux yeux, quand la Sicile disparut. Nos pensées étaient chez les êtres chers que nous avions laissés là-bas.

« Mais nos cœurs palpitaient de fierté parce que nous allions nous battre pour la gloire de l'Italie, pour protéger l'Érythrée et pour planter le drapeau italien dans l'intérieur de l'Afrique, là où notre général Baratieri allait nous conduire!

« Le voyage fut bon, sauf dans la mer Rouge, où nous essuyâmes une tempête.

« Nous sommes maintenant à Massaua et dans quelques jours nous commencerons notre marche vers l'intérieur. Il me tarde de me battre contre les noirs. Soyez sûrs que je ferai honneur à mes chers parents!

« Mille baisers à ma mère, priez-la de ne pas pleurer à cause

Hosted by Google

de moi. Je lui envoie cinq lires que j'ai épargnées pour elle.

« Dites-lui qu'elle doit acheter un châle neuf pour les jours de fête. Quand j'aurai plus d'argent, je lui en enverrai pour acheter une paire de boucles d'oreilles. Mille choses à mes chers parents et à mes frères de la part de votre fils dévoué.

« ANGELO BRICCI. »

— Voilà une bonne lettre, dit le signor Falcone, en remettant le pli au tailleur.

— Le garçon n'a encore vu que ce qui est bon et beau. Mais quand je pense que, s'il était parti un mois plus tôt, il lui serait arrivé ce que le signor maëstro vient de nous lire dans la gazette...

— Qu'est-ce que vous auriez pu lui souhaiter de mieux que de mourir en héros à Amba-Alagi? » dit un jeune homme aux yeux étincelants.

Les béquilles sur lesquelles il s'appuyait disaient clairement pourquoi il n'était pas allé en Afrique.

« C'est vrai, Tonio, que c'eût été une belle mort. Mais alors il n'existerait plus », dit le tailleur en frémissant. *Il forestiere* se leva pour sortir. Il était si maigre et si mince, qu'il n'eut aucune difficulté à se frayer passage entre le sofa et les tables.

« Bonsoir », dit-il. L'hôte l'accompagna jusqu'à la porte.

« *Il forestiere* ne vaut pas grand'chose maintenant, dit-il au voiturier, qu'il trouva devant la porte, occupé avec son cheval.

— A-t-il jamais valu quelque chose? » demanda le voiturier en continuant de parer le pauvre animal, si maigre et si mal pansé, de tous les brillants ornements siciliens.

Il avait déjà mis la bride, couverte de plaques de cuivre jaune, et les œillères fort ornées; il fixa le panache de houppes attachées avec des fils rouges.

« Vous en doutez, vous, qui ne l'avez vu que ces dernières années, dit l'hôte.

C'était un homme magnifique quand il est arrivé à Anderno, il y a vingt ans, et il était fort habile comme tailleur de pierre. Mais maintenant il est devenu très faible et ne tra-

Hosted by Google

vaille plus aussi bien qu'auparavant. Venez que je vous aide. »

Ils soulevèrent ensemble la lourde couronne de grelots et l'attachèrent autour du cou du cheval. Le voilà tout prêt! Lorsque le cheval secouait la tête, les grelots sonnaient joyeusement. Il ne fallait plus que l'atteler à la charrette. Elle était belle, elle aussi. Sur les deux pièces de côté, un artiste de village avait dépeint les aventures de l'*Orlando furioso*, et sur la pièce de derrière on voyait saint Laurent sur le grîl, saint Laurent le patron du voiturier; celui-ci avait prié l'artiste de peindre de bien grandes flammes et de s'efforcer de donner au corps du saint un rouge des plus vif, et le peintre avait fait de son mieux.

« *Il forestiere* a toujours été très étrange, continua l'hôte. Il s'éloigne souvent pour quelques jours et personne ne sait où il va. Au commencement, nous avons supposé qu'il allait voir sa famille, mais il ne parle jamais de sa famille, et nous en concluons qu'il n'en a pas.

— N'a-t-il jamais parlé de ses propres affaires?

— Non, il parle très peu. Nous ne savons même pas d'où il vient. Quelques-uns prétendent qu'il vient des environs de Syracuse.

Il va toujours de ce côté-là quand il part. Nous ne connaissons même pas son nom. Nous l'appelons *il forestiere;* il doit bien avoir un nom. »

Pendant ce temps, le voiturier avait grimpé sur la charrette; il prit le fouet que lui tendait l'hôte. Il fit claquer un vigoureux coup de fouet. Les amis sortirent du café pour lui dire adieu.

Agitant le fouet avec un bruit qui ressemblait à des coups de pistolet, le voiturier s'éloigna sur sa charrette, qui descendit la longue rue tortueuse, où les enfants jouaient encore, et gagna le grand chemin, passant par la porte de la ville.

Tout près de la porte, au pied de la haie de cactus qui bordait la route, était assis *il forestiere*. Comme il avait l'air pauvre et vieilli! Son visage était tourné vers l'Etna, dont la cime était entourée d'épais nuages. Mais il ne les voyait pas.

Hosted by Google

Il avait mis la main sur les yeux et il balançait le corps comme un homme saisi d'une forte douleur.

« Bonsoir », cria le voiturier. Mais il parut ne pas l'entendre.

Le soir du jour suivant, Giovanni se promenait en long et en large devant le café. Le train de Catane avait un retard de deux heures, et la gazette n'était pas encore arrivée. Les habitués du café le savaient et ne se hâtaient pas. Mais Giovanni ne pouvait se tenir tranquille. Il lui semblait qu'il était plus près des nouvelles quand il était près de l'endroit où elles lui seraient communiquées. Mais il ne resta pas devant le café. Il alla à la rencontre du messager qui apportait la gazette, et il la lui prit des mains. Oh! comme il regrettait de ne pas savoir lire! Il tourna et retourna la gazette, et la tint devant les yeux, comme s'il attendait un miracle qui permettrait aux lettres noires de lui dire ce qu'il désirait ardemment d'apprendre. Mais elle ne lui dit rien, et il rebroussa chemin en soupirant profondément.

Il entra dans le café et s'assit à sa place habituelle dans le coin le plus éloigné.

Les autres s'assemblèrent en groupe serré sous la lampe du plafond, qui fumait et exhalait une odeur malsaine; c'étaient le tailleur, le cordonnier, le marchand de fruits du coin de la rue, le barbier, plusieurs petits bourgeois de la ville, deux ou trois paysans et quelques tailleurs de pierre.

Il n'y avait dans le café qu'un exemplaire du *Giornale di Sicilia*, et pas un de ceux qui savaient lire — il y en avait quelques-uns — ne le feuilletait. On attendait l'arrivée du maître d'école, qui devait faire à tous la lecture des nouvelles d'Afrique.

Enfin, le signor Falcone arriva.

Il forestiere se leva involontairement, quand le maître d'école entra, et il resta debout pendant que celui-ci se préparait à lire. L'hôte lui remit la gazette. Il la déplia lentement. Le silence régna subitement parmi ces hommes, qui causaient avec tant de vivacité un moment auparavant.

« Lisez d'abord la liste des morts et des blessés », dit l'un d'eux.

Hosted by Google

Il forestiere serra fortement le dossier de la chaise, sur lequel il appuyait sa main. Ses yeux s'attachaient sur le lecteur avec une expression avide et brûlante. C'était comme si celui-ci était sur le point de prononcer son arrêt de mort.

Le maître d'école lut distinctement et avec un accent déclamatoire, d'abord la pathétique notice nécrologique de la gazette sur ceux qui étaient tombés, ensuite la liste des morts au champ d'honneur :

Zolesi Francesco de Mantova.

Montario Cesare de Massa Carrara.

Cerene Teodore, bolognese.

— Passez sur les Italiens et regardez s'il y avait des Siciliens, dit le tailleur d'un air grave. On ne peut jamais être sans inquiétude.

— Ils sont en gros caractères au bas de la page, dit le maître d'école. Il n'y en a que deux. »

Le tailleur et *il forestiere* étaient devenus pâles comme la mort.

« La Sicile pleurera deux de ses braves fils :

Constanzo Umberto de Messina et
Felice Luigi de Termini.

L'expression douloureuse et navrante dans la physionomie du *forestiere* disparut tout à coup, et il murmura entre ses dents serrées :

— Pas d'autres Siciliens ?

— Ces deux seulement : Constanzo Umberto de Messina et Felice Luigi de Termini. Mais Boscio Gaëtano d'Augusta n'a pas été retrouvé.

La couleur disparut des joues et des lèvres du *forestiere*. Par un effort presque surhumain, il reprit l'empire sur lui-même, et c'est d'un ton qu'il tâchait de rendre indifférent qu'il demanda :

— Pas retrouvé ! Qu'est-ce que cela veut dire?

— Que Boscio Gaëtano d'Augusta, qui appartenait à la colonne du major Toselli, n'était ni parmi les morts, ni parmi les blessés sur le champ de bataille, ni parmi le petit nombre

Hosted by Google

de ceux qui se sont sauvés et qui sont revenus au camp. Il peut être fait prisonnier, il se sera enfui. Que sais-je ? On en parle comme « pas retrouvé ».

— Il ne s'est pas enfui, dit le *forestiere*, les dents serrées. Mais c'est effroyable d'être prisonnier. Effroyable », répéta-t-il en murmurant encore quelques mots à voix basse. Sa physionomie avait de nouveau cette expression de douleur navrante qui faisait ressembler cet homme à un vieillard près de mourir, bien qu'il n'eût pas encore cinquante ans.

La chaise sur laquelle il s'était assis se renversa avec un bruit sourd, quand il se leva pour quitter la salle.

« Il devient de plus en plus étrange, dit l'hôte. Qui s'en chargera, quand il ne pourra plus travailler? Le pauvre homme qui n'a pas de famille ! »

Il forestiere descendit à pas lents et mal assurés la rue en escalier qui conduisait à sa demeure dans la ruelle. L'obscurité et la misère régnaient dans ce pauvre réduit.

Mais *il forestiere* n'alluma pas la chandelle, il alla à tâtons vers le lit, le seul meuble de la masure, et il s'assit dessus.

— Pas retrouvé, pas retrouvé, pas retrouvé !

Des sanglots désespérés résonnèrent dans l'obscurité de la chambre. Ensuite, tout redevint silencieux.

***

Trois dimanches après celui où la nouvelle de la bataille d'Ambra-Alagi était arrivée à Aderno, l'on se prépara à célébrer une messe pour ceux qui étaient tombés dans le combat. Tous les jours, pendant ces trois semaines, le maître d'école fit la lecture dans le *Caffe Unione* des descriptions de la bataille et de ses détails.

Mais jusqu'ici rien n'était dit de Boscio Gaëtano d'Augusta. *Il forestiere* était là dans son coin comme auparavant, écoutant la lecture avec une anxiété profonde. La lecture finie, il s'en allait sans rien dire et sans se soucier des discussions passionnées qui s'élevaient entre les autres habitués.

Le matin du dimanche où la messe devait avoir lieu,

Hosted by Google

il forestiere était assis devant la porte de sa demeure dans l'étroite ruelle. Il était occupé à tresser le fond d'une chaise de paille. Il avait entrepris ce métier parce que ses forces ne lui permettaient plus de travailler comme tailleur de pierre.

« Bonjour, *forestiere*, dit une voix amicale tout près de lui.

— Bonjour, seigneur syndic », répondit Giovanni, en levant un moment les yeux de son ouvrage.

Le syndic (bourgmestre) d'Aderno, signor Buonaccorsi, passait quelquefois par la ruelle en retournant à sa maison.

« Toujours industrieux, *forestiere*, dit-il. Mais aujourd'hui, tu ne dois pas travailler, tu dois aller à la messe. C'est une messe pour ceux qui sont tombés en Afrique.

— Je le sais. J'irai. Mais ce ne sera que dans deux heures. Vous êtes sorti de bonne heure aujourd'hui, seigneur syndic.

— C'était nécessaire. Il y aura foule à l'église, j'avais besoin d'un peu d'air avant d'y aller. Je pense que la messe sera fort solennelle. C'est glorieux, *forestiere*, que nos garçons siciliens se soient distingués comme ils l'ont fait. Je viens de recevoir la gazette. Il y a une lettre écrite par un Sicilien.

— Oh! si vous vouliez me la lire, seigneur syndic! » Signor Buonaccorsi regarda sa montre. « J'ai encore cinq minutes à ma disposition. C'est une lettre du sous-lieutenant Cutti. Il écrit :

« Amba lama, 20 décembre 1895.

« Mon cher père !

— As-tu dit quelque chose, *forestiere ?*

— Non, seigneur syndic, je vous écoute.

« Mon cher père ! je me porte bien et je suis arrivé ici à Amba lama, mais j'aurais préféré rester sur le champ de bataille d'Ambra-Alagi comme tant d'autres de mes camarades. Ce n'est pas ma faute si je suis encore en vie. Je cherchais la mort, mais en vain, la mort ne voulait pas de moi. Les balles sifflaient continuellement tout près de moi sans jamais m'atteindre. Nous avons fait notre devoir jusqu'au bout. Puisse notre combat prochain nous donner la victoire !

Hosted by Google

Nous espérons vivement que l'heure de la vengeance sonnera bientôt. Vive l'Italie !

Je ne peux pas écrire plus, le temps ne le permet pas, et la tristesse qui m'a saisi ne le permet pas non plus. J'ai vu tant de choses terribles. »

— Es-ce qu'il dit ce qu'il a vu, seigneur syndic ?

— Je n'ai pas le temps de lire ce qu'il écrit, mais il raconte entre autres choses que le tambour à Ambra-Alagi était aussi un Sicilien. Tu sais, ce garçon dont on a tant parlé au commencement. Tu t'en souviens certainement. Il était blessé à mort, mais il s'appuyait contre un arbre et se défendait comme un lion, et lorsque le lieutenant qui prit le commandement après que le major Foselli fut tombé, lui ordonna de battre la retraite, il battit à l'attaque jusqu'à ce qu'il tombât mort. Personne ne savait ce qu'il était devenu. Ce Cutti écrit qu'on a appris depuis que les noirs lui ont coupé la tête, les bras et les jambes et l'ont mutilé jusqu'à le rendre méconnaissable. Il était Sicilien.

— Quel était son nom ?

— Gaëtano Boscio d'Augusta. Il était fils d'un des Mille de Garibaldi. »

Il forestiere vacilla sur ses pieds comme pris de vertige. Puis il passa la main sur son front. Il resta silencieux pendant quelques minutes. Ensuite il présenta au syndic la chaise à demi achevée.

« Ayez la bonté de vous asseoir, seigneur syndic, dit-il. Je suis pris d'un vertige, mais cela passera vite. »

Il chancela en s'asseyant sur l'escalier délabré de la maison.

« Merci, *forestiere*, mais je n'ai pas le temps. Oui, c'est bon de savoir que nos Siciliens ont été aussi braves que les autres. Au revoir, *forestiere*.

— Seigneur syndic....

Il se retourna. « Y a-t-il quelque chose que tu veux dire ?

— Je suis tout étourdi et je ne peux pas parler, mais il y quelque chose que je voudrais vous dire, seigneur syndic. Puis-je venir aujourd'hui après la messe ?

— C'est aujourd'hui dimanche.

Hosted by Google

— Je le sais. Mais, de grâce, permettez-moi de venir, permettez que je vous le dise, je ne puis le taire. Je ne puis pas respirer. Il appuya la main sur sa poitrine. »

Le syndic jeta un coup d'œil rapide sur Giovanni. Il pensa : Il est devenu fou. Mais il dit à haute voix :

« Je serai chez moi après la messe, tu pourras venir alors. »

***

Le chœur du dôme était orné de draperies noires ainsi que les colonnes, et au milieu de la nef il y avait un catafalque couvert de drap noir, au pied duquel on avait placé des couronnes de laurier et des rubans de crêpe. La plus grande des couronnes, celle qui avait les rubans les plus larges, était un présent de la municipalité d'Anderno.

Il y avait sur le catafalque des inscriptions en lettres d'argent. D'un côté :

Ils combattirent
Pour la civilisation,
Pour la foi catholique,
Pour la gloire de l'Italie !
L'histoire conservera leurs noms !

Et du côté opposé :

Fidèles !
Que vos prières
Montent aujourd'hui unanimement
Vers le Dieu de miséricorde !
Priez pour les braves morts !
Qu'ils jouissent d'une paix éternelle !

Devant le catafalque, à gauche, on avait placé des rangées de chaises pour les enfants de l'école. Des chaises plus commodes étaient réservées à droite pour les principaux personnages de la ville. Vis-à-vis du catafalque, une estrade était élevée pour le syndic et ses deux assesseurs. Au bas de l'estrade, il y avait des chaises pour les officiers de la garnison.

Ces places réservées n'étaient pas encore occupées, mais une foule de plus en plus nombreuse remplissait peu à peu l'église ; c'était toute la population d'Aderno.

Hosted by Google

Le rideau de cuir devant la porte du dôme se levait continuellement pour donner passage à tout ce monde. L'église était remplie, et ceux qui entraient trouvaient difficilement place. Autour du catafalque, on tenait toujours le passage libre, tous passaient devant et le contemplaient avec un recueillement profond. Ce n'était pas en général des gens en habits de fête qui défilaient devant ce catafalque. Un grand nombre de mendiants à peine couverts de haillons, des chévriers et des muletiers dans leur costume de travail exhalant la forte odeur de leurs métiers. Et tous ces pauvres diables tenaient sous le bras un parapluie rouge ou bleu, bien que le ciel fût clair et tout ensoleillé.

Et partout dans l'église des enfants, des enfants !

Des pères de famille tenant les plus petits sur les bras, des mères avec d'autres petits trottant autour d'elles. Des enfants un peu plus grands en portaient d'autres plus petits. Et comme ils les portaient ! Haletants et se traînant en avant, ils les portaient si nonchalamment que les petits corps rouges se montraient presque nus. Ils n'avaient qu'un vêtement sommaire, surtout les petites filles qui n'étaient couvertes que d'une chemise et d'une jupe légère.

Les plus avisés des enfants s'arrêtaient devant le catafalque pour épeler les inscriptions, à la grande édification de leurs parents et de leurs grands-parents. D'autres grimpaient sur les grilles des chapelles, sur les autels, sur les marches des escaliers. Les enfants qui avaient coutume de jouer « partenza per l'Africa » — on continuait ce jeu même après Ambra-Alagi — s'étaient donné rendez-vous dans l'église et chevauchaient bravement sur la grille devant l'une des chapelles de côté. Ces petits crieurs ne se tenaient pas tranquilles un seul moment; ils faisaient des efforts pour rester en équilibre là-haut. Leur chef, aux cheveux noirs bouclés, était le plus turbulent de tous.

La plus grande presse était là où s'assemblaient les toutes jeunes filles de la ville et des environs. Des fillettes de 12 à 13 ans, au regard hardi et provoquant et de manières très nonchalantes. Elles poussaient et heurtaient tous ceux qui

Hosted by Google

tâchaient de passer, surtout les jeunes gens qui leur disaient à l'oreille des paroles amoureuses.

On voyait arriver des nouvelles mariées très modestes accompagnées de leurs maris fort amoureux et fort jaloux, des vieilles femmes et des vieillards ; une foule de sœurs du couvent voisin ; de superbes gendarmes en grand uniforme. Le sacristain était occupé près de l'autel à arranger la nappe et à placer les vases sacrés. On alluma les hauts cierges, l'un après l'autre. L'organiste était à sa place devant les orgues, dont il tirait des sons peu harmonieux qui résonnaient sous la voûte; les musiciens de la ville essayaient leurs instruments à vent dans l'église. Tout à coup, un torrent mugissant se fraya un passage dans la foule : c'étaient les enfants de l'école qui, conduits par le maître et la maîtresse, venaient prendre place sur les rangées de chaises. Là, on se parlait à l'oreille, on chuchotait ; les garçons se poussaient et se donnaient des coups de pied, les filles s'aidaient l'une l'autre à ranger leurs voiles et leurs châles.

Les cloches de l'église sonnèrent de plus en plus fort, comme pour appeler les fidèles. Les principaux personnages de la ville entrèrent et prirent place. Le syndic et ses deux assesseurs montèrent solennellement sur l'estrade, qui était ornée de drapeaux italiens, et s'assirent dans les fauteuils dorés couverts de damas bleu. Ils étaient suivis du major, des deux capitaines et des six lieutenants en uniforme de parade. En s'asseyant, ils faisaient beaucoup de bruit avec leurs sabres.

La musique commença. Une belle marche funèbre résonnait dans le dôme ; tous se levèrent et restèrent debout pendant que les prêtres qui devaient officier et les enfants de chœur, venant de la sacristie, entraient dans l'église et se rangeaient devant l'autel pour célébrer la messe. C'était un moment solennel, et tout le monde éprouvait une sensation profonde. La marche commençait comme un hymne triomphal ; on entendait le bruit des canons, l'appel des tambours, ensuite vint un motif funèbre, caressant, plein de mélancolie, allant *crescendo*, qui fit taire peu à peu l'hymne; les tambours

Hosted by Google

firent de nouveau entendre leurs roulements et à la marche funèbre se mêla une marche de victoire en mineur.

Partout dans l'église on entendait des sanglots. Tout près du catafalque, si près, que celui-ci paraissait presque être élevé sur son corps, se trouvait un homme à genoux, tout affaissé sur lui-même. C'était Giovanni, *il forestiere*. Il avait saisi un coin du drap noir qui couvrait le catafalque et s'y cramponnait pendant que ses lèvres se mouvaient convulsivement.

La marche funèbre cessa et la messe commença.

***

« Seigneur syndic, puis-je dire ce que j'ai sur le cœur? »

Il forestiere était entré sans bruit dans le cabinet de travail du syndic. Celui-ci le regarda avec bienveillance et fit un signe de tête.

« Assieds-toi, *forestiere*, tu as de la peine à rester debout! »

Giovanni s'assit, mais un moment seulement. Il se redressa et il parla d'une voix très agitée :

« Quand j'ai entendu ce que vous avez lu de lui, seigneur syndic, et quand on m'a lu dans l'église ce qui était écrit d'eux, je voulais m'écrier à haute voix devant tous : C'était mon fils, mon fils!

— Qui, *forestiere?*

— Ce garçon, Gaëtano Boscio d'Augusta, le tambour d'Amba-Alagi.

— Tu es fou, *forestiere*, tu n'as pas de famille.

— Si, je l'avais, lui. Vous avez raison; maintenant, je n'ai plus de famille. Seigneur syndic, vous êtes bien bon, vous qui m'écoutez! Ah! oui, je mourrais, si je ne pouvais pas parler... C'est comme si j'étais forcé de le dire, comme si je ne pouvais plus le retenir; que ce soit ensuite pour moi bien ou mal, je suis prêt à en subir les conséquences. Si je ne l'étais pas, je ne serais pas ici en ce moment.

Voyez-vous, seigneur syndic, j'étais jeune, nouvellement marié, j'avais un fils; c'était lui! Nous demeurions à Syracuse, j'étais tailleur de pierre. Nous étions naturellement très pauvres, et le patron nous mit à la porte, ma femme malade

Hosted by Google

et le petit enfant. Il nous chassa! Je tombai à genoux et je l'implorai de nous permettre de rester, — il nous fallait un coin pour vivre, — mais il était dur et méchant. Il se moqua de moi. Je pris mon couteau et je le tuai! On me saisit pour me mener à la prison. Ah! vous pouvez bien croire que je résistais! Je les écorchai, je les mordis, je m'arrachai de leurs mains, mais cela ne servit à rien. On fit mon procès et je fus condamné à vingt-six ans de travaux forcés. Mais je ne restai pas au bagne! Je m'échappai. Je n'étais en prison que depuis un mois, — il me fallait sortir; ma femme mourait de faim, le petit enfant mourait de faim, — il n'y avait ni grille ni muraille qui eussent pu me retenir. »

Il parlait comme s'il avait encore été poursuivi, haletant, sanglotant; des sons mal articulés sortaient de son gosier.

« Je sortis, je ne sais comment, je leur échappai, je ne sais de quelle manière, ils me poursuivaient comme si j'avais été une bête féroce; et il me semblait parfois que j'étais une bête féroce!

J'avais un beau-frère; il était pêcheur. Il prit ma femme et mon petit enfant dans son bateau et les mena à Augusta. Je n'osai pas aller là. C'était trop près de Syracuse. Je me tins caché tout l'hiver. Où? c'est égal. Vers l'été, j'arrivai ici. On m'appelait « l'étranger » parce que personne ne savait d'où je venais ni quel était mon pays natal. Je ne le dis à personne, il me fallait le taire, et je l'ai tu pendant plus de vingt ans, afin qu'on ne me saisît pas pour me renvoyer aux galères. Comme cela me fit mal au cœur quand je vis les petits garçons de mes camarades! Je désirais tant de voir mon garçon! Et ma femme mourut. Le garçon fut placé dans une famille où l'on était bon pour lui. Le mari avait été soldat; il avait été parmi les Mille de Garibaldi. La femme était une bonne mère. Elle ne savait rien de moi; elle croyait que je travaillais dans une autre ville. Je n'osais pas prendre le garçon avec moi, j'étais toujours dans une grande anxiété d'être reconnu et saisi; il l'aurait su et il en aurait souffert. Il ne savait rien; il croyait qu'il était leur enfant, lui comme les autres. Je leur payais autant que je pouvais. Ce que je souffrais n'était rien, car il

Hosted by Google

avait tout en abondance. J'aurais souffert plus sur la galère. J'allais à Augusta aussi souvent que je le pouvais, je faisais de pied la plus grande partie du chemin, j'étais là presque toujours les grands jours de fête. Le garçon m'appelait l'oncle Giovanni comme les autres enfants. Ah! comme je souffrais de ne pas pouvoir lui dire que j'étais son père! Je savais bien qu'il n'aurait pas honte de moi, je n'étais pas un méchant homme, je n'avais ni volé ni trompé, mais je ne pouvais pas prendre sur moi de lui dire que j'étais son père, quand j'entendais comme il était fier d'être le fils de l'autre, d'un des Mille de Garibaldi!

Ce fut terrible quand il dut partir pour Afrique cet été. J'allai à Augusta, j'accompagnai secrètement les soldats à Palerme. Il n'en savait rien, mais je vis leur départ. Oh! *iddio!*

Voilà, seigneur syndic, toute mon histoire. Voici une boucle de cheveux de Gaëtano et son premier petit soulier, un soulier si petit et tout usé, seigneur syndic. Vous avez lu qu'ils lui ont coupé les pieds et les mains... Oh! mon enfant, mon enfant! »

Le silence régna pendant quelques instants. L'étranger avait caché son visage dans ses mains, qu'il appuyait sur la table. Il leva la tête et regarda fermement le signor Buonaccorsi.

« Je suis prêt, seigneur syndic, dites-leur qu'ils viennent me prendre. Il me reste encore six ans; maintenant cela ne me fera rien si l'on me met en prison. Il n'a plus besoin de moi, et je n'ai plus rien qui me retienne dans la vie, maintenant que j'ai pu dire ce que j'avais sur le cœur à un homme si bon. Merci, seigneur syndic. »

Signor Buonacorci avait les larmes aux yeux.

« Écoutez, *forestiere!* ce ne sera pas comme tu veux. Il me semble que tu as pleinement expié le crime que tu as commis. C'était une vie pour une vie. Cette confession restera entre nous pour le moment. Demain, j'écrirai une supplique pour toi au roi, et je lui dirai tout ce que tu viens de me dire. Je suis sûr qu'il te fera grâce à cause de Gaëtano Boscio. Ne serait-ce pas beau d'obtenir cette grâce à cause de lui, ne serais-tu pas

Hosted by Google

heureux d'obtenir cette grâce à cause de ton brave fils? »

Un tremblement nerveux secoua tout le corps de Giovanni.

« Si, ce serait beau, bien beau! Alors je pourrais comprendre. Mais non, seigneur syndic, il ne faut pas le faire. Non, ce ne serait pas juste envers lui, si le roi et la reine et tout le pays savaient que son père était un forçat qui s'est échappé. Maintenant, on comprend si bien qu'il était brave, quand partout, dans toutes les gazettes, on peut lire qu'il était fils d'un des Mille. Sa gloire serait ternie si l'on savait qu'il était mon fils. On dirait de lui peut-être qu'il savait qu'il était fils d'un forçat, et que c'est à cause de cela qu'il a voulu mourir. Il se sentait si fier d'être le fils de son père adoptif! Oh! que cela me fendit le cœur quand je l'ai entendu dire cela! Et il était si heureux de vivre, la vie lui souriait, et il était si jeune! Non, non, seigneur syndic, nous ne ferons pas une chose qui pourrait ternir sa gloire.

Il vaut mieux que ce que j'avais projeté avant de venir ici s'accomplisse. Vous direz que je me suis présenté à vous comme Giovanni Fereno, un forçat échappé de Syracuse, que j'ai été condamné pour meurtre à vingt-six ans de travaux forcés, mais que je ne suis resté en prison qu'un mois. Ce ne sera pas vingt-six ans maintenant et, quoi qu'on fasse, ce moment-ci vaut bien tout le reste.

— Je ne te dénoncerai pas, Giovanni Fereno, dit le syndic en se détournant.

— Alors je le ferai moi-même. C'est comme si mon Gaëtano voulait que je le fasse, comme s'il me poussait à le faire. Peut-être ne pourra-t-il pas rester tranquille dans sa tombe, si je n'ai pas expié mon crime. Je vais chez le préfet.

Demain, il m'enverra aux galères de Syracuse. Mais cela ne fait rien. J'ai pu dire ce que j'ai sur le cœur; je puis respirer maintenant. La solitude ne sera pas plus grande là qu'elle n'a été ici. Les murailles qui me sépareront des autres hommes ne seront pas plus hautes là qu'ici. Et merci encore une fois, seigneur syndic! Avez-vous réfléchi que tout à l'heure vous ne m'avez pas appelé « forestiere », mais Giovanni Fereno? Cela me fait du bien, cela aussi. Demain,

Hosted by Google

je serai un numéro, mais aujourd'hui j'ai été un homme. Merci, seigneur syndic ! Merci ! Merci ! Que notre douce Mère et tous les saints vous bénissent !

— Giovanni, attendez, attendez un moment ! Réfléchissez encore, ne faites pas une chose qu'on ne pourra refaire. Laissez-moi écrire la supplique ! Je sais qu'on ne la regardera pas comme tu crois. Je sais ce que le roi, ce que la reine en penseront et ce qu'ils diront.

— Non, seigneur syndic, je l'ai dit à vous, mais je ne veux pas que personne d'autre le sache. Ce serait lui faire tort, j'en suis sûr. Cela lui a fait un bien immense, qu'on le croyait fils d'un des Mille. Tout est héritage, dit-on. Si l'on savait qu'il était mon fils, de qui pourrait-on dire qu'il a hérité sa bravoure? Merci, seigneur syndic, de ce que vous avez voulu me secourir, mais avant tout, merci de ce que vous avez voulu m'entendre. Merci et adieu ! »

L'étranger s'inclina, prit la main du syndic et la baisa.

Une minute après, il était déjà dans la rue. Signor Buonaccorsi le vit traverser la place et entrer dans la maison du préfet. Il avait la tête haute et il marchait d'un pas ferme, il avait l'air d'un fier jeune homme.

Sa main ne trembla pas quand il saisit la sonnette à la porte du palais. La porte s'ouvrit et se referma sur lui.

(*Traduit du suédois.*) SOPHIE ELKAN.
(RUST ROEST.)

Hosted by Google

NOS MONUMENTS HISTORIQUES ET NOS SITES

Tout être pensant se sent rattaché par mille liens au passé; l'état social dans lequel il vit, tout ce qui l'entoure lui-même physiquement et moralement, sont autant de résultantes logiques de ce passé. Il est la suite et la conséquence d'une série d'êtres qui ont pensé et agi. L'état actuel d'une nation n'est forcément autre chose que la suite de ses différents états antérieurs, de ses luttes, de ses révolutions, de ses gloires et de ses malheurs.

Chacune des périodes de la vie d'un peuple est écrite en ses monuments. Chaque siècle a tracé en eux l'état d'esprit, les passions et les croyances des hommes qui ont vécu à l'époque de leur construction, ou qui les ont complétés en y apportant la production artistique de leur temps.

Les hommes qui ont existé à des époques différentes ont pensé différemment, et se sont exprimés autrement en leur art : c'est dire que l'on ne peut refaire aujourd'hui l'art du passé, et que les monuments des siècles morts sont pour nous d'un enseignement précieux, bien plus que de simples objets d'ornementation urbaine. On semble l'oublier trop souvent.

L'intérêt qui nous attache aux monuments anciens est autre chose encore qu'une simple question de sentiment : il est complexe et multiple. Ces édifices peuvent être considérés au point de vue de l'histoire politique et religieuse d'un pays, de son histoire artistique et morale, de la science et de l'archéologie, enfin, au point de vue décoratif, ornemental ou pittoresque.

Hosted by Google

Que sont les villes, les contrées sans monuments anciens? Ces cités semblent bâties d'hier, n'être que l'improvisation utilitaire de notre temps, — et combien laides alors et insignifiantes! (Turnhout, par exemple, où rien ne subsiste du passé.)

L'édifice moderne ne peut y suppléer : il n'a ni la poésie, ni l'éloquence des œuvres d'un passé historique; l'impression en est autre, plus superficielle; l'on y sent le métier appris plus que l'art; l'effort individuel pénible et incomplet. Artistement, l'œuvre ne peut lutter, quelle que soit la valeur de son auteur, — conçue qu'elle est en un siècle sans style propre, et où l'architecte ne fait que *parler des langues artistiques empruntées, qu'appliquer des formules apprises*, — l'œuvre ne peut lutter, dis-je, avec les productions, même modestes, d'époques où le constructeur, s'il ne possédait qu'un seul moyen d'expression, qu'un seul style, parlait au moins la langue de son époque et de sa race, la langue de tous ceux qui l'entouraient. Une collaboration intelligente et personnelle lui était assurée; une réelle communion d'efforts tendait à la réalisation de l'œuvre rêvée.

L'artisan, à tous les degrés, marquait son travail de son individualité et devenait un artiste. La corporation et la gilde à ce point de vue étaient un bien; les traditions s'y conservaient, l'art de l'époque s'y transformait par les efforts individuels vers le chef-d'œuvre obligé. L'ouvrier savait son métier, tandis qu'avec l'enseignement professionnel insuffisant et complexe à la fois aujourd'hui, avec la division du travail ensuite, qui en fait une machine inconsciente, l'ouvrier moderne ne le sait plus. L'outillage perfectionné diminue le côté cérébral et artistique du travail, et l'on peut dire que l'outil, le moyen d'action devenant meilleur, le niveau artistique est descendu proportionnellement.

A tous les points de vue, la ville sans édifices anciens, quelque somptueux que soient ses monuments, me fait penser au parvenu sans tradition de famille; et combien peu impressionnantes les villes américaines, par exemple, dépourvues de ces vestiges d'un passé historique!

Hosted by Google

Nos vieilles cités belges devraient donc respecter et conserver leur domaine historique et artistique tel que le leur ont légué les siècles, avec le soin jaloux que l'on met à conserver les documents établissant la noblesse et la grandeur d'une race : l'idée ne devrait venir à personne de défigurer, d'altérer ou de « restaurer » de tels documents, d'enlever quelque chose à leur aspect vénérable ou à leur très apparente authenticité.

Dans les siècles qui nous ont précédés, aux époques où un style spécial existait, l'on traitait de barbares les chefs-d'œuvre d'autres temps, et on les détruisait sans vergogne. En notre XIX^e^ siècle, plus éclectique et plus curieux du passé, beaucoup ont cependant disparu sous la pioche des démolisseurs. Les ingénieurs épris de la ligne droite ne les ont jamais respectés. « L'utilité publique », singulièrement comprise, souvent les a sacrifiés sans nécessité et l'on ne s'est rendu compte que trop tard de l'intérêt qu'ils offraient et de la possibilité qu'il y eût eu de les conserver.

Enfin, admirateurs de l'art du moyen âge, nombre de nos architectes contemporains, afin d'assurer la conservation de leurs lignes architecturales, la seule chose qu'ils y voient, se sont donné pour mission de les restaurer, — ce qui presque toujours a eu pour résultat d'en altérer le caractère. Comme je le disais plus haut, on ne refait pas l'art du passé ; on ne fera qu'appliquer plus ou moins exactement des formules mal connues.

La rage des restaurations, en ces derniers temps, fut telle que nous sommes amenés à croire que l'intérêt de conservation y a moins présidé que la recherche de travaux largement rémunérés.

Tous nos édifices anciens remis à neuf sans mesure, semblent créés d'hier, et y ont perdu presque tout leur intérêt documentaire.

Ainsi que le rappelait récemment l'un de nos grands journaux, en 1867 déjà, en pleine commission des monuments historiques, un archéologue pouvait déclarer que la Belgique avait perdu, et pour toujours, une grande partie de ses plus

Hosted by Google

beaux monuments. « La main sacrilège des nettoyeurs et retapeurs de tout genre, s'est promenée partout, si bien que les amateurs qui admirent en conscience nos trésors artistiques sont, pour ainsi dire, dupes d'une illusion, car ils n'ont sous les yeux, la plupart du temps, que des œuvres bâtardes dues à la collaboration des producteurs médiévaux ou renaissants, et d'un arrangeur moderne quelconque. »

Notre devoir, dit-on, est d'assurer la *conservation* de ces monuments, et pour cela il nous faut bien les *restaurer*, c'est-à-dire les remettre à neuf.

C'est le principe absolu et officiel d'aujourd'hui ; ce ne sera plus celui de demain. Mais demain il sera trop tard et l'on ne pourra que déplorer les travaux effectués d'après cette règle brutale et peu logique. On oublie que conserver et restaurer forment souvent en cette matière une réelle antilogie : combien plus délicat est le problème qui s'attache à chaque travail de ce genre ! La simple logique me semble devoir en établir les règles :

Il y a, selon nous, à *déterminer tout d'abord en quoi réside l'intérêt qui s'attache à l'édifice.*

L'intérêt historique ou archéologique des frustes et simples édifices du haut moyen âge ne demande que des travaux de *consolidation*, leur conservant entière leur valeur documentaire, et cet aspect si spécial qui leur donne une physionomie puissamment expressive.

Très nombreux sont les édifices appartenant à cette classe que l'on a fort maladroitement refaits, le *Steen* d'Anvers, le château de Gérard le Diable, à Gand, nombre d'églises romanes et gothique primaire. On médite, en ce moment même, de livrer aux maçons : Saint-Nicolas, à Gand, qui ne demande ni à être dégagé des très petites maisons qui l'entourent en partie et semblent la faire reculer hors de la vie contemporaine, en un passé plus lointain, ni à être remise à neuf, ce qui lui enlèverait cette admirable patine du temps, pour ne nous rendre qu'un bâtiment aux arêtes bien nettes, à la pierre bien taillée, qui paraîtra bâti d'hier (1). Est-ce là

(1) L'église est condamnée et l'on s'est arrangé pour convaincre de la

Hosted by Google

l'idéal de nos savants ? Faut-il absolument que nos édifices historiques paraissent sans âge, construits en notre XIXe siècle, en matériaux modernes ?

L'interprétation que donne le restaurateur moderne des détails de ces édifices, quelquefois déjà fort altérés par les accidents subis au cours des siècles, ne peut qu'être sujette à caution. Les styles se transformaient souvent d'un endroit à un autre. Nos provinces en offrent maint exemple : le matériel trouvé sur place, d'autres circonstances locales, la souplesse d'un style vivant, pratiqué par de véritables artistes à l'instinct novateur, tout cela vient détruire les idées absolues des architectes modernes. La restauration faite par eux peut donc altérer certaines formes peu connues ou spéciales à l'édifice et substituer à jamais la fantaisie de leur science personnelle, capable d'erreurs, à l'authenticité de vestiges qui constituent de vrais documents.

L'appareil moderne même transforme le caractère fruste de ces constructions. Nous ne pourrons jamais nous rallier, en raison de tout ceci, à l'idée de restaurer les ruines du château des Comtes, à Gand, — par exemple, — remontant à une époque aussi peu connue, chez nous, que celle de Thierry d'Alsace; surtout qu'en ces ruines surgissent des vestiges plus anciens encore, et des reconstructions nombreuses. S'arrêter à une date déterminée est donc presque impossible, et effectuer en quelques années un travail, qui à chaque pas fait naître des problèmes nouveaux, est dangereux.

Au point de vue de la science, il eût été désirable qu'on eût laissé ces constructions telles quelles, en s'attachant seulement à en assurer la conservation par des travaux de consolidation, et que l'on se fût abstenu de donner d'autorité à tous ces problèmes qu'elles constituent pour l'archéologue des

nécessité d'une restauration les commissions les plus récalcitrantes : aucune réparation ne se fait aux toitures et la gélée et la neige, depuis deux hivers, désagrègent les pierres des faîtes. Les ardoises des deux intéressantes tourelles du Marché aux-Grains sont presque toutes arrachées. Qu'une pierre vienne à tomber, ce qui ne peut manquer, et voilà l'état de vétusté bien établi : Les échafaudages des maçons ne tarderont pas à entourer la vieille église. C'est là le « truc » ordinaire. — Nous le dénonçons.

Hosted by Google

solutions discutables, qui deviennent dès lors définitives et sans appel. Mais l'on a obéi, à Gand, à un sentiment de vanité locale : on voulait un monument nouveau et décoratif.

Nous comprenons mieux les travaux entrepris avec une réserve louable par M. Licot, à Villers.

Ajoutons une remarque, que nous avons faite naguère, et qui plaide encore en faveur de la conservation, non de la restauration de ce genre d'édifices.

En quelques vétustes constructions romanes, nous avons cru trouver une forme de fenêtres et de meurtrières, angulaires à la partie supérieure, formée de deux pierres plates, s'appuyant l'une sur l'autre au sommet.

Nous nous sommes demandé s'il n'y aurait pas là le germe de la forme ogivale qui va succéder au plein cintre roman. Laisser restaurer de tels vestiges, en se basant, comme on le fait généralement, sur les règles enseignées, c'est assurément détruire des documents extrêmement rares. Quantité de cas semblables peuvent se présenter et je pourrais citer encore la forme de quelques merlons trouvés au château des Comtes ; cette forme a été arbitrairement changée pour se conformer à la règle admise. N'oublions pas qu'en ce temps-là les règles pliaient souvent devant des initiatives, destinées à amener peu à peu les transformations plus générales, qui sont les seules que nous puissions historiquement étudier.

Une seconde catégorie est formée de monuments d'une époque d'art plus raffinée, où l'ornement prend une place plus importante, et qui demandent un entretien et des restaurations dont l'absence ferait promptement disparaître des détails décoratifs du plus vif intérêt.

Mais alors la restauration doit être religieusement entreprise : il ne suffit pas, ainsi qu'on l'a fait maintes fois, de retailler des ornements suivant la formule générale de l'époque ; il faut encore respecter le caractère même de ceux qui appartiennent à l'édifice et qui portent la marque des individualités qui y ont collaboré.

Mieux vaut, pensons-nous, en une façade d'hôtel de ville, ou en un porche d'église, des niches vides de leurs statues, que

Hosted by Google

les banales productions dont nous les voyons souvent encombrées par nos restaurateurs : le néo-gothique de Saint-Luc ne nous satisfait pas plus que les académiques statues que l'on y mettait, il y a quelque vingt ou trente ans.

Ces quelques réflexions sont de simple et pure logique ; mais les pouvoirs publics, fort bien intentionnés, les commissions officielles les plus savantes, s'en tiennent au principe unique de la restauration quand même. Et nous les voyons à chaque instant, à l'abri de cette soi-disant nécessité de « conserver », sacrifier les vrais intérêts de l'art à des intérêts de corporation, à des intérêts personnels même. Lorsque deux solutions sont en présence, la préférence sera donnée, non à celle qui sauvegarde le domaine artistique national, mais à celle qui donne satisfaction aux solliciteurs tenaces qui y trouvent le bénéfice désiré. Les pouvoirs publics, impersonnels, quoique commissionnés pour cela, ne peuvent prendre grand souci de choses où ils n'ont souvent nulle compétence; ils y sont indifférents au point, par exemple, de les sacrifier au moindre intérêt politique.

Les intrigues d'un architecte, qui désire obtenir un travail de restauration, auront bientôt raison de l'opposition d'une commission officielle; une administration communale se rangera de l'avis d'un ministre autoritaire, ou de quelques électeurs influents. Telles la destruction projetee des petites halles et du beffroi de Courtrai, rachetés par le ministre des chemins de fer, dans le but de construire sur leur emplacement un hôtel des postes ; la tour Bleue, à Anvers, jetée bas pour satisfaire quelques voisins amis de l'édilité, etc.

La politique, introduite en toute question, de n'importe quel ordre, fera que l'État hésitera longtemps à présenter une loi d'une sévérité suffisante, obligeant les fabriques d'église à conserver les œuvres d'art dont elles ont le dépôt. Cette loi a été réclamée depuis longtemps par les corps savants, mais le gouvernement refuse de la faire voter, et l'état actuel perdure. Croit-on donc empêcher la vente d'objets de haute valeur par l'application, à la fabrique d'église coupable, d'une amende dérisoire? Une classification complète de ces objets va, dit-on,

Hosted by Google

se faire. Mais nombre d'entre eux n'échapperont-ils pas à ce contrôle, surtout dans les campagnes?

Et voilà comment nous assistons à cet étrange spectacle : des édifices, qui sont des œuvres importantes de l'art du passé, et qui formeraient d'extraordinaires ensembles, s'ils avaient conservé les mille objets que la piété ou la générosité des générations y avait accumulés, se sont trouvés complètement dépouillés. L'écrin précieux est vide de ses bijoux. Ces mille objets ont pris successivement le chemin de l'étranger.

Sous l'influence des commissions savantes, imbues des principes de restauration à outrance dont nous parlions, et préoccupées de rétablir avant tout le style primitif de l'édifice, toutes les traces des époques suivantes ont disparu ; la chaîne du temps s'est trouvée rompue.

Beaucoup de nos églises avaient trouvé, par le mélange nullement déplaisant des styles du moyen âge et de la Renaissance, une originalité pleine de saveur et bien propre à nos contrées.

Dans un vaisseau médiéval, on trouvait des autels monumentaux décorés des marbres du XVII^e^ siècle, encadrant parfois les chefs-d'œuvre opulents de nos grands peintres flamands. Les chaires de vérité, les confessionnaux, les tables de communion, les lampes d'autel, les pierres tombales de la Renaissance s'éclairaient par des vitraux aux gammes colorées et rutilantes ; dans un mystère de clair-obscur, les ors discrets, comme embués d'encens, les puissantes colonnades gothiques, les tableaux de nos grands Flamands, tout contribuait à donner au temple une atmosphère de religiosité opulente, très propre à impressionner : on y devinait accumulée la piété des générations défuntes; la vie de la cité tout entière s'y trouvait écrite en mille détails.

Mais voici que sont venus les « puristes » du gothique, les géomètres émasculeurs de l'art d'autrefois, qui ont détruit à jamais cette impression : les autels qui s'élevaient jusqu'aux voûtes furent démolis brutalement, les verrières refaites à neuf ou complétées hurlèrent en couleurs ignobles le mauvais goût des donateurs et l'indigence artistique des fabricants en

Hosted by Google

renom, distribuant partout un jour cru, sans mystère; puis les belles sculptures de la Renaissance prirent le chemin du marchand d'antiquailles, — elles figurent maintenant, rachetées, en des *musées*, ces « capharnaums » où s'entassent sous forme d'*échantillons* les plus belles productions de l'art du passé, enlevées au milieu pour lequel elles étaient faites.

Nos tableaux gothiques, pour citer un exemple frappant de l'illogisme du « musée », ne donneraient-ils pas une sensation d'art plus complète, plus rationnelle, s'ils étaient replacés en nos hôtels de ville, en nos cathédrales, en nos chapelles et en nos maisons hospitalières anciennes, au lieu d'être rangées à la rampe de nos musées — pour lesquels, somme toute, ils n'ont pas été conçus?

En ces temps de communications promptes et faciles, l'on ne peut dire que toutes ces richesses restituées à nos édifices anciens resteraient ignorées.

Elles donneraient en leur milieu logique une sensation autrement puissante. et originale, et elles rétabliraient en partie cet ensemble merveilleux qu'offraient les églises, les maisons communales, les maisons de corporations, l'habitation particulière même, en un temps où tous ces édifices représentaient les croyances intimes, la puissance et le travail de la cité, la vie même du peuple, où l'on avait le goût du beau en tout, et où l'on aimait vivre en des sensations quotidiennes d'art : ils étaient plus raffinés en leurs goûts que nous, ces ancêtres, qu'en notre actuelle suffisance nous croyons avoir été des barbares.

Des musées de moulages et de copies suffiraient à l'enseignement courant.

Après avoir été ainsi dépouillés par le vandalisme révolutionnaire, le mauvais goût et le mercantilisme des fabriciens, la science froide des architectes-restaurateurs, nos églises durent se refaire un mobilier, suivant la convention gothique aujourd'hui à la mode. Et ce style, si beau aux époques de sa force, de sa splendeur, et dont nous ne pouvons plus maintenant qu'appliquer les formules figées, a dû servir à refaire le plus banal et souvent le plus antiartistique mobilier que l'on

Hosted by Google

puisse imaginer. C'est au point qu'un homme de goût n'ose pénétrer en ce milieu où tout devrait parler à son âme, et l'élever par les mille sensations physiques de la vue et de l'ouïe (oh ! cette musique profane introduite là pour plaire à la foule !) — sans que tous ses sens soient offusqués en ce milieu d'oripeaux et de statues en plâtre peinturlurées et dorées !

Puis sont venus les peintres de cette néfaste école de Saint-Luc, s'emparant partout de ces murailles encore comme imprégnées des prières séculaires; les naïves et curieuses décorations d'autrefois, qu'ils voulaient rappeler, se sont transformées sous leurs brosses et leurs pochoirs en d'affreux coloriages, que vous retrouverez pareils dans les églises de la Flandre, de la Campine, en pleine Wallonnie et au fond des Ardennes, partout où ils ont pu exercer leur industrie. Le goût de ces vilaines et banales décorations paraît gagner de proche en proche; ainsi que d'une lèpre, le pays entier est envahi. Cela est dur, sec, puéril et bête, cela déshonore la sainteté des vieilles murailles; toute religiosité semble bannie de la gothique église ainsi transfigurée en un cartonnage veule. On se sent en un milieu faux, sans âge, où le blasphème vient plus facilement aux lèvres pour vouer au diable le restaurateur maudit, que la prière ne s'élève du cœur. Et l'on se prend à regretter l'esprit si terre à terre de la prêtrise contemporaine : ils ne peuvent, nos prêtres d'aujourd'hui, presque tous fils de paysans, concevoir la sensation d'art, si pareille cependant à la sensation mystique; ils sont prêtres, par métier, au même titre que l'architecte qui a perpétré l'acte de vandalisme, est artiste.

Et l'État, après avoir toléré, ou n'avoir pu empêcher toutes ces déprédations, s'il ne s'en est fait le complice en subsidiant les exécuteurs, en est réduit à racheter les objets rejetés de l'église, pour les entasser en ses musées, croyant ainsi faire assez pour sauvegarder les intérêts qui lui sont moralement confiés, et il trouve tout simple, après, de payer le mobilier nouveau, confectionné par le fabricant en renom dans le monde des sacristies.

Il nous souvient d'avoir vu à Nuremberg une église,

Hosted by Google

Saint-Lorenz, où tout était resté en place (nous n'avions à regretter qu'une chaire de vérité aussi banale que moderne, jurant avec cet ensemble superbe où surgissent partout les œuvres du génial sculpteur Kraft), et nous avons vécu là quelques minutes de pur bonheur artistique, loin des sensations horripilantes auxquelles nous sommes soumis en notre béotienne patrie. C'était merveilleux, cet ensemble de colorations assourdies, cette réunion logique d'objets où l'on sentait palpiter la vie, les pensées de générations disparues, et nous avons maudit une fois de plus les insensés qui nous ont privés de cela chez nous.

Le mauvais goût et l'indifférence de la masse ne viennent, en effet, nullement combattre ici cet état de choses, et il est fort difficile de secouer cette apathie naturelle. Aussi le mal s'étend-il chaque jour. On ne peut faire un pas en notre pays sans constater des déprédations nouvelles, non justifiées par l'intérêt public, pourtant invoqué lorsque se produisent quelques timides réclamations, ou commises au nom de l'art lui-même, e nconformité des décisions des commissions officielles!

Les rares artistes et les savants qui élèvent parfois la voix sont traités de rêveurs. Ils prêchent dans le désert et, découragés, finissent par se taire; les commissions dont le devoir serait d'empêcher ces actes, sont composées en majorité d'hommes appartenant par leur profession à la catégorie des remueurs de pierres, et leur idéal semble être de marquer de leur propre empreinte les restes de notre domaine historique et artistique, appauvri chaque jour, en raison même du nombre de travaux effectués sous prétexte de le protéger.

Tandis que M. le ministre des beaux-arts lance sa circulaire aux administrations provinciales et communales, leur signalant l'intérêt qu'il y a à protéger les monuments historiques et sites remarquables, nous voyons le chef d'un autre département choisir dans le pays (nous y avons fait allusion plus haut) des monuments intéressants et pittoresques, de ceux qui ajoutent à la physionomie d'une ville, et les faire jeter bas pour construire en leur lieu et place des édifices qui eussent pu s'élever en tout autre endroit.

Hosted by Google

L'administration forestière, elle aussi, au mépris de la circulaire ministérielle, et toujours imbue de ses principes d'abatages périodiques, rationnels d'ailleurs en toute *exploitation,* fait détruire la remarquable rangée d'ormes séculaires qui bordaient le canal de Damme et qui formaient au-dessus de ses eaux dormantes une somptueuse voûte de verdure.

Et nos ingénieurs officiels, toujours infatués de la ligne droite, continuent sans vergogne à renverser les monuments qui les gênent en leurs travaux dits d'utilité publique, à faire sauter les plus admirables rochers de nos vallées wallonnes, bientôt traversées toutes par des remblais, et à établir sur nos cours d'eau, en des endroits romantiques, des ponts tubulaires et autres « travaux d'art » (!), tout cela, pour établir quelque route nouvelle ou quelque chemin de fer vicinal qui eût coûté la moitié moins cher s'il eût suivi un tracé moins rectiligne. Pour eux aussi, les circulaires du ministre des beaux-arts sont lettre morte, car, comme l'a dit un journal d'art, il faut l'occasion de travaux continuels utiles ou non à une administration comme celle des ponts et chaussées pour justifier son existence ; bouleverser le pays lui semble indispensable et cela en ne tenant jamais compte que de certains intérêts spéciaux, à l'exclusion de tous les autres.

Nous savions nos concitoyens fort peu intéressés par les œuvres du passé que le hasard des héritages ou des transactions leur faisait passer par les mains, fort peu enclins aussi à respecter un site ou même à harmoniser la bicoque prétentieuse qu'ils y faisaient élever avec le paysage choisi, et nos architectes parfaitement incapables de diriger leur goût. Nous savions que ces bâtisseurs avaient des appétits énormes et que les « saint-lucquistes » considèrent nos monuments comme voués à leur industrie. Mais nous devions espérer que l'État, dont la mission est de sauvegarder notre domaine historique et artistique, saurait en toute circonstance remplir sa mission, maintenant surtout que son attention a été mainte foi appeleés sur des déprédations imminentes par la Société nationale pour la protection des sites et des monuments. Des promesses avaient été faites et nous devons ici remercier M. le ministre

Hosted by Google

des beaux-arts de son action bienfaisante. Mais cette action ne peut s'étendre à tous les domaines : nous venons de le prouver surabondamment. Si, malgré lui, cet état de choses perdure chez nous, compromettant à jamais notre patrimoine pittoresque et historique, il faut que les simples citoyens, tous les gens de goût, les artistes sachent élever la voix et exiger plus de respect de ceux qui traitent avec indifférence ou mépris ces choses qui nous sont sacrées. Les quelques bribes restantes de ces richesses si nombreuses autrefois en notre pays, nous devons les arracher à l'esprit utilitaire et au vandalisme de notre temps, acharnés à tout détruire.

Je jette ce cri d'alarme, en signalant ce qui va se faire à Courtrai ; à Gand, où l'on médite de « retaper » l'église Saint-Nicolas et où l'on veut détruire la partie renaissance de l'hôtel de ville ; à Marchienne, à La Roche, où les anciennes églises sont menacées de destruction, etc., etc. (chaque jour, des faits nouveaux sont signalés), dans l'espoir qu'il sera entendu de quelques-uns, et qu'ils voudront unir leurs efforts aux nôtres.

L. ABRY.

Hosted by Google

RICHARD STRAUSS[1]

En art, beaucoup de choses peuvent être raisonnées et préparées par le jugement éclairé du penseur, mais il y a un goût, un sentiment du trop et du trop peu qui sont affaire d'instinct, de don héréditaire ou d'éducation foncière. L'élection d'un sujet et de certains procédés, l'architecture générale de l'œuvre, le caractère des lignes principales et des ornements, le contenu obligé du programme, ce qui en doit être exclu, toute l'élaboration première enfin dépend, en grande partie, de l'inconscient accumulé en nous. Quand on a les facultés intellectuelles d'un Richard Strauss, on peut être poussé à traduire artistement des impressions, des phénomènes qui resteront lettre morte pour une foule de contemporains; c'est le danger de toute supériorité, si, en revanche, c'est fréquemment son titre de gloire à venir. Il n'est permis à personne, toutefois, de tenter l'impossible; une place de maniaque attend, aux petites-maisons, qui cherche la quadrature du cercle. Soit! On a voulu y mettre Wagner, et on a certes songé à y envoyer Strauss. Ceci est autre chose, et de tels jugements passent de mode. Beaucoup de gens ne comprennent pas encore la *Burleske*, cette fantaisie délicieuse en sa forme légère et compliquée; mais, dans quelques années, il sera puéril de ne pas en goûter le sel. Il paraît que d'Albert en fait un tourbillon de perles; nous ne l'avons pas entendue interprétée par lui, mais nous avons trouvé son éclat merveilleux sous les doigts de notre ami Sidney

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 mai 1898.

Hosted by Google

Vantyn, et ses associations d'idées nous ont fort diverti. Vraie création de poète sur un fond demi-original. Gageons qu'elle fera fureur avant que Strauss ait des cheveux gris.

Quand, après cet accès de fantaisie, l'auteur émancipé ressentit le besoin de chanter les impressions sombres, joyeuses ou grandioses de son voyage en Italie, il s'éloigna des routes classiques qui auraient fait dévier l'élan de son imagination et il courut aux sentiers fraîchement frayés du poème symphonique, tel que l'avait façonné Liszt.

Il avait un programme, avons-nous dit, et il l'afficha. Chacune des quatre parties (quatre encore, à la Haydn) porta une étiquette destinée à orienter l'intelligence des auditeurs. Comment a-t-on pu lui en faire un grief? Est-il plus répréhensible d'inscrire un titre au-dessus d'une page musicale qu'en tête d'une ode ou d'une élégie? La poésie est plus définie que la musique; pourquoi permettrait-on à celle-là plutôt qu'à celle-ci de déterminer son sujet avant d'entrer en matière? Ne faut-il pas admettre que, si un titre est utile d'une part, il est justifié *partout où il ne peut se deviner?*

Le poème (op. 16) présente d'abord l'indication de son origine : *Aus Italien*, « Retour d'Italie ». La première partie, intitulée : *Auf der Campagna*, « Dans la Campagne romaine », prend l'allure d'une promenade; c'est un andante de conformation assez neuve, où la gaieté du ciel péninsulaire transparaît d'abord agréablement. Les trois principaux thèmes sont comme des impulsions à l'entrain par les ascensions successives de la mélodie et les ports de voix; le quatrième est plus mélancolique en sa ligne descendante, mais il va d'un pas facile. Aux aspects de solitude désolée et pauvre sous un soleil magnificent, l'âme répond par des réactions contradictoires. — La seconde nous transporte *parmi les ruines de Rome;* la trompette sonne, comme pour réveiller les ombres endormies sous les pierres éparses; l'écho seul répond. Un sentiment envahit surtout l'esprit du poète-musicien, celui de la grandeur et d'une majesté colossale; la silhouette de la cité détrônée n'a pas perdu sa royauté. La

Hosted by Google

contemplation mélancolique de ses nobles débris s'exprime en mélodies grandioses et simples à la fois, tandis que l'éclatante, l'imperturbable lumière du soleil, témoin toujours jeune de la puissance antique et de l'écroulement irréparable, rend plus âpre la sensation douloureuse des fragilités humaines. L'éloquence musicale n'a peut-être pas su rendre l'intensité de ces impressions, mais elle tend à les susciter en nous et par la qualité des thèmes et par leurs enchevêtrements et par la prestigieuse utilisation des timbres instrumentaux.

Il est évident aussi que, sans les indications du titre, on errerait singulièrement avant de deviner la situation et les intentions de l'auteur au moment où il composait. Or, précisément, celui-ci n'a pas la prétention de s'être exprimé de façon à ce point concrète qu'il ne doive pas nous renseigner. Son programme littéraire le prouve. Tout ce qu'on a donc le droit de réclamer de son talent, c'est que, nous ayant sollicités à rêver à tel sujet, il ne nous en éloigne point; mais il faut que nous soyons capables de penser et sentir comme lui, cela va de soi. Et voilà comment, si nous nous déclarons en communauté d'idées avec l'auteur de la symphonie libre *Aus Italien*, cela importera peu à quelque autre critique ayant une complexion cérébrale d'un ordre différent.

Jusqu'à la fin de la seconde partie, la musique matériellement pittoresque, les harmonies imitatives ne sont guère intervenues dans les procédés de réalisation; mais, selon toute vraisemblance, la tentation en vint à notre jeune Allemand brusquement baigné de lumière et d'azur, lorsque, *sur les rivages de Sorrente,* il se sentit grisé par les enchantements de la nature; le bercement des flots, les bruits de l'onde et de l'air, la vague mélodie des éléments règlent le rythme de ses thèmes. Pourtant, point de décalque banal, point d'onomatopées enfantines! Une imitation d'allure, rien de plus, comme le chant du cavalier se mesure sur les secousses de sa monture, et celui du marin sur les balancements de son navire A ce degré, le rythme a pour effet de nous induire à l'intuition de l'objet. —

Hosted by Google

Le chant du rameur, que le hautbois développe avec une science toute germanique, est italien en son type primordial; le compositeur le cadence ensuite à sa façon, sous l'influence d'un milieu étrange pour lui et dégageant mainte force latente de son âme.

Enfin, la quatrième partie, l'allegro final, emprunte, pour se donner une couleur très locale, son point de départ à deux chants populaires de Naples, dont les musiciens de « Venise » ont rempli naguère les oreilles bruxelloises. Les motifs s'enroulent, se bigarrent de teintes folles, tournent vertigineusement, et, après un souvenir donné au silence majestueux et inquiétant de la Campagne romaine, contraste total avec les tourbillons de la multitude bruyante et joyeuse, le poème se termine en tarentelle échevelée, quoique d'un rythme un peu recherché, trop brisé, trop peu naturel, selon nous.

Cette œuvre, entachée de détails picturaux et ballonnée d'exubérance juvénile, manque d'équilibre; mais on y entend crépiter la verve d'un esprit enthousiaste et indépendant; on aime à y deviner un écrivain capable de puissantes entreprises et curieusement révolutionnaire. Après la *Burlesque*. où déjà sifflote Till Eulenspiegel, *Aus Italien* est du vrai Strauss, du Strauss encore touffu, exagéré en ses écarts, médiocrement clair, mais brillant, audacieux, enfiévré par l'amour du coloris et portant au firmament son cœur, gonflé d'idéal. On ne l'a guère comprise ainsi, en son temps, cette symphonie à programme annoncé, dévoilé; on n'a vraiment applaudi que la fougue et la maestria du final, où l'on ne pouvait méconnaître que les ressources de l'orchestration sont comme miraculeusement multipliées; mais quand on la reprendra, on aura le plaisir d'y découvrir rétrospectivement l'auteur naissant de *Tod und Verklärung* et de *Zarathustra*.

C'est en mai 1886 que le poème fut commencé; en août, les occupations de Strauss devinrent absorbantes. Il venait d'être nommé chef d'orchestre au théâtre royal de Munich et il débuta par une série d'opéras comiques, *Jean de Paris*, *Cosi fan tutte*, *le Barbier de Bagdad*, du Rossini, du Cornélius, de

Hosted by Google

l'Auber, etc., mêlés au répertoire habituel. Il avait été précédé dans la capitale bavaroise par son ami Ritter, et les deux artistes poursuivaient, côte à côte, leur voyage intellectuel de perfectionnement. Strauss resta, cette fois, à Munich jusqu'au 31 juillet 1889, toujours attaché à la direction du théâtre royal.

Au printemps de 1887, il donna quelques concerts et mit au programme sa fantaisie italienne; nous ne l'avons connue à Bruxelles qu'à la fin de 1891, sous le bâton magistral de M. Joseph Dupont.

Ici se place chronologiquement la sonate (1) pour violon et piano dont nous avons parlé plus haut, composition moins dégagée de la morphologie scolastique que les deux productions précédentes, sauf en sa seconde partie, *Improvisation*, que l'éditeur Aibl a publiée isolément.

Puis vint un nouveau poème symphonique, *Macbeth*, d'après Shakespeare; éclos en 1887, comme la sonate, il fut retravaillé quelques années plus tard, et exécuté à Weimar en 1890. Selon Hermann Bischoff (2), il ne prit pas une aussi haute position dans les concerts allemands que les autres poèmes de Strauss; la figure de l'héroïne écossaise ne se prêtait pas à de somptueux coups de pinceau comme *Don Juan*, par exemple, qui lui avait inspiré, en 1888, des pages extrêmement remarquables et originales. *Macbeth* ne fut édité qu'après son remaniement et parut comme op. 23, tandis que *Don Juan* est inscrit comme op. 20.

Le personnage que le poète Lenau a conçu et qu'a rêvé, après lui, Richard Strauss, n'est le don Juan ni de Molina ni de Molière. Il importe à ceux qui connaissent surtout l'arrogant et aristocratique séducteur du théâtre français, introduit en Allemagne par Mozart, sur le libretto italien de da Ponte, ou le fier damné de Baudelaire, ou l'infernal railleur de Byron, il leur

(1) Nous avons, sous l'impression du style de cette sonate, commis une erreur dans les pages publiées le mois dernier (62 et 65). Elle a suivi *Aus Italien*, mais ici la richesse de l'orchestre a fécondé le travail de l'artiste plus puissamment.

(2) *Musikalische Wochenblatt*, herausgeg. von E.-W. Fritzsch, Leipzig, 1887, p. 227.

Hosted by Google

importe, disons-nous, de dépouiller ces souvenirs obsédants.

Le don Juan allemand est altéré d'une curiosité insatiable à l'égard de l'être féminin.

Il n'est plus question de fierté castillane chez ce grand maniaque; son idée fixe est mélangée de délire ambitieux. La fierté s'est changée en emphase. Un souffle herculéen s'exhale de ses lèvres sensuelles que la distinction impertinente et blasphématoire n'a que rarement plissées, quoique, inévitablement, sa conduite corrompue lui fasse négliger, en sceptique, la morale et le droit, autant que la religion.

« A travers la tourmente de la jouissance, je voudrais, dit-il à don Diego, parcourir le cycle féminin, l'incommensurable cycle des beautés, et mourir d'un baiser, mes lèvres sur la dernière bouche; je voudrais m'élancer, à travers les espaces, partout où fleurit une beauté, m'agenouiller devant chacune, et vaincre, ne fût-ce qu'un instant. »

Il redoute de ne pas accomplir ce rêve érotique et orgueilleux; sa passion ressuscite cependant à chaque objet nouveau, et si elle se connaît, elle ne sait rien du remords. Comme chaque beauté est unique en ce monde, de même aussi l'amour qu'elle fait naître. Et il en appelle à la jeunesse de son cœur pour se multiplier en cette infinie diversité d'adoration.

Mais, vaincu à la fin, il constate l'extinction du désir et de l'espérance en lui, et il meurt sans pouvoir décider s'il est frappé par un éclair vengeur du ciel ou si la flamme d'amour s'est éteinte fatalement, faute d'aliment, en son être épuisé.

Richard Strauss fait passer son poème musical par ces trois phases de la pensée attribuées à don Juan. Un thème de conquête, suivi aussitôt d'une formule descendante en triolets où se peint la légèreté de conscience, forme le préambule et précède les épisodes où trois personnalités féminines se caractérisent et se développent tour à tour.

Ce miroir en raccourci de toute une vie, ce résumé d'une poursuite maladive et philosophique à la fois, chimérique surtout en un sens, est certes chose bien artificielle. On peut

Hosted by Google

la comparer à ces rêves qui semblent si longs pendant le sommeil, nous font revoir tant d'événements, tant de figures, tant de lieux à la file les uns des autres, qu'une portion considérable de nos années y est comprise, alors qu'au réveil, nous nous assurons, avec une surprise extrême, d'avoir dormi quelques minutes seulement.

Est-ce en l'analogie avec ces songes singuliers qu'il faut chercher la légitimation des conceptions musicales à forme sur-intégrale ? Nous voilà loin des unités classiques de temps, de lieu et d'action ! Le temps se réduit à zéro comme dans un calcul algébrique, l'espace se résorbe en un point; du point, il reste une couleur locale, et la pensée se résume en l'atome où convergent tous les rayons d'un univers.

C'est la convention dramatique poussée au plus haut degré d'impressionnisme à force de condensation.

Le poème serait plus logique si l'auteur ne traduisait que ses impressions subjectives vis-à-vis d'un objet rêvé ou existant, dussent ces impressions se concentrer comme en perspective sur une face momentanée de son âme; mais Liszt et Strauss ne l'ont pas entendu de la sorte, pas plus que les Russes; tantôt on écoute leur esprit de spectateur, tantôt on est en présence des individualités objectivées, on les entend elles-mêmes en leurs expressions de joie, de peine, d'émotion quelconque; il y a dialogue, drame, vie complète et multiple; les personnages apparaissent réellement, et nous ne percevons plus la pensée de l'auteur, mais celle même de ceux qu'il chante.

Phénomène étrange que nous ayons assez de souplesse pour suivre ce bizarre va-et-vient, et que nous nous complaisions à ces inconséquences troubles comme un cauchemar !

Le programme de *Don Juan* ne comporte guère que des sentiments et des passions; c'est le vrai domaine de la musique. Strauss a tenté d'y faire vivre un être apte à réaliser les aspirations communes à beaucoup de cœurs humains, de le montrer en sa puissance illusoire, fugitive, et de le mener à sa chute

Hosted by Google

inévitable. Il y a là une curieuse similitude avec les procédés mathématiques et avec la réduction des faits en brèves équations.

La vivacité, la valeur, la tendresse expressive des thèmes, la vigueur de l'orchestration, la simplicité relative des lignes sont en grand progrès sur celles des compositions antérieures; les formules personnelles s'accentuent et l'on discerne le germe des figures qui émerveillent dans les œuvres plus récentes; on prévoit comment Strauss arrivera à la crânerie de Till Eulenspiegel, on entend un motif avant-coureur de la danse divine de Zarathustra. Cette ascension psychologique est, en vérité, intéressante à suivre, et plus on médite les œuvres, plus hautmonte-t-on en intellectualité.

En 1889, l'inspiration devient complètement personnelle; idée et forme naissent en même temps de l'esprit poétique du compositeur; un concept sans vêtement historique, vrai en tous lieux, en tous temps, s'impose à sa rêverie solitaire et mélancolique. Il vit bientôt dramatiquement en son imagination et prend toute l'intensité qui rend profondément humaine et symbolique la conception. Un malade, un moribond gît, en un pauvre réduit, sur sa couche durcie, et tandis que la veilleuse fait trembloter des ombres sur la muraille, il s'endort. Le rêve de sa vie se déroule, son enfance joyeuse, sa jeunesse songeuse, ses luttes, la course à l'idéal incertain, les écrasements de l'insuccès; tout se succède, tout lui démontre l'inerte et funeste résistance du monde à ses aspirations, tout le rejette vaincu sur son lit de souffrance. Il se réveille en contemplant le vide de son milieu; il mesure l'inanité de son immense effort, de son progrès obstiné vers les sommets dorés de lumière et taillés en blocs infranchissables. Il ne conçoit cependant pas la vie sans la lutte avec l'inconnu, lui qui roule aujourd'hui dans l'ombre. Mais au moment où la mort termine son agonie, il a le clair et brusque sentiment de la certitude et de la glorification méritée, la tardive glorification. *Tod und Verklärung*, mort et transfiguration glorieuse, éternel motif de pensées mélancoliques,

Hosted by Google

poème toujours neuf à force d'immensité! Richard Strauss se l'est approprié avec une amplitude magistrale et une émotion cruellement convaincue, s'absorbant tout entier en ce fantôme créé par lui et devenu lui-même à l'heure de l'inspiration.

D'un bout à l'autre de l'œuvre, on sent palpiter la sincérité de l'expression, l'illusion d'une autobiographie, la douleur vraiment ressentie, les sanglots d'une infortune effroyablement éprouvée. Et l'émotion se communique jusqu'aux larmes.

Ce poème, malgré quelques imperfections, est une date dans l'histoire de la musique individualiste; tout l'être intime de Strauss y a marqué son empreinte. Il ne semble pas avoir dû se préoccuper de l'écriture, les sons paraissent combinés d'eux-mêmes, infailliblement assortis, combinés par le mouvement même des idées et des sentiments; les plus étonnantes dissonances viennent aussi justement à point que des accords parfaits; pour peu qu'on soit gagné par la passion inhérente au sujet, on devine presque, on appelle ces associations douloureuses de sonorités inouïes.

Et quand l'esprit, illuminé ineffablement par la vision de la gloire future, se perd en une sensation éthérée de lumière et de douceur, on est préparé à une transformation magique des sentiments. Mais c'est ici que, selon nous, Richard Strauss a fléchi, opinion personnelle que nous n'entendons aucunement imposer. Tandis que l'obscurité remplit l'œil matériel du moribond, la clarté spirituelle a soudainement transfiguré son âme. Cette métamorphose prêtait à une ascension musicale, à une divinisation de cette âme délivrée. Ce n'est pourtant pas de sensations plus éthérées que le musicien nous inonde en terminant son interprétation artistique; il y a un sentiment de déchéance, de dissolution, de diminution plutôt qu'une simplification par la clarté. Cette contradiction avec le titre de la symphonie nous a toujours inquiété.

Une autre source de mécontentement nous venait du poème inscrit en tête de la partition. Il est dû à Alexandre Ritter et remarquablement écrit. Mais nous étions choqué de la vision

Hosted by Google

terminale et il ne nous semblait pas que Strauss eût suivi le poète en sa description. Ritter emporte l'âme du trépassé vers les profondeurs du ciel, et, de ces hauteurs, résonnent à sa rencontre les paroles de vérité. Cela est banalement orthodoxe, mais cela jure avec le réalisme de l'œuvre musicale. Strauss a symbolisé la seule foi du poète qui connaît encore les angoisses du doute et les irritantes répulsions de la foule pour les idées sans domicile officiel, il a symbolisé la foi en l'avenir. Il n'a pas songé à entr'ouvrir le paradis à nos yeux. Il traduit des événements internes, un processus psychique, rien davantage.

Or, il paraît que telle est bien l'exacte position de la question. Seidl nous apprend (1) que le poème de Ritter fut fait après coup et non sans discordance avec les idées de Strauss. Nous avons été heureux de l'apprendre.

C'est couronné d'un nouveau et légitime succès que le jeune capellmeister, quittant Munich, s'en vint avec le même titre prendre la direction musicale de Weimar, où les séjours longs et renouvelés de Liszt lui avaient préparé un milieu artistique et progressif. Il y séjourna du 1er octobre 1889 jusqu'en juin 1894, consacrant sa vie active à l'interprétation des œuvres wagnériennes et accordant aussi tous ses soins aux productions des jeunes compositeurs allemands, maître de lui et maître des autres, sans tyrannie.

(1) *Loc. cit.*, p. 13.

(*La fin au prochain numéro.*) G. JORISSENNE.

Hosted by Google

LA TRADITION DU MOYEN AGE DANS MOLIÈRE.

De tous les auteurs français, Molière est peut-être celui sur lequel on a le plus écrit et le plus ergoté. Sa vie, son génie, sa langue ont été fouillés dans leurs moindres recoins; des revues spéciales lui sont consacrées; les monographies qui le concernent ne se comptent plus; bref, on inventoria son bagage littéraire comme son mobilier. Il n'est pas de mois qui ne voie paraître une interprétation plus ou moins nouvelle de son œuvre; les érudits, en France et à l'étranger, ont sucé cet os médullaire avec un appétit si vorace que la plume tombe de découragement à celui qui, dans un moment d'admiration pour le Contemplateur, ou avec la conviction ingénue de quelque chose d'inédit à en dire, voudrait lui faire l'hommage d'une étude consciencieuse ou même d'un simple panégyrique. Enfin, conséquence inévitable de l'immortalité artistique, son œuvre est devenue, dans le domaine public, un poncif au même titre que le déterminisme et la séparation de l'Église et de l'Etat. Le nom de Molière éveille l'idée d'un personnage en perruque solennelle, qu'on a vu représenté quelque part, sur des couvertures de cahier d'écolier et dans d'inoffensifs ouvrages, dûment expurgés, destinés à la jeunesse studieuse. Les gens qui, dans leur enfance, ont appris leur rudiment par cœur, croient se rappeler une scène entre un certain Vadius et un certain Trissotin. Si, au collège, ils ont lu, sous-main, *Tartufe* et l'*École des femmes*, ils sont à même de citer un passage où il s'agit de sein et de mouchoir, et une phrase dans laquelle il est question de tarte à la crème. Ils se

Hosted by Google

souviennent aussi, pour l'avoir copiée quelques dizaines de fois, durant les heures de pensum, d'une tirade en vers d'un nommé Alceste avec la réponse de son ami. Ajoutez à cela quelques aphorismes grapillés çà et là dans ses comédies, voilà tout ce qu'on parvient à se remémorer des productions du génie le plus national et le plus puissant en son genre de la littérature française.

Toutefois, si, au cours des conversations, on vient à y faire allusion, on est unanime à déclarer, à grand renfort d'épithètes vaguement laudatives, que Molière est un écrivain illustre, le plus célèbre auteur comique des temps modernes. Les dames aiment à faire remarquer que ce joyeux avait une âme triste et rêveuse et que sa femme le trompait (le pauvre homme !). Puis, Molière ayant écrit des comédies, il est de mode de sourire d'un air entendu, comme si l'on se remémorait tout à coup quelque scène profonde, encore que absolument hilarante : « Molière?... grand génie ! » et l'on jette cette exclamation enthousiaste avec l'intonation de ce général du *Monde où l'on s'ennuie*, à qui l'on demande son avis sur la tragédie d'un débutant : « La tragédie !... c'est bon pour le peuple ! »

Au reste, la gloire de tous les classiques a subi cette épreuve. Les « grands hommes », ainsi que les dieux, ont leur crépuscule. Rien de plus concevable, d'ailleurs, que cette indifférence à l'égard de la littérature du XVII^e^ siècle. Parmi les causes qui l'expliquent, il faut ranger, en première ligne, l'esprit réactionnaire du corps enseignant. La plupart de nos professeurs considèrent cette littérature comme l'apogée intellectuel et artistique de la France, en delà duquel tout n'est que préparation, acheminement, et, en deçà, décadence. Seule, elle requiert notre étude et mérite notre admiration; seule, elle réunit toutes les conditions de perfection désirables. Elle ne se présente pas comme un stade dans l'évolution littéraire; elle apparaît comme un aboutissement suprême, une Mecque dans laquelle notre ferveur doit s'agenouiller et s'incliner bien bas, selon le rite prescrit et avec le fanatisme aveugle d'une foi qui ne raisonne pas.

Hosted by Google

Or, un élève de seize ans éprouve une certaine répulsion à lire les classiques, parce qu'il n'est pas apte à les comprendre. Ses sympathies vont de préférence aux auteurs contemporains, plus accessibles à son intelligence et plus conformes à ses goûts que les œuvres du XVII^e^ siècle, d'une inspiration nécessairement spéciale et, surtout, d'un mode d'expression suranné. Au lieu donc de commencer son éducation littéraire par la lecture et l'explication rationnelle des écrivains d'aujourd'hui et, lorsque son intelligence est mûrie et son éclectisme développé, de l'initier insensiblement à la littérature classique, on le lance, dérouté et insuffisamment préparé, dans une étude qui, ne l'intéressant qu'à demi dès l'abord, finit par le rebuter.

En outre, une divergence s'est produite, au point de vue artistique, entre le XVII^e^ siècle, ses habitudes de logique, son amour de l'ordre et de la méthode, et le XIX^e^, épris plutôt de sentiments et de sensations. Le romantisme, avec son vague à l'âme, sa mélancolie et ses désespérances, ses René et ses Obermann; plus tard, les vers de Baudelaire et les romans de Huysmans, préoccupés d'impressions rares et affolés de perversité, discréditèrent la belle ordonnance des œuvres classiques et incitèrent à mépriser les passions raisonnées, les hautes généralisations, la santé intellectuelle et morale des sujets de Louis XIV.

Aujourd'hui qu'une réaction se dessine contre notre littérature maladive et notre nervosisme suraigu, il n'est peut-être pas inopportun de parler de l'écrivain qui allia le plus puissamment la subjectivité géniale au vieil esprit héréditaire de la France. Notre engouement d'antan pour « les nuances qui seules fiancent le rêve au rêve et la flûte au cor » commence à se blaser. On se sent las des ratiocinations sur les thèmes trop connus des princesses moyenâgeuses et chlorotiques qui rêvent en des tours, emmi des lacs de légende où voguent des cygnes hiératiques. Les navrances des troubadours prématurément gâteux, lamentables amoureux transis et cacochymes, pitoyables gratteurs de guitare, ont décidément abusé de notre bonne volonté. Nous sommes excédés des lis de songe,

Hosted by Google

des lotus de mystère, des saintes hystériques qui défaillent dans le flamboiement des verrières. Nous en avons assez de la kaballe, assez du magisme, assez de la neurasthénie, assez des poèmes ténus, des proses quintessenciées et des esthétiques absconses; assez aussi de la langue savoureusement persillée et du « macaque flamboyant ». Le byzantinisme et le mandarinisme actuels, la scolastique poétique à la mode, vont faire place, on le pressent, aux claires et larges conceptions, à l'effort vers les fières synthèses, à la curiosité sympathique de la vie, à la coordination rigoureuse des pensées exprimées en un langage lucide. L'Idée, — M. Paul Adam le remarquait naguère dans le *Mercure de France*, — l'Idée dominera les hommes et vivifiera les œuvres. L'éclosion de l'école naturiste, la préface d'*Aphrodite*, les romans de Paul Adam, d'Octave Mirbeau, de Léon Daudet et de J.-H. Rosny, les belles tentatives d'Élémir Bourges, sont autant de symptômes de l'orientation nouvelle de l'art.

Selon nous, ce mouvement, qui s'affirme de plus en plus, n'est dans son essence que la tradition, enrichie de l'acquis du temps et adaptée aux exigences du moment, de la littérature du XVII[e] siècle, perpétuée jusqu'à nos jours, sans solution de continuité, à travers l'œuvre de Voltaire, de J.-J. Rousseau, de Diderot, de Balzac, de Stendhal, de Flaubert et de Zola (1). Cette littérature classique elle-même ne fut, grâce à certaines circonstances, qu'une efflorescence, particulièrement brillante, de l'esprit français tel qu'il nous apparaît, dans ses manifestations essentielles, tant au moyen âge que dans les temps modernes. L'une des tendances générales de cet esprit est la prédominance accordée à la raison sur les sentiments et les passions. Au moyen âge et, selon M. G. Paris (2), à toutes

(1) Au point de vue dramatique, M. Bernard-Derosne a signalé chez les jeunes un effort, peut-être inconscient, vers la simplicité des comédies classiques (cité par M. J. DU TILLET, dans la *Revue Bleue*, juin 1895). Sur les tendances classiques de la jeune école, lire une intéressante série d'articles sur les jeunes revues, publiée par M. CHARLES MAURRAS, dans la *Revue bleue*, décembre 1893, janvier et février 1894.

(2) G. PARIS, *La poésie du moyen âge*, t. II.

Hosted by Google

les époques de son histoire, cette tendance se révèle dans les essais réitérés de conciliation entre la foi et la raison; à partir de la Renaissance, d'après M. G. Lanson (1), par le conflit acharné de la science et de l'art. Aujourd'hui, cette rivalité n'est pas morte. L'essor de la philosophie positiviste et le prodigieux mouvement scientifique, d'une part, le développement de l'individualisme en littérature, d'autre part, continuent cette lutte. Plus que jamais, l'art et la science cherchent à se fusionner. La science est le gond de notre vie intellectuelle. L'optimisme de Renan voyait en elle la rédemptrice future de la société. M. G. Paris, en de belles et réconfortantes paroles (2), en fait le but unique de tout penseur désintéressé. L'histoire, la critique littéraire, la philologie emploient sa méthode et ses procédés. Elle sert d'assises au réalisme et au naturalisme. Maxime Du Camp, MM. Sully-Prud'homme et René Ghil s'appliquèrent à la fondre avec la poésie. Enfin, son influence s'affirma si prépondérante, que la sottise s'en para. Flaubert caricatura dans le personnage de M. Homais et dans *Bouvard et Pécuchet* le sot engouement qu'elle suscita chez certains individus. Les détracteurs non plus ne lui firent défaut. Faut-il rappeler les récentes discussions que soulevèrent à son propos M. Brunetière et quelques néo-chrétiens?

Molière est la plus haute expression de l'esprit français. Nous découvrons chez lui, comme chez la plupart des écrivains, une curieuse dualité. Historiographe du milieu social où il vécut, il est aussi l'homme de sa race et, partant, l'homme du passé. En lui s'unissent, en une fusion harmonieuse qui constitue peut-être le génie, une puissante originalité individuelle et la synthèse du tempérament de toute une race. L'âme ancestrale, telle qu'elle nous apparaît, éparse dans les œuvres artistiques les plus universelles d'autrefois et permanente dans la masse anonyme du peuple, se révèle comme le facteur latent de son inspiration.

Nous ne reprendrons pas ici la discussion de la critique

(1) G. LANSON, La littérature et la science, *Revue bleue*, 1894.
(2) Dans son discours de réception à l'Académie française.

Hosted by Google

naturelle sur la race, le milieu et le moment. Cependant il est un point qu'on ne peut guère, nous semble-t-il, révoquer en doute : si les artistes en général ne subissent pas nécessairement l'action de leur ambiance, leurs œuvres seront marquées le plus souvent du signe indélébile de la race à laquelle ils appartiennent. Sans doute, ce caractère apparaît à des degrés divers chez des écrivains de même race. Il en est de la *couleur ethnique* d'une œuvre comme de « l'air de famille » qui, dans une même famille, se manifeste avec moins d'intensité chez tel individu que chez tel autre.

L'art est basé sur un fond éternel : la sensibilité humaine ; mais celle-ci variant dans ses manifestations selon les races et les climats, l'art reflétera son ondoiement et sa diversité. Les ressemblances entre les littératures européennes s'expliquent d'abord par l'unité de leur principe générateur, la sensibilité humaine ; ensuite, par l'identité de leur inspiration initiale, le christianisme, et par la participation à une civilisation qui, dans ses grandes lignes, leur est commune. Un roman russe, on l'a déjà remarqué, ne nous déroutera pas outre mesure. Notre âme s'unit, en communion spirituelle, à l'âme des Dostoiewsky et des Tolstoï. Il en sera de même si nous lisons Dickens et G. Elliot. Nous sentons cependant des différences entre leur vision des choses et la nôtre, entre nos tournures d'esprit et nos modes d'expression respectifs. Cette impression première se renouvellera si nous confrontons des œuvres d'écrivains français et étrangers d'une époque antérieure : Byron et Musset, par exemple. Une expérience semblable, faite avec des écrivains plus anciens, encore aboutirait au même résultat : chaque écrivain anglais a sa note originale, mais tous les écrivains anglais, pris dans leur ensemble, nous apparaissent apparentés, ayant tous un « air de famille » qui les distingue des littérateurs français. Rien ne prouve mieux l'idiosyncrasie d'une littérature que les modifications que subit une œuvre *translatée*, comme on disait au moyen âge, dans une langue étrangère. Taine a démontré, en une page de verve éblouissante, l'altération de certaines comédies de Molière traduites par Dryden et Wicherley (1). « Dans Dryden,

(1) H. TAINE, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II. Paris, Hachette, 1863.

Hosted by Google

dit-il (il s'agit de l'*Amphitryon*), l'aventure est salement scandaleuse. Jupiter est un Tartufe. Le roi et le prêtre sont en quelque manière contraints par convenance d'être des hypocrites bien masqués. Jupiter est luxurieux. Il dit tout à Alcmène, devant les suivantes, et le lendemain, quand il sort, elle fait pis que lui, elle s'accroche à lui, elle entre dans des peintures intimes. » Plus loin, parlant de l'Agnès de Molière transportée sur la scène anglaise par Wicherley, dans *l'Épouse campagnarde*, Taine dit : « Wicherley la marie afin de profaner le mariage, lui ôte l'honneur, bien plus la pudeur, bien plus encore la grâce, change sa tendresse naïve en instinct éhonté et en confessions scandaleuses. »

Les Anglais Dryden et Wicherley n'ont pas compris le Français Molière, pas plus que Ducis ne comprit plus tard Shakespeare dont il accommoda le Hamlet au goût français. L'énigmatique prince de Danemark se mue, chez Ducis, en un jouvenceau quelconque qui a des chagrins de famille; il se métamorphose en un être émasculé, en une façon de fantoche pâlot et lamentable qui profère des alexandrins filandreux, fabriqués d'après les recettes de la tragédie classique. Plus de fougue, plus de frénésie ni de sanglots, plus d'épouvantement. Ducis a endigué d'actes rectilignes la passion qui coulait en lave brûlante; il a clôturé de scènes géométriques le puissant et chaotique désordre de l'œuvre shakespearienne. Dans la pénombre tragique où rêve Hamlet, il a laissé tomber un plein-jour clair et glacial. De même, la chanson d'origine étrangère, ainsi que M. Wilmotte l'a remarqué (1), a pris en Wallonnie des allures débraillées qu'elle n'avait pas primitivement. Les détails réalistes et les crudités graveleuses lui ont enlevé cette grâce ailée, cette ingénuité mièvre et attendrie, cette fine gaieté relevée d'un rien de mélancolie, qui lui donnaient un charme tout de naïveté et de distinction. La bergère enrubannée et jolie qui s'évoquait en un paysage de fraîcheur matinale et d'atmosphère vaporeuse, à la Watteau, s'est changée en une pataude, mal lavée et dépoitraillée, mal embouchée et poissarde.

(1) M. WILMOTTE, *Le Wallon*, chap. VI.

Hosted by Google

Nous constatons une transformation analogue dans les contes orientaux que s'appropria le moyen âge français. De simples et courts récits qu'ils étaient originairement, les fabliaux, implantés sur le sol de la Gaule, prirent un tour narquois, une saveur pimentée où l'on ne retrouve plus rien d'oriental. Même remarque pour l'Allemagne qui copia des fabliaux français. Adolphe, en 1315, en mit plusieurs en mauvais vers *élégiaques*. On sait ce que devinrent les épopées françaises traitées par Pulci, Bojardo et l'Arioste, les romans de la Table-Ronde en Flandre. L'Allemand Lamprecht donna à l'*Alexandre* d'Albérich de Besançon un caractère moralisateur. Le *Perceval* de Christian de Troyes, imité par Wolfram von Eschenbach, est conçu dans une note *mystique*. En Espagne, l'archiprêtre de Hita, don Ruiz, écrivit des contes licencieux, à la manière française; mais, dit M. Le Clerc (1), s'il avait été plus familier avec les conteurs français, il aurait pu en tirer des aventures plus gaies que les siennes. Les héros grecs et romains de Corneille et de Racine n'ont de grec et de romain que le nom ; ils parlent et agissent en Français. Musset, dans son théâtre, employa quelques-uns des procédés de Shakespeare; il est néanmoins resté Français par la lucidité de son génie et la limpidité de sa langue.

Remarquons en passant que si le génie de la race agit comme force plastique en s'assimilant et en modelant les idées d'importation étrangère, il agit aussi comme force coercitive et conservatrice. L'influence d'une littérature exotique ne se fait sentir que progressivement, par lentes infiltrations. Exagérée, elle produit un art factice et, comme tel, éphémère. Elle est à la source de toutes les crises de préciosité de la littérature française. Le vieil esprit de la race réagit contre ces intrusions ; il est le contrepoids opposé aux excès de la mode et de l'engouement. Réfractaire aux idées et aux mœurs nouvelles, si son action est souvent nécessaire et, en tout cas, toujours logique, ajoutons cependant qu'elle est parfois bornée. C'est cet esprit qui, à la première représentation d'*Hernani*,

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 84.

Hosted by Google

insurgea les bonzes du classicisme contre les gilets rouges du cénacle romantique. C'est lui (nous en appelons à tout homme qui, autrefois, dans ses heures d'enthousiasme juvénile, brisa, en rhétorique, une lance en faveur de Victor Hugo), c'est lui qui a survécu dans l'âme de plus d'un professeur. Naguère, il souleva la masse des mélodistes contre les avant-gardes de la musique de l'avenir. Récemment, à Paris, les critiques sarcéyens l'invoquèrent contre le théâtre d'Ibsen et de Maeterlinck. En ces occurrences, il joua le rôle de Thomas Diafoirus, du *Malade imaginaire,* duquel son oncle, M. Diafoirus, disait : « Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit son raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang et autres opinions de même farine. »

Il serait toutefois téméraire d'ériger en loi absolue cette perdurance, à travers les âges, du génie de la race. Cet atavisme peut s'affaiblir et même s'effacer complètement dans une époque ou chez un écrivain. Il arrive qu'une âme exotique se substitue parfois à l'âme patriale telle que la conditionnèrent l'instinct ethnique et une longue nationalité. Nous avons parlé plus haut des crises de préciosité de la littérature française, qui se marquèrent par une diminution de l'esprit français. Parmi les écrivains, citons l'Anglais Hamilton, qui se dépouilla de son caractère britannique pour devenir Français du XVIII^e^ siècle, homme du monde, matérialiste, sceptique et spirituel comme un familier du salon de M^me^ Du Deffand. Signalons aussi le prince de Ligne, ce Belge si complètement français d'esprit et de langue.

Il résulte de ce qui précède que des trois grands facteurs de l'œuvre d'art : la race, le milieu et le moment, la race est le plus puissant. L'apport du milieu et du moment dans l'élaboration de l'œuvre d'art consiste en contingences et en modali-

Hosted by Google

tés variables d'époque à époque. L'influence de la race est immuable. Son action se prolonge dans le temps, indéfectiblement pareille. Elle est le lien qui relie le génie d'aujourd'hui au génie d'hier, l'œuvre actuelle à l'œuvre du passé. Nous reconnaissons qu'il est parfois malaisé de la démêler dans une œuvre. Cette influence se manifeste, non sans certains flottements, dans le ton général de l'expression, dans l'optique de l'esprit et la tournure de l'imagination, dans la préférence accordée à tel ordre d'idées et de sentiments. Ses traces ne se composent souvent que de nuances fuyantes et de demi-teintes. Tout d'abord nous les sentons instinctivement, d'une manière confuse, ce sont des sensations vagues ; nous ne les discernons clairement que par une analyse patiente et subtile. M^me^ de Sévigné recommandant, un jour, un procès au président Bellièvre, s'aperçut que son explication manquait de netteté : « Au moins, monsieur, dit-elle, je sais bien l'air, mais j'oublie les paroles. » Disons, afin de rendre notre pensée concrète, qu'en littérature, les idées et les sentiments sont les paroles et que l'esprit de la race est l'air.

Chaque pays a donné le jour à un génie dans l'œuvre duquel il se mire et se reconnaît. L'Angleterre a Shakespeare ; l'Allemagne, Gœthe ; l'Italie, Dante ; la France a Molière.

Molière est l'écrivain national de la France. Corneille et Racine, ses contemporains et dramaturges comme lui, sacrifièrent trop aux servitudes théâtrales de leur temps. Leurs conceptions esthétiques ne comportaient pas cette large sympathie des hommes et des choses, cette curiosité passionnée de la vie belle ou laide, noble ou roturière qui éloignent le libre génie des enclos mesquins des arts poétiques et des traités de rhétorique. Molière appartient à la même famille qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Gœthe et Balzac. De tels génies reflètent à la fois le présent et le passé. L'humanité tout entière revit dans leur œuvre en même temps que l'histoire morale et intellectuelle de leur race. Car leur universalité n'exclut pas leur caractère national. La plupart d'entre eux, en effet, furent incompris de certains étrangers

Hosted by Google

qui leur firent un grief du côté ethnique de leur génie. Voltaire, le pétillant Français, ami de l'ordre et de la logique, bafoua le génie tumultueux de Shakespeare. Les Allemands Lessing et Schlegel furent injustes envers Molière, chez lequel nous trouvons un goût de terroir et une conformité au vieil esprit gaulois qui échappèrent à l'esprit germanique des deux célèbres critiques.

Pour connaître complètement Molière, il importe donc de se demander ce qu'est cet esprit gaulois dont Molière est l'expression la plus haute. Pris dans son acception ordinaire, l'esprit gaulois est cette humeur nationale de la France qui se distingue de l'esprit allemand, anglais ou slave, par un « je ne sais quoi » d'insouciance narquoise et de joie frondeuse à base de grivoiserie ; c'est la réviviscence, aux heures de détente et de liesse, de cette fameuse gaieté du bon vieux temps, si cruelle envers les maris trompés, envers M. le curé et sa servante, si indulgente à la perfidie des femmes et à la roublardise des gars entreprenants. Quand on y fait allusion, nous nous rappelons certains contes égrillards, pailletés de mots drôles ; certains couplets lestement troussés où il s'agit de beuveries sous des tonnelles, d'amours folâtres dans des champs de blé, de Roger Bontemps, cet aimable compère de Margot, cette luronne si souvent mise à mal ; bref, de ces choses qui se disent, avec force œillades et coups de coude expressifs, entre gens qui aiment à rire : paysans godaillant à une noce, ouvriers en goguette, bourgeois débonnaires attablés à un fin souper copieusement arrosé de bourgogne.

Aussi bien la race gauloise nous apparaît-elle, dès l'antiquité, avec cet apanage de qualités légères et de défauts aimables. Au témoignage de Caton et de Diodore de Sicile, les Gaulois étaient loquaces, diserts, prompts à la réplique. « César et Strabon, remarque M. G. Lanson (1), nous font un portrait des Gaulois de leur temps, où certains traits nous permettent de nous reconnaître : le courage bouillant et inconsidéré, le manque de patience et de ténacité, la soudai-

(1) G. LANSON, *Histoire de la littérature française*. Introduction.

Hosted by Google

neté et la mobilité des résolutions, l'amour de la nouveauté, un certain sens pratique, et la pente à se mêler des affaires d'autrui pour la justice, le goût de la parure et de l'ostentation, celui de la parole et de l'éloquence, tout cela est français, si l'on veut, autant que gaulois. » Au moyen âge, dans l'épopée, la propension des Gaulois à rire et à plaisanter se fait jour. Tels ces bons chevaliers du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem*, qui, hébergés par le roi de Constantinople, charment leurs loisirs, après boire, à raconter des vanteries plus effrayantes les unes que les autres. Ces « gabs », ces blagues, dirions-nous aujourd'hui, ne laissent pas d'inquiéter « l'escoute », l'espion de leur hôte. Le pauvre diable, ahuri, hébété de stupéfaction, va rapporter à son maître les conversations étranges des gens d'Occident. Le lendemain, le roi de Constantinople met les chevaliers en demeure d'accomplir leurs gasconnades. Il ne fallut rien moins que l'intervention divine pour tirer d'embarras les malheureux plaisants. Même parmi les austérités et les âpretés de la *Chanson de Roland* s'est glissé un élément comique, l'épisode de Ganelon livré aux garçons de cuisine. Dans *Aliscans* figure, au milieu des aventures les plus tragiques, le personnage célèbre de « Renouart au tinel ». C'est une façon d'Hercule sauvage, tout en mâchoires et en bisceps; un Caliban en gaieté, barbouillé de sang et de sauce; un Roland frénétique dont le corps s'est développé trop vite aux dépens du cerveau. Grand « destrancheur » d'hommes et de gigots, son bras, armé d'une poutre de quinze pieds de long, s'élève et s'abaisse dans les combats, à l'instar d'un marteau-pilon, échinant et broyant les Sarrasins. Dans son estomac insatiable, véritable tonneau des Danaïdes, s'engloutissent effrayamment des muids de vin et des quartiers de viande, de quoi nourrir un régiment. Ce géant gambadant et lunatique a des accès de joie qui terrifient et des élans de colère qui le poussent en avant, tête baissée, comme un sanglier, à travers les obstacles et les mêlées; il a des démonstrations d'amitié qui tuent et des embrassades qui étouffent. Un jour, dans une cuisine, il se querelle avec des marmitons; pris tout à coup de fureur, il « crève la cervelle » au maître-queux

Hosted by Google

et jette trois cuisiniers dans des chaudières d'eau bouillante. Un autre jour, une bande de pages le poursuivaient de leurs huées; un flux de sang lui monte à la tête; il voit rouge, il happe l'un d'eux par le bras, le fait tourner comme une fronde et le lance contre un pilier :

» Li cuer (*le cœur*) li ront (*lui rompt*), et se li fist crever
» Et de la testé en deux les iex (*les yeux*). »

Passant, d'aventure, dans une forêt, il a la fantaisie de déraciner un arbre pour s'en faire une massue. Le bûcheron proteste. Renouart saisit l'impudent, le lance contre un chêne et lui » fait traîner les boyaux ». Une autre fois, dans un couvent, Renouart vide d'un trait, comme on humerait un œuf, un grand pot de vin. Le sommelier se permet de trouver le procédé peu délicat. Renouart l'attire brusquement à lui, le » heurte » contre une colonne et lui fait voler les yeux de la tête, » andoi li oiel li sont dou cief volé ».

Dans les *Enfances Vivien*, où nous le retrouvons, Renouart veut tuer son précepteur qui lui enseigne des doctrines attentatoires à la religion.

Notez bien que l'auteur, en intercalant ces épisodes dans son récit, a l'intention de nous égayer : ce sont les intermèdes comiques de l'épopée.

Écoutez encore les plaisanteries de Doon, qui vient d'écorcher la tête de son ennemi Hermant :

» Qu'est cheu? (*qu'est-ce?*) sire Hermant, où avez-vous esté?
» Vos resemblés moton que on ait écorché.
. . . . . .
. . . . . » Vos estes couronnés
» Com un prestre nouviax (*nouveau*), et si s'en savez grez
» A evesque qui soit, grant honour i avez
» Quand rouge caperon en vo teste portés » (1).

Ce comique énorme, qui naît de scènes de salle de dissection et de chambre de torture, est fréquent dans la littérature française du moyen âge. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le courant de notre travail. Le Gaulois est impitoyable. La

(1) Cité par L. GAUTHIER dans les *Épopées*, t. I.

Hosted by Google

douleur, semble-t-il, le laisse indifférent quand elle ne l'égaie pas. Il éclate de rire devant les misères et les tristesses humaines, là où le cœur devrait plutôt se gonfler de pitié. On sait combien le comique de Molière implique d'amertume et de cruauté, avec quelles délices il se complaît dans le détail des infirmités humaines et des misères de notre nature. Autant que la souffrance, le respect paraît étranger au Gaulois. Il se montre insolent et trivial dans les circonstances les plus solennelles et devant les choses les moins risibles. Ni le rang, ni les dignités ne lui en imposent, il a des familiarités risquées avec le pouvoir et fait des gamineries à la puissance. Enfant terrible, il poursuit de ses moqueries la morgue prétentieuse des gens en place, le pédantisme en bonnet, la suffisance du fat en carrosse, la sotte vanité des gens titrés, la gloriole des parvenus de toutes catégories. Il raille tout et tous, les autres et lui-même. Le rire goguenard lui est aussi naturel que la mélancolie rêveuse aux Allemands et le spleen aux Anglais.

Ce sens du ridicule a pour principe le gros bon sens, l'absence de passions fortes, l'optique spéciale sous laquelle des Sancho Pança, qui seraient nés en Gaule, voient la réalité. Cependant cette raison terre à terre, si elle est incisive et plaisante, est absolument incapable de s'élever. Elle rampe, elle se trouve à l'aise dans le train-train journalier de la vie. Elle est myope et bornée. Les hautes idées, les innovations hardies, les conceptions généreuses, les enthousiasmes les plus nobles et les plus désintéressés lui sont inaccessibles. Elle rapetisse la religion, rabaisse la morale, suborne l'idéal, fait litière de toute pudeur et de toute retenue. Elle pollue de sa brutalité et de sa polissonnerie les sentiments les plus exquis. Le Gaulois a toutes les grossièretés, le cynisme et le sans-gêne, le débraillé d'un homme foncièrement honnête, mais d'une distinction intellectuelle médiocre et d'une éducation embryonnaire. C'est ce qui explique que certaines âmes aristocratiques, comme Lamartine et Renan, tiennent en une secrète aversion sa jovialité vulgaire, sa sensibilité toute en dehors et son plat dévergondage.

Hosted by Google

Toutefois, ses défauts se rachètent par une grande qualité : sa robuste santé. Tandis que nombre d'esprits cultivés et trop subtils se délayent dans des raffinements de pensée et de rêve, l'esprit gaulois conserve sa vive allure. Sa sève est grossière, mais elle est forte et saine. Sa bonne humeur le sauve de l'immoralité. Il fut parfois un antidote salutaire aux déviations qui, à certaines époques, détournèrent la littérature française des voies où la maintenait son génie. Sous Henri III, il réagit contre les niaiseries sentimentales et bucoliques des Remy Belleau, des Jodelle, des Desportes et des Bertaut. Ce fut le Gaulois Rabelais, l'ami de *Nature* et *Raison*, qui contribua le plus à anéantir la scolastique et à endiguer le courant humaniste qui allait emporter le génie clair et la langue lucide de la France. Quand, au XVII^e^ siècle, le jargon des précieuses envahit les salons et les ruelles, l'esprit gaulois trouva son vengeur dans Molière. Au XVIII^e^ siècle, Voltaire en fut le champion le plus brillant. Dans notre XIX^e^ siècle, parmi les exagérations du sous-romantisme, Alfred de Musset se réclama du vieil esprit qui inspira Mathurin Régnier et Molière. Enfin, si aujourd'hui nous sommes un peu plus libres et plus tolérants qu'autrefois, nous le devons à l'âme vaillante et joyeuse, au génie sain et robuste de la France.

« Je suis, disait Rabelais, moyennant un peu de pantagruélisme (vous entendez que c'est certaine gaieté d'esperit conficte en mépris des choses fortuites), sain et dégourd, prest à boire si voulez. » Ceci peut s'appliquer à l'esprit gaulois tout entier. Lui aussi possède, à un haut degré, cette « gaieté d'esprit » qui nous fait envisager les hommes sur leurs plus beaux côtés et les choses sous leur meilleur jour. Sans une éclaircie de joie et une détente des pensées graves et sérieuses, sans une échappée, de temps en temps, dans la fantaisie et l'insouciance, la vie ne serait-elle pas bien morne et bien maussade? L'esprit gaulois, considéré dans ce qu'il a de meilleur, est un sourire gouailleur dans l'adversité; c'est la chanson sur les lèvres du soldat qui va à la mort, le couplet qui court les rues dans les périodes d'oppression, le geste narquois devant la misère, le bon mot qui relève le courage abattu; c'est le triomphe du

Hosted by Google

naturel sur l'artificiel, de la vérité et de la sincérité sur le faux et le factice.

Il faut presque du courage aujourd'hui pour parler favorablement de la gaieté et du rire. En cette fin du XIX^e^ siècle, nous sommes si sérieux et si gourmés! La redingote et la myopie sont fort bien portées; la dispepsie et l'économie politique constituent la suprême élégance; il est du dernier distingué d'avoir une raie dans la nuque et des lassitudes d'être. Mais rire, non, on ne veut pas, on ne peut pas rire! Et pourtant le rire a du bon. On peut rire et être intelligent et même sensible. Le rire est la poésie des cœurs simples, des âmes allègres et des esprits droits. Tantôt délicat et fin, atténué de mélancolie ainsi qu'un regard de vierge, il s'éveille pareil à une aube lucide, parmi les parfums des fleurs, les chants des oiseaux et la fraîcheur des rosées; ou léger, ailé, bruissant mélodieusement, il voltige comme les abeilles d'or sur les lèvres de Platon, dans l'or fluide des matinées ensoleillées. Il se nomme alors le sourire. Tantôt puissant et sonore, il éclate et roule dans la gloire des midis, rire irréfrénable des dieux d'Homère, divine allégresse du monde, joie profonde de la nature, ivre de lumière comme d'un vin généreux et fort; liesse énorme et tapageuse des kermesses de Teniers et des beuveries de Rabelais, dans le fracas des pots qu'on brise et le ruissellement des tonnes qu'on débonde. Alors il est le rire, le rire épanoui, fils des sympathies viriles, expression des énergies fécondes, épanchement du bonheur de vivre.

En France, les défauts que nous venons de signaler sont endémiques et les qualités qui les compensent y sont permanentes. Leur fusion constitue le caractère national. Elle dota le pays d'une littérature spéciale qui coexista avec les autres genres et leur survécut. Nous donnerons à cette littérature le nom de *littérature gauloise*. L'épopée, le lyrisme, la poésie didactique passèrent par des périodes de splendeur et de décadence; ils exprimèrent des états particuliers et passagers de l'âme française. Le théâtre et le genre oratoire changèrent d'aspect selon les circonstances. L'esprit gaulois, outre qu'il eut une littérature à part, pénétra aussi les autres genres.

Hosted by Google

Cette littérature, inspirée directement de lui et dans laquelle apparaissent ses traits les plus caractéristiques, est celle des fabliaux et des farces du moyen âge, des nouvelles du XVI^e^ siècle, du théâtre comique de la Renaissance et du commencement du XVII^e^ siècle, de ces bagatelles poétiques — chansons à boire, couplets gaillards, dialogues comiques, etc., — qui fleurirent à toutes les époques de la littérature française. Parmi les personnalités les plus célèbres qui illustrèrent ce genre gaulois, il faut citer Rabelais, Molière, Voltaire et Béranger. Aujourd'hui encore, de joyeux conteurs et des auteurs dramatiques, comme Labiche, Armand Sylvestre et G. Courteline, perpétuent, avec des mérites divers, sa tradition et sont inspirés de lui. Le roman flatuleux de Zola, *la Terre*, n'est-il pas, malgré son étiquette de naturaliste, une œuvre purement gauloise?

L'influence de l'esprit gaulois ne se borne pas aux histoires de haute graisse et aux fantaisies comiques. Elle agit dans un domaine autrement vaste et elle a produit autre chose que des « gauloiseries ». L'esprit gaulois se modifia en s'affinant et devint ce qu'on appelle l'esprit français. Ce dernier est l'esprit gaulois à sa troisième puissance. Taine, à notre sens, n'a pas suffisamment distingué ce double caractère de l'esprit gaulois. Il lui assigne, comme caractéristiques, une propension spéciale au rire, la bonne humeur continue, l'oubli constant de la moralité, le sens du ridicule toujours en éveil, la délicatesse dans l'expression, le juste milieu dans les passions et les idées (1). N'y a-t-il pas confusion ici entre les attributs propres à l'esprit gaulois proprement dit et les attributs spéciaux de l'esprit français, tel que Nisard l'entend (2)? Certes, l'esprit gaulois, au moyen âge, sa période de splendeur, et aujourd'hui encore, se distingue par son insouciance à l'égard de la

(1) H. TAINE, *La Fontaine et ses fables*.

(2) NISARD, *Histoire de la littérature française*. Dans cet ouvrage, Nisard, qui, quoi qu'on dise, a écrit des choses très justes et très originales sur la littérature française, a finement analysé ce qu'il entend par esprit français. A lire aussi une brochure de M. van Hamel dont nous n'avons pu prendre, malheureusement, qu'une connaissance incomplète.

Hosted by Google

morale, sa causticité et sa bonne humeur; mais n'est-ce pas exagérer que de lui donner la discrétion dans l'émotion, la sobriété du « faire », la légèreté de la touche? Ces qualités de finesse et de bon goût, il les a gagnées plus tard, au XVII[e] siècle, au cours de l'évolution littéraire. Il importe donc d'établir une démarcation entre l'esprit gaulois et l'esprit français, de faire ressortir les nuances qui les différencient. L'esprit français est, si j'ose ainsi m'exprimer, l'esprit gaulois qui s'est dépouillé du vieil homme. Il a jeté ses défauts pour garder ses qualités et les perfectionner. L'esprit français est un fils civilisé de l'esprit gaulois. Il est d'une sève moins grossière et d'une santé moins haute en couleur que son père; mais il a des mœurs plus aristocratiques et des manières plus policées, moins de sang mais plus de nerfs, moins de chair mais un cerveau plus développé. Cette métaphore serait juste si elle n'impliquait une idée de distinction trop précise et une idée de succession absolue dans le temps. Disons plutôt que le large fleuve de l'esprit gaulois s'est divisé en deux bras; le le premier a été canalisé, c'est l'esprit français; le second a continué à rouler ses ondes en liberté, c'est, en prenant ce terme dans son acception courante, l'esprit gaulois. Celui-ci existe encore dans son intégralité, comme le prouvent le caractère du peuple français et tant de thèmes littéraires et d'expressions populaires que nous a transmis le moyen âge.

Voici comment nous nous expliquons le développement de l'esprit gaulois en esprit français. Ce qui distingue la littérature française des littératures étrangères c'est — faut-il le rappeler? — l'instinct de l'analyse, le goût de la psychologie, le besoin de logique dans les idées et de clarté dans la langue; c'est, enfin et surtout, la sociabilité (1). Ces qualités lui appartiennent en propre; elles ressortent de l'examen de ses productions considérées dans leur ensemble. L'instinct de l'analyse et le goût de la psychologie furent érigés en principes par Descartes et appliqués — avec quel bonheur, on le sait

(1) Voir la préface que M. GASTON PARIS a mise en tête de l'*Histoire de la littérature française depuis ses origines jusqu'à* 1900, publiée sous la direction de M. PETIT DE JULLEVILLE

Hosted by Google

— par Corneille, Racine, Molière, La Bruyère, etc., et par la pléiade des romanciers, depuis Mme de La Fayette jusqu'à M. Paul Bourget. Le besoin de logique dans les idées, et conséquemment de clarté dans la langue, se manifeste par l'importance que tout écrivain français accorde à la forme et à l'économie d'un ouvrage ou même d'un court poème. Racine estimait qu'une tragédie était à peu près terminée quand il en avait fini le plan. La moindre des fables de La Fontaine, les caractères de La Bruyère sont construits d'après un canevas mûrement étudié et savamment coordonné dans ses parties. A ce point de vue, parmi les œuvres contemporaines, les nouvelles de Mérimée, *Madame Bovary* et *Salammbô* de Flaubert sont des modèles, ainsi que les poèmes de Leconte de l'Isle, les sonnets de J.-M. de Hérédia et les productions de l'école parnassienne en général. Si la poésie de la jeune école, d'un charme si pénétrant et si subtil, ne jouit pas du succès qu'elle mérite et périclite de jour en jour, c'est précisément parce que, très souvent, elle manque de cohérence et de clarté. Elle s'est heurtée au tempérament national. Certains auteurs étrangers furent pour la même raison, incompris en France. On connaît les boutades stupéfiantes de Voltaire contre Shakespeare. Voltaire essaya de s'en disculper, par après, dans une lettre adressée à Horace Walpoole, l'un des fils du célèbre homme d'État anglais. Ses excuses sont curieuses. « C'est une belle nature, dit-il, en parlant de Shakespeare, mais bien sauvage ; *nulle régularité*, nulle bienséance, *nul art*, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le *chaos* de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière. » Les critiques français qui regimbent contre le théâtre norvégien et la philosophie de Nietzsche raisonnent à peu près de la même façon. Tout cela, d'après eux, manque de bon goût, d'ordre et de clarté : c'est le chaos. Nous n'insisterons pas sur la pureté de la langue qu'exigent de l'écrivain les admirateurs de Racine, de Beaumarchais, de Voltaire et les lecteurs de Flaubert et d'Anatole France (1).

(1) Nous extrayons ce passage d'une lettre de TAINE publiée par la *Revue wallonne* (mars 1893) : « Pour Conscience, je l'ai lu et j'avoue que je trouve son

Hosted by Google

Quant à la sociabilité de la littérature française, nous ne pouvons que renvoyer au beau travail de M. Brunetière sur cette question (1). M. Brunetière, reprenant et développant une idée de Nisard, établit que le caractère essentiel de la littérature française est la sociabilité : « Personne en France, dit-il, n'a écrit qu'en vue de la société, sans jamais séparer l'expression de sa pensée de la considération du public auquel il s'adressait, ni par conséquent l'art d'écrire de celui de plaire, de persuader et de convaincre. »

Toutes ces qualités d'ordre, de logique, de clarté, de sociabilité ne sont pas nées spontanément au XVII^e siècle, ainsi que plusieurs critiques semblent le croire. Elles sont un affinement de *vertus* propres à la race gauloise, vertus qu'on retrouve dans la littérature primesautière du moyen âge. Elles se développèrent naturellement, suivant une évolution favorisée par certaines circonstances heureuses.

Ces vertus de la race gauloise sont l'humeur satirique, la passion du vrai se manifestant dans la prépondérance accordée aux idées sur les sentiments ; le bon sens, le naturel.

L'humeur satirique du moyen âge, qui impliquait le sens de l'observation, et la passion du vrai, qui produisit l'instinct de la recherche, de l'analyse, aboutirent au *goût de la psychologie*, cette gloire et cette caractéristique de la littérature française, ainsi qu'au souci de l'exposition, de la démonstration, de la discussion et, par conséquent, de la *sociabilité*. Du bon sens résultèrent la crainte de l'exagération, le terre-à-terre et, à un degré plus haut, *la mesure dans les idées*. Ces qualités eurent pour corollaires le *besoin de logique*, l'*amour des idées claires*, et, par suite, *la pureté et la précision de la langue*.

talent médiocre. Peut-être suis-je gâté là-dessus par les habitudes parisiennes; ce que nous entendons par le style me semble manquer partout, dans toutes les proses contemporaines, excepté en Angleterre, en France, et chez le Russe Tourgueneff. » Et plus loin : « L'ouvrage est excellent, il est bien documenté, plein de sympathies généreuses, parfois éloquent. Mais, à nos yeux de Parisiens, il est emphatique, taché de vulgarités et *mal écrit*. Pardonnez-nous cette sensibilité excessive et ce raffinement littéraire; si vous en êtes exempt, c'est peut-être tant mieux pour vous. »

(1) F. BRUNETIÈRE, *Études critiques*, 5^e série.

Hosted by Google

Nous nous proposons d'étudier la tradition de l'esprit gaulois dans l'œuvre de Molière, ce génie si gaulois, le plus gaulois après Rabelais, qui, lui, le fut avec une puissance géniale, mais aussi avec intempérance. Nous tâcherons de l'analyser dans son essence et dans ses manifestations. Comme nous l'avons vu plus haut, il y a eu France toute une littérature qui traverse les siècles, toujours semblable à elle-même parce qu'elle part d'une inspiration immuable. Molière fut l'expression suprême de cette inspiration et son œuvre synthétisa cette littérature. Notre intention n'est pas de rechercher s'il a connu et imité directement les œuvres du moyen âge. Ce travail a été fait (1). Notre but est de montrer en quoi il est resté, inconsciemment, par la seule influence héréditaire de sa race, fidèle à l'esprit gaulois exprimé dans une littérature spéciale. C'est plutôt la psychologie de son génie que l'histoire et la critique de ses œuvres qui nous intéressera. Nous essayerons de montrer, par l'exposé des analogies de penser et de dire entre Molière et ses ancêtres gaulois, un des aspects les plus curieux du génie du grand comique.

(*A suivre.*) ALFRED DUCHESNE.

(1) Citons spécialement parmi les critiques qui se sont occupés de ces recherches : WILKE, *Ce que Molière doit aux anciens poètes français*. Lauban, 1880; MAHRENHOLZ, *Moliere's Leben und Werke* (Französische Studien, 1881); V. LE CLERC, *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII; GENIN, dans son édition de PATHELIN; FOURNEL, *Le théâtre au XVI^e^ siècle*, *La comédie* et *Les contemporains de Molière*; LENIENT, *La satire en France au moyen âge* et *La satire en France au XVI^e^ siècle*; CH. AUBERTIN, *Histoire de la langue et de la littérature française au moyen âge*; PETIT DE JULLEVILLE, dans ses ouvrages sur le théâtre français au moyen âge; G. LARROUMET, *Études d'histoire et de littératures dramatiques*; DESPOIS dans sa belle édition des œuvres de Molière.

Hosted by Google

LES TRIBUNAUX ÉGYPTIENS[1]

L'année 1883 allait à sa fin, et l'installation des tribunaux, annoncée depuis notre arrivée, qui remontait à sept mois, n'avait pas encore eu lieu.

Le bruit courut même qu'on ne les installerait pas et qu'on allait rembourser nos contrats, quand tout à coup une activité extraordinaire fut déployée. Le palais de justice fut approprié, des nominations faites en toute hâte, et le 30 décembre parut un décret annonçant l'inauguration des tribunaux pour le lendemain.

Fakri avait eu le pressentiment du danger : cinq jours plus tard, le ministère Chérif devait tomber, et si l'établissement de la justice indigène n'avait pas été un fait accompli, Nubar-Pacha, qui lui succéda au pouvoir, n'aurait pas manqué de l'empêcher, par complaisance pour l'Angleterre et parce que ce n'était pas son œuvre.

***

Le lendemain, nous fûmes convoqués au palais d'Abdine pour la prestation du serment des membres de la cour. Tous les magistrats de la basse Égypte se trouvaient présents. Ceux de la haute Égypte, à l'exception des Belges, n'avaient pas encore été désignés. Les nominations, pour la plupart, ne remontaient qu'à quelques jours; bon nombre dataient de la nuit même. Fakri avait travaillé avec le Khédive jusque 2 heures du matin pour arrêter certains noms. Cet empressement, qui avait nécessité des convocations tout à fait inattendues, avait provoqué des incidents assez plaisants. Chacun voulant avoir une stambouline neuve pour la cérémonie,

[1]) Extrait du *Caire et la justice internationale en Égypte*, par M. E. Minnaert, qui paraîtra prochainement chez M. P. Weissenbruch, à Bruxelles.

Hosted by Google

ç'avait été dans les magasins de confection une course échevelée, et comme il avait fallu prendre les premières venues, bien des gens avaient l'air de porter l'habit des autres.

Le procureur général sir Benson Maxwel entra bientôt avec Fakri.

« Sont-ils tous là? me dit-il.

— Tous, c'est difficile à dire, mais il y en a beaucoup tout de même.

— Pourvu qu'on ne nous fasse pas trop attendre. Chez nous, en Angleterre, quand on dit 9 heures, c'est 9 heures, mais ici, c'est souvent 10 1/2 heures. »

Le fait est qu'il était près de 10 1/2 heures quand on vint annoncer que Son Altesse nous attendait.

On appela d'abord la cour et on pria les tribunaux de suivre. Monseigneur était debout à l'extrémité de la salle. Fakri s'approcha de lui, lui dit quelques mots à voix basse et on fit l'appel des noms. Le procureur général fut appelé le premier : « Monseigneur, dit-il d'une voix ferme, en étendant la main, je jure de remplir fidèlement et consciencieusement les devoirs de ma charge. » Puis ce fut le tour du président et des conseillers qui prêtèrent serment en français ou en arabe, suivant qu'ils étaient étrangers ou indigènes. Quand tout fut terminé, Son Altesse lut un petit discours en arabe dans lequel il disait en substance: « que les bases de la prospérité et du développement du bien-être d'un peuple résident dans une bonne administration de la justice et dans une sage application des lois; qu'il était heureux de pouvoir confier cette œuvre à des hommes ayant conscience de leur devoir; ne craignant ni reproche ni critique, mettant l'intérêt général au-dessus de l'intérêt particulier, et qu'il priait la Providence de couronner de succès l'entreprise à laquelle ils allaient se dévouer. »

Sur ce, le café fut versé, Monseigneur se retira, et Fakri, qui venait de fonder les tribunaux indigènes, arrivant à nous, la figure triomphante: « Maintenant, dit-il, allons à notre maison, la cour va recevoir le serment des tribunaux. » Et il ouvrit la marche pour se rendre au palais de justice.

Hosted by Google

Je fis la route avec sir Benson, qui me donna un nouvel échantillon de son originalité britannique. Ne connaissant pas bien le chemin, nous nous étions égarés dans une petite cour légèrement en contre-bas d'une terrasse où des ouvriers étaient occupés à réparer les marches qui donnaient accès de l'une vers l'autre. Je ne veux pas déranger ces fainéants, dit-il. Et prenant son élan, le voilà d'un saut sur la terrasse. Puis d'un air crâne : « J'ai voulu montrer à ces Arabes quelle est la souplesse d'un Anglais de soixante-dix ans. » Le fait est que c'était un joli saut.

Nous trouvâmes bientôt la grande salle de l'assemblée générale et, relevant son nez de perroquet : « Les voici, allons au fond. »

Fakri, déjà installé, nous attendait. La formalité du serment fut rapidement terminée et le ministre, prenant la parole : « Son Altesse le Khédive, confiante dans votre dévouement, votre capacité et votre honorabilité, vous a chargés de la mission de rendre la justice en Son nom.

« Vous savez en quoi cela consiste : Tenir la balance égale entre les justiciables ; faire respecter les droits de chacun ; protéger l'opprimé contre l'oppresseur, sans distinction entre le riche et le pauvre, entre le fort et le faible, sans distinction sociale en un mot.

« Au nom de Son Altesse le Khédive, je déclare la cour et les tribunaux installés à partir de ce jour. »

L'œuvre était édifiée, mise désormais à l'abri de l'avidité anglaise, qui pouvait encore l'entraver dans une certaine mesure, mais non la détruire, et nous nous séparâmes heureux d'avoir aidé à consacrer le dernier monument qui assurât encore un simulacre d'indépendance à l'Égypte.

L'après-midi, il y eut réunion au ministère. Tout le monde accourut pour congratuler le ministre. Il était radieux. Assis devant son bureau, il parlait avec nous familièrement comme avec des collègues. « Ah ! messieurs, disait-il, quel bien nous allons réaliser ensemble ! Je compte sur votre zèle, vous pouvez compter sur mon dévouement. »

Hélas ! en Égypte on vit sur une terre mouvante. Ces illusions devaient être courtes.

Hosted by Google

La nouvelle de la retraite de Chérif-Pacha éclata comme un coup de foudre. Le chef du cabinet égyptien, d'accord avec ses collègues, venait d'écrire à Londres qu'il ne pouvait souscrire à l'abandon du Soudan, qu'exigeait alors l'Angleterre ; que cette province avait été donnée à l'Égypte par la Turquie et que c'était à cette dernière à faire cette cession si elle lui convenait.

Cette fière déclaration provoqua sa chute. Les Anglais appelèrent Nubar à la présidence du conseil. « C'est pour le moment la meilleure tête de l'Égypte, me dit sir Benson. — Au point de vue britannique ? — Non, au point de vue général. Puissiez-vous être bon prophète ! »

. . . . . .

Les tribunaux, inaugurés le 31 décembre 1883, ne commencèrent leurs travaux que le 1er février suivant.

Ajoutons cependant que les tribunaux de la basse Égypte seuls entrèrent en fonctions et non ceux de la haute Égypte, qui ne furent jamais installés. Les magistrats belges engagés pour ces tribunaux touchèrent leurs appointements, eurent le droit de vivre en rentiers au Caire et ne virent jamais l'ombre de leur résidence. De ce nombre étaient Drieghe, Blariaux, Morel et le Hollandais Dutry, respectivement conseillers et juges à Siouth et à Beni-Suef.

La première séance de la cour ne manqua pas d'une certaine solennité.

La réunion était plénière; la salle comble, un grand nombre de notabilités égyptiennes étaient présentes.

Après la remise de quelques affaires, on se retira dans la salle des assemblées générales et là les présentations furent faites. On apprit à se connaître.

Le président de la cour était un homme charmant, un Albanais du nom de Yousri-Pacha. Il n'était pas magistrat, mais possédait toutes les qualités aimables qui font chérir celui qui préside : du tact, du savoir-vivre, beaucoup d'affabilité et une distinction de manières qui en imposait à tous ceux qui l'approchaient.

Il était de ceux dont Fakri pouvait dire : Je n'ai pas

Hosted by Google

nommé de jurisconsultes, il n'y en a pas, mais j'ai nommé d'honnêtes gens, sur l'intégrité et le bon sens desquels je peux compter.

Les conseillers indigènes lui ressemblaient. C'étaient d'anciens grands fonctionnaires, peu au courant des codes nouveaux, mais expérimentés, parlant couramment le français, connaissant bien les usages et les traditions du pays. Il n'y avait parmi eux que deux docteurs en droit. Cela avait un peu le caractère de nos cours militaires, où siègent des officiers supérieurs à côté d'un président et d'un auditeur, qui veillent au respect de la loi. C'était la mission confiée aux magistrats européens.

Dans les premiers temps, les choses marchèrent à souhait. L'esprit de Fakri soufflait sur ses juges. Tous montraient du zèle et beaucoup de bon vouloir.

La procédure était, du reste, peu compliquée. Comme il n'y avait ni jury ni tribunaux de commerce, les tribunaux ordinaires étaient compétents pour tout juger, et n'avaient pas de conflits de juridiction à démêler. Les arrêts et les jugements portaient simplement : statuant, sans dire s'il s'agissait de matière pénale, civile ou consulaire.

Les seuls cas où il pût s'agir d'incompétence étaient ceux qui se rapportaient aux matières dévolues au cadi, et qui comprenaient tout le statut personnel, aux matières relatives à la dette publique et à la nationalité des parties, ainsi qu'à celles qui touchaient au ressort et à l'importance du litige. Mais les trois premiers cas, où l'incompétence pouvait être proposée en tout état de cause et même prononcée d'office, ne se présentaient jamais, et pour les deux autres l'exception devait être proposée avant tout débat, sinon le juge saisi restait saisi.

Les plaideurs se déclaraient fort satisfaits de ce système, incontestablement supérieur au nôtre, où de pauvres diables cherchent souvent une année entière après leur juge, et finalement se trouvent obligés de le demander à la cour de cassation, qui fait tout recommencer. Cela peut être intéressant pour les avocats, les avoués et les magistrats, mais le client qui doit payer les frais de cette course au juge n'est pas précisé-

Hosted by Google

ment aux anges, sans compter que le fond du procès, qui seul lui importe, ne se décide pas.

Ajoutons que les codes, mis en harmonie avec la dernière jurisprudence, étaient admirablement rédigés, dans un style simple et précis, qui ne pouvait donner lieu à équivoque.

En Égypte, heureusement où malheureusement, il n'y a pas de Chambres législatives. Les lois, au lieu d'être faites par des politiciens incapables et ignorants du droit, sont l'œuvre d'hommes spéciaux dont c'est la mission et qui n'ont en vue que le bien général.

Au surplus, quand un texte donnait lieu à controverse, il était signalé à l'attention du ministre de la justice, qui en ordonnait l'examen. S'il y avait opportunité à le faire, il était modifié par un simple arrêté khédivial qui en fixait le sens. C'était encore une supériorité sur notre système belge, où les lois bien ou mal faites restent néanmoins en vigueur, quittes à être tiraillées dans tous les sens par des magistrats diversement impressionnés et à engendrer des monceaux d'arrêts pour et contre qui ne font qu'augmenter la confusion. Personne encore en Belgique ne connaît exactement la signification du mot délit de presse. Il paraît qu'aux dernières nouvelles, cela signifie un imprimé ; aux nouvelles prochaines, cela signifiera peut-être autre chose, et voilà soixante-sept ans qu'on s'évertue à définir un mot si simple. La loi devrait être assez claire pour que le juge n'ait pas à l'interpréter, et il serait souhaitable que de temps en temps un député se lève et dise : Voilà des sacs de procès jugés en sens opposés ; disons une bonne fois ce que la loi signifie.

Conception originale : La cour d'appel siégeait comme cour de cassation en matière pénale, mais ne prenaient siège que les conseillers qui n'avaient pas statué dans la cause. Les motifs à cassation devant être indiqués dans le pourvoi, le travail était assez simple. On disait : la loi est ou n'est pas violée, sans s'égarer dans des dédales de motifs le plus souvent étrangers au jugement.

En matière civile, il n'y avait pas cassation. Les Arabes, habitués à l'ancienne juridiction de l'ahkam, devant laquelle

Hosted by Google

toutes les affaires étaient obligatoirement portées en troisième ressort, auraient fait recours contre chaque sentence. Le pourvoi était remplacé par la requête civile, dont on n'abusait pas, parce qu'il fallait la porter devant les juges dont la décision était attaquée, et qu'elle était frappée d'une assez forte amende si elle n'était pas reçue.

Autre originalité, il n'y avait pas d'avoués. L'absence au procès de cet officier purement formaliste, dont la présence corporelle seule est payée, abrégeait la procédure et lui enlevait presque toute son importance. Les avocats, qui introduisaient l'affaire directement, n'avaient qu'une préoccupation, la terminer au plus vite.

En matière d'instruction criminelle, on avait admis un principe également nouveau.

Le prévenu assistait à l'audience du juge d'instruction et pouvait interroger les témoins, soit personnellement, soit par son défenseur. Le ministère public et la partie civile avaient le même droit.

Les dépositions reçues en dehors de ces conditions ne valaient que comme simples renseignements. (Art. 75, 76, instruction criminelle.)

Cette méthode avait le mérite de donner à l'instruction plus de sincérité et, si les préliminaires prenaient plus de temps, par contre, les débats s'en trouvaient simplifiés et n'étaient pas troublés par les rappels réitérés des témoins déjà entendus.

Les sentences au pénal devant être rendues séance tenante et celles au civil dans la huitaine, il s'ensuivait que les plaidoiries, forcément, étaient courtes. Au reste, la cour y veillait avec soin. Le président disait : Arrivez au point à plaider, *Effendim*, pas de digression. L'affaire la plus importante tenait rarement plus d'une heure.

La concision fait, du reste, le fond du génie égyptien. C'est un peuple mathématique. Cela me rappelle qu'un jour, en cassation, j'avais fait un fort bel arrêt de principe, et je peux en parler sans vanité pour moi-même, car je l'avais à peu près textuellement copié sur un arrêt de la cour de France. C'est fort bien fait, dit le président, mais c'est bien long. Un de vos

Hosted by Google

collègues a fait un arrêt que je préfère. Il est infiniment plus court. L'œuvre du collègue était, en effet, des plus sommaire. Il s'était borné à dire : Vu l'article un tel, qui est conçu comme suit :... Le pourvoi est rejeté. Était-ce moins bien? Mon Dieu, non. C'était la même chose... sans les commentaires.

Cette simplicité dans la forme s'étendait à tout. La majesté quelque peu théâtrale dont on se plaît à entourer la justice en Europe nous était inconnue. Pas de robe noire, pas de robe rouge, pas d'hermine sacerdotale. Nous siégions en simple stambouline et en tarbouche. Simplicité démocratique assez surprenante dans un pays où tout respire l'aristocratie.

En vérité, la nouvelle institution naissait sous d'heureux auspices. Elle avait ce qu'il fallait pour réussir. A condition qu'on maintînt la bonne entente et la bonne volonté commune de bien faire entre Européens et indigènes, elle était destinée à faire honneur à l'Égypte.

E. MINNAERT.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Nous sortons de l'enfer électoral les mains brûlées, les vêtements roussis, de la suie au visage et un peu de dégoût aux lèvres. Ce que les dates des 22 et 29 mai, des 5 et 12 juin, ont été pour le Parti libéral, je laisse à un autre, plus expérimenté et plus qualifié, le soin de le dire. L'article de tête allège singulièrement l'article de queue, ou plutôt il permet à celui-ci de n'être qu'une chronique, écrite couramment et avec la même absence de prétention qui met la plume en main du petit soiriste, contant l'anecdote d'une « première », tandis que le critique patenté dit ailleurs son jugement.

Soiriste je l'ai été, puisque j'ai été à la bataille. Il n'y a pas là pourtant de quoi écrire, comme M. l'avocat Destrée, *Une Campagne au pays noir*. Les mirobolances du style ne sont point ici de saison. N'évoquons ni Goya, ni Calot; tout au plus faut-il se ressouvenir de quelque noblesse d'attitude de tâcherons à la Constantin Meunier.

Les campagnes électorales ont une singulière monotonie et, à la fois, des surprises toujours renouvelées. Le public change de village à village, de coron à coron; l'orateur, hélas! reste le même, avec sa harangue forcée et une contradiction non moins forcée.

Cette contradiction, venant surtout des caporaux de l'armée adverse, qu'on a détachés pour ces besognes inférieures, je l'ai connue et subie. Elle est navrante. Le plus souvent, celui qui la fait est un brave et un humble garçon, nourri de mots plutôt que d'idées, qui n'a pas lu trois volumes dans toute son existence, mais qui se repaît de gazettes à deux ou à cinq cen-

Hosted by Google

times. Il vous écoute à peine, il ne vous répond pas. Son boniment est fait à l'avance. C'est une sorte de catéchisme ou plutôt d'oraison dominicale, où il est question des bourgeois exploiteurs, des infâmes capitalistes, des sueurs du peuple, des crimes de la concurrence et de la machine meurtrière et ruineuse, de l'immobilisme des vieux partis, du libéralisme « qui n'a rien fait pour le peuple », des calotins, de Dieu et du diable, du collectivisme enfin, qui amènera sur la terre le régime de paix et d'égalité.

Cela est dit d'une voix traînalante, avec un geste stéréotypé, un balancement de corps qui se répète à chaque période, un mouvement de recul après, pour s'assurer de l'effet produit, pour aider à produire l'effet, comme celui du cabot de petite province qui, la tirade lancée, attend béat qu'on le fusille de la salve qui lui est due.

Et partout, mes amis du Parti ouvrier libéral et moi, qui avons fait cette campagne de Liége et du Hainaut, nous avons entendu le même discours éjaculé de même façon, devant des auditoires de même complaisance, car l'auditoire est complaisant jusqu'à la complicité. Certes, il nous écoutait, nous, qui lui apportions des idées nôtres, un programme calmement exposé; il nous applaudissait quelquefois; il y avait chez lui un léger remous de sympathie, que provoquait la nouveauté du spectacle, — des libéraux disputant pied par pied, dans les meetings, le terrain aux « orateurs » collectivistes, — mais, en somme, nous sentions vite l'inutilité actuelle de notre effort, et que notre savoir ou notre bonne volonté, notre enthousiasme, notre persévérance, se heurtaient à une cristallisation déjà faite depuis longtemps, et qu'il eût fallu la pioche, plutôt que l'éloquence, pour entamer ces « tiesses di hoïe » (têtes de houille) que sont les électeurs ouvriers du pays noir.

Depuis dix ans, quinze ans peut-être, depuis 1870 et même plus tôt en certains lieux, on a pétri et repétri ces cerveaux rudimentaires; on leur a imprimé en traits profonds les maximes de haine des classes. La religion populaire et superficielle du curé a déjà labouré en sens inverse le terrain rude et caillouteux où nous voulons semer aujourd'hui une philosophie

Hosted by Google

toute de noblesse et de relèvement. Il y a chez les mineurs borains ou liégeois quelque chose des premiers chrétiens, à la tunique râpée, aux mains calleuses et aux rêves de martyrs, qu'on peut voir sur les sarcophages de Saint-Calixte; des Jacques à la souquenille de brunette, à la faux grossière et tranchante, aux farouches appétits dont parlent avec épouvante les chroniqueurs des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. Venir à ces gens avec des paroles de paix et des solutions de vérité, à quoi bon? N'est-ce pas à l'aide d'autres ingrédients qu'il faut essayer de guérir ces âmes malades d'aigre insatisfaction et de rancunes sociales?

Je me suis posé ces questions et je crois que tout libéral peut et doit se les poser sérieusement.

Nos adversaires assurent que le rôle du libéralisme est joué, qu'il n'y a plus place que pour deux camps sur le théâtre de nos luttes politiques, pour celui des conservateurs et celui des révolutionnaires, se disputant la masse électorale et la tiraillant en sens inverse. Chimère que tout cela! La masse est à qui saura la convaincre. Elle est encore et toujours le calice où toutes les abeilles pourront déposer leur pollen fécondant. Elle est à nous comme aux autres, si nous savons lui parler la langue qui lui plaît, mais la lui parler tous les jours, familière, éternellement semblable, avec l'inlassable activité des partis de foi. Et qu'est-ce donc que cette agitation antisémite, qui déshonore les villes de France depuis quelques mois, succédant à court intervalle à l'agitation boulangiste, qui a rafraîchi les plus déplorables souvenirs de l'agitation antiprussienne, sinon le vivant et détestable témoignage de la perpétuelle mobilité de l'âme populaire, toujours accessible aux appels de la passion, pour bons ou mauvais qu'ils soient?

Lorsque mes amis et moi débarquions dans un village, où 95 suffrages sur 100 étaient allés aux collectivistes en 1894, les rares libéraux, qui avaient le courage de nous faire escorte, nous murmuraient à l'oreille : « Il fallait venir il y a six mois, un an; maintenant il est bien tard, il est trop tard » Et nous comprenions à leur navrement d'esseulés, à leurs récits mélancoliques, tout le travail de reprise qu'il restait à

Hosted by Google

entreprendre et que nous ne pouvions entreprendre cette fois. Nous sentions le rayon de défiance où se mouvait notre sincérité; les visages, les sourires, les poignées de main, les trinquades, tout disait qu'il y avait quelque chose d'accompli, plus fort que nous et peut-être que ceux mêmes qui nous écoutaient ensuite.

C'est ce quelque chose qu'il faudra défaire, morceau par morceau, en opposant propagande à propagande, cercle à cercle, coopérative à coopérative, journal à journal, brochure à brochure. On l'a bien essayé à Ath après 1894; la victoire est venue en 1898; elle sera plus rapide et plus aisément assurée en 1902, si, comme ils le promettent, nos amis de cette ville, qui fut le fief d'un Cambier, continuent et développent leur œuvre admirable, multiplient les unions ouvrières, donnent aux travailleurs les distractions et les enseignements dont ils ont besoin, défendent, enfin, à la Chambre, à la province et à la commune, le programme du néo-libéralisme social, — puisque c'est le nom qu'on veut assigner à ce rajeunissement nécessaire de notre parti dont les ouvriers libéraux sont l'expression.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Ces mois printaniers, tout de brume et de pluie glacée, ont permis à nos théâtres quelques reprises intéressantes et une ou deux nouveautés. Constatons le grand succès de *Cyrano de Bergerac* aux Galeries Saint-Hubert, et le succès plus tempéré du *Flibustier* au Nouveau-Théâtre. Les autres scènes ont vécu de reprises, vaudevilles, mélodrames et exhibitions foraines, ces dernières aux Nouveautés. Le Parc a donné deux représentations de bonne comédie avec des concours parisiens. Le Waux-Hall a lutté bravement contre l'humidité, mère des rhumatismes. Triste printemps !

*

Dans la littérature, à part un volume de Bourget, *Complications sentimentales,* peu d'imprévu et rien qui sorte de l'honnête banalité à Paris. Chez nous, un joli volume et bien venu, sorti des presses de notre éditeur, M. Weissenbruch, *Le Caprice des heures,* par Franz Mahutte. On y retrouve les qualités d'observation malicieuse et la verve un peu compassée de l'auteur des *Contes microscopiques*. Celui-ci est un humoriste, le seul humoriste que nous possédions, et c'est peut-être à notre climat intermédiaire, à notre neutralité littéraire et politique, à notre bilinguisme, à d'autres désavantages encore que nous devons d'avoir émoustillé la causticité de nos voisins sans avoir jusqu'ici cultivé la nôtre. Certes, il y eut des gens d'esprit de tout temps en Belgique, il y eut même des cercles de raillerie plus ou moins spirituelle et coutumière ; mais nul ne s'est fait parmi les Belges, sinon M. Mahutte, une spécialité bien avouée de la notation ironique des grands et des menus faits de notre existence. Toujours chez ses confrères, la verve tourna tôt à l'aigre, ou bien s'enfiévra d'intérêts politiques ou sociaux ; chez lui, elle est désintéressée, impartiale, indulgente même ; elle chatouille l'épiderme, elle n'enlève pas la première peau.

Parmi les livres graves que nous avons reçus, citons : Henri Bérenger, *La conscience nationale* (A. Colin, à Paris). C'est le bréviaire bien pensé et écrit d'un patriote large d'esprit et de cœur. — Her-

Hosted by Google

MANN MÜLLER, *Les origines de la Compagnie de Jésus* (Paris, Fischbacher). — MAURICE HEINS, *La vie sociale moderne* (Gand, Hoste), excellent résumé de tout ce qu'il faut dire sur les institutions démocratiques et la vie telle que nous la concevons maintenant sous tous ses aspects, œuvre de bonne et saine propagande.

Parmi les brochures, ALEXIS DU MOULIN, *Notre lutte économique* (Bruxelles, Schepens). — L. DUBOISDENGHIEN, *De l'organisation technique et de la comptabilité rationnelle des sociétés de secours mutuels* (Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie). — VANDEVELDE, *Vijf voordrachten over de Gisting* (Gent, Hoste). — Le Dr SCHIFFERS, *La responsabilité du médecin et l'œuvre médicale de Molière* (imprimerie Poncelet, à Liége), agréable causerie où il y a de l'originalité et plus d'un détail à retenir.

*

Le nouveau livre de M. Noblemaire, *Aux Indes* (Paris, Hachette), n'est pas inférieur à son aîné. A beaucoup d'égards, il lui est même supérieur. Dans le nouvel ouvrage se sont, en effet, développées les solides qualités qui n'étaient qu'en germe dans le premier. Visiblement il y a en M. Noblemaire un écrivain qui ne demandait qu'une occasion pour se montrer et qui s'est épanoui au spectacle de la nature et de la civilisation hindoues. Comme M. Chevrillon et M. Darmesteter, M. Noblemaire a la sensibilité la plus vive à la beauté extérieure des choses et il a le don d'exprimer ce qu'il sent. Moins philosophe que M. Chevrillon, ayant la palette moins riche, il a ce que n'a pas son prédécesseur, un inépuisable fonds de gaieté, il a cette verve, cet entrain, cette « furia francese »; et, *last not least*, il a cette superbe et naïve franchise, qui provoque parfois notre sourire, souvent nos protestations et toujours nos sympathies; il a cette sincérité, ennemie de toutes les formes de snobisme, sincérité qui est le premier devoir de l'écrivain et qui est la plus vive jouissance du lecteur, parce qu'elle nous permet de nous représenter l'homme derrière l'écrivain. M. Noblemaire se livre à nous sans arrière-pensée avec ses goûts et ses antipathies, avec ses belles qualités et ses aimables défauts. Pendant quelques heures, nous savourons ce plaisir exquis de nous entretenir de plain-pied avec le plus spirituel des causeurs et le plus galant des « galantuomini », de deviser avec le plus charmant et le plus charmeur des Parisiens et, ce qui vaut mieux encore, avec le plus entraînant des Marseillais.

De son absolue sincérité, M. Noblemaire nous donne un exemple trop caractéristique de l'auteur, et trop flatteur pour les Anglais, pour que nous ne nous empressions pas de le signaler Dans son livre précédent, le lieutenant Noblemaire cachait à peine son aversion pour les Anglais et nous avions même cru de notre devoir de lui reprocher cette anglophobie, d'ailleurs trop manifestement injuste et

Hosted by Google

instinctive pour être dangereuse. Dans son nouveau livre, M Noblemaire n'est certes pas devenu anglomane, à vrai dire il n'est même pas devenu anglophile; du moins il tient à honneur de connaître et de faire connaître ces énigmatiques insulaires qu'il avait si évidemment méconnus. Dans quelques belles pages sur « *l'officier anglais* », il défend John Bull de tous les absurdes préjugés que le chauvinisme et l'ignorance française ont accumulés contre lui. Il rend hommage aux fortes qualités des Anglo-Saxons. Il leur reconnaît le sentiment du devoir, le loyalisme et la loyauté, la profondeur du sentiment religieux, la cordialité hospitalière, et ce sentiment vif de la dignité humaine et de la valeur personnelle que M. Noblemaire méprend pour de l'orgueil. L'auteur fait tous ses efforts pour être juste envers les conquérants de l'Inde. Et il a à cela d'autant plus de mérite que ces efforts visiblement lui coûtent. Cet hommage ne lui est évidemment pas inspiré par la sympathie, il lui est arraché par cette sincérité, ce souci de la vérité que je signalais plus haut. M. Noblemaire peut admirer les Anglais, on sent qu'il ne les aime pas, et il est piquant de voir comment, sans le savoir, il est prêt à accepter les plus invraisemblables racontars (par exemple le prétendu mercantilisme des grandes dames anglo-hindoues). A la vérité, jamais je n'ai mieux senti que dans cet hommage éloquent de M. Noblemaire, l'abîme que les siècles ont créé entre la France et l'Angleterre, abîme bien plus profond que celui qui divise la France et l'Allemagne.

C'est cette antipathie instinctive, et partant tout involontaire, qui explique que l'auteur n'a pas éprouvé devant la colonisation anglaise dans l'Inde cette admiration qu'elle a inspirée à tous les juges impartiaux et qu'elle a même su arracher à des Français comme Barthélemy Saint-Hilaire, et, si je ne me trompe, à de Lanessan. Dans ces 450 pages, pas un cri de surprise devant ce miracle perpétuel d'une poignée d'Européens qui, sous un ciel de feu, tiennent en respect une agglomération de 300 millions d'êtres humains; peut-être que la situation de M. Noblemaire dans l'armée française lui imposait des réserves aisées à comprendre. Il est certain que l'on ne saurait assez regretter que ces réserves, s'ajoutant au manque de sympathie signalé plus haut, nous aient privés de l'appréciation motivée d'un officier français (de la trempe de l'auteur) sur le grand œuvre de la colonisation hindoue. En rendant hommage aux colonisateurs anglo-saxons, M. Noblemaire eût fait acte non seulement de justice, mais de patriotisme. Il est beau de saluer à Pondichéry le souvenir du génial aventurier, du fondateur de ce qui aurait pu devenir un empire français; il est beau encore de saluer à Cawnpore le souvenir des héros anglais massacrés dans la grave rébellion de 1857. Il eût été plus intéressant, et je le répète, plus patriotique peut-être, d'apprendre aux colonisateurs d'Afrique par quel prestige cette poignée

Hosted by Google

d'Anglais parvient, non pas à se faire aimer, du moins à se faire respecter et à se faire accepter par les Hindous. Il eût dû nous apprendre, non seulement comment les Anglais ont conquis l'empire du Grand Mogol, ce qui était relativement facile, — un Dupleix eût suffi à cette tâche, — mais aussi comment ils sont parvenus à conserver leur conquête, ce qui, je le répète, constitue le miracle perpétuel. Quoique militaire, il aurait dû nous apprendre comment se constitue ce merveilleux corps de fonctionnaires civils qui contiennent les Hindous plus efficacement encore que les régiments et les canons. Quoique polytechnicien, ou plutôt parce que polytechnicien, il aurait dû nous montrer à la suite de quelles épreuves, de quels examens (examens, oh! combien plus respectueux de la liberté et de l'originalité que les examens de polytechnique!) se recrutent les gouvernants de l'empire du Grand Mogol. Il aurait dû nous dire en quoi les procédés de colonisation anglaise diffèrent de la colonisation des Romains et des Russes, en quoi ils diffèrent de la colonisation politique et politiquante et bureaucratique des Français. Il aurait dû nous dire pourquoi, en somme, les Anglais ont réussi là où les Français ont échoué.

Je le répète, voilà ce que M. Noblemaire aurait dû nous dire et voilà ce qu'il ne nous a pas dit. Il effleure plusieurs fois le grand et grandiose problème sans jamais s'y enfoncer. En parlant de la multiplication des voies de communication et de l'économie des moyens de transport, il nous promettait d'aborder la question. Nous n'oserions dire qu'il ait tenu sa promesse. Espérons qu'il s'exécutera dans un volume complémentaire qui sera le bienvenu à tous ceux qui aiment de lire une belle œuvre littéraire, et qui sera le bienvenu surtout à tout patriote éclairé, soucieux de l'avenir de l'expansion coloniale de la France.

*

Les périodiques. — A tout seigneur... Parlons d'abord des MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE ROYALE Celle-ci vient de publier coup sur coup plusieurs volumes et des fascicules de ses bulletins : le tome LIII des mémoires in-4°, où on lira avec un vif intérêt une étude de M. Paul Frédéricq sur les sectes de flagellants aux Pays-Bas, au XIVe siècle (*De secten der Geeselaers en der dansers in de Nederlanden tijdens de 14de eeuw*) et plusieurs mémoires de M. Césaro; le tome LV des mémoires in-8°, où voisinent des travaux de MM. Magnette (*Joseph II et la liberté de l'Escaut*), Alph. Wauters (*Quelques mots sur André Vésale*), Ernest Gossart (*Notes pour servir à l'histoire de Charles-Quint*) et Wilmotte (*Les passions allemandes du Rhin dans leur rapport avec l'ancien théâtre français*); enfin, dans les derniers cahiers des bulletins, un intéressant document, le contrat pour l'exé-

Hosted by Google

cution du triptyque de Thierry Bouts, de la collégiale Saint-Pierre à Louvain (1898, nº 4). Dans le BULLETIN DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, l'annonce de la découverte et de la prochaine publication, par M. Bacha, de la chronique de Jean de Warnant, contenue dans la chronique de Gembloux.

La REVUE UNIVERSITAIRE, devenue un « organe internationnal », a fait peau neuve; les quatre premiers mois en deux fascicules (janvier-avril 1898) ont seuls paru; on y note une étude de M. Henri Deloncle sur *La Caste* et des résumés de cours à l'Université Nouvelle, dont cette revue est le moniteur officiel. Dans la REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE BRUXELLES d'avril, on lit avec intérêt de M. Goblet d'Alviella : *La théorie du sacrifice et les recherches de Robertson Smith.*

En France, il est assez malaisé de faire, après ces mois d'interruption, un triage consciencieux parmi les innombrables cahiers bleus, verts, roses, mauves et jaunâtres où se canalise, en rivelettes indéfiniment multipliées, la pensée littéraire et scientifique. Quelques indications seulement :

LA REVUE DES DEUX MONDES du 1er mai nous apporte une belle étude de M Alfred Fouillée sur le caractère psychologique du peuple grec. L'éminent auteur de la psychologie du peuple français est d'avis que la Grèce doit la perfection de ses créations littéraires, artistiques et philosophiques, dans le passé, à une émulation bienfaisante qui naquit entre les habitants des côtes égéennes et que favorisa la diversité des races avec lesquelles les Hellènes furent en contact. Il mêle toutefois des vues ethnographiques d'une justesse contestable à de très séduisantes déductions. Le numéro du 15 mai de la même revue renferme des souvenirs du maréchal Canrobert, réunis par M. Germain Bapst, et la suite des *Études d'art et métier* de M. G. Dubufe. Dans la REVUE DE PARIS (1er mai), un article de Tolstoï contre Wagner, qui rappelle les diatribes de M. Nordau. Des lettres insignifiantes d'Alfred de Vigny et, dans le numéro suivant, des lettres, guère moins insignifiantes, de Mérimée à un M. Requien. En revanche, de belles études de M. Duclaux sur *La chimie nouvelle* et de M. Carré sur *l'Émigration française aux États-Unis* LE CORRESPONDANT insère de M. Turinaz, évêque de Nancy, *Trois fléaux de la classe ouvrière.* Il s'agit de la non-observance du repos dominical, de l'alcool et du désordre qui règne dans les ménages ouvriers (25 avril, 10 et 25 mai). Il y a là des aveux bons à retenir, notamment celui de la supériorité des peuples protestants, dont s'occupait ici M. Wilmotte, il y a un mois. Dans le MERCURE DE FRANCE, de plus en plus le moniteur de la jeune littérature, parce que de plus en plus riche d'information digérée, à lire une traduction de Strindberg, *La femme du chevalier Bengt* (mai-juin), la suite et la fin du nouveau roman d'Édouard Dujardin, *L'initiation au péché et à l'amour*, un beau conte

Hosted by Google

de M. Sander Pierron, *Le noble jeu de la toison d'or* (juin), et dans la revue du mois, parmi les vingt chroniques signées toutes de noms étincelants, quelques innovations, telles la revue des *cirques, cabarets et concerts* de Jean de Tinan, et la *Chronique universitaire*, de C. Bélugou.

Pour ne parcourir que des compartiments déjà connus de cette exposition universelle de la vie pensante du mois, signalons surtout les très suggestives pages de Robert de Souza et de Henri Mazel. Ce dernier, notre collaborateur comme on sait, donne une analyse attachante du livre de M. Fouillée, *La Psychologie du peuple français* (Paris, Alcan). Parlant de la fortune étrangère qui a son siège en France, il écrit ceci : « Si on calculait la part de notre fortune mobi-« lière qui se trouve entre les mains de ce qu'on appelle la haute « banque, laquelle, même française, est cosmopolite, on arriverait à « un chiffre effarant; on verrait notamment, ironie des choses, que « la Révolution, qui n'a rien changé à la situation respective de la « noblesse, laquelle était déjà ruinée avant 1789, du tiers état et « même du paysan, a cependant sur un point spécial opéré un « curieux transfert, puisque les 4 milliards, valeur actuelle des biens « du clergé, se trouvent en ce moment dans les coffres-forts de « quelques grands spéculateurs, lesquels sont loin, d'ailleurs, de « rendre les services sociaux et nationaux que rendaient les abbayes « et les assemblées du clergé... » Il est permis de se moquer de la statistique économique, mais pas à ce point. Le tiers état, qui devait être tout, d'après Sieyès, a gouverné depuis un siècle; il gouverne encore ; il a beaucoup plus de 4 milliards, alors qu'il n'avait rien, qu'il n'était rien ; le 4e état l'a suivi dans cette course ascendante vers la prospérité matérielle ; le taux des salaires a été doublé, triplé, quadruplé, tandis que les vivres les plus indispensables, le vêtement, etc., coûtaient moins cher. Il ne faudrait pas que les sociologues de cette fin de siècle reprissent la succession des idéologues de la fin du XVIIIe, et qu'on pût leur appliquer l'anathème napoléonien. — M. de Souza, dans ses pages intitulées *Littérature,* signale un très curieux volume de M. Henri Potez, *L'élégie en France avant le romantisme;* nous espérons l'analyser ici.

Dans la REVUE ENCYCLOPÉDIQUE (numéro de mai), à signaler, dans le nº 245, *Le cinquantenaire du suffrage universel* (1848-1898), par Grand-Carteret. La Belgique a sa part dans les documents recueillis ; notamment des affiches électorales bruxelloises, qui sont reproduites là, occuperont les collectionneurs et les curieux des menus détails de notre histoire politique. L'affaire Zola (et aussi le *Paris* du célèbre écrivain) a fourni la matière principale du nº 246 (articles de Georges Pellissier et Robert Gestin); le numéro suivant est une véritable monographie de 64 pages, consacrée au Portugal, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des

Hosted by Google

Indes. Sans atteindre les proportions des volumes que la *Revue* a édités sur la Russie et l'Italie, on peut dire que cette monographie est déjà très complète et d'une riche variété. On y trouve une description physique du pays et de ses colonies, abondamment illustrée, un chapitre sur le gouvernement, d'autres sur la marine, sur l'instruction publique, les découvertes maritimes des Portugais et leurs colonies. Les arts et les lettres sont traités au long; une bibliographie copieuse achève de guider le lecteur et de lui ouvrir les voies.

Hosted by Google

LA PHILOSOPHIE DE NIETZSCHE

G. BRANDES, *F. Nietzsche* 1888 (en danois); prof. GROTE, *Les conceptions morales de notre temps. Tolstoï et Nietzsche.* 3e édition (en russe), 1894; TILLE, *von Darwin bis Nietzsche*, 1895; RIEHL, *F. Nietzsche* (en allemand); SETH, « *F. Nietzsche* » dans *Blackwood Magazine*, 1897; HENRI LICHTENBERGER, *La philosophie de Nietzsche*, 2e édition, Paris, Alcan, 1898 (1).

L'écrivain dont le nom figure en tête de cette étude est une des personnalités les plus troublantes et les plus fascinantes de notre temps. Peu de noms sonnent plus haut et résonnent plus souvent aux oreilles des contemporains. Par une ironie tragique du destin, Nietzsche est entré dans la gloire au moment même où sa raison sombrait dans la folie qui le guettait depuis tant d'années. Et cette gloire est devenue plus et moins que de la gloire, elle est devenue popularité : une popularité retentissante, bruyante, presque banale. Lui, l'aristocrate, le raffiné, le dédaigneux, lui qui méprisait tant la popularité et la « populace », il est devenu populaire à l'instar des divettes de café-concert, à l'égal des politiciens et des romanciers en vogue. Lui, l'homme des « considérations inactuelles », il est devenu une actualité. Il est devenu le philosophe à la mode, le philosophe des journalistes, presque le philosophe des salons. Les travaux danois, allemand, français, anglais, russe, cités plus haut, travaux auxquels nous pourrions ajouter des centaines d'études

(1) De tous ces travaux, le livre de M. Lichtenberger est de loin l'étude la plus complète qui ait paru sur le philosophe. En quelques semaines, le livre est arrivé à sa deuxième édition.

Hosted by Google

de moindre valeur, démontrent que cette mode n'est pas restreinte à l'Allemagne ou à la France, mais qu'elle s'est étendue aux confins de l'Europe civilisée. A l'heure présente, partout dans notre planète il se trouve des éphèbes qui ne jurent que par Zarathustra.

Et de même que Nietzsche a trouvé des fidèles dans tous les pays, il a trouvé des sectateurs dans toutes les classes, dans toutes les nuances d'opinions. Phénomène étrange et qui montre bien le désarroi de la pensée contemporaine : individualistes et socialistes lui brûlent également de l'encens. Ceux-là mêmes qui proclament le socialisme comme la seule doctrine de salut, sont les premiers à prôner ce farouche individualiste, ce féroce contempteur de la démocratie, ce célébrateur de « l'homme de proie ». Ceux-là mêmes qui font profession de communier en Tolstoï, ne célèbrent pas avec moins d'enthousiasme le « Darwin de la morale », le Zoroastre de la religion de l'avenir.

II

Tâchons de pénétrer le secret de cette fortune extraordinaire. A bien considérer les causes, rien d'étonnant à cette popularité. Tout chez Nietzsche a contribué à la produire, ses défauts autant que ses qualités.

1. Et tout d'abord, il doit cette faveur à la forme incomparable de sa prose. Une fois de plus, il a montré ce qu'on ignorait trop en Allemagne, il a montré le prestige, la magie que peut exercer une phrase belle et brillante. Il a montré aussi, ce qu'on ignorait trop en France, tout le parti qu'un virtuose peut tirer de cette merveilleuse langue allemande tant calomniée à l'étranger. La phrase de Nietzsche est verveuse, nerveuse, sobre et châtiée, ciselée, lapidaire, et pourtant riche, imagée, souple, pleine et plastique. Helléniste de profession, élevé dès son enfance à l'école des Grecs, ensuite dressé à l'école des Français, *ces Grecs des temps modernes*, ces Français, que,

Hosted by Google

à l'exemple de Schopenhauer, il aimait autant qu'il détestait ses compatriotes teutons (1), Nietzsche est l'un des deux ou trois écrivains du siècle qui porteront témoignage pour la prose allemande.

2. Mais si Nietzsche doit sa faveur à la forme incomparable de sa prose, il ne la doit pas moins à ce que la forme, ou plutôt l'expression de sa pensée, a d'incomplet, d'inachevé, de vague, de fuyant et de flottant. A cet égard, l'on ne dira jamais assez tout ce que la réputation de certains écrivains peut gagner à l'obscurité de leurs idées. Au contraire, l'on ne dira jamais assez tout ce que la gloire de certains écrivains français a perdu à s'exprimer avec une clarté trop lumineuse. Malheur aux penseurs trop lumineux! (1) Au point de vue de la réputation littéraire, une œuvre ne vaut pas seulement par ce qu'elle apporte de faits nouveaux ou d'images neuves, elle vaut autant et plus peut-être par ce qu'elle mêle d'inconnaissable aux connaissances qu'elle nous fournit sur la nature humaine, par ce qu'elle mêle d'ombre aux images de beauté qu'elle évoque.

C'est parce qu'un Bossuet où un Voltaire ont exprimé, ont épuisé leur pensée sous toutes ses formes, que leur gloire est une gloire morte. Leur secret est défloré et leur influence disparue. Ils ne stimulent plus, ils n'intriguent plus notre curiosité. Dans leur œuvre, rien ne reste à découvrir et notre intérêt lassé se détourne vers des œuvres moins connues qui nous donneront du moins la satisfaction de la découverte et de la recherche. Et c'est précisément parce que *Hamlet*, les *Pensées* de

(1) La langue française est si impitoyablement claire que quand par hasard un mystificateur de bonne foi comme Stéphane Mallarmé parvient, à force d'efforts, à entortiller et à enchevêtrer sa « pensée » de façon à la rendre méconnaissable, ce mystificateur parvient d'emblée à une réputation européenne. Il nous revient qu'un autre mystificateur inconscient, le professeur York Powell, le successeur de Froude à l'Université d'Oxford, dont le jugement fait autorité, en Angleterre, en matière de littérature française, préfère la poésie de Mallarmé à la poésie de Victor Hugo!! O sainte vérité, que de mensonges on commet en ton nom!

Hosted by Google

Pascal, le *Faust* de Gœthe, l'œuvre d'Émerson, la philosophie de Kant et de Hégel, la poésie de Browning, le roman de Meredith, c'est parce que toutes ces œuvres ont quelque chose d'indéfini, d'obscur, que des générations successives de lecteurs s'efforcent en vain d'arracher leur secret. Et c'est ainsi et pour la même raison que depuis dix ans les fervents de Nietzsche rivalisent à nous faire interpréter les oracles obscurs de Zarathustra.

3. Écrivain brillant, penseur vague, et par là même suggestif, Nietzsche doit encore sa popularité à son originalité, ou pour mieux dire à sa singularité. La singularité, quand elle se cache derrière une forme enchevêtrée, peu artistique comme celle de tel philosophe allemand qui présente des analogies avec Nietzsche (par exemple, Bahnsen), isole l'écrivain et repousse le lecteur. La singularité, quand elle s'allie à une forme piquante, « épigrammatique », attire et séduit. Nous dirons plus loin tout ce qu'il faut faire de réserves sur l'originalité de Nietzsche. Elle n'en est pas moins incontestable. A cet égard, le titre de certains de ses livres donne le Leitmotiv de toute son œuvre. *Considérations inactuelles* (Unzeitgemaesse Betrachtungen), tel est le titre d'un de ses premiers livres : Nietzsche a passé sa vie à donner des considérations inactuelles ou du moins à les présenter sous une forme qui les fît paraître « inactuelles ». « *Comment on philosophe avec le marteau* », tel est le sous-titre d'une de ses dernières publications; et en vérité, Nietzsche a passé sa vie à philosopher à coups de marteau. A ceux qui voulaient prêcher un renouveau du christianisme, il a opposé sa croisade antichrétienne, croisade qui constitue à peu près la seule unité de sa pensée. A ceux qui voulaient remplacer le christianisme par la religion de l'humanité ou la religion de l'idéal, ou la religion du progrès, Nietzsche a répondu que ce n'étaient là que des contrefaçons du christianisme et que ces contrefaçons étaient pires que l'original. A ceux qui proclamaient l'évangile démocratique, Nietzsche a

Hosted by Google

répondu en affirmant les droits du despotisme, en affirmant ce principe que le monde est fait pour quelques hommes de proie, que la femme est faite pour obéir à l'homme; il a glorifié l'inégalité, la guerre, le hasard, l'esclavage, les castes. Et ainsi, adversaire du christianisme, de la science, de l'humanitarisme, du positivisme, de l'idéalisme, de la démocratie, Nietzsche, successivement, s'est attaqué à toutes les idoles et à toutes les idées, faisant avec tant d'ardeur et de conscience son métier d'iconoclaste, qu'il lui est arrivé plus d'une fois de brûler et de briser le lendemain ce qu'il avait adoré la veille.

4. Et enfin et surtout, Nietzsche doit sa popularité à sa personnalité. Une personnalité qui s'affirme avec une parfaite sincérité et un dogmatisme intransigeant est rare de tous les temps, rare surtout au nôtre, rare surtout à notre époque de doutes et de compromis. Rien de plus suggestif, de plus hypnotisant qu'un croyant qui ne vacille jamais dans sa foi. La foi de Nietzsche est inébranlable. La personnalité de Nietzsche est inattaquable à tous les acides dissolvants du raisonnement. Il a un tempérament d'apôtre et de voyant. Il s'est cru appelé à révolutionner le monde.

Il n'a pas seulement pensé sa philosophie, il l'a sentie et il l'a vécue. Et sa philosophie l'a isolé de sa génération avant que la génération suivante vînt à lui. De là sa gloire. De là aussi sa folie, rançon de sa gloire et de son génie. Car c'est encore sa philosophie qui l'a conduit à son tragique destin.

III

C'est précisément parce que son œuvre est avant tout l'expression d'une personnalité nettement définie et tranchée et tranchante, quoique complexe et raffinée, qu'elle peut en somme se ramener à une ou deux formules. Elle a gardé l'unité et l'intégrité de son génie à travers toutes

Hosted by Google

les variations de sa pensée. Elle n'est à vrai dire qu'une affirmation, une exaltation de l'individualité humaine : contre Dieu, contre la nature, contre toutes les forces qui voudraient arrêter ou contraindre sa souveraine liberté. Il est parti du pessimisme de Schopenhauer, qui plaçait dans le principe d'individualisation la cause de toutes les souffrances humaines! Mais telle était sa foi profonde et instinctive dans l'individualité qu'elle l'a conduit, peu à peu malgré sa maladie, malgré les tortures les plus déprimantes, à un optimisme triomphant. *C'est parce que Nietzsche est un individualiste conséquent, qu'il a été un pessimiste inconséquent.* L'optimisme de Nietzsche, d'ailleurs, n'est pas l'optimisme plat et béat, l'optimisme tranquille et satisfait d'un Strauss, mais l'optimisme troublé et désespéré d'une volonté impérieuse, décidée à vouloir quand même la santé et la joie, décidée à dire quand même « oui » à l'existence, l'optimisme d'un lutteur qui croit à la vertu bienfaisante de la lutte. Les dernières œuvres de Nietzsche sont un exposé de la *Gaya Scienza*, un hymne passionné à la vie la plus joyeuse, la plus ardente, la plus intense, la plus « tropicale ».

Mais pas plus à la fin qu'au début de son œuvre, Nietzsche ne s'est senti disposé à nier la souffrance humaine : ni la réalité de la souffrance, car la souffrance, selon lui, est inséparable de la jouissance, et toute oscillation dans un sens doit être compensée par une oscillation dans l'autre; ni la moralité de la souffrance, car « la souffrance est la grande éducatrice de l'humanité, c'est elle qui lui a conféré ses plus beaux titres de noblesse : Vous voudriez, si possible, — et ce « si possible » est la plus insigne folie, — abolir la souffrance. Et nous? — nous voulons, semble-t-il, la vie plus dure, plus mauvaise qu'elle ne l'a jamais été! Le bien-être tel que vous le comprenez, — mais ce n'est pas un but, c'est pour nous une *fin;* — un état qui ferait aussitôt de l'homme un objet de risée et de mépris, qui rendrait sa disparition souhaitable! C'est à l'école de la souffrance, de la *grande* souf

Hosted by Google

france — ne le savez-vous donc pas? — c'est sous ce dur maître seulement que l'homme a accompli tous ses progrès (1). »

Souffrance ou jouissance, nous vivons, et puisqu'il nous faut vivre, que notre vie soit aussi vivante, aussi pleine, aussi riche que possible. Rien n'est vrai, tout est permis. Rien n'est vrai, car c'est *nous* qui créons notre vérité, qui transformons la réalité. Rien n'est moral, c'est nous qui créons notre morale, qui établissons notre table des valeurs. Abandonnons-nous donc à nos instincts de vie, à notre « volonté de puissance », car nos instincts et notre volonté se confondent avec notre devoir. Jouissons et rions. *Væ ridentibus*, disait l'ancienne loi chrétienne. « Malheur à ceux qui pleurent! » dit le nouvel évangile de Zarathustra. « Le sage doit apprendre le rire divin : il doit s'approcher de son but, non point à pas lents et comme à regret, mais en « dansant » et en « volant »... C'est le conseil suprême de la sagesse de Zarathustra. »

« Cette couronne du rire, cette couronne de roses, à vous, ô mes frères, je vous la jette. J'ai sanctifié le rire; hommes supérieurs, apprenez à rire (2). »

Une individualité qui a su développer un maximum de vitalité, de passions, de désirs, de volonté, voilà l'idéal de Nietzsche. Les exemples historiques qu'il nous cite ne nous laissent d'ailleurs aucun doute sur ce qu'il entend par cet idéal. L'homme selon le cœur de Zarathustra, c'est le barbare, le païen, l'homme de proie, l'homme d'instinct qui n'est pas déformé par la culture morale; l'idéal de Nietzsche, c'est le tyran de la Renaissance, le « Maître », le « Despote », un César Borgia ou un Napoléon. Le barbare, le *Goth*, c'est le vaillant; le *bon* (*gut*), c'est le *Demi-Dieu* (*Gott*). D'après Nietzsche, logiquement et étymologiquement, *Goth*, *Gut*, *Gott* sont synonymes. Dans sa nouvelle équation des valeurs morales aristocra-

(1) LICHTENBERGER, p. 122-123.
(2) ID., p. 157-158.

Hosted by Google

tiques, bon = noble = puissant = beau = heureux — aimé des Dieux (1).

En fait, il n'y a que deux morales. « Il y a une morale de maîtres et une morale d'esclaves... La détermination des valeurs morales s'est faite, ou bien au sein d'une race de dominateurs consciente et fière de la distance qui la séparait de la race dominée, — ou bien parmi la foule des sujets, des esclaves, des inférieurs de toutes sortes. » Ce passage est capital pour l'interprétation de la morale « nietzschéenne ». Sa morale est celle de « l'aristocrate radical », la morale des maîtres, la morale de l'élite. Nietzsche entend la vertu, au sens romain du mot : la *virtus*, c'est la virilité, la force. Le monde appartient aux forts, et le rôle de la guerre, rôle éminemment bienfaisant et civilisateur, est de montrer où est la force et de l'exercer. Le but de l'humanité ou du moins le but que moi, philosophe et artiste, *je veux* donner à l'humanité, ce n'est pas le plus grand bien du plus grand nombre, — le philosophe « aristocrate radical » n'a pas à s'occuper et à se préoccuper de la plèbe qui grouille dans les bas-fonds : son rôle est de servir de fumier, son rôle est de fournir le sang nécessaire pour engraisser le sol social. d'où germera la plante d'élection : le grand homme, le « surhomme ». L'humanité est en travail d'une élite. « Un peuple est un détour que prend la nature pour produire une douzaine de grands hommes. » Dans ces grands hommes, la Nature aspire à un maximum de vitalité. Elle aspire à se dépasser dans quelques exemplaires choisis qui expriment ses possibilités. Le progrès est un leurre. Tous les grands hommes de tous les siècles se valent et par delà les siècles se reconnaissent et se tendent la main, comme dans les limbes de l'enfer dantesque. Toute autre interprétation de l'histoire est fausse. La fin de l'humanité, c'est le « surhomme ».

« *Je vous enseigne le surhomme*, dit Zarathustra au

(1) LICHTENBERGER, p. 109.

Hosted by Google

peuple assemblé. L'homme est quelque chose qui doit être dépassé. Qu'avez-vous fait pour le dépasser?

« Tous les êtres ont jusqu'ici créé quelque chose de plus haut qu'eux-mêmes, et vous voudriez être le reflux de cette immense marée et plutôt revenir à la bête que dépasser l'homme.

« Qu'est-ce que le singe pour l'homme? Un objet de risée ou de honte ou de douleur.

« Et c'est là aussi ce que l'homme doit être pour le surhomme, un objet de risée et de honte et de douleur.

« Voyez, je vous enseigne le *surhomme*.

« Le surhomme est la raison d'être de la terre. Votre volonté dira : Que le surhomme *soit* la raison d'être de la terre (1). »

Glorifier la morale de l'instinct, de la force, de la « volonté de puissance », c'est par là même nier et renier la morale du désintéressement, du renoncement, de l'ascétisme, la religion de la souffrance humaine. Pendant vingt siècles, l'humanité a été dupe d'une morale d'esclaves, les maîtres ont été circonvenus par les prêtres, les pasteurs du vil troupeau humain : toute sa vie, Nietzsche a combattu cette morale des esclaves. Pendant vingt siècles, l'humanité a laissé s'établir une fausse table des valeurs : toute sa vie, Nietzsche a travaillé à reviser cette table, à établir une « transvaluation de toutes les valeurs (Umwerthung aller Werthe) mises en circulation par le christianisme et par toutes les formes bâtardes du christianisme. Il en veut à la charité, à la pitié, non seulement comme Zola, parce que la charité est illusoire et inefficace, mais encore et surtout parce qu'elle est cruelle et absurde et immorale. La charité est cruelle, cruelle même aux faibles, car elle prolonge leurs souffrances, la charité est absurde et immorale, car elle ajoute indéfiniment à la somme des souffrances humaines, en augmentant mes souffrances personnelles de toutes les souffrances d'autrui.

(1) *Also sprach Zarathustra*. Œuvres, VI, 13, cité par LICHTENBERGER, 147.

Hosted by Google

Exaltation de l'individualité et de la vie et de la santé et de la force et de la joie, protestation contre la faiblesse et la tristesse et la maladie, telle est en deux mots la « Gaya Scienza » qu'enseigne Zarathustra, tel est, exposé sous vingt formes différentes, avec toutes les variations brillantes d'un virtuose de la phrase, tel est le *système* du terrible « aristocrate radical » : Si tant est que l'on peut décorer du nom de *système* une œuvre qui n'a rien de systématique (1), un ensemble d'affirmations et de négations, de dogmes qu'on ne prouve jamais et de raisonnements qui se contredisent sans cesse. Des disciples aussi ingénieux qu'enthousiastes ont en vain tâché de donner de la cohérence à ces contradictions. Le plus détaché et le plus distingué de ces disciples est pourtant encore tellement hypnotisé par Zarathustra que, après avoir démontré à la page 96 les variations et les inconséquences de la pensée de Nietzsche, il affirme du ton le plus convaincu, à la page 97, « que Nietzsche a très réellement *conçu* un système fort bien lié dans toutes ses parties ». Que Nietzsche ait *conçu* ce système ou non, il est certain qu'il ne l'a pas exécuté.

A notre avis, rien ne saurait être plus dangereux pour la réputation de Nietzsche que de vouloir le présenter et le juger d'après un critérium logique et intellectuel. Logiquement, il n'est qu'un tissu de contradictions. Intellectuellement, il n'est guère original. La plupart des éléments « intellectuels » de sa philosophie se retrouvent dans un grand nombre de contemporains. Pour ne parler ni de Schopenhauer ni de Stirner, étudiez l'œuvre de Darwin et de Huxley : Mêmes principes sur la sélection naturelle, sur le rôle civilisateur de la guerre, sur l'extinction des faibles : identité si complète que notre fougueux et distingué collègue de l'Université de Glasgow, M. Tille, a pu soutenir que Nietzsche n'a fait que tirer les consé-

(1) Sauf les deux premiers livres : 1° *Die Geburt der Tragoedie ;* 2° *Unzeitgemaesse Betrachtungen.*

Hosted by Google

quences logiques du Darwinisme (1). Ou encore, comparez l'œuvre de Guyau : Vous y retrouverez la même morale sans obligation ni sanction, le même hymne à la vie, le même principe fondamental, l'expansion de la vie, avec cette différence que Guyau tâche de concilier la vie la plus « expansive » avec la vie la plus « intense ». Ou encore, comparez l'œuvre de Renan (que d'ailleurs Nietzsche détestait cordialement comme il détestait tous ceux dont la philosophie ressemblait à la sienne) : même instinct aristocratique, même dédain du vil troupeau humain, de la démocratie, même morale des Maîtres, mêmes rêves sur le triomphe des Devas, les demi-dieux de la science. Le renanisme, c'est du « nietzschisme » à l'eau de rose, avec une phraséologie de prêtre défroqué.

A vrai dire, les éléments *intellectuels* du « système » de Nietzsche étaient si bien dans l'atmosphère ambiante, qu'on les retrouve jusque dans *l'Ancienne et la Nouvelle Foi,* de Strauss, dû « Bildungsphilister », tant détesté par Zarathustra. En somme, Nietzsche n'a fait que donner à ces idées courantes une forme toute personnelle, et surtout il les a refondues au creuset de sa nature intense et ardente, et les a lavées des scories qui en ternissaient l'effrayant et métallique éclat. Là, mais là seulement, est l'originalité du philosophe allemand. Elle est moins dans la pensée que dans l'expression de la pensée. Elle est moins dans l'expression de sa pensée que dans son être intime : Nietzsche vaut moins par son œuvre que par son âme, moins par ce qu'il a fait que par ce qu'il est.

IV

Aussi bien, c'est encore parce que son œuvre est l'expression de sa personnalité qu'il est difficile sinon impossible d'y répondre. Que répondre à cette philoso-

(1) TILLE, *Von Darwin bis Nietzsche.*

Hosted by Google

phie qui, je le répète, est un tissu de contradictions? Qu'est-ce que ce moraliste qui supprime tous les fondements de toute morale imaginable? Qu'est-ce que cet individualiste qui déclare en commençant que le principe d'individualisation est la cause de toute souffrance? Qu'est-ce que cet optimiste qui déclare qu'une vie heureuse est impossible? Qu'est-ce que cette *Gaya Scienza* qui semble une hallucination d'Enfer? Qu'est-ce que ce Hasard, qui a pourtant un but : le Surhomme? Qu'est-ce que ce philosophe réaliste qui conclut à la nécessité pour l'homme de vouloir l'illusion, toutes les illusions, l'illusion apollinienne et l'illusion dionysienne? Qu'est-ce que ce féroce égotiste qui emploie continuellement une phraséologie altruiste et qui reprend pour son compte cette pensée de Schopenhauer : « Ce que l'homme peut réaliser de plus beau, c'est une existence héroïque : une existence où, *après s'être* dévoué à une cause d'où peut résulter quelque bien d'ordre général, et avoir affronté des difficultés sans nombre, il demeure finalement vainqueur, mais n'est récompensé que mal ou pas du tout. » Qu'est-ce que ce philosophe moniste qui emploie sans cesse une phraséologie dualiste, qui affirme qu'il y a dans l'homme une créature et un créateur, qu'il y a dans l'homme quelque chose qui est matière et aussi quelque chose qui est créateur? Qu'est-ce que ce penseur qui nie le Progrès et qui pourtant affirme que la vie doit toujours se dépasser elle-même? Qu'est-ce, enfin, que ce fataliste qui déclare que l'homme n'a jamais été grand que dans la mesure où il s'est insurgé contre la nécessité?

On répond à des arguments par des arguments. Nietzsche n'argumente pas, il énonce des oracles, il ne s'exprime que par aphorismes. On ne réfute pas un tempérament, des intérêts, des sentiments. Ils vous inspirent de la sympathie ou de l'antipathie. Ils vous séduisent ou vous répugnent.

Est-il besoin de dire que les instincts de Nietzsche répugnent et ont toujours répugné au sens moral et à

Hosted by Google

l'intérêt social de l'humanité? Un penseur qui exalte César Borgia, les Hommes de proie de la Renaissance comme les exemplaires idéaux de l'humanité, se place par là même en dehors de la communion de ses « semblables », et ses « semblables », poussés par un instinct de conservation très sûr, se sont toujours défendus contre pareille doctrine.

Tout ce que l'on peut dire, c'est que Nietzsche a le cerveau et surtout le cœur diversement conformés du reste des humains, c'est qu'il est un exemplaire d'espèce rare, qu'il peut être intéressant d'étudier, qu'il est malaisé de comprendre et qu'il est impossible d'aimer, et pour lequel l'on ne saurait éprouver qu'un seul sentiment, ce sentiment que Nietzsche abhorrait entre tous... la pitié...

Tout ce que l'on peut faire pour réfuter la morale « Nietzschéenne », c'est surtout de montrer ses contradictions, c'est surtout de montrer par l'expérience du passé que cette morale, bien loin de porter la vie à son maximum d'intensité, aboutit promptement à la décadence et à la mort.

En vain nous répondrait-on par un *pereat vita, fiat veritas*. En vain nous objecterait-on que le critérium pratique et utilitaire ne saurait avoir aucune valeur philosophique et que la vérité, pour être terrible et hideuse, n'en serait pas moins la vérité. A cela, nous répondrions que cette antithèse *pereat vita, fiat veritas,* n'a aucun sens, ou, plus exactement, que cette antithèse entre la vérité et la vie, vraie parfois pour l'individu, n'a aucun sens concevable pour la collectivité, qu'en morale, *vita* = *veritas*, *c'est-à-dire* que la vérité morale n'a aucun sens, abstraction faite de la vie morale, *c'est-à-dire* que la vérité morale n'est rien autre chose que l'expression des lois de la vie morale, *c'est-à-dire* que toute vérité qui porterait atteinte à la vie morale, par là même ne serait pas et ne saurait être la vérité. Et nous ferions remarquer en terminant que Nietzsche, tout le premier, a fait de l'utilité et de la vitalité le critérium de la vérité et que, par conséquent, en

Hosted by Google

réfutant sa morale, c'est son propre critérium que nous invoquons.

Par exemple, Nietzsche nous déclare que le régime moral et politique de la Renaissance produisait des constitutions admirables de vigueur et portait la vie à son maximum d'intensité.

Or, que voyons-nous en réalité? Cette Italie du XV^e^ siècle, que Burckhardt, l'ami de Nietzsche, a si manifestement idéalisée et que, tout récemment encore, un historien russe éminent, le professeur Koreline, nous a peinte en couleurs si décevantes, cette Italie où « la plante humaine s'épanouit si brillante et si forte », cette Italie nous la voyons après cinquante ans de ce régime réconfortant, nous la voyons épuisée, démoralisée, atteinte non seulement dans son intelligence, dans sa *vertù* artistique, sa *virtù* et sa *virtuosità*, mais mortellement frappée dans « sa volonté de puissance » : se livrant à Charles VIII sans coup férir, incapable de lever une armée, recourant à la ruse, cette arme des faibles, recourant au poison, cet assassinat des lâches. A cette Italie dégénérée, gouvernée par la morale des maîtres, opposez l'Italie de saint François d'Assise et de Dante, produit de la morale des esclaves, opposez cette merveilleuse Florence du XIII^e^ siècle, si minutieusement décrite par Villani : par la valeur des résultats atteints, jugez de la valeur des régimes ; jugez de l'arbre par les fruits empoisonnés qu'il a produits. Cette démonstration tragique de l'histoire, n'est-ce pas là, je le répète, du point de vue même de Nietzsche, la réfutation la plus irréfutable de ses brillants paradoxes ?

V

Que s'il est très difficile de discuter avec Nietzsche, il est peut-être plus facile d'argumenter avec certains de ses disciples. Comme ils se servent de la même langue que nous, nous pouvons les comprendre et s'ils se mettent en

Hosted by Google

contradiction avec eux-mêmes, nous pouvons les convaincre d'erreur; et quand, par exemple. M. Lichtenberger, l'auteur du meilleur livre qui ait été écrit sur le terrible « immoraliste », quand il nous dit qu'incontestablement « l'œuvre de Nietzsche peut exercer une action bienfaisante à une époque comme la nôtre, dont le trait caractéristique n'est pas précisément une surabondance d'énergie physique et morale », — nous avons le droit de lui demander ce qu'il entend par individualisme et nous avons le devoir de ne pas être dupes d'un mot « ondoyant et divers ».

Que s'il entend par morale individualiste, le droit pour chaque individu de laisser libre jeu à ses instincts, d'exalter sa vie individuelle, il est clair et banal que tous les individus exerçant le même droit, cette morale individualiste ne peut aboutir qu'au conflit des instincts et ce conflit ne peut se dénouer que par une conflagration générale. Si tel est l'individualisme de Nietzsche, je ne vois pas en quoi il diffère de la vieille philosophie de Hobbes, de l'homme qui est loup pour l'homme (*homo homini lupus*), de la guerre de tous contre tous.

Au contraire, si l'on entend par individualisme l'énergie volontaire de l'individu qui s'appuie surtout sur lui-même, et non pas sur la communauté, nous répondrons que cet individualisme n'est compromis ni par le christianisme, ni par un ascétisme quelconque. Au contraire, l'ascétisme, l'*ascèse* n'est autre chose qu'un *exercice* constant de la volonté. Au contraire, c'est par le régime ascétique que nous disciplinerons et que nous exalterons le plus infailliblement la volonté individuelle. Ici encore, l'histoire nous montre que c'est au christianisme, à « la morale des esclaves », que l'individualité moderne doit son origine; que c'est le christianisme qui a émancipé l'individualité du joug de l'État, des institutions politiques, des passions. Ici encore, l'histoire nous montre que les doctrines dualistes et spiritualistes ont produit les individualités les plus fortes, les caractères les plus merveilleusement trempés, les plus héroïques : tels les martyrs des persécu-

Hosted by Google

tions, tels les papes et les saints du moyen âge. Et, en vérité, ne pourrait-on pas dire que précisément ces qualités que nous admirons le plus chez Nietzsche, sa volonté royale, sa sincérité loyale, sont elles-mêmes le produit de la discipline chrétienne? Et Nietzsche tout le premier, n'est-il pas le fils et le petit-fils d'une lignée de pasteurs protestants, dont une discipline de plusieurs générations a affiné la conscience morale et exercé la volonté par la « morale des esclaves »?

Remarquons d'ailleurs que les conclusions de la science positive est d'accord avec la « morale des esclaves» et que Nietzsche, en condamnant ces conclusions, est parfaitement d'accord avec lui-même. La pathologie de l'esprit ne nous apprend-elle pas que ce qui distingue le plus une individualité supérieure, ce n'est pas la qualité de son intelligence ou de sa sensibilité, mais la qualité de sa volonté, et que ce qui constitue le plus essentiellement la volonté, c'est la faculté d'inhibition, c'est la discipline constante, la contrainte de nos instincts (1)? Phénomène étrange et qui montre bien la contradiction intime de la philosophie « nietzschéenne », lui qui reconnaît si hautement la valeur civilisatrice de la guerre brutale, il ne veut pas admettre cette guerre extérieure, mille fois plus efficace, mille fois plus civilisatrice, la guerre du devoir contre les passions et les instincts héréditaires, ou du moins il ne voit pas que toute morale dualiste tend à donner à cette guerre le plus d'acuité. Il ne voit pas que précisément tout le progrès de l'histoire, toute notre évolution vers le « surhomme » a consisté tout simplement à substituer cette guerre intérieure et morale à la guerre brutale. Il ne voit pas que le monisme et le naturalisme, bien loin de fortifier la « volonté de puissance », poussent à l'abandon, au laisser-aller, au déclin et à la dissolution.

(1) Voir sur ce point un excellent article d'un éminent aliéniste, le Dr Clouston : dans le numéro de janvier 1898 de la *Revue française d'Édimbourg*.

Hosted by Google

VI

Si l'espace ne nous faisait défaut, nous aurions voulu, en terminant, dire quelques mots sur deux questions que ne manquent jamais de soulever les critiques de la philosophie nietzschéenne : 1° Cette philosophie est-elle morbide? 2° Cette philosophie est-elle dangereuse?

Quant à la première question, sur les rapports entre la maladie mentale de Nietzsche et la nature morbide de sa philosophie, nous croyons avec M. Lichtenberger que cette question est trop complexe et ses données sont trop vagues pour qu'elle soit susceptible d'une solution définie. Il aurait fallu connaître exactement la nature et l'évolution de la folie dont fut frappé le malheureux immoraliste, il faudrait surtout connaître les rapports entre le génie et la folie : or, c'est là un problème que la pathologie mentale, malgré les travaux pseudo-scientifiques d'un Lombroso ou d'un Nordau, est bien loin d'avoir résolu.

D'un tout autre intérêt pratique est la deuxième question : La morale de Nietzsche est-elle dangereuse? Et ici encore nous sommes parfaitement d'accord avec M. Lichtenberger, nous ne saurions croire à un danger réel : nous croyons comme lui que, bien loin d'être dangereuse, l'œuvre de Nietzsche ne saurait être que bienfaisante, mais nous le croyons pour de tout autres raisons. M. Lichtenberger, nous l'avons vu, croit l'œuvre bienfaisante parce qu'elle est de nature, par son individualisme puissant, à nous prémunir « contre certains excès et certains dangers que présentent les diverses formes de la morale humanitaire, démocratique ou ascétique ». Nous ne croyons pas à la vertu de la philosophie nietzschéenne dans cette direction. Nous n'avons déjà que trop de « *struggle for lifeurs* », trop d'*aristocrates*, trop d'*immoralistes*, tout disposés, sans la prédication de Zarathustra, à « exalter leur volonté de puissance ». Que si néanmoins nous croyons l'œuvre de Nietzsche salutaire, bien loin d'être

Hosted by Google

malfaisante, c'est précisément parce qu'il a montré, mieux qu'aucun autre philosophe du siècle, les dangers d'une morale individualiste ou naturaliste par les exagérations mêmes de sa doctrine. Comme l'a bien montré un éminent philosophe russe, le professeur Grote, Nietzsche a eu le courage de tirer les conséquences ultimes de ses principes naturalistes. Comme l'a montré M. Tille, Nietzsche a été le Darwin de la morale et un Darwin plus conséquent que l'auteur de l'*Origine des espèces*. Pour tout dire par un mot qui n'est pas un jeu de mots, et qui exprime exactement notre pensée, *la haute moralité de Nietzsche réside précisément dans la franche immoralité de ses thèses et* dans la logique impitoyable et féroce de ses déductions.

Juin 1898. CH. SAROLEA.

Hosted by Google

VEILLÉE

A mon ami CHARLES DUCHESNE.

« Tu as les cigares, la gourde? », demandai-je à Paul Haller, au seuil de sa demeure que nous quittions. La nuit de septembre était d'un beau laiteux; la lune y brillait comme une large patène d'or dans un cerne d'or plus pâle et sa clarté indécise noyait l'étincellement des étoiles. Je respirais la brise, découvrant en elle des senteurs embaumées : brises d'automne où flotte l'âme des fleurs fanées, l'âme des foins, l'âme des eaux dormantes sous les nénuphars et le tapis d'or des feuilles mortes. Et ma pensée hésitait si cette nuit n'était plus belle qu'une nuit d'avril.

« Il fait doux, dit Haller, et le temps est à souhait. »

Cambrant le torse, il se drapa dans son manteau. Il souriait d'un air un peu martial, avec une nuance qui rendait son sourire dérisoire.

« Tu es trop troublé, dit-il. Voici comment, cette nuit, se passeront les choses. Nous irons trouver chez lui le veilleur et nous l'accompagnerons jusqu'à sa cellule, dans la tour. Nous trouverons là des falots, et jusqu'au matin, — quoi que j'aie dit à ma mère pour ne pas l'alarmer, — nous demeurerons au sommet de la cathédrale à voir, par cette lune de féerie, le merveilleux décor qui s'offrira à nos yeux. »

Malgré le calme de Haller, j'étais légèrement ému; et, dans

Hosted by Google

l'attente de cette nuit que nous devions passer dans la tour de Saint-Rombaut de Malines, tour haute et massive peuplée de légendes et que je sentais prestigieuse et vivante, tant elle avait, en mon enfance, par la voix de ses cloches et la chanson légère de ses carillons, par son pavoisement aux veilles des fêtes et des kermesses, occupé ma pensée. Dans cette attente inquiète, je m'étais préparé comme pour affronter des dangers. Je rêvais de périls et je ne pouvais contraindre un frisson.

Haller me prit le bras et nous allâmes par les rues désertes de Malines. Déjà à cette heure tout dormait. Les volets étaient clos, des façades blanches s'enveloppaient de mystère et nos pas, qui sonnaient sur le pavé, semblaient ne pas les troubler dans leur sommeil taciturne. Les choses, comme plongées dans un songe, s'animaient d'une vie occulte sous la clarté de la lune; et l'esprit se demandait pour quelle fête obscure, pour quels rites cette lumière, dans l'absence des hommes, était répandue. Nous-mêmes, sentant autour de nous d'étranges sortilèges, nous nous tûmes longuement, regardant nos ombres qui précédaient nos pas.

Un fiacre roula sur les pavés; les fers du cheval retentissaient. Un passant s'avança le long des murailles et ces présences rompirent l'enchantement qui commençait à nous surmonter. « A onze heures, prononça Haller, nous irons prendre le veilleur. Il ne lui déplaît pas qu'on l'accompagne de la sorte; la solitude de la nuit lui en est moins pesante. »

Paul Haller était poète et je le considérais, à part moi, comme le roi de cette ville dont il avait chanté les grâces tristes et le charme endormeur. Pour lui, les demeures closes aux rideaux blancs derrière les vieilles vitres, les visages pâles et ridés qui s'asseyent sur les seuils aux après-midi ensoleillées, les eaux mornes entre des murs lépreux où l'arche sombre des ponts se reflète, les campagnes d'où s'aperçoit, au delà des vergers et des avenues, le profil dentelé des toits dominé par cent clochers et campaniles, profil que revêtent de magnificence ou de langueur le soleil couchant et les crépuscules, pour lui, ces

Hosted by Google

décors, à d'autres indifférents, avaient révélé des beautés inconnues. Haller s'était complu à eux. Dans les poèmes qu'il écrivait, c'était Malines qui chantait ayant déclos ses lèvres, pareille à une princesse réveillée d'un sommeil séculaire et qui raconte d'une bouche ingénue les merveilles de ses songes. Aussi, eussé-je été seul, j'aurais moins ressenti les magies de cette nuit d'or.

Et, comme si Haller eût deviné mes pensées, il dit :

« Tu as lu peut-être les pages si belles où Guyau décrit la nature qui s'anime fabuleusement et semble vivre à certaines heures confuses de l'aube ou du soir. Alors les statues ont, croirait-on, des paroles sur leurs lèvres; les vitres des fenêtres révèlent les larmes ou les joies qui derrière elles sont nées; les arbres et, au bord de la mer, les falaises prennent des formes étranges et des attitudes pensives. Tantôt, quand la nuit commençait à venir, je passais sur la Grand'Place le long des Halles, et je regardais la cathédrale. Un côté de la tour est couvert d'échafaudages d'où ressortent de longues poutres; et, séduit par un songe, celles-ci me figurèrent les pattes d'un dragon emmuré, une de ces bêtes monstrueuses, guivre, griffon ou tarasque, comme s'en voient dans les armoiries et qui, par châtiment, aurait été emmuré là jadis au temps divin des légendes. C'était, je le savais, une apparence, mais je me laissais décevoir sans permettre à ma raison de démentir ce mirage dont l'ombre légère du soir était complète. Mais tu assisteras, cette nuit, à d'autres spectacles plus prestigieux encore, tels que ta pensée ne peut les prévoir. »

Paul Haller devait exagérer. Je souris, incrédule. J'avais, de la lanterne du Panthéon, vu Paris et, du haut de l'Arc de l'Étoile, assisté à un retour de Longchamps, par un soir de mai. Quel enchantement imprévu la nuit et ses ténèbres pouvaient-elles me réserver? Je m'attendais à ce que la ville fût pareille à un damier sombre semé de lumières; la campagne, infinie et vague; au-dessus d'elle, le ciel étendrait son pavois d'or pâle.

Nous traversions le vieux quartier de la ville qui s'étend de

Hosted by Google

la rue d'Odeghem à la Dyle. La lune, entre les toits à pignon de bois découpé en degrés ou surmonté d'un épi de fer, découpait une bande d'azur inégale. L'astre d'or dessinait des lambrequins d'ombre sous les gouttières, soulignait d'un trait noir les écussons taillés au-dessus des porches et glaçait de sa clarté froide les vitres entre leurs étroits meneaux. Des rues larges, nous allâmes aux venelles qui donnent sur les quais. Nous y marchions dans des ténèbres. Parfois nous nous arrêtions au seuil d'une taverne de mariniers, respirant une âcre odeur de saumure et d'alcool, regardant, en nous souvenant de vieux tableaux flamands, les buveurs, le dos courbé sur la table, tenant, dans leurs mains lassées par l'ivresse, un verre ou un broc d'étain. Avant de monter à la tour, nous nous aventurions dans ces rues anciennes qui évoquaient tout un moyen âge. Nous redoutions l'attaque d'un rôdeur et pourtant nous avancions sans armes, savourant curieusement le transissement inavoué de la peur. Sous nos pieds, nous entendions les jurons d'un dormeur. Les pavés étaient gras d'ordures entre des murs dont la brique avait, dans la nuit, une couleur sinistre. Enfin, nous débouchâmes sur le quai au Sel et ce fut une délivrance. Les craintes, qui pesaient sur notre pensée comme un faix qui la courbait, se dissipèrent. Notre pensée libre se relevait et, en face du décor, soudain s'émerveillait.

Comme sur le rivage de la mer, le long du quai blanchi, les chalands dressaient leurs mâts tendus de cordages. Leurs pavillons pendaient dans le calme, car le souffle, à peine aussi léger qu'une haleine et qui errait plus doux que la caresse d'un enfant, ne les pouvait soulever. Les brumes rendaient infinis les lointains; et nous rêvions que les barques aux lourdes carènes allaient tout à coup tendre leurs voiles grises ou brunes et appareiller vers les îles, là-bas. Mais elles dormaient, les barques, sur l'eau obscure dont les rides s'allumaient d'argent; et, derrière nous, dormaient aussi les maisons aux pierres verdies, aux petites fenêtres à vitraux de plomb. Nous pouvions, tant la lune était éclatante, lire les légendes qu'un ciseau naïf avait taillées

Hosted by Google

en lettres d'or, jadis, sur les linteaux, au-dessous de scènes sculptées empruntées à la Bible.

« Ce que je regrette, à cette heure, dit Haller, dont la voix avait un peu de la douceur du soir, c'est la grue que l'on a démolie et qui était sur le quai. Tu te souviens d'elle aussi bien que moi. Elle eût vraiment prêté au décor qui nous captivait une apparence plus fabuleuse. Ç'avait été une machine de lourds madriers, munie d'une roue pareille à celle d'un moulin et que des hommes faisaient mouvoir à la manière des chiens dans une rôtissoire. Un toit d'ardoise couvrait la grue et figurait un dos écailleux. Au bout de son long cou pendait un croc de fer. »

Nous regardions et, sous l'empire d'occultes sortilèges, notre pensée s'évadait de ce siècle pour vivre en des temps reculés de guerres et de représailles. Était-ce par contraste avec le silence et la mansuétude de cette nuit, pure et claire comme une aube ou un crépuscule de printemps?

« Le quart sonne », dit Haller, tout à coup dans une alerte. Un chant de cloches ruisselait, lointaines infiniment, musiques voilées, suaves et légères autant qu'un parfum.

Et, d'un pas de hâte, nous traversâmes un pont pour nous perdre dans des rues étroites et pauvres aux pavés disjoints, vers la maison du veilleur.

A une jeune femme qui vint sur le seuil, Paul Haller dit :

« Venons-nous trop tard, bonne femme? »

Elle s'adossa au mur et, d'une voix usée, lasse d'un long labeur, d'une voix pâle comme son visage qui semblait vague dans l'ombre, elle répondit :

« Non, il se réveille. »

Et, au-dessus de nos têtes, par un fenêtre ouverte sur la nuit tiède, nous entendions le bruit d'un homme qui s'apprête.

La femme demeurait dans l'embrasure de la porte. Elle était en robe humble et délassée. Elle tenait les mains croisées sur son tablier; et ses lèvres était scellées, taciturnes. Nous sentions peser une gêne sur notre pensée, nous qui nous promet-

Hosted by Google

tions, émouvante et pleine de charme, cette nuit qui, pour l'homme que nous attendions, devait être sans doute de peine et de contrainte.

Puis la femme tourna la tête vers la maison et dit :

« Le voici. »

Le veilleur apparut sur le seuil, les yeux encore éraillés par un trop court sommeil. La femme lui parla de la même voix usée, puis se retira sans nous regarder.

Sous son sarrau, le veilleur avait l'allure d'un ouvrier. J'étais un peu déçu par sa figure neutre et sa marche appesantie. A sa main, il tenait une petite clef et une lanterne éteinte comme en ont les maraîchers à leur charrette.

Paul Haller parlait flamand au veilleur, dont je scrutais le visage pour y retrouver le reflet des décors qui lui étaient familiers, comme dans les yeux des marins, le mirage des soleils et des îles qu'ils ont vus. Mais l'homme me semblait étranger à la vie merveilleuse et nocturne qu'il devait écouler, là-haut, dans sa cellule étroite, près des cloches et des carillons. Dans ses mots, rien ne révélait qu'il assistât à des spectacles que les autres hommes ignoraient. Les nuits de splendeurs étoilées, les nuits d'orage où les éclairs comme des lézardes d'or font crouler les nuées, les aubes calmes et radieuses n'avaient jamais dû lui dévoiler leur beauté.

Nous étions arrivés sous la tour. Celle-ci s'érigeait orgueilleuse et massive, et, dans le ciel de claire ardoise, se voyaient ses contreforts, ses arêtes de granit, ses ogives, ses gargouilles, ses pinacles. J'apercevais aussi, entre deux saillies, les poutres qui, à Haller, dans le crépuscule, représentèrent des animaux fabuleux. Nous nous trouverons là-haut dans un instant, nous disions-nous tous deux en regardant le faîte, non sans un serrement de cœur dans l'attente des choses imprévues, car la tour nous paraissait mystérieuse et redoutable, pleine d'abîmes et d'embûches. Près du grand portail de la cathédrale, le veilleur ouvrit une porte et, avant que nous entrions, il alluma la lanterne. Nous franchîmes le seuil et la porte se referma sur

Hosted by Google

nous. La lampe fumeuse éclairait des murs crépis, une voûte basse. Nous respirions un air ranci et frais où se sentait la fleur un peu aigre du salpêtre. Aucun bruit ne nous parvenait et nous semblions, dans ce silence insolite et profond, être transportés tout à coup, par un art de magie, très loin et hors du monde.

« Maintenant, suivez-moi », dit le veilleur.

Et nous commençâmes à gravir un escalier étroit dont les marches rayonnaient autour d'un pilier. J'étais le dernier. La lanterne que le veilleur balançait en montant m'éclairait à peine. Derrière moi et sous mes pieds, c'étaient des ténèbres de gouffre. Je m'arrêtai à une rayère, j'abaissai un regard vers la ville, dont ma vue rasait les toits, et tout à coup je me trouvai seul. J'entendais au-dessus de ma tête les pas de mes compagnons; et je me hâtai, les pieds trébuchants, serrant fortement la corde qui le long du mur servait de rampe. Je montais, toute pensée absente, ayant toujours devant mes yeux les degrés usés par les siècles et les murailles grises effleurées par des clartés vacillantes. Mentalement, je comptais les marches; bientôt je perdais le chiffre et je recommençais : une, deux, trois... dix... Une éternité déjà ne s'était-elle écoulée? Par les rayères, je regardais furtivement et, au-dessus de Malines, je voyais le ciel immense et désert. Puis je me reprenais à nombrer les marches : une, deux, trois... dix... Mais, dans un trouble, je croyais que nous n'avancions plus et qu'à mesure que je faisais un pas, l'escalier, en se dérobant, redescendait d'autant; et cette idée s'accompagnait en moi d'une angoisse profonde.

« Quels sont ces bruits? » demanda Haller d'une voix que la lassitude rendait hésitante.

Des souffles frais descendaient et parfois s'entendait un sec grincement.

« Ce sont les poids des horloges », répondit le veilleur.

De place en place, dans la muraille, se découpaient des portes basses, peintes en gris, ou des caboches saillaient aux pentures. Le veilleur s'arrêta, avança sous une voûte. Je le

Hosted by Google

suivis et je reconnus une chambre assez vaste, blanchie à la chaux. Des chaises, un réchaud, des matelas dans un coin, des bidons et d'autres objets disparates qui pendaient aux murs.

Le veilleur dit d'une voix lente :

« Vous voyez ma cellule. Je demeure ici jusqu'au matin. Ce fanal rouge, je l'allume quand je vois un incendie et je le place de sorte que sa lumière guide ceux qui vont au feu. A minuit, je corne aux quatre angles de la tour. Voici le cor ; il est de bronze et porte les armes de la ville. Il a été fait à Anvers. Le nom du fondeur ainsi que la date sont gravés en lettres latines. Quand je souffle, je le sens vibrer dans ma main. La terre renvoie jusqu'à moi l'écho de ma sonnerie... »

Un martèlement formidable tout à coup assourdit ses paroles. Les cloches déchaînaient une tempête d'airain. J'entendais les battants heurter le métal sèchement, puis le son s'élargir, grandes ondes dont les vagues emplissaient les plus lointains horizons. Et les sons graves ou légers, lourds ou argentins se confondaient pareils à des oiseaux en désordre qui, dans leur essor, emmêlent leurs ailes. Nous sentions passer dans notre chair émue le frisson de toutes les cloches. Était-ce la musique divine et presque pâmée que nous avions entendue, une heure auparavant, sur le quai au Sel ? Elle continuait à retentir, mais ses accents étaient ceux d'archanges irrités. Pourtant il s'y mêlait aussi la majesté d'une prière. Nous nous savions dominant la terre endormie dans la paix des minuits, seuls dans une tour centenaire dont la pierre était l'emblème de choses éternelles. Le carillon, dans son vol éperdu, avait des phrases saintes, l'allure grandiose d'un hymne. Tout se tut soudain, bien que, dans le silence, notre pensée prolongeât les accords. A nos côtés, près de nous, comme si elle fût venue pour nous parler au seuil de la cellule, une dernière cloche lentement sonna. Les bruits se dispersèrent et nous les entendîmes encore longuement frémir, rumeurs confuses et mur-

Hosted by Google

mures, pareils à des glissements d'oiseaux à travers les couloirs, les escaliers et les poutres enchevêtrées de la tour.

Le veilleur, en regardant nos visages où se peignaient des émois profonds, sourit. Si nous eussions, en ce moment, prononcé une parole, celle-ci, dût-elle même être belle, aurait, dans notre bouche, paru sacrilège, tant l'enchantement qui nous surmontait était ineffable. Toutefois, le sourire du veilleur ne me froissa point. Ces charmes, à nous imprévus, lui devaient être familiers. A mes yeux, le veilleur n'était plus, ainsi que précédemment, un ouvrier banal. Depuis qu'il était entré dans la tour, un sortilège semblait le rehausser. Les cloches étaient pour lui des compagnes. Son âme était imprégnée de leurs concerts et de leurs chants plus formidables que ceux des orgues. Pour lui, elles vivaient ; il les entendait gémir quand le vent, à travers les ogives, venait effleurer leur airain. Nous demeurions toujours troublés, surtout par cette cloche dernière qui semblait avoir quitté ses sœurs afin de nous venir parler seule, sur notre seuil, comme pour un avertissement austère. Mon rêve suivait l'hymne qui venait de s'évanouir à nos oreilles mortelles ; j'accompagnais son essor démesuré à travers les espaces et les espaces, semés d'étoiles d'or et d'aurores radieuses que ces musiques peut-être allaient émouvoir.

Un oiseau noir volait, aveuglé, heurtant mollement les murs ; c'était une chauve-souris qui, épouvantée par les cloches, s'était réfugiée dans la chambre et que la lumière éblouissait.

Le veilleur prit un filet et captura la bête. Dans sa main, à travers les mailles, il nous montrait l'animal au corps velu, aux ailes griffues. La bête ouvrait, comme dans un bâillement d'angoisse, une bouche sanglante où de petites dents brillaient, aiguës, et ses yeux, d'effarement, paraissaient des grains de jais.

« Tout l'hiver elles pendent, endormies, dans les poutres, les chauves-souris. » Et ce disant, le veilleur la laissa s'envoler par la lucarne. « Ainsi, continua-t-il, avec le filet, au matin,

Hosted by Google

avant que le soleil soit levé, je prends des oiseaux, des ramiers, alors qu'ils dorment. Vous connaissez la tour, fit-il en se tournant vers Haller; je vous laisse seuls. » Et allumant une lanterne, il nous la donna.

Haller me précéda. Devant nous, dans les ténèbres qui nous figuraient de lourdes toisons et des crinières rousses qui pendraient aux poutres, les cloches étaient accroupies, silencieuses, entre leurs sommiers et leurs hunes. Je touchai de la main leur bronze verdi, étonné de sentir glacé et mort ce métal auquel ma pensée, malgré elle, prêtait une âme. Sous mon effleurement, l'airain frémit, eut une plainte très douce. Il y avait des cloches petites comme des clarines, d'autres grandes comme des cagoules. Sous elles, les battants pendaient inertes. Nous rêvions de voir les cloches soudain se réveiller et d'entendre, autour de nous, dans l'effroi d'une surprise, le déchaînement de leurs voix formidables.

Une bouffée d'air pur nous souffla au visage. En face de nous, une étroite voûte d'azur se découpait : c'était un passage ouvrant sur le premier balcon. Sa rampe dépassait notre front; la galerie ne régnait qu'entre les avant-corps qu'elle traversait par un couloir. Dans celui-ci, nous vîmes des réduits qui, jadis, durent servir d'échauguettes. Nous contemplions la ville dont, jusqu'à nous, les bruits confus s'élevaient. La mer lointaine des toits s'étendait sombre. Les uns étaient d'ardoise ou de zinc et lustrés d'argent par la lune; les autres, de tuiles rouges ou bleues. Des lumières brillaient, jonchée d'or, firmament d'étoiles sur la terre. Et, au loin, dans l'horizon gris, une grande aurore se levait : c'était la gare de Malines, dont les fanaux et les lampes irradiaient. A nos pieds, les passants étaient d'une petitesse dérisoire et nous ne pouvions nous contraindre de ne pas rire, oubliant que nous aussi étions des hommes et pareils à eux. Les maisons, dans un brusque raccourci, avaient des façades étroites et basses sous de larges toitures. En faisant le tour de la galerie, nous vîmes, à notre gauche, la cathédrale, sa vaste nef semblable à un dos monstrueux que surmontait un clocheton effilé

Hosted by Google

et que bordaient les bas côtés et des arcs-boutants. Mais, de toutes parts, la ville avait le même aspect confus : maisons qui s'effaçaient peu à peu dans des ombres plus lourdes. Nous cherchions des rues sans les pouvoir reconnaître. Les clochers des autres églises, qui, agrandis par les brumes, émergeaient de cette mer indécise, ne pouvaient même nous servir de repère.

Au-dessus de nos têtes, la tour s'élevait d'un jet puissant; couronnée par les ferrures géantes des cadrans; ceux qui, par une nuit pareille, enflammés par ces mêmes rayons qui maintenant baignaient le ciel, firent voir un incendie à un ivrogne qui avait bu, ce soir-là, trop de bière fumeuse. Ses cris furent une alarme pour la ville qui se leva en angoisse. Un désarroi emplit les carrefours, les tambours du guet battaient; les appels se croisaient, de fenêtre à fenêtre, entre les dormeurs réveillés qui se penchaient; des moines couraient; des artisans traînaient des échelles, des sacs de sable, des dépouilles de bœufs. Le cadran scintillait et les yeux effarés croyaient reconnaître des flammes dans les larges aiguilles d'or. Je me représentais cette alerte nocturne que rapporte une vieille légende et qui fit des habitants de Malines la risée de leurs voisins.

Mais les échappées que nous apercevions avec peine à travers la rampe du balcon nous faisaient souhaiter des vues plus basses, des horizons dont un seul regard eût embrassé toute l'ampleur.

Nous primes notre lanterne, que nous avions cachée dans une enfonçure, et ce fut ensuite la même montée par l'escalier aux parois de granit, pâli par l'usure, aux marches ébréchées; des salles s'ouvraient d'étage en étage, et les paliers, crépis à la chaux, avec leurs portes massives, aux lourdes pentures, prenaient à la clarté blême de notre lampe une apparence étrange et un peu sinistre. Enfin, l'escalier aboutit à une plate-forme qu'entouraient, fermant la vue, quatre hautes terrasses séparées par un créneau. La hampe démesurée du drapeau était clouée à la pierre et dépassait la tour. Sur une terrasse voisine s'érigeait le paratonnerre. Le ciel, d'une ineffable sérénité, nous couvrait

Hosted by Google

d'une voûte d'or. La lune baignait de blancheur le granit. Nous nous assîmes sur une console et Haller, qui avait pris avec lui le *Nuits Corinthiennes*, d'Anatole France, ouvrit le livre et, d'une voix un peu hésitante qui mettait dans les mots des frémissements, lut des poèmes. Leur sens apparaissait mieux dans ce décor. La poésie, qui se fourvoie dans la vie, apparaissait, à cette heure enchantée, dans toute sa splendeur. Ce minuit, instant des maléfices et des légendes, cette tour séculaire, la clarté de la lune où la flamme de la lanterne posée à nos pieds brûlait comme une petite tache d'un jaune fumeux, aidaient à prêter un prestige surhumain à la chanson des strophes.

Tout à coup, la tour vibra. Le carillon sonnait la demie après onze heures. Ce n'était plus le branle brutal où, dans un emmêlement de sons, s'entendait à peine la cadence. Les cloches prenaient leur essor, chantaient et leurs voix se mariaient, harmonieuses. Elles disaient le vieil air de Flandres que les musiciens égrènent sur un fifre en dansant devant les géants quand ceux-ci font leur sortie aux cortèges jubilaires.

Il fallait encore gravir quelques marches pour atteindre la haute terrasse. Nous montâmes. Haller le premier dépassa de la tête une sorte de trappe et s'assit sur le bord. Je le suivais. Mon émerveillement dépassa ce qu'avait préjugé ma pensée. Le ciel s'abaissait jusqu'aux horizons lointains. L'air était plein d'une langueur troublante. Pas un souffle, et cependant il semblait que de larges ailes en palpitant nous caressaient d'une haleine embaumée. Il flottait une senteur de foin humide. La terre, tiède, pâle sous les mousselines de ses brumes, paraissait une jeune femme amoureuse qui dort. A ces sentiments se joignait l'épouvante confuse du vertige. Mes regards mesuraient l'étroit espace où nous étions. Je me savais environné d'abîmes qui m'attiraient. Appuyé sur les mains, je me penchai; mais je ne vis que des choses vagues qui vacillaient. Moi-même je me rejetai en arrière, transi de crainte, la chair frémissante d'avoir senti en elle la glace de la mort. Haller se tenait droit et son

Hosted by Google

bras étreignait le paratonnerre. En cette attitude, sa taille était grandie. Il me dit :

« N'éprouves-tu pas un sentiment d'orgueil ? Jamais je n'ai connu ce qui en ce moment m'émeut. Je comprends que Rosmershölm voulût ériger une haute tour et je saisis, mieux que quand j'assistai au drame d'Ibsen, tous les symboles contenus en lui. Vraiment, à me savoir seul, cette nuit, devant tant de magnificences qu'aucun regard ne découvre, à veiller maintenant que tout dort, je sens que je partage, pour quelques heures, une destinée divine. »

J'approuvai. Ces paroles surprenaient en moi les mêmes pensées.

Après un silence :

« Combien sont-ils justes ces mots de Materlinck, dis-je en désignant d'un geste les horizons : le ciel est un anneau de cristal. »

Cette image dépeignait en sa brièveté le spectacle merveilleux qui nous captivait. Au-dessus de nos fronts, le ciel était d'un azur limpide où, malgré la lune, des étoiles scintillaient confusément. Autour de la terre — c'étaient les brumes que la lumière lustrait — s'étendait un anneau, tantôt d'un or vaporeux, tantôt d'une clarté de cristal.

Plus familier maintenant avec le vertige, je regardais, appuyé aux ferrures du paratonnerre, la Grand'Place. Elle paraissait un lac que blanchissait la lune, et les maisons baignaient leur seuil dans cette eau illusoire. Étaient-ce encore les brumes de septembre ? Dans l'éloignement, les champs paraissaient couverts d'une eau dormante d'où émergeaient les cimes plus sombres des arbres. A notre gauche, nous apercevions une longue digue noire qui se perdait dans la nuit. Une route peut-être ou la drève du canal de Louvain. Nous n'osions rien assurer, tant nous étions déconcertés, tant la ville et toutes choses avaient pris des apparences inspirées et prêtaient à d'étranges mirages.

Une clameur tout à coup nous surprit, un cri de détresse, une note navrante qui déchirait l'air.

Hosted by Google

« Écoutons, le veilleur corne. »

Nous attendîmes. La solennelle tristesse des solitudes et des abandons s'exprimait dans cette note qui, dans la nuit, retentissait longuement comme pour appeler au delà des rives de la terre un sauveur qui jamais ne viendrait.

A nouveau, avec la même douleur pénétrante, le cor retentit.

Et, aux quatre angles de la tour, le veilleur lança sa sonnerie, disant ainsi aux hommes qu'il gardait leur sommeil.

Puis ce fut minuit au carillon de la tour, à tous les clochers, à tous les campaniles; un concert mystérieux de voix graves et légères, de voix lointaines et assourdies que vint clore de ses coups espacés le bourdon de la cathédrale. Et le silence fut ensuite d'une plus profonde majesté.

« Regarde », dit Haller; et je suivis son doigt qui montrait dans le lointain.

Une étoile rouge bondissait, parfois elle disparaissait pour rejaillir, plus grande.

« Un train », m'écriai-je.

Nous voyions le fanal sanglant au poitrail de la locomotive et écoutions, à des lieues, une légère rumeur comme un tonnerre étouffé. A un moment, le panache de fumée s'éclaira aux reflets du foyer ouvert et parut un météore, une comète volant à travers l'espace en traînant après elle une longue chevelure d'argent. Ses sauts, sa course brusque surtout nous étonnaient. Était-ce en passant derrière les arbres et les fermes et en réapparaissant soudain que le train nous donnait cette illusion qui le faisait prendre pour un animal qui, dans sa fougue, va par saccades et par caprice? Maintenant, nous entendions le bruit des rails broyés sous les roues; nous apercevions les wagons et les fenêtres qui, dans la rapidité de la course, figuraient un long ruban de lueurs. Le train s'effaça derrière un rideau de verdure, puis nous le vîmes entrer dans la gare, dont les phares électriques emplissaient le ciel de leur aurore glacée.

Puis nous savourâmes dans un doux oubli les délices de rêver. Notre pensée accompagnait ces trains qui traversaient les

Hosted by Google

horizons. Ils charriaient à travers le monde d'autres hommes qui allaient où les menait leur destinée.

Parfois nous nous levions, bientôt rassis dans la crainte qu'en un si étroit espace un faux pas nous fît trébucher dans la trappe ouverte ou, par-dessus les bords, dans l'abîme. Alors nous demeurions couchés sur le manteau dont Haller avait couvert les dalles, trouvant un plaisir infini à rester les yeux au ciel; sans ennui, bien que le ciel fût toujours le même et que pas un nuage n'y passât. C'était comme au bord de la mer, où la pensée jamais ne se lasse de regarder longuement les vagues qui, toujours monotones, viennent sur la plage se briser. La fumée de nos cigares montait droite, puis se dissipait. Nous échangions nos sentiments, ensuite retombait un long silence. Je contai, pour abréger l'heure qui passait, l'*Horloger d'Yperdamme*, le roman ravissant d'Amédée Lynen dont le plus bel épisode a lieu par une nuit pareille, quand Jan, l'apprenti, apercevant dans un rayon de lune les armures ennemies, frappe de sa hache de communier les cloches de la tour et improvise un chant d'alarme et de guerre.

« Voici une heure qui va sonner, dit Haller; descendons dans la chambre du carillon. »

Elle s'ouvrait sur un palier et était si haute que nos yeux n'en apercevaient pas les solives cachées dans les toisons rousses des ténèbres. La machine, faite d'essieux de roues, d'engrenages, de tourets et de cloches, emplissait le milieu de la salle. Une échelle s'inclinait le long d'une ogive démesurée. Celle-ci découpait son arche élancée sur le ciel clair et presque blanc; les murailles de la salle, par contraste, étaient noires, d'un noir d'ébène, tandis que de confuses lueurs pâlissaient les dalles et les cuivres polis du carillon. Au delà de l'ogive coupée d'abat-sons s'étendaient la ville déserte et le ciel infini. Les souffles indécis de la nuit nous apportaient une haleine embaumée, une senteur douce comme celle des greniers où, sur la paille, mûrissent des fruits. Ensuite, nous respirions l'odeur de cette salle de granit où des poussières séculaires dormaient. Penchés sur

Hosted by Google

l'appui de l'ogive, entre les abat-sons, larges planches plombées, nous regardâmes à nouveau Malines; mais nous sentîmes, Haller et moi, notre pensée défaillir dans un vertige, notre front se glacer, et il fallut s'arracher au charme maladif qui nous retenait accoudés à l'abîme.

« L'heure va sonner. »

Nous revînmes vers le carillon, dans une attente presque anxieuse dont nous comptions les instants. Me souvenant peut-être de ce mirage qui avait séduit Haller : un dragon emmuré dans la tour, je me figurai qu'un animal était là, dans des entraves. Son cœur battait à mes côtés, et les ferrures étranges aperçues dans la pénombre étaient ses nerfs, ses tendons, ses muscles qu'en un soudain réveil il allait débander. Les silences profonds sont propices à de telles pensées. Un grincement d'engrenage, une chaîne qui glisse furent comme le bruit d'une bête qui renâcle avant de se cabrer. Tout à coup, comme un fracas de grêle sur des vitres, les ressorts se détendirent, les rouages tournèrent, les marteaux heurtèrent les cloches. La bête se démenait, se crispait dans une brusque rage. Nos oreilles assourdies n'entendaient plus qu'un grondement continu. Je sentais, dans une migraine, mes nerfs vibrer jusqu'à se rompre. Je portai les mains à mes tempes ; alors le fracas devint une rumeur plus faible. Longtemps le chant formidable bruissa encore que les roues déjà s'étaient arrêtées. Des frémissements emplissaient la tour. Une grosse cloche d'une voix grave sonna l'heure. Le silence ensuite redevint si profond que je doutai si vraiment il avait pu être troublé par un tel déchaînement.

Nous descendîmes d'un étage, chez le veilleur. Sa main tenait sur ses genoux un vieil almanach qu'il relisait tous les soirs. Je pris le livre et mon visage trahit quelque étonnement en apercevant qu'il datait de dix ans. Le veilleur alors, avec simplicité, me dit son plaisir un peu triste à relire ces événements surannés qui le rajeunissaient en le faisant revivre dans le passé. Il nous dit encore qu'il se divertissait, en ses longues heures de veille, à prévoir le temps. Il connaissait le nom que le

Hosted by Google

peuple donne aux étoiles, et il savait quels présages se révèlent dans la marche des nuées et la couleur des aurores. D'une voix très lente, que l'on retrouve chez les vieillards et chez ceux qui vivent dans la solitude, il nous annonça que le mois, à son déclin, serait ensoleillé, mais l'hiver serait âpre, car il avait entendu, avant le temps, le cri des cigognes qui viennent de Hollande et qui volent vers l'Égypte. L'hiver était pour lui la saison pénible. Les nuits étaient longues et les aubes voilées ne lui apportaient pas la joie qu'il ressentait toujours quand apparaissait le soleil.

Une heure avait passé. Nous remontâmes. Mais l'escalier qui maintenant nous était familier n'avait plus la même apparence. Rien en lui n'émouvait ma pensée ni ne troublait mon rêve. Je songeais combien les sentiments que nous éprouvons changent à nos yeux l'aspect des choses et des êtres. Revenus sur la terrasse, nous fûmes surpris. Le ciel n'était plus le même. Une blancheur, qui n'était pas la molle clarté de la lune, pâlissait la flamme mourante des étoiles. Une fraîcheur emplissait l'azur; et les campagnes se dévêtaient du manteau d'ombre qui les couvrait. Nous pressentions une grâce éparse, un enchantement qui lentement grandissait. Nous apercevions mieux les bossages sculptés de la tour. Sur un modillon, un ramier dormait, la tête contre son aile. Le bruit de nos mains que nous battîmes ne le réveilla point. Dans les lointains, entre des arbres, se courbait un ruban d'argent : la Dyle, qui coulait dans les prairies de Neckerspoel. Une locomotive siffla dans l'éloignement : son fanal rouge était pâli et son cri, qui parvint jusqu'à nous, avait quelque chose d'allègre et d'âpre.

Nous ne sentions aucune lassitude. Les heures fuyaient de la fuite légère des heures de joie. A peine sentai-je s'endolorir mes paupières un peu alourdies, mais mon regard demeurait lucide. La nuit, de son déroulement de merveilles, nous laissait étonnés et ravis.

La lune s'effaçait aussi; son disque, tantôt d'or, était maintenant un disque d'argent mat. Le contraste entre sa lumière et

Hosted by Google

l'ombre s'atténuait. Le décor semblait un camaïeu, une estompe faite de lueurs molles et des ténèbres auxquelles se mêlaient de subtiles nuances. Lentement le ciel bleuissait. Une brise se levait, et des nuées pareilles aux boucles d'une toison parsemaient l'azur.

Le matin!

Pourquoi ce mot fut-il sur nos lèvres comme un cri heureux? Ce mot qui, dans la vie journalière, est parfois si veule, ne nous disait, à cette heure, que des choses légères et vernales, — car tout matin ressemble à du printemps. Nous sentions notre âme se baigner d'eau lustrale; un peu de la candeur du ciel descendait en elle. Une nouvelle enfance nous émerveillait. Nous regardions les horizons, oubliant qu'une ville était à nos pieds et rêvant que cet instant était celui de la naissance du monde.

La brise n'était plus embaumée et lourde, comme emportant avec elle les senteurs voluptueuses d'une chevelure, mais sur nos lèvres elle avait la saveur des fruits un peu sûrs. Cette saveur s'accordait avec la couleur que prenait la terre. Le ciel avait la teinte des seuils de pierre bleue fraîchement lavés. Dans les lointains, les verdures apparaissaient sous des brumes laiteuses. Les murs se dévoilaient, mais ils demeuraient d'une blancheur terne. Ce décor, qui se réveillait sous la lumière grandissante, me figurait, par des liaisons étranges d'idées, ces voix de jeunes garçons qui chantent au jubé des églises, voix aigres, sans essor, claires et froides, analogues à cette aurore que le soleil n'avait pas encore éblouie ni réchauffée.

A notre droite, la digue de ténèbres qui, durant la nuit, nous étonna apparaissait maintenant. C'était la drève du canal, dont les feuillages épais semblaient une longue muraille.

Si un instant nous demeurions sans regarder le ciel, celui-ci, quand nous relevions vers lui les yeux, était autre, d'un bleu plus lumineux où passaient de longs frissons d'or. La lune s'effaçait; deux étoiles défaillaient, près de s'éteindre. Mais la clarté du jour maintenant blessait nos prunelles. La faim et le

Hosted by Google

sommeil avivés par elle, faisaient souffrir notre chaire, alourdissaient notre front.

La lumière, comme des vagues d'or déferlant sur une grève d'azur, emplissait le ciel, refoulait les ombres et s'irisait comme si le ciel était de perle. Il y avait des feux roses, des feux plus changeants que l'éclat des opales, des feux radieux comme si la mer faisait ruisseler au loin le trésor de ses pierreries. Parfois le ciel était blanc, d'une blancheur vierge; puis il s'embrasait d'éclairs irradiés d'un brasier caché sous les brumes qui, au loin, s'ensanglantaient et prenaient une teinte de lie. La terre pâle, glacée après les tiédeurs de la nuit, dormait. Il tombait de la rosée. A nos pieds, nous reconnaissions les rues désertes de la ville, l'hôtel de ville et son pignon blanc, le palais de l'archevêque et ses jardins. La carriole d'un maraîcher passa bruyamment sur la Grand'Place; elle tourna un coin et disparut. Dans la campagne, un toit de ferme d'un rouge clair émergeait de la brume; car celle-ci couvrait la terre comme une eau et les arbres s'érigeaient, pareils à des géants qui s'y baigneraient. Même ce mirage longuement nous divertit : les arbres prenant dans l'heure indécise des apparences falottes et dérisoires.

Le ramier qui dormait s'éveilla. Il ouvrit ses ailes fauves et blanches, gonfla sa gorge lustrée en regardant le ciel qui maintenant était une voûte vermeille.

Au campanile d'un couvent, une cloche grêle sonnait les matines. Les vitres des lucarnes reflétaient les lumières. Les fenêtres commençaient à vivre comme des regards où passent des lueurs.

Une dévote à mante noire se rendant à la première messe passa sous la tour. Alors nous nous assîmes pour que, de la ville, on n'aperçût point notre présence, insolite à cette heure, au faîte de la cathédrale.

L'incendie grandissait dans le ciel clair. Les nuées éparses s'allumaient. La lumière n'avait pas la lourde somptuosité des couchants où les flammes pourpres semblent jeter des étincelles de rubis. La lumière était limpide, pareille à du diamant. Les

Hosted by Google

lueurs roses du soleil encore voilé étaient comme la pudeur d'un front de jeune femme qui se trouble.

Tout à coup, grandiose, avec la lente majesté d'un roi, le soleil s'éleva du fond de l'horizon, globe d'or porté par des anges. Des gerbes de rayons jaillirent, si radieuses que nos paupières s'aveuglèrent à leur scintillement.

Alors la tour vibra, émue. Dans toutes les enfonçures des pierres, des oiseaux s'éveillaient et chantaient. Sur les modillons, les consoles, les pinacles des oiseaux s'ébrouaient, saluant de leurs trilles, de leurs voix grêles l'essor splendide de l'astre.

Une sorte de piété nous surmontait. Nous avions le sentiment d'assister à une fête où la terre, avec solennité, accueillait un jour nouveau. Les hommes dormaient; aucune présence n'interrompait les rites où les verdures, les oiseaux, le monde joignaient leurs prières et leurs ferveurs vers le soleil, source immortelle de vie et de clarté. Nous seuls assistions à ce spectacle dont la grandeur nous écrasait, et ce fut silencieusement que nous redescendîmes de la tour, emportant pour toujours dans nos pensées un souvenir éblouissant.

LÉON PASCHAL.

Hosted by Google

AUTOUR D'UN GRAND MINISTRE

M. DE COBENZL

D'APRÈS DES MANUSCRITS INÉDITS

Les hommes célèbres nous apparaissent d'ordinaire sous les dehors les plus séduisants. Par le seul fait que leurs noms ont été burinés dans les annales de l'histoire, l'on est porté à croire que ces personnages n'ont jamais été préoccupés que de la haute mission dont ils étaient investis, qu'ils n'ont jamais connu que le bonheur, qu'ils ont, tout au moins, été exempts de ces misères, de ces tribulations auxquelles les humbles sont en proie. Les historiens sont pour beaucoup dans la création de ce courant d'idées. Ils ont souvent une tendance à n'envisager que les faits qui rehaussent ceux dont ils esquissent les caractères. Et cependant, lorsqu'on va au fond des choses, lorsqu'on scrute sans parti pris les péripéties diverses de ces existences mouvementées, l'on en arrive à constater que ces natures qui passent pour exceptionnelles ont eu leurs faiblesses et leurs petits côtés, et que ces prétendus heureux de la terre sont souvent, comme les plus simples mortels, rongés par les amertumes mesquines, par les tourments résultant d'une situation difficile ignorée du public, ces éléments qui constituent en quelque sorte le fiel de la vie. Nous faisions ces réflexions en compulsant des documents inédits et bien curieux contenus dans les papiers trouvés à la mortuaire du comte de Cobenzl (1), le ministre de Marie-Thérèse dont la

(1) La correspondance du comte de Cobenzl avec divers comprend 260 registres (secrétairerie d'État et de guerre).

Hosted by Google

réputation fut si prônée en notre pays. Si nous consultons les notes biographiques relatives au comte Charles-Philippe-Jean de Cobenzl, nous n'entendons guère que des éloges et nous serons portés à croire qu'au cours de sa brillante carrière, ce ministre fut à l'abri des soucis.

Il gouverna les Pays-Bas depuis 1753 jusqu'à sa mort, survenue le 27 janvier 1770.

On le représente comme une intelligence prompte et décidée. Il était très actif et passait pour pouvoir dicter quatre lettres à la fois en quatre langues différentes. Il s'efforça constamment de restreindre les biens de main-morte. L'édit du 13 septembre 1753, qui renouvela les défenses portées jadis contre les acquisitions de biens immeubles par les corporations religieuses, s'exécuta sous sa direction et fut bientôt étendu à l'ordre des jésuites. L'université de Louvain, où régnait une routine aveugle, fut placée sous la surveillance d'un commissaire royal (18 juillet 1754). Les abbayes les plus riches furent chargées de pensions au profit de filles de militaires sans fortune. Il réussit à opérer d'heureuses modifications dans la situation des finances. Lorsque la loterie impériale et royale fut instituée, Cobenzl, qui en devint le surintendant général, voulut assister en personne au premier tirage qui eut lieu dans la grande salle de l'hôtel de ville de Bruxelles le 31 mars 1761. Il fut surtout protecteur des lettres. Il contribua hautement à ranimer le goût des Belges pour les études et les arts. Ce fut lui qui alla retrouver, dans une cave du palais de Bruxelles, l'antique bibliothèque des ducs de Bourgogne et la fit transporter dans le bâtiment dit Palais Isabelle, pour en confier la garde à un bibliothécaire. On lui doit l'établissement à Louvain de la typographie académique. On résolut aussi de fonder alors à Bruxelles une société littéraire qui se transforma trois ans plus tard en académie de dessin. Marie-Thérèse, en récompense de ses services, lui envoya le collier de l'ordre de la Toison d'or, et à cette occasion la ville de Bruxelles fit frapper une médaille qui représente le buste du comte de profil.

A ne lire que ces notes biographiques, nous nous trouvons

Hosted by Google

en présence d'un homme uniquement préoccupé des soins dérivant de la haute mission qui lui est confiée et pouvant dépenser sans compter. Son train de vie nous est, du reste, révélé par les multiples notes manuscrites trouvées à sa mortuaire. Il occupait l'hôtel de Mastaing. Le personnel domestique y était nombreux. Les dépenses s'élevaient à un chiffre considérable. Les fêtes y sont fréquentes et les dîners de trente et quarante couverts somptueux. Il suffit pour l'établir de citer un des spécimens des menus que le maître d'hôtel proposait fréquemment au ministre. Le premier service comprenait deux potages, deux pâtés chauds, quatre hors-d'œuvre, dix-huit entrées, deux terrines mêlées, et le second service comportait huit plats divers, dix plats de rôts et douze entremets chauds. Lorsque, en 1757, des troupes françaises traversèrent Bruxelles pour aller se joindre à l'armée autrichienne qui guerroyait sur le bas Rhin, Cobenzl leur donna des fêtes brillantes. Il traita splendidement au château de Loth, à Leeuw-Saint-Pierre, le comte de La Marche et le prince de Condé. Les voyages aussi coûtaient gros. Nous avons, par exemple, le compte manuscrit d'une simple course effectuée en poste à Mons par la comtesse de Cobenzl. Ce petit mémoire nous révèle la façon de voyager des grands personnages à cette époque. En voici le relevé :

De Bruxelles à Tubize, 2 1/2 postes	37 1/2	escalins.
De Tubize à Braine, 1 1/2 poste .	22 1/2	—
Payé pour les guides de Bruxelles .	10	—
Payé pour le guide de Tubize . .	6	—
De Braine à Castiau, 1 1/2 poste .	22 1/2	—
Payé pour le guide	6	—
De Castiau à Mons, 1 poste . . .	15	—
Payé pour le guide.	4	—

Si l'on y ajoute les mêmes sommes payées pour le retour de Mons à Bruxelles et les dépenses effectuées pour la nourriture des domestiques, des « heyducs » de l'escorte et les pourboires, l'on arrive à un chiffre global de 256 escalins 2 liards.

Cobenzl s'était laissé séduire par les charmes d'une jeune

Hosted by Google

femme. Ce détail de sa vie nous est révélé par le petit journal secret de Charles de Lorraine, document hautement intéressant, où il consignait ses moindres actions et les menus incidents de son existence.

Sur l'un des feuillets, nous trouvons, en effet, en regard des noms des personnages les plus en vue qui l'entouraient, la désignation des amies à qui ils accordaient leurs faveurs. En face du nom de Cobenzl figure celui de M^lle^ Murray. La suite de ce récit confirmera la note émanant de la main du prince Charles de Lorraine à ce sujet.

Si nous voulons traiter l'histoire à la manière d'une psychologie, selon l'heureuse expression de Proudhon, nous remarquerons spécialement les lettres que Cobenzl se faisait adresser par un nouvelliste du nom de Clément. Ces piquantes missives, pour lesquelles le ministre payait une somme assez rondelette par année à leur auteur, le tenaient au courant des faits les plus saillants qui se passaient soit à Paris, soit à la Haye, soit à Londres. Si les productions littéraires, les pièces de théâtre nouvelles y sont renseignées, les potins, les scandales du jour y abondent. On est même porté à croire que le ministre était friand de ces aventures. Ces communications nous ouvrent des échappées sur la société de l'époque. La vision est le plus souvent récréative. Clément annonce, par exemple, à Cobenzl, que la célèbre demoiselle Gaucher, ci-devant maîtresse de milord Albermale, n'a pas manqué d'aspirants après la mort du feu comte, qui n'a pas eu le temps de lui laisser quelque chose par testament. L'un a offert cent mille écus de ses diamants et bijoux, mais elle a répondu généreusement qu'ils n'en valaient que trente mille. L'autre a voulu faire agréer mille louis qu'elle a refusés avec la même grandeur d'âme. Enfin, on assure qu'un troisième, ami de milord Albermale, touché de sa bonne conduite, lui avait envoyé « désintéressement » 60,000 francs pour elle et pour les enfants qu'elle a de son amant défunt.

Une lettre de la Haye informe le comte d'un grand mariage qui fait quelque tapage dans la société hollandaise. M. le chevalier de Bonnac, frère de l'ambassadeur de France, jeune

Hosted by Google

homme très aimable, plein d'esprit et de mérite, dit le nouvelliste, épousera, dans quatre ou cinq jours, la plus belle femme de la Haye, Mme de Munter, jeune veuve âgée de vingt-sept ans et riche de trente à quarante mille florins de rente. Les Hollandais murmurent de ce mariage, parce qu'ils auraient voulu que les florins leur restassent, mais nous l'approuvons, nous qui parlons français et qui savons d'ailleurs que le chevalier est sur le point d'être employé comme ministre de premier ordre dans quelque cour étrangère. Ce n'est point sans l'agrément du roi qu'il épouse une protestante; ils garderont chacun leur religion; on les marie sur ce pied-là, ainsi que cela se pratique ici.

Gageons que le ministre prit plaisir à se distraire de ses graves occupations professionnelles en lisant certain passage d'une lettre de Paris ainsi conçue : « Le duc de Luxembourg s'était aperçu que M. de Montmorency son fils visitait trop souvent la petite Austrodit, de la Comédie-Italienne, mais il ne s'apercevait pas que lui-même rendait à peu près les mêmes assiduités à la danseuse Vestris. Il fait défendre à l'actrice de recevoir M. de Montmorency davantage; celui-ci, à son tour, défend avec menace à la danseuse de recevoir M. de Luxembourg. L'affaire s'est terminée à l'amiable. Le père après avoir reconnu sa faute, comme il convenait, a rendu la liberté à son fils et repris la sienne. »

Clément trouve-t-il un bon mot dans quelque ana nouvellement paru, aussitôt il s'empresse de le communiquer au grave ministre. C'est ainsi que nous apprenons qu'il a découvert cette anecdote : « Le président de Harlay reçut de l'évêque d'Autun des plaintes de ce que les officiers en garnison allaient à la Comédie au lieu de venir entendre ses sermons.

— Ils ont tort, sans doute, répondit le président, de vous quitter pour des comédiens de campagne. »

A côté de la correspondance de Clément s'en trouve une autre volumineuse de M. de Lesseps, ambassadeur de France. On trouve un peu de tout dans ces documents. M. de Lesseps fait parfois au ministre des communications qui semblent plutôt être du ressort d'un policier, témoin le billet suivant :

Hosted by Google

« Il est du bon ordre que Votre Excellence soit informée qu'il se fait ce soir un souper clandestin chez Vandermale. Les soupeurs sont, dit-on, Mlle Cardos, Mme Kaerle, MM. de Wavrans, grand vicaire et conseiller. J'en soupçonne le prélat de Tournay, Mme Bayer, Mlle Bayer et M. de Lahaye.

« Il n'est pas besoin d'inspirer à Son Excellence les soins vigilants qu'exige un souper tel que celui-là dans un cabaret, lorsqu'on peut le faire aussi commodément chez soy. »

Une curieuse lettre, adressée par M. de Lesseps à Cobenzl de Madrid le 30 janvier 1759, donne des détails sur le drame qui vient de se passer à la cour de Lisbonne, drame que rappelle assez le récent attentat commis contre le roi de Grèce.

« On a appris, dit M. de Lesseps, par les dernières lettres de Lisbonne en date du 9 de ce mois, que le marquis de Tavora, ses deux fils, le marquis d'Atoguia, le duc d'Aveyros et un domestique du marquis de Tavora ont été appliqués à la question; ils ont avoué leur crime à l'exception du duc d'Aveyros qui a soutenu tous les tourments sans qu'on ait pu luy arracher aucun aveu. Mais à la confrontation, il a été convaincu et est convenu de tout. Les assassins qui ont attenté à la vie du Roy sont au nombre de sept, savoir les six qu'on vient de nommer et un domestique du duc d'Aveyros qui s'est sauvé et qu'on n'a pu saisir; les trois qui ont tiré sur le carrosse de S. M. T. F. sont le marquis de Tavora, le marquis d'Atoguia et le duc d'Aveyros. Ce dernier tiroit sur le cocher et c'est celuy dont le fusil n'a pas pris feu. Les deux fils du marquis de Tavora et les deux domestiques étaient postés plus loin; heureusement que le cocher les a aperçus, il a détourné la voiture avec tant de célérité qu'il a trouvé le moyen de leur échapper. Toutes les femmes, filles ou sœurs des criminels ont été transférées dans des couvents; les enfants en bas-âge l'ont été également, le fils du duc d'Aveyros, âgé d'environ seize ans, a été envoyé à la Chartreuse; il paroit que l'intention de la cour est d'anéantir toutes ces races, soit en tenant les enfants étroitement enfermés ou en les obligeant de se faire moines et religieuses. Le nombre des personnes arrêtées passe celuy de cent. On a encore fait venir de nouvelles troupes dans Lis-

Hosted by Google

bonne; on croit que l'exécution des criminels ne tardera pas à avoir lieu; on sait qu'il est entré des confesseurs dans les prisons et qu'ils n'en bougent pas. La cour doit aussi partir ces jours-cy pour la campagne, afin de s'éloigner et de n'avoir pas sous les yeux ce spectacle horrible; les maisons des jésuittes continuent d'être toujours gardées et investies; cependant on ne croit pas qu'ils ayent trempé en rien dans l'attentat commis contre la personne de S. M. T. F., mais on les accuse d'avoir échauffé les esprits et d'avoir tenu de mauvais propos. Le Roy a donné à M. de Caravallo, pour toute sa vie, une compagnie de cavallerie qui luy tient lieu de garde; c'est ce ministre qui, après un travail de trois mois, a conduit toutes les procédures avec le plus grand secret et fait arrêter tous ceux qui sont en prison; on dit aussy que S. M. T. F. va former des gardes du corps pour le sûreté de sa personne. »

Une lettre subséquente de M. de Lesseps donne laconiquement l'épilogue de ce drame.

« Depuis les nouvelles arrivées par le dernier courrier, y est-il dit, on a appris, par un courrier extraordinaire, celles qui suivent.

« Liste des personnes exécutées à Lisbonne, le 13 janvier 1759, sur un échafaud dressé devant le palais royal, inhabité depuis le tremblement de terre :

« La marquise de Tavora, femme du général de cavalerie, décapitée.

« Étranglés et mis en pièces avec des massues de fer : les deux fils du marquis de Tavora, le marquis d'Atoguia, un caporal, un domestique du marquis de Tavora et un autre du duc d'Aveyros.

« Roués vifs : le marquis de Tavora, général de cavalerie, le duc d'Aveyros, grand maître de la maison du Roy.

« Brûlés vifs : un domestique du duc d'Aveyros et l'effigie d'un autre qui s'est sauvé.

« Après l'exécution, l'échafaud a été brûlé avec les corps des criminels. »

Les détails qui précèdent nous ont donné une idée de la façon de vivre de Cobenzl, nous ont même fait entrevoir l'homme sous le ministre. Il nous est apparu sous des dehors

Hosted by Google

fastueux, menant largement l'existence. Or, cette opulence n'était qu'apparente, et ce grand personnage connaissait cette plaie qui empoisonne l'existence : les embarras d'argent. Ce ministre si puissant devenait à peu près humble vis-à-vis de ses créanciers. A ce point de vue, la correspondance inédite que l'on recueille dans ses papiers devient la source d'une étude psychologique fort intéressante.

Le comte de Cobenzl avait emprunté, paraît-il, naguère 5,000 florins à la ville d'Ulm. Le conseil privé de cette cité lui remémore sa dette, le 15 mars 1756, par la missive suivante(1) :

« Par vos lettres en dâtes du 20 mars et 17 d'octobre 1749, vous avez demandé de vous laisser encore un ou quelques années la somme prêtée de 5,000 florins entre vos mains et que vous avez donné la commission à M. le major Wattemburger et que nous avons toujours laissé le premier point en votre disposition par un profond respect, mais concernant le deuxième nous n'avons encore rien apris de M. le major et nous scavons encore moindre où il se trouve à présent, nous sommes obligés de prendre nos mesures pour avoir soin des fonds en argent comptant par rapport qu'on doit faire de grandes réparations aux chemins publiques qui ont déjà couté beaucoup d'argent au publiq et qui couteront encore davantage à l'avenir, Son Excellence ne prendra pas de mauvaise part que nous prennons la liberté de vous faire souvenir en de telles circonstances dudit capital et nous vous prions très humblement d'en donner votre avis. »

Cette lettre est bien imprégnée de l'embarras qu'éprouve la ville d'Ulm de réclamer sa créance à un débiteur d'un rang aussi élevé. Elle s'excuse de la liberté grande qu'elle prend. La gêne du ministre n'est pas moins apparente dans sa réponse. Il se décharge sur un tiers du soin d'obtenir un nouveau délai, ne voulant point le solliciter lui-même cette fois encore, ni surtout invoquer certains prétextes que son mandataire présentera plus aisément.

(1) Le texte et l'orthographe des lettres reproduites ont été scrupuleusement maintenus.

Hosted by Google

Le 16 avril 1756, Cobenzl répond à la ville d'Ulm dans les termes suivants :

« J'ai bien reçu la votre et je l'aurois déjà longtemps prévenu si cela ne m'auroit pas été impossible par raport de ma longue absence concernant ce que vous m'avez écri. J'en donne tout et plein pouvoir à M. le major Wattemburger de vous satisfaire avec lequel vous vous entendrez en conséquence. Je vous suis infiniment obligé et je redoublerai ma reconnaissance. »

De la dette, remarquons-le, pas un mot. Le grand seigneur ne se résigne pas à parler de la créance en termes explicites, mais les derniers termes dont il se sert sont de nature à faire prévoir à la ville d'Ulm ce qu'elle doit attendre de l'issue de sa tentative.

La lettre du major Wattemburger, datée de Wimpsen le 24 avril 1756, va l'édifier à cet égard. Elle est marquée au coin d'une certaine naïveté qui fait sourire. En voici le texte :

« J'ai l'honneur de donner part au magistrat que j'ai reçu une lettre de Son Excᵉ en dâte du 16 de ce mois avec une charta blanche concernant le capital de 5,000 florins avec les intérêts. Son Excᵉ ne se trouve pas à présent de payer la dᵉ somme à cause des grandes dépenses qu'il doit faire et grande cour qu'il doit tenir, que son épouse avec sa famille est auprès de lui et dans un pays où il fait fort cher vivre et doit faire beaucoup de traitement comme premier ministre de S. M. I. & R., c'est à dire comme Viceroy de tous les Pays Bas, presque cent lieux en largeur et longueur où il arrive presque tous les jours des seigneurs étrangers qu'il doit traiter; un très louable magistrat peut bien juger que par ces dépenses Son Excᵉ n'est pas en état de payer à présent, prie le magistrat d'avoir patience encore jusques Son Excellence ira à Vienne ou le capital avec les intérêts seront payé ou il peut faire beaucoup de bien à un magistrat. Vous pouvez être assuré qu'il vous assistera tant qu'il sera possible. J'ai charta blanche en main pour chercher tous les moiens pour en trouver je me donnerai toutes les peines du monde le magistrat voudra avoir la bonté de m'écrire toujours il sera plus sur et.

Hosted by Google

meilleur par raport que Son Excᵉ renvoit toujours à moi à cause de ses grandes affaires qui l'empêchent de répondre. Je me donnerai autant de peines qu'il me sera possible, j'entend une réponse de vous pour en donner part à Son Excᵉ. »

La ville d'Ulm avait, avouons-le, un bon billet lorsqu'elle fut en possession de cette lettre du major. Il va de soi que si le ministre n'était pas à même de solder une dette d'importance assez modeste, en somme, il lui était, à plus forte raison, plus difficile encore de rembourser les emprunts autrement considérables qu'il contractait ici.

Les abbayes surtout étaient mises à contribution. Tantôt Cobenzl demandait, pour une dizaine de mois, vingt mille florins au Rév. Père J.-B. Tiberghien, provincial des jésuites de la province de Flandre; tantôt il obtenait dix mille florins de M. de Leefdael, abbé de Sainte-Gertrude, sans stipulation de terme, et ainsi les dettes s'accumulèrent tant et si bien que Marie-Thérèse fut amenée à payer, à deux reprises, le passif considérable de son ministre.

Il est vraisemblable que les préoccupations qui devaient résulter de cette situation étaient de nature à aigrir le caractère de l'homme d'État. C'est ainsi que nous pouvons nous expliquer certains passages d'un rapport de Charles de Lorraine à l'Impératrice. Il signale notamment que le comte Cobenzl a des mouvements de vivacité dont il n'est pas le maître, ce qui éloigne le monde de lui et fait qu'il a peu d'amis; qu'il brusque fréquemment les personnes qui viennent lui parler, ce dont plusieurs ministres étrangers même ont eu à se plaindre.

Malgré l'intervention pécuniaire de Marie-Thérèse, la situation du ministre ne s'améliora point dans les dernières années de sa vie. Un incident caractéristique nous en est un sûr garant. Comme les papiers secrets de Charles de Lorraine nous l'ont appris, Cobenzl avait une liaison avec Mˡˡᵉ Murray. On conçoit que, sentant sa fin approcher, le ministre eût désiré laisser un souvenir à cette dernière. Le meilleur moyen eût été évidemment de lui remettre une somme d'argent, mais les fonds étaient rares et, d'après une note laissée par M. Warnots, abbé de Caudenberg, voici comment il procéda : « Quelques

Hosted by Google

heures avant que Son Exc. le comte de Cobenzl mourut, écrit l'abbé, il me dit entre autres choses qui avaient rapport avec Mlle Murray : Par la familiarité avec laquelle j'ai vécu avec elle, quoiqu'il n'y ait point de crime, le public en a pu soupçonner, et par là elle est dans le cas de perdre sa fortune que ses qualités personnelles auraient pu lui procurer, je me crois dans l'obligation de devoir réparer le tort que je lui ai fait. Je vous donnerai une bague évaluée à 12,000 florins que vous lui donnerez pour en faire une rente. Je ne fais point de tort à ma famille, car j'ai augmenté les joyaux de ma famille de 60,000 florins. Et prenant une bague des mains de Mlle Marianne, il me la donna en sa présence. Je montai avec elle à sa chambre en sortant de chez le ministre. J'enveloppai ladite bague dans une boëte avec un billet que ladite demoiselle signa et cacheta avec moi soussigné, qui ai la bague en dépôt et certifié tout ce que dessus, le 12 février 1770. (Signé) Warnots, abbé de Caudenberg. »

Mais à la mort de Cobenzl, la situation pécuniaire du ministre était dans un état tel qu'il fut nécessaire de nommer un curateur à sa succession. Celui-ci fut M. N.-J. Sanchez de Aguilar, conseiller au souverain conseil du Brabant.

Des difficultés nombreuses surgirent. La comtesse de Cobenzl prétendit exercer des reprises. Les consultations d'hommes de loi figurent en grand nombre parmi les papiers provenant de la mortuaire.

Mlle Murray entra-t-elle en possession du petit cadeau auquel nous venons de faire allusion? Le document suivant nous permet de constater que si elle y parvint, ce ne fut pas sans difficultés. Cette pièce est ainsi conçue : « Cejourd'hui, 21 février 1770, M. l'abbé de Caudenberg a produit au curateur de la mortuaire de feue Son Excce le comte de Cobenzl, en présence du notaire Fôcquet, une petite boëte enveloppée d'un papier cacheté à trois endroits de deux armes différentes, laquelle boëte il a déclaré contenir une bague composée d'un seul gros brillant qui lui avait été remise selon sa déclaration par feue Sade Excellence, pour la donner à Mlle M. G. Murray.

« Ces cachets ayant été examinés en présence de Mlle Ma-

Hosted by Google

rianne de Saringûer ont été trouvés et reconnus par elle pour les mêmes qu'elle a déclaré avoir été aposés par elle et par M. l'abbé de Caudenberg.

« Ensuite l'envelope aiant été otee et la boëte aiant été ouverte avons trouvé un petit étui contenant une bague composée d'un grand beau brillant que la demoiselle de Saringûer a reconnu aussi pour le même qu'elle a déclaré y avoir vu enfermer, ce ensuivant les soussignés ont aposé chaqu'un son cachet à ladite bague pour la reconoitre s'il en était besoïn et M. l'abbé de Caudenberg l'a remise audit curateur en conformité du consentement de Mlle de Murray sous protestation cependant de ne pas vouloir préjudicier aux droits que cette demoiselle pourrait y avoir pour le cas que cette bague ou sa valeur ne seroit point nécessaire pour la satisfaction des créanciers de feue Son Exc. Fait à Bruxelles le 21 février 1770. »

Le prince Charles de Lorraine fit une tentative dernière pour sauver la situation. Il s'adressa à Marie-Thérèse et essaya d'obtenir cette fois encore son intervention; la supplique lui fut retournée avec la réponse écrite en marge par l'Impératrice. Les caractères tracés par la souveraine sont nettement accentués. La rédaction de cette note a été faite posément. Le texte de cette décision constitue un document des plus curieux. Le voici : « Après ce que j'ai fais pour le mari il m'est impossible de me charger des dettes de la femmes elle a des diamants de nippes plus qu'il ne lui en faut qu'elle s'en défait. Vous savez que nos arrangements ici demandent une grande attention a tous, que dans ce moment ci le salut de l'État en dépend qu'ainsi tout fond extraordinaire doit être employiee a ce sujet, j'ai neuf enfants à pourvoir qui sont vis à vis de rien ainsi je ne saurois m'engager plus a rien de particulier. »

C'était la débâcle. La liquidation de la succession dut suivre son cours, mettant à nu l'envers de l'existence d'un grand ministre.

Que de réflexions n'est-on pas amené à faire lorsqu'on parcourt ces manuscrits et surtout lorsqu'on lit ces lignes énigmatiques tracées par une impératrice telle que Marie-Thérèse : « J'ai neuf enfants a pourvoir qui sont vis à vis de rien! »

Ainsi donc, à la cour même, tout n'était pas rose!

ALBERT DU BOIS.

Hosted by Google

FÉLICIE COUTURE

Pour HENRIETTE BOSCHÉ.

I

Depuis son remariage avec la grosse Catherine, son ancienne servante, le père Couture devenait mélancolique. A la fabrique de tabac, où il avait été nommé chef de bureau depuis quelques mois, les employés, qui travaillaient avec lui le trouvaient considérablement changé : lui, si gai, lui, dont la jovialité grivoise mettait le bureau en liesse, il ne parlait quasiment plus. Et voilà deux ans qu'il était ainsi... Le père Couture faisait toujours correctement sa besogne, mais aux heures de repos, quand ouvriers, contremaîtres et commis prenaient *leur café* dans la cour de la fabrique, par les beaux après-midi, alors qu'il avait auparavant l'habitude de faire rire tout le monde en plaisantant, il se retirait tout seul, dans un coin, vidant à petites et lentes gorgées sa jatte de café, l'œil fixe, poursuivi par une idée obsédante.

Non seulement on s'étonnait d'une pareille métamorphose à la fabrique, mais dans le petit village de Culdessarts, qu'il devait traverser pour se rendre à son travail, tous les paysans qui, auparavant, recevaient, quand ils rencontraient le père Couture, des apostrophes comiques, de cocasses boutades du bonhomme rond et rougeaud, étaient littéralement stupéfaits, en le voyant le teint jaune, les jambes chancelantes, presque

Hosted by Google

muet, ne disant plus que bonjour et bonsoir. Les malins assuraient que Catherine et le père Couture faisaient mauvais ménage, à cause de Félicie, la fille que le bonhomme avait eue avec sa première femme... Et ils avaient raison, les malins! C'était bien ça qui minait le père Couture.

Félicie, une jeune enfant de quinze ans à peine, se mourait du mal affreux des phtisiques qui avait emporté sa mère. Tout le jour, elle était assise frileusement près du poêle, dans la salle basse où l'on se tenait d'habitude, et elle subissait, sans souffler mot, toutes les vilenies dont sa belle-mère l'accablait. C'était un modèle de piété filiale et de douceur, la petite Félicie... Dans le quartier, les voisines disaient en parlant d'elle : *C'esst eune inge,* et le père Couture l'idolâtrait tout simplement, sans oser lui témoigner d'une manière trop franche sa tendresse, de peur de Catherine.

Catherine! Voilà une maîtresse femme! Le père Couture enrageait de devoir obéir à toutes ses volontés. Il lui arrivait de secouer de temps en temps le joug qu'il subissait, de se mettre parfois en colère quand Catherine rudoyait par trop Félicie : c'était en vain, il se sentait l'instrument, la chose de cette femme despotique qui, en le menaçant de faire du scandale, de les flanquer à la porte de la maison, lui et sa gueuse de fille, savait le rendre passif et doux comme un mouton. Avec un caractère comme le sien, qu'auriez-vous donc voulu qu'il fît, le père Couture?

II

Ah! comme il faisait bon ce jour-là! C'était en mai et le printemps souriait partout : dans les vergers, il montrait ses dents blanches, en faisant plier les arbres en fleurs sous le poids de la neige odorante des frais pétales; sur les prés, il s'attifait de gazes vertes; dans les bois, il exhalait, rieur, son haleine tiède et parfumée qui s'en allait doucement effleurer de sa caresse des sentes et des pâtis lointains; et les ruisseaux, qui

Hosted by Google

le sentaient en eux, faisaient, en s'écoulant, un bruit de lèvres. A midi, en revenant de son bureau, le père Couture était tout guilleret et les pensées moroses, qui le préoccupaient toujours et lui mettaient une large ride au front, s'étaient envolées comme de lugubres oiseaux de nuit effarouchés par le soleil. Il entra chez lui, en souriant presque.

Il s'étonna de ne point voir la table mise et de n'apercevoir personne dans la pièce où Catherine et Félicie se tenaient d'habitude.

Un pressentiment lui vint, lui entra dans le cœur comme un couteau, et il lui sembla entendre nettement le petit craquement horrible de la lame pénétrant dans sa chair. Mais il haussa les épaules : c'était idiot d'aller penser à mal. Il appela : « Catherine, eh ! Catherine, où qu't'es donc ? »

Il entendit un bruit au-dessus de lui : Catherine était dans la chambre de Félicie et descendait. Elle vit le père Couture, et l'apostrophant durement .

« Qu'é qu't'as donc à gueuler ainsi ? »

L'autre se fâcha, devint rouge comme une guigne et demanda :

« Qu'é qu't'as dit ?... Et d'abord, qu'é qu'tu fichais en haut ? »

Catherine ne répondit pas, gardant un air étrange, irritant le père Couture, qui se mit à parler avec une volubilité extraordinaire :

« Tu n'veux point m'répondre ?... Je parie qu'i y a core quéque chose qui se passe ?... T'as core maltraité Félicie, hein, avoue, tu l'as core maltraitée ? Tu l'as p'tète giflée !... »

Et il s'arrêta, épouvanté à l'idée que sa femme aurait pu souffleter Félicie. Catherine, elle, se taisait toujours, se contentant de sourire, d'un sourire mauvais.

« Vas-tu répondre à l'fin ? »

Elle se redressa d'un air de défi :

« Hé ben, oui, là, j'lai calottée... Alle ne tout rien de rien, cette mijaurée. Alle ne sait que cracher et tousser. Alle est tou-

Hosted by Google

jours là, au coin du feu, à trembler dans ses nippes. J'y ai dit d'aller chez la mé Moreau, m'chercher du sel pou' l'soupe et comme alle se décidait pas assez vite... »

Le père Couture ne la laissa pas achever. Il marcha sur elle, terrible, répétant d'une voix rauque : « Tu l'as giffiée, ah! tu l'as giffiée!... »

Et comme il avançait, il vit sur les carreaux de la cuisine des taches de sang. Alors, chose étonnante, au lieu de se fâcher plus fort, toute sa colère sombra. Il laissa tomber son bras levé, monta comme un fou auprès de sa fille, suivi par le rire affreux de Catherine qui lui disait :

« Va, ne te fais point tant d'bile! i faudra bien qu'alle crève un de ces jours, ta Félicie... ce sera un fameux débarras pour nous! »

En entrant dans la chambre de Félicie, le père Couture resta un moment interdit. La jeune fille était couchée dans un fauteuil. Sa chevelure fine de phtisique encadrait d'une lumière blonde sa figure délicate. Ses joues étaient pâles, très pâles, d'un blanc mat et, sur l'une d'elles, un filet mince de sang rose coulait d'une arcade sourcilière.

Catherine lui avait crevé l'œil droit en y portant un coup de tisonnier. La blessure apparaissait fraîche, toute vermeille et noire — un affreux trou de la largeur de l'orbite. Le père Couture resta muet, immobilisé par une rage sourde. Il leva le poing dans la direction de la cuisine : « Ah la rosse! la sale rosse! » Puis, à la vue de Félicie, toute sa colère fondit encore. Il courut près de sa fille, se mit à genoux devant elle, l'appelant doucement, « Félicie, ma petite Félicie,... écoute,... c'est moi, ton pé, le pé Couture... » Et il avait de grosses larmes, pleines de tendresse, le brave homme. Enfin, après bien des caresses, Félicie le regarde et aussitôt, la voilà qui prend la tête de son père dans ses bras et se met à pleurer avec de gros sanglots qui lui déchirent la poitrine. Le père Couture, tout ému, se relève à demi, et se met à la consoler, lui assurant que c'était fini, bien fini, qu'il aurait une volonté désormais et qu'ils allaient partir tous

Hosted by Google

deux, elle et lui, ils iraient habiter la maison de sa sœur morte, la bonne tante à Félicie que sa mère aimait tant; ils laisseraient Catherine là, toute seule... L'enfant l'écoute, sérieuse, et lui dit doucement, essayant en vain de le persuader :

« Non papa, tu ne feras point ça, c'est moi qui m'en irai, c'est à cause de moi que tu n'es pas heureux ici, je m'en irai, j'irai travailler quelque part, dans une ferme, à Bruly, j'apprendrai à lire et à écrire aux enfants, je m'en irai et tu auras au moins chez toi la paix alors... Mais, tu me viendras voir souvent, n'est-ce pas, bien souvent, le dimanche, en cachette... Veux-tu ? »

Il se taisait. Elle l'embrassa avec amour : « Oh ! cher papa, que tu es bon, que tu es bon ! » Mais le père Couture secouait la tête avec un sourire triste.

« Toi travailler, ma fille? mais tu es malade et trop faible; plus tard, peut-être, plus tard quand tu seras bien guérie; mais, pour le moment, tu resteras avec moi : dès après-demain, nous irons vivre tous deux où tu sais, bien heureux et bien seuls. »

Elle ne dit rien, gardant son idée. Il l'embrassa et descendit, courant chercher pour elle le médecin du village.

Catherine l'arrêta à la porte :

« Où qu'tu vas ? »

Il eut la lâcheté de lui répondre, devant son air de commandement :

« J'vas chez l'médecin, après les cochonneries que tu as faites ici, à eune éfant, il faudra core ben que ce soit mi qui... »

Elle l'interrompit :

« Ça fait qu' pou un p'tit bobo que mam'zelle a à s' n'œil, il faudra aller chercher l'docteu ? Jamais ! D'ailleurs, ça ferait du scandale et pi, du reste, alle s'ra vite guérie, je te l'promets; c'est mi qui la soignera... »

Il restait immobile, saisi par son raisonnement qu'il trouvait très juste. Il fut convaincu et, repossédé par Catherine, il dit :

« Sers-moi l'soupe, la mé, on f'ra comme tu dis. »

Hosted by Google

Elle eut un triomphe dans les yeux, et le père Couture s'en retourna au bureau, après son dîner, cherchant un moyen d'arranger son ménage. Ce serait si bon de vivre tous trois, bien ensemble, bien unis, bien heureux!... Et il oublia complètement la promesse qu'il avait faite à sa fille.

III

Félicie, elle, n'oubliait pas. En haut, dans sa petite chambre, tout occupée à mettre sur son œil sanglant les compresses froides que Catherine, un peu radoucie, lui avait apportées, elle essayait de combiner un plan de fuite. Vers sept heures, un peu avant la rentrée du père Couture, elle partit derrière la maison, traversant vite les champs qui s'étendaient dans l'amolissement du crépuscule. Elle était couverte d'un grand châle noir. Elle avait une belle pièce de cinq francs — ses économies — dans la poche de sa jupe. Son œil meurtri la faisait horriblement souffrir. Elle supportait cette douleur, en vaillante, comme elle en avait supporté tant d'autres. Elle alla se cacher, grelottante, derrière une haie, à cinq cents pas de sa maison, puis, quand la nuit fut venue, une nuit sereine et claire, avec un ciel bleu pâle, semé d'étoiles, elle s'engagea dans une sente sinueuse et se mit à courir de toutes ses forces.

Personne ne l'avait vue. La jeune fille filait vers une ferme habitée par de braves gens. La ferme se trouvait dans un village voisin, à Bruly; on y avait déjà demandé la petite Félicie, la sachant instruite, pour l'éducation de trois mioches qui refusaient d'aller en classe.

Mais, infiniment lasse, essoufflée, n'en pouvant plus, Félicie tomba. Elle se trouvait dans le verger de feu sa tante, là où elle se plaisait à jouer et à rire, étant petite enfant, là où, devenue plus grande, elle entretenait, il y a deux ans encore, dans un petit coin de terre, qu'elle disait à elle, quelques petits rosiers existant toujours et s'apprêtant déjà à refleurir. L'immense

Hosted by Google

fatigue qui l'accablait la fit choir sur les genoux, puis sur le dos, et, finalement, elle s'étendit, les jambes roides, sur l'herbe que la rosée de la nuit imprégnait. Et elle s'endormit, la petite Félicie, et des rêves charmants grisèrent, durant son lourd sommeil, sa pauvre tête malade. Elle ne se réveilla qu'au matin ; une fraîcheur pénétrante lui fit rouvrir les yeux. Elle se retrouva dans le lieu familier qui avait été témoin de ses instants de bonheur, car c'était bien ici, du plus loin qu'elle se souvenait, qu'elle avait goûté un peu du charme que la vie daigne procurer parfois, oui, c'était bien ici qu'elle s'était trouvée heureuse, toute jeune, se divertissant avec ses petites amies, sous les yeux caressants de sa pauvre mère et de sa vieille tante morte, elle aussi, maintenant... Heureuse ! mon Dieu, qu'il ferait bon de l'être un peu, encore ! Oh ! se sentir aimée, pouvoir verser sa tendresse à elle, dans un cœur ami... Pourquoi le ciel lui prit-il sa mère, sa bonne mère, si tôt, à elle qui l'aimait tant ?

Ainsi, elle songeait à de lointaines choses. A cause d'une lancinante douleur qui lui vint subitement à l'œil droit, elle se remémora, tout à coup, les événements de la veille et de grosses larmes se mirent à rouler lentement sur ses joues pâlies. Elle essaya de se lever, mais une lourdeur étrange la clouait au sol. Alors, Félicie, voulant boire encore ce bien-être ineffable qui l'avait visitée, ferma les yeux pour se rendormir. Une brise embaumée de la senteur exquise des syringas, de la menthe et du thym, passa dans l'air, venant des bois d'alentour. Pauvre Félicie ! Elle en huma, par courtes aspirations, de toute la dernière force de ses poumons malades, le parfum pénétrant. La brise, toute faible qu'elle fût, fit tomber les délicates fleurs des arbres sur l'herbe du verger. Félicie se crut transportée dans quelque contrée féerique. Elle se voyait dans un petit enclos semé d'émeraudes. Des fleurs géantes s'épanouissaient au-dessus de sa tête et la couvraient doucement de leurs pétales blancs... Mais, la fraîcheur persistante de l'aube l'incommodait. Elle essaya encore de se lever ; ce fut en vain. Une force invincible

Hosted by Google

l'attachait, là, sur l'herbe. Un violent accès de toux la secoua. Puis, sa respiration devint très difficile, et enfin un dernier soupir s'exhala de ses lèvres décolorées ; elle expirait, la petite Félicie Couture. Sa chevelure blonde, aux mèches s'étendant éparses, parmi les marguerites du printemps, scintillait au soleil, sous les innombrables perles de rosée que la nuit y avait semées. Elle expira, la petite Félicie, par un clair matin de mai, où tout chantait la sève et la vie. Elle expira, Dieu la reprenait : un ange lui manquait au ciel, sans doute.

Mai 1898. GABRIEL DE SART.

Hosted by Google

LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE

Au commandant EMMANUEL LEGRAND.

Socialement, il existe un type moyen de chaque classe d'individus. Il existe un type moyen dont tous les militaires acquièrent les caractéristiques, tout comme, d'autre part, il existe un type policier, un type commerçant, un type magistrat professionnel. Chacun dans sa spécialité possède les mentalités particulières, souvent les aspects physiques distinctifs qui sont marquants du type moyen.

Ce sont ces caractéristiques psychiques de la profession militaire que je me propose de rechercher ici, ainsi que l'influence de cette profession militaire sur la mentalité.

Je montrerai que le milieu social constitue un véritable prolongement du milieu biologique et que si la charrue du paysan, l'outil de l'ouvrier, la plume du penseur accordent à ceux qui les manient toute une personnalité générique, l'épée en réserve une semblable au soldat.

Ayant bien révélé les particularités du type militaire, je m'efforcerai de montrer la beauté et la noblesse de ses attributs et de donner raison à cette phrase que M. Édouard Drumont écrivait il n'y a pas longtemps : « Connaissez-vous rien de plus admirable que l'existence du vrai soldat? Après les fonctions du prêtre, est-il fonction sociale plus haute que celle de cet être de dévouement, toujours prêt lorsqu'il s'agit de mourir, toujours disposé à obéir au premier appel de la patrie? »

Hosted by Google

L'état psychologique particulier du militaire est, en ses détails, très divers, selon qu'il s'agit de l'officier ou du soldat, de l'homme d'armes en temps de guerre ou sur pied de paix. Mais toutefois les grandes lignes, l'aspect d'ensemble du type moyen restent invariables. C'est, ainsi généralisé, que je l'examine.

La profession des armes est une école de probité, de désintéressement, d'abnégation, de devoir, de courage, de justice, de dignité. C'est grâce à elle que s'ouvre l'intelligence du soldat. Celui-ci y trouve l'affection, la solidarité, l'esprit de corps. Il acquiert des sentiments de plus en plus nobles et élevés : le mépris de la mort et la bravoure. Il participe à une force collective provenant de la confiance dans les chefs.

Quelle autre situation sociale peut accorder ce privilège du prestige de l'uniforme? Quelle autre aura raison de l'ennui, de la mélancolie mieux que l'état militaire?

Pour l'officier spécialement, il est des missions ennoblissantes.

Et où trouvera-t-on enfin cette discipline en laquelle réside la plus grande force de l'armée ; ce superbe attachement aux symboles resplendissants : la Patrie, le Drapeau, qui engendrent l'héroïsme et appellent la gloire?

Il faut en convenir, ma tâche est belle d'accorder au professionnel militaire autant de titres d'honneur qui le spécialisent essentiellement. Car, du militaire au civil, la différence est complète, ce qui permet d'établir plus nettement encore le type moyen que je recherche. La guerre, et la paix tout aussi bien, le fait seul d'être enrégimenté dans la « grande famille » exigent du soldat une morale absolue autre que la morale commune ou les morales particulières des professions, des classes. C'est pour lui toute une initiation nouvelle et unique : son éducation avant d'entrer au service, les notions morales acquises dans son premier milieu, tout cela, la recrue doit le dépouiller le jour où elle entre à la caserne.

Dès lors, elle est imbue de principes entièrement inconnus encore : telles seront les causes de la création de ce type

Hosted by Google

moyen militaire que la diffusion de l'instruction, la fusion d'éléments ethniques disparates, l'homogénisation des individus réalisent, mais dont l'*imitation* et l'*accoutumance* sont les principaux facteurs.

***

Les détracteurs de l'armée, les ennemis du militarisme ont toujours crié bien haut que le jeune homme qui vient passer quelques années à la caserne y perd pas mal de ses qualités affectueuses ou de respect ou de croyance. On reconnaît qu'il se différencie donc déjà du type général humain; mais en spécifiant que c'est pour s'enlaidir. Il n'en est rien. Son père qu'il révérait; la jeune fille qu'il courtisait chastement; le champ de ses aïeux; le catéchisme de son curé, on dit qu'il ne pense plus guère à tout cela, le jeune soldat? Il n'en est rien, par bonheur, je le répète. Cette honnêteté laborieuse, cette tendresse, cette pureté de mœurs ne se sont que modifiées, et s'*il paraît* avoir perdu de ces côtés, combien n'a-t-il pas gagné en courage et en probité!

M. Gabriel Tarde, criminologue et philosophe érudit, explique cette évolution parce qu'il trouve que le militaire, « outre la pensée du conseil de guerre, a, pour le soutenir dans sa vie disciplinée à la caserne, pour le maintenir ferme au poste sur le champ de bataille, l'idée de la honte, de l'humiliation devant les camarades, à éviter même au prix de la mort. En même temps, il a conscience d'être utile, pour l'accomplissement de ses devoirs nouveaux, à une foule d'hommes qui sont devenus depuis peu ses semblables, à cette grande patrie qui est en train de l'assimiler et dont il se souciait si peu naguère, absorbé jusque-là dans ses préoccupations domestiques ».

Mais on objectera plus loin encore. Soit, admettons le courage, dira-t-on : mais est-ce courage, bravoure, mépris du danger ou simple respect humain, cet empire sur soi-même suffisant à tromper et vaincre la peur? Eh bien! ce courage artificiel que j'admets, que je reconnais, veut-on croire que je le trouve plus beau, plus grand, plus méritoire que le courage inné? L'uniforme, la qualité de soldat, l'entourage des cama-

Hosted by Google

rades, un peu l'ascendant des chefs obligent malgré soi le plus craintif à être brave. Il y a du respect humain peut-être, de l'entraînement, de la suggestion même, soit. Mais n'y a-t-il pas plus de mérite à se prouver vaillant en surmontant sa peur à force de volonté qu'à mépriser le danger dont on n'est inquiété par aucune angoisse ou qu'à ne pas en avoir conscience?

École de courage et école de dignité aussi, ai-je dit. Ceci surtout on a voulu le nier. On a crié bien haut à l'outrageante servitude lorsqu'on parlait de la situation des subordonnés vis-à-vis du supérieur. Selon les détracteurs de l'armée, l'officier identifie ces deux conceptions : « pouvoir et possession » ; le soldat est pour lui une chose dont il fait ce qu'il veut, dont il dispose de par la force indiscutable que lui octroient les règlements. Parce que l'officier dit « mes hommes », ils s'exaspèrent. Mais cependant le père ne dit-il pas « mes enfants », le patron « mes ouvriers », le fonctionnaire « mes administrés », le prêtre « mes ouailles », l'instituteur « mes élèves », et je ne sache pas qu'il y ait plus de honte à être le soldat soumis à son supérieur que l'ouvrier, le paroissien, l'élève soumis à une autorité, quelle qu'elle soit.

L'état militaire n'exclut ni la dignité ni l'indépendance. Il fait, au contraire, que l'homme les raisonne et que chez lui, souvent, elles naissent du jour où il entre dans les rangs de l'armée, instant à partir duquel son intelligence commence parfois à s'ouvrir, se développe en tout cas.

L'intelligence dépend à la fois du nombre des idées qu'il nous est possible de mettre en œuvre et de leurs relations entre elles, de leurs mille associations qui parviennent à former un tout intellectuel.

Aussi rien d'étonnant à ce que l'ouvrier, ou tout employé à quelque besogne que ce soit, trouve un désavantage, une cause d'infériorité évidente dans un travail qui n'oriente ses perceptions et partant ses idées que vers un seul objet ou une seule catégorie de préoccupations. Dans leurs spécialités, ces individus posséderont peut-être une étendue et une variété de connaissances qui étonneront même des savants, mais concré-

Hosted by Google

tisé, borné à un seul point de vue, leur savoir reste limité et inférieur.

Je n'en veux prendre pour exemples que ces peuples encore sauvages possédant de remarquables connaissances botaniques, nos paysans initiés à toute une science météorologique qu'ils ne raisonnent d'ailleurs pas, les pêcheurs experts en zoologie, l'ouvrier d'usine en mécanique.

Ce n'est plus de l'intelligence, mais d'instinctives habitudes, des résultats routiniers de l'expérience.

On a souvent montré combien le type militaire est un type social en cela opposé au type industriel. Leurs activités n'ont pas le même objet : l'une est prévoyante, accumulatrice d'énergie ; l'autre est productrice. Pour donner au soldat les vertus militaires et à la fois le savoir technique dont il doit être doté, il est nécessaire d'élargir le champ de sa vision et d'ouvrir son intelligence à des idées de caractères aussi divers que multiples. L'obéissance passive, le respect de l'autorité, la faculté de commandement pour certains ne s'acquièrent point par une machinale initiation comme celle qui, d'un ouvrier d'usine, d'un laboureur ou d'un travailleur en chambre, fait rien qu'un outil ou le rouage de tout un organisme d'ensemble.

La solidarité même, cette autre vertu qui ne doit pas se spécialiser à qui porte l'uniforme, ne peut se rencontrer, hors de la caserne, que dans l'atelier d'importance première qui réunit en commun et dans un contact permanent une forte population d'ouvriers. Encore cette solidarité manque-t-elle de plus d'un des ressorts impersonnels : l'attachement au drapeau, à ces symboles de mystérieuse suggestion, l'idée de patrie, le souci du même péril qui existera un jour pour tous et aussi des mêmes honneurs qui ennobliront tout le monde, *solidairement* — pour que les liens soient de la même sincère, forte et affectueuse cordialité.

Sous les drapeaux, il existe une aide réciproque inévitable, et c'est d'elle, ainsi que de l'échange de services rendus : par exemple la protection nécessaire du conscrit par l'ancien ; c'est aussi de la déférence du plus jeune envers l'aîné que naissent la camaraderie et la fraternité d'armes.

Hosted by Google

S'amplifiant, le sentiment généralisé a provoqué l'esprit de corps. Intense, poussé aux extrêmes limites comme il l'est dans l'armée, constitue-t-il un bien ou un danger? Je ne le crois pas périlleux pour ma part, car je ne crois pas qu'il engendre, comme on le lui a reproché, le mépris du civil.

Certes, il y a du militaire au civil une distance très considérable. Mais la différence d'affinités, de goûts venant d'une diversité d'habitudes et d'obligations est-elle du mépris? Et puis faut-il déplorer ou craindre des divisions professionnelles corrélatives des divisions sociales? De l'ouvrier au capitaliste, de l'artiste au bourgeois, du prêtre à l'athée, là peut-être on trouvera de l'irritabilité, de la haine même; mais du militaire au civil on ne trouvera qu'un éloignement, apparent d'ailleurs plus qu'il ne semble, provoqué par l'inévitable divergence de vues, de besoins, de besognes, de costumes même.

Et le soldat méprisera-t-il le civil, lui qui, sortant du peuple, retournera un jour au peuple? L'officier méprisera-t-il le *pékin*, lui dont la vie se dédouble si nettement : l'officier d'avant quatre heures, le *pékin* d'après quatre heures?

L'esprit de corps, si beau et noble dans l'armée, est bien moins exclusif et moins à craindre que l'esprit de caste poussé au plus loin par certaines professions.

***

Le type psychologique militaire est caractérisé, nous l'avons vu, par l'élévation de ses sentiments de plus en plus nobles et dignes, sa bravoure, son mépris de la mort.

On trouverait dans l'histoire des armées d'autrefois, aux temps où le conscrit ou le volontaire, à peine enrôlés, partaient pour la guerre, sans que leur éducation militaire fût ébauchée, le souci d'une toute petite instruction technique ayant seul été possible, de frappants exemples de ces bandes victorieuses, enthousiastes, prêtes à tout aujourd'hui, demain désemparées, en déroute. On n'avait pas le loisir de faire reposer l'éducation *morale* du soldat sur d'ennoblissantes et superbes bases de vertus civiques, de principes généreux. On n'avait pas le temps de leur parler des devoirs de l'homme d'honneur, des

Hosted by Google

affections de la famille, de l'intérêt de la collectivité, de l'amour et de la gloire de la patrie!

On partait en campagne un beau jour à la hâte et, à la veille de la première victoire, Bonaparte leur disait : « Soldats! vous êtes nus et mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables; mais ils ne vous procurent aucune gloire; aucun éclat ne rejaillit sur vous. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir; vous y trouverez gloire et richesses. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage et de constance? »

On ne parle pas de drapeau, de patrie, de triomphe national : mais on promet des butins, des richesses, de la gloire individuelle!...

Cependant deux mois de campagne ont suffi pour modifier tous ces cœurs, pour orienter tous ces enthousiasmes juvéniles. On a pris Montenotte, Millesimo, Dego, Mondovi, et Bonaparte s'adresse encore à ses héros : « Soldats! vous avez remporté, en quinze jours, six victoires, pris 21 drapeaux, 55 pièces de canon, plusieurs places fortes et conquis la partie la plus riche du Piémont. Vous avez fait 1,500 prisonniers, tué ou blessé plus de 10,000 hommes. Vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles illustrés par votre courage, mais *inutiles à la patrie.* » Et plus loin : « La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité. Soldats, la patrie a droit d'attendre de vous de grandes choses : justifierez-vous son attente? »

On est loin des pillages, des profits, des jouissances personnelles dont on leur avait fait, seule, entrevoir l'espérance. A cette heure : « Tous brûlent de porter au loin la gloire du peuple français; tous veulent humilier ces rois orgueilleux qui osaient méditer de vous donner des fers; tous veulent dicter une paix glorieuse et qui indemnise la patrie des sacrifices immenses qu'elle a faits; tous veulent, en rentrant dans leurs villages, pouvoir dire avec fierté : J'étais de l'armée conquérante de l'Italie! »

Hosted by Google

Manieur d'hommes, connaisseur d'âmes, Bonaparte savait que la psychologie de ses soldats s'était révélée en quelques jours au seul enthousiasme des victoires, à la griserie du patriotique élan qui conduisait ces régiments à la conquête du monde, à la seule suggestion de son prestige et de son admiration. Pyschologiquement, le soldat de l'armée d'Italie était en deux mois devenu méconnaissable, grandi, embelli, magnifié par ses nouvelles idées hautes et grandioses.

***

Il y a de la noblesse, de la grandeur, de la beauté dans cette confiance en soi-même, cet orgueil d'être au-dessus du destin, cette insouciance des fatalités dont fait preuve le militaire.

La gaieté, la courtoisie en face du danger, c'est l'état militaire qui les fait naître, et pour cela je l'admire.

Avec le publiciste français qui les évoque, je me reporte à ces âges de naguère, passés, mais qu'on n'oublie pas. Je ne remonte pas aux siècles héroïques, aux temps des hauts faits d'épopée; je ne parlerai pas même des troupiers de l'ancien régime, lorsque chacun obéissait à sa vocation : ceux qui aimaient la prière priaient en paix; l'artiste, sans qu'on vînt l'inquiéter, s'adonnait au seul culte de son art; ceux qu'émouvait le cliquetis des épées, ceux que hantait le merveilleux fantôme de la gloire des guerres; ceux qu'enchantait la chamarrure des costumes étincelants entraient dans l'armée et, tant qu'ils n'éprouvaient pas le désir d'être des héros en courant se battre à la frontière, ils chantaient sous la tonnelle des guinguettes ou lutinaient des vivandières. C'était l'héroïsme gai et galant : Tirez les premiers, messieurs les Anglais, disait le major des gardes-françaises à Fontenoy. — Veuillez assurer vos chapeaux, messieurs, disait le maréchal commandant la maison du Roy, nous allons avoir l'honneur de charger!

Ces âges ont vécu, mais les traditions de bravoure et de mépris hautain du péril et de la force perdurent toujours. Les 300 Spartiates, les Franchimontois, les carrés de la garde impériale ont de la descendance. Ceux de Plewna, ceux de

Hosted by Google

Gravelotte font leurs preuves ; les héros du général Margueritte se ruent à la mort et le sergent De Bruyn se fait casser la tête, sublimement !

***

Tout à l'heure, j'ai parlé de la fraternité d'armes ; je veux dire un mot aussi d'une autre qualité inhérente au militaire, à l'homme d'armes et que le général Dragomirov appelle la « camaraderie de combat ». C'est une unité, une communauté de sentiments dont l'exemple doit venir de haut, c'est-à-dire des chefs, des officiers. C'est la confiance de chacun, depuis le plus infime, dans celui qu'il a au-dessus de soi, qu'il suit, qu'il imite, par lequel il doit être guidé, entraîné. Par elle, on en arrive à ce que l'armée tout entière n'ait qu'une seule âme. C'est comme une volonté unique qui la régirait, une volonté qui, sous la République, fut, selon le mot de M. Abel Veuglaire, publiciste militaire français, le civisme fanatisé et, sous l'Empire, le fétichisme enthousiaste à l'égard de Napoléon. Plus tard, ce furent la discipline et la confiance en leurs chefs des troupes germaines de 1870 ; et envisagez après cela les triomphes des armées républicaines, impériales et prussiennes !

***

Je poursuis l'analyse de toutes les caractéristiques, de toutes les influences que j'ai données comme sujettes à modifier la mentalité de celui qui arrive sous les drapeaux et à orienter sa psychologie nouvelle particulière. C'est du prestige de l'uniforme qu'il s'agit maintenant.

Il est vrai que ceci ressortit à une autre étude psychologique peut-être que celle que je tente d'élaborer succinctement devant vous. Ou mieux, cette psychologie est objective et non subjective. C'est plutôt la psychologie de celui ou de celle qui subit l'influence de ce prestige de l'uniforme qu'il me faudrait envisager. Je sortirais de mon cadre ; je ne m'attacherai donc pas à l'examiner. Je me bornerai à constater un fait de plus qui diversifie le militaire de tout autre professionnel. Et aussi

Hosted by Google

c'est à l'extériorité de l'homme d'armes qu'elle a trait et non à son individualité. M. Édouard Drumont, dans ce même article dont je citais en commençant quelques lignes, écrivait une phrase qui me paraît énoncer la raison, logique d'ailleurs et évidente, de ce prestige de l'uniforme, aux yeux féminins surtout : « Esthétiquement, un bel officier bien campé sur un cheval ardent, donne l'impression complète de la beauté virile. »

Aux yeux de nos frères mâles, l'influence est autre et plus à notre honneur encore peut-être : à l'uniforme s'attachent des idées glorieuses de respect et d'autorité, de traditionnelle déférence ; l'uniforme est un des symboles magnifiques tels que le drapeau, les armes héraldiques, la devise et l'hymne nationaux.

Le revêtant, le soldat, de sa propre raison d'abord, et ensuite parce qu'on le lui inculque, a conscience de la supériorité, des privilèges qu'il lui confère et de ses soucis ne sortira plus celui de faire honneur aux marques qu'on lui a données, insignes de sa mission, pour le différencier des autres hommes et l'assimiler plus complètement dans le grand ensemble harmonieux et parfait de l'organisme militaire.

Et l'influence se fera sentir sur tous. Pourtant que de variétés de caractères, de goûts, d'émotions chez les jeunes recrues ! Mais je crois que la vie militaire, parmi tant d'autres vertus, en a une inestimable, c'est d'agir diversement sur toutes les âmes les plus faibles ou les mieux trempées, sur les consciences les plus incertaines, sur les cœurs les plus apaisés ou les plus attristés pour les orienter tous vers un même aboutissement psychologique. Ce qui abat les énergies, enraye les meilleures intentions, c'est la mélancolie, la faiblesse, la vague nonchalance un peu désespérée. La vie militaire a raison de ces douleurs languissantes, de ces désolations efféminées. La cause doit en être que ces états d'âmes veules et mornes sont le fruit d'une vie d'inaction, d'ennui, de rêverie ; or, je ne sais rien de plus complémentaire à l'existence du soldat que le mouvement, l'action, la vaillance. Et ce sont ces agitations mêmes qui triomphent de la plus invétérée des langueurs, du spleen le

Hosted by Google

plus navré. Aussi je défie bien, comme le disait Paul de Molènes, tous les René, tous les Werther, tous les Obermann de poursuivre leurs amours avec les chimères derrière dix tambours qui battent et des clairons qui sonnent la charge. Les balles ont un double effet : si elles font entrer la mort dans tant de corps qu'elles atteignent, dans combien d'âmes, par contre, ne font-elles pas entrer la vie ?

« A des heures les plus obscures de l'existence, en de ces moments où le vide de tout nous étreint, l'insignifiance, l'abandon de toute haute préoccupation ; en de ces moments où il nous apparaît à tous parfois de n'exister que dans un sombre néant, dans du doute, dans l'obsession de rien qui soit là pour nous attacher, ne nous arrive-t-il pas alors, à nous, soldats, que le privilège de notre mission morale et sociale vient sauver, de nous sentir le cœur brusquement allégé, l'esprit rafraîchi? Que s'était-il passé? Nous avions occupé nos pensées, tué notre ennui, satisfait notre impatience d'action en nous occupant de ces soins dont les oisifs se moquent et dont les délicats nous plaignent. Nous avions rempli notre bel apostolat et je n'hésite pas un instant en prononçant ce mot bien grave ; car la mission est si belle et haute qu'elle a la grandeur des tâches les plus solennelles. Pourtant cela n'a pas l'air si imposant. Mais cependant... »

En quelques paroles simples, presque naïves, Paul de Molènes a dit ces besognes que je considère comme des consolations, des réconforts. Lorsqu'il sortait de la caserne, lui aussi, malgré la petitesse apparente de ce qu'il venait d'y faire, se sentait grandi parce qu'il y « avait visité les chemises et les souliers de ses hommes, qu'il avait goûté leurs soupes, qu'il s'était assis sur le pied d'un lit et avait rendu la justice ; il avait été le chef de famille, enfin, car la famille se retrouve dans l'armée. Elle y existe même avec plus de force que dans la société ; elle y existe avec l'autorité du chef, le respect pour les aînés ; elle y existe aussi avec des sentiments de vraie et de vive tendresse. »

***

Hosted by Google

J'en arrive à la discipline.

Et, quoi qu'il paraisse généralement, quelles que soient les idées les plus admises à ce propos, je n'accorderai pas à la discipline une influence prépondérante sur la transformation de la mentalité chez le militaire. Elle est grande, je le veux bien, mais pas aussi unique que semblent le croire ceux qui n'attribuent qu'à l'armée l'usage de la discipline. Ce mot n'est pas un terme exclusivement militaire. Tout le monde n'a-t-il pas sa discipline, diversement impérieuse, je l'admets : l'enfant, celle de la famille ; l'écolier, des maîtres? Les juges ont une discipline judiciaire ; le clergé, une ecclésiastique. C'est de la discipline en Russie et rien autre chose que l'obligation des soldats, immobiles sous les armes, de répondre : « Tu es notre père, mon général, et nous t'aimons » au chef qui passe devant le front de ses troupes et dit : « Bonjour, mes enfants ! » Dans ce dialogue, que de piété filiale je vois bien plus que l'exigence sévère d'une discipline !

Il y a un peu plus d'un an parut un livre de M. Jean Grave, anarchiste français militant. Ce livre, intitulé *la Grande famille*, a été écrit à Sainte-Pélagie, où son auteur purgeait une condamnation pour délit de presse. J'ai lu et relu cette œuvre attentivement, je l'ai lue sans parti pris et sans haine, et il ne m'en est resté néanmoins qu'une immense pitié et un profond dégoût. J'ai publié sincèrement à cette époque mon impression dans une revue de critique, ce qui me valut même d'être rageusement pris à partie par un journal socialiste dans lequel on trouva que mon compte rendu n'avait pu être écrit que par un *stipendié* ou par une *vieille baderne radoteuse*.

Je ne vais pas analyser ici ce long récit, exposé banal et malpropre d'une année de service qu'un certain Caragut vient faire à Brest dans une compagnie d'infanterie de marine. Trois cents pages durant, M. Jean Grave s'est donné la lourde peine de baver au hasard de l'invective, du mot ordurier et du mensonge.

De ce pamphlet, je ne veux dégager que l'idée essentielle que j'ai cru y trouver : c'est que l'auteur professe pour la *discipline* une horreur épouvantée ; elle n'est pour lui qu'une

Hosted by Google

« couardise intellectuelle et morale ». Restait à le prouver. J'ai été très fier de pouvoir montrer combien dans la *Grande famille* on n'a su nous mettre telle assertion en évidence. Car s'il a voulu sincèrement s'insurger contre la discipline militaire dont la rigueur le révolte et l'écœure, M. Grave a eu le grand tort de nous montrer des soldats tels que ceux de sa 28e : tous voleurs, pillards, prêts pour les plus sales orgies, qui professent à l'égard de leurs officiers des sentiments qu'ils traduisent par les plus rageuses et plates invectives à l'occasion d'une réprimande, d'une observation... Animés de tels sentiments d'insubordination, de révolte latente, ne devraient-ils pas, s'ils existaient réellement, être traités avec la dernière sévérité? Ce n'est pas « l'abdication de la volonté » qui constitue l'indispensable discipline : c'est le développement, la seule tendance de cette volonté à ne se manifester que dans un louable et droit sens d'obéissance et de respect.

Ce qu'il oublie ou feint d'oublier, M. J. Grave, c'est que le chef qui se fait écouter et ordonne a l'ascendant de la supériorité intellectuelle que lui confère le pouvoir de commander. L'armée est une école où, pris jeunes à l'âge où doivent se former leur caractère et leur jugement, les futurs citoyens viennent acquérir ce qui plus tard constituera le fondement et la force de la nation et de la société : l'esprit d'obéissance et de respect. La liberté individuelle absolument indépendante que M. J. Grave prône et a déjà sanctifiée dans ses précédents livres, l'appelant pour le civil aussi bien que pour le militaire, n'est que le principe primordial de son utopie sociale : triomphe du gâchis, du délabrement universels.

Il confond abnégation et servitude, discipline et despotisme. Il feint d'oublier que l'armée est à la société d'aujourd'hui presque ce que fut la Vendée à la royauté du dernier siècle; elle combat pour des biens qu'elle n'a pas ou à peu près : mais elle n'en aurait pas du tout que son rôle n'en serait que plus beau!

Ils sont rares, heureusement, les Caragut qui n'ont qu'un rêve : dérober une cartouche à balle pour casser la tête d'un gradé à la prochaine manœuvre!

Hosted by Google

La discipline militaire ne s'attache pas ainsi rudement à la liberté du soldat, à son indépendance d'homme; elle n'enchaîne pas servilement sa personnalité et sa volonté. Ce que les règlements donnent à discipliner à l'officier, ce sont les esprits, les âmes; ce sont les caractères qu'il doit former, les cœurs qu'il est chargé de tremper. Il ne suffit pas à l'officier de connaître minutieusement l'outil : le canon, le fusil, le cheval. C'est l'ouvrier par lequel vaudra l'outil qu'il faut connaître. Ce n'est pas une mission d'arbitraire et de tyran qui incombe à l'officier : c'est un rôle de justicier. Et la profession s'en ennoblit, car nulle autre, je crois, n'accorde pareil privilège de punir, de statuer sur le droit ou le tort de son semblable, sinon celle du magistrat qui, lui, agit au nom de la loi comme l'officier au nom de la discipline.

Oui, l'officier a un rôle autre que celui d'être le chef, l'éducateur militaire de ses hommes. Il doit se bien mettre en l'esprit qu'il est l'agent direct d'une mission plus haute, qu'il est celui qui doit réaliser le salut social par l'armée. N'est-ce pas là proposer à son activité intelligente, à son affectueuse sollicitude l'objet le plus digne de les enthousiasmer?

***

Dans l'énumération que j'ai faite au début de cette étude des éléments qui tendent à caractériser la mentalité spéciale du type moyen militaire, j'ai terminé par l'attachement que l'on ne retrouve nulle autre part, à ce point intense surtout, par l'attachement à des symboles glorieux : le drapeau, l'hymne national, l'idée de patrie.

Le drapeau, c'est l'image de toute l'existence de ceux qui se rallient autour de ses quelques couleurs; c'est l'évocation aux instants décisifs des suprêmes actions militaires de la vie passée et aussi de l'avenir entrevu de tous les êtres qu'il mène au seul ample geste de son étoffe aux plis majestueux ou emportés. Le drapeau nous dit le souvenir du foyer où l'on naquit, le décor familier de nos premiers ans; il évoque les joies, les peines aussi, les baisers, les caresses, les jeux, la tendresse de la mère, la plus grave affection du père; puis, c'est l'adolescence

Hosted by Google

avec ses amitiés, ses rêves, ses bonheurs radieux, ses chagrins déjà désillusionnants; toutes les amours, toutes les tristesses, tous les espoirs sont résumés dans ce seul objet qui guide loin des chemins de la patrie le soldat marchant à la gloire, à la mort peut-être. Loin des siens, de son pays, c'est la seule chose qui lui rappelle les bonheurs abandonnés.

Mais par-dessus tout et plus immédiatement, le drapeau c'est encore l'honneur du régiment, cette autre famille du soldat.

Épris de la tendresse de sa mère, soumis à l'autorité affectueuse du père, conquis par l'amour d'une femme, attaché à tous ses devoirs d'honnête homme et de soldat, le militaire connaît, dès qu'il a revêtu l'uniforme, une autre sensation, celle du respect et l'attachement à une idée qui lui devient sacrée et qu'enferme le simple carré d'étoffe d'un étendard : c'est l'emblème de la patrie, la signification de l'armée!

Pour montrer combien l'état militaire procure à nos âmes l'enthousiasme des beaux symboles que j'ai cités, je veux transcrire ici quelques phrases que je publiais il n'y a pas longtemps. J'évoquais les années vécues à l'École militaire et les souvenirs de ces premiers temps de notre éducation spéciale, lorsque du tout au tout se transforma notre intime psychologie :

« Il me souvient de nos susceptibilités, de nos indignations lors des premiers temps où nous étions à l'École. Au hasard d'un concert, d'une cérémonie quelconque, il se faisait qu'une musique entonnât la *Brabançonne*. Et dès lors un émoi nous impressionnait étrangement, comme si d'avoir revêtu notre uniforme de jeune élève, d'avoir au côté la lame et le fourreau d'acier, sur la tête le képi qu'aucun or cependant ne galonnait encore, nous eût fait pénétrer dans la poitrine quelque chose de très vague, de très inattendu mais de très troublant que nous n'avions jamais ressenti encore — quelque chose qui nous était jusqu'alors demeuré insoupçonné, comme l'émotion que vers cette époque nous devions apprendre à connaître aussi lorsque, pour les premières fois, nous osâmes goûter la saveur délicieuse d'élever nos yeux, — nos yeux tout nouvellement emplis d'audace et brillants de désir — vers les femmes que

Hosted by Google

nous rencontrions, dont les regards, les rires, les lèvres nous appelaient de tout leur charme : révélation pour nos jeunes ignorances.

« L'hymne nous paraissait grandir, s'enfler, planer imposant et majestueux par-dessus tout et, sans que nous eussions fait pour cela aucun effort, nous nous trouvions debout, recueillis, respectueux. Et nous écoutions cette *Brabançonne*, ravis d'une émotion violente.

« Mais autour de nous personne ou peu de gens prêtaient attention à ce qu'on l'on jouait, et cette indifférence nous révoltait. Il nous semblait que c'était une injure que ce monde faisait à tant de grandes et belles choses qui soudain venaient de nous être révélées en ces premiers temps que nous avions passés à la Cambre; il nous semblait que la Patrie, que le Roi, que le Drapeau, que l'Armée étaient insultés par ce calme, presque ce mépris de toute une assemblée n'entendant pas le refrain exaltant qui évoquait ces symboles, et nous étions honteux aussi, peinés, douloureusement.

« Nous nous habituâmes vite d'ailleurs à cette passivité d'apparence chez les âmes de nos compatriotes, — d'apparence, car nous gardâmes toujours la confiance que malgré tout au fond d'eux-mêmes et dans l'intimité de leur cœur un trésor d'enthousiasme et de patriotisme est scellé, et que si d'extérieures démonstrations ne le décèlent pas et ne laissent rien deviner de sa richesse, un jour on en pourra savoir et admirer la splendeur enfin affirmée...

« Nous vîmes cette foule toujours la même regarder passer nos drapeaux, nos étendards, sans qu'un geste ou un cri ne vînt d'elle vers eux.

« Des fanfares, des défilés, des enivrements de cortèges tout splendides de patriotisme, des retours glorieux de lointaines bravoures, des évocations de sublimes sacrifices ne lui arrachèrent guère plus d'émotion...

« A nos colères, à nos tristesses succéda la raillerie — peut-être un peu de mépris, de la compassion même. On exagère toutes ses impressions, tous ses sentiments à cet âge. »

Puis je citais en preuve une anecdote. Lorsque, pris d'une

Hosted by Google

idée de rancune envers l'un ou l'autre, nous décidions, par défi, de mettre en désordre les rangs à l'exercice, on se criait le mot d'ordre : « A moule! A moule! » Un jour nous devions défiler, après une revue des troupes de la garnison. Nous nous étions promis, juré de tout faire manquer au moment solennel pour dépiter notre commandant. A moule! C'était irrévocable!

« Et on était parti pour l'emplacement désigné.

« Tout le long du chemin, on se répétait à voix basse le mot d'ordre : A moule! comme si on eût voulu se fortifier dans cette résolution, comme si on eût voulu empêcher des décisions de faiblir au dernier moment.

« La longue station, l'arme au pied, sous les grands arbres du boulevard; la distraction de voir tout ce monde qui s'arrêtait autour de nous, semblait nous admirer : il était de jolis et délicieux sourires, des minois engageants parmi ces curieux et plus d'une fillette hardiment passa tout près, tout près de nos rangs, nous frôla de l'exquise caresse de sa toilette pimpante, de son corps gracieux; le passage en cavalcade chamarrée d'un étincelant état-major; les commandements criés sur tout le front des troupes; les heurts sourds des crosses, des pas de chevaux sur le pavé de bois; les fanfares allègres des clairons; les pas redoublés des musiques, tout cela nous fit oublier un peu nos résolutions ou tout au moins on n'en parla plus, on ne se répéta plus l'ordre formel : A moule! A moule!

« Mais on était néanmoins toujours bien décidé, au fond de l'âme, notre méchante âme de gamins en révolte, exaspérés de rancunes.

« Attendez, pauvre commandant! Attendez votre défilé!

« Ce défilé sur la place, devant les colonnades du palais, aux yeux de toute une foule massée derrière les grilles du Parc ou, privilégiée, disséminée de l'autre côté du vaste espace, en face du général en chef et de son cortège éblouissant, empanaché.

« Nous arrivions les premiers, nous débouchions sur la place, nos trois compagnies l'une dernière l'autre, le capitaine en tête. Et ce chemin que nous avions fait depuis le boulevard jusqu'ici entre deux haies massives de curieux, suivis de mille

Hosted by Google

et mille regards sympathiques, des regards de ces indifférents dont le calme en face des plus ardents spectacles nous révoltait d'ordinaire, mais que notre juvénile et pimpante allure avait distraits de leur insensibilité coutumière; ce parcours durant lequel malgré nous nous avions redressé nos têtes et scandé fièrement notre marche; la vue des drapeaux qui nous saluaient aux fenêtres; le bruit des musiques soutenu par le ronflement des tambours; les piaffements des chevaux et, enfin, un diable de petit rayon de soleil, pâlot mais doré quand même, qui vint percer le ciel gris d'automne et allumer de petits éclairs joyeux aux dorures et aux aciers des armes; tout ce spectacle et ce tumulte nous mirent au cœur une griserie inconsciente, suggérèrent peut-être des visions étrangement splendides et inattendues à nos jeunes imaginations un peu folles, si bien qu'arrivés devant l'espace large ouvert que nous devions parcourir en le minutieux alignement et l'automatique cadence du défilé, pas un seul de nous ne songea aux serments qu'on avait jurés, pas un ne songea à nos vengeances, — et nous défilâmes, émus, admirables, applaudis... »

***

Dans les pages qui précèdent, je crois avoir examiné tous les points que je m'étais proposé de donner comme éléments de la transformation psychologique qui s'opère chez le jeune homme dès son entrée au service.

Je n'ai plus qu'à rechercher ce que je crois être les *causes* de cette orientation nouvelle.

L'imitation, on l'a vu dès le début, et l'accoutumance en sont les principales. Elles n'agissent, bien entendu, pas avec une même intensité. C'est lentement et inconsciemment, par exemple que la recrue, dont l'instruction est minime, l'intelligence peu vive, la spontanéité inhabituelle, évolue vers une mentalité qui, à son insu, mais impérieusement, sera absolument autre que celle qui la caractérisait lors de son entrée au régiment. Pour le jeune officier passant par les écoles spéciales, appelé sans transition presque à se trouver à même de remplir les missions les plus délicates de son nou-

Hosted by Google

vel état, moins apte à subir des influences irraisonnées, l'éducation particulière doit être guidée de façon qu'il vive dans une constante atmosphère *ad hoc*. Ce sera par l'exemple, l'imitation aussi qu'il sera initié; mais plus par l'imitation directe. On ne pourra que l'instruire par une savante glorification d'actes, d'hommes, de principes. On lui rendra enviable la gloire des Annibal, des César, des Tamerlan, des Gengiskhan, des Charlemagne, des Wallenstein, des Tilly, des Condé, des Turenne, des Maurice de Saxe, des Bonaparte, des de Molkte, et ce monde d'illustres modèles lui sera d'une infinie supériorité enviable, de même que le peintre place les Holbein, les Raphaël, les Michel-Ange, les Rubens, les Murillo; l'écrivain Homère, Virgile, le Dante, Gœthe, Shakespeare, Hugo, Balzac ou Flaubert loin au-dessus du reste des humains; de même que le savant a ses dieux et le philosophe ses prophètes.

C'est cette éducation appropriée qui fait subir au jeune homme, être d'imitativité naturelle, la volonté de ressemblance aux exemples militaires qu'on lui propose et façonne selon les vertus spéciales qui doivent le réaliser, le rapprocher du type moyen que j'ai caractérisé, ce futur capitaine, peut-être ce futur homme de guerre.

Pour arriver donc à une même transformation intellectuelle et morale, — j'aurais pu parler aussi de la transformation physique, car n'est-ce pas un fait de notoriété que le soldat est plus dégourdi après quelque temps de service, plus crâne, plus vigoureux, et aussi l'allure militaire qu'il gagne inévitablement sous l'uniforme et par l'habitude des marches et des exercices ne fait-elle pas reconnaître presque tout officier sous n'importe quel aspect il est vu? — le chef et le subordonné subissent deux influences générales différentes. Celui-ci presque machinalement fera ce qu'il voit faire ou ce qu'on lui dit de faire et le répétera le lendemain, et sa personnalité par cela même à son insu se modifiera; celui-là imitera au contraire par volonté, s'attachera à ressembler à des modèles qu'il trouvera enviables et méritoires.

***

Hosted by Google

Toujours est-il que, pour l'un comme pour l'autre, l'état militaire et les influences, les obligations qui en sont la conséquence tendent à réaliser un type psychologique supérieur, plus intelligent, d'une bonté raisonnée, donc sincère, d'une volonté plus régulière, d'une dignité, d'un honneur de soi-même impérieux et d'un caractère plus réfléchi. Comme j'ai tenté de le prouver, ses grands éléments constitutifs sont le courage, l'abnégation, la justice, la solidarité, la confiance dans les chefs. Il est beau et grand par tous ses privilèges de discipline, par le prestige de l'uniforme et par son attachement aux idéales beautés de la conception de la patrie, de l'amour, du respect de la nation et de celui dont la souveraineté en incarne la puissance et le droit, par son culte, enfin, des emblèmes parlants, du drapeau — pour nous ce cher vieil étendard rouge du sang des vaillances, jaune de l'or des splendeurs, noir du deuil des tristesses passées...

PAUL ANDRÉ.

Hosted by Google

RICHARD STRAUSS[1]

L'irrésistible attraction du théâtre tourna, sans doute, les forces productives de cet esprit large et complet vers ce creuset dans lequel, depuis l'ère nouvelle ou wagnérienne, elles doivent se concentrer et se fusionner toutes. Vivre soi-même un drame conçu dans une crise passionnée, s'incarner en rêve dans un groupe humain, souffrir avec les uns, triompher, se gorger de vanité avec les autres, rire avec les joyeux et les fous, pleurer avec les doux et les misérables, sortir de son siècle, changer de mœurs, multiplier ses convictions philosophiques et religieuses, s'enthousiasmer pour des chimères absurdes, être homme au point d'être touché de tout ce qui le touche, tel est le sort imposé à celui qui se croit digne de créer un drame.

Pendant que Strauss dirigeait *Tannhaüser*, *Lohengrin*, *Tristan*, les *Maîtres chanteurs*, il fut pris de cette fièvre qui dédouble la personnalité intellectuelle. La théorie de la combinaison wagnérienne lui étant devenue familière, le posséda, comme un songe ou une hallucination gardent leur empire sur une partie de notre âme malade et nous rendent presque plus réelle la fiction temporaire que l'indestructible et brutale nature. Les études philosophiques, littéraires et musicales alimentaient le foyer allumé. Qui sait combien de romans, de scénarios s'enchevêtrèrent tumultueusement dans les flammes de son imagination et s'envolèrent en fumée, victimes de la critique ou de la

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1898.

Hosted by Google

crainte ? Pour résister aux épreuves du jugement et obséder la volonté, le rêve doit avoir des traits communs avec l'individualité et l'existence du poète. Tout semble alors plus vrai, tout paraît invincible, tout prime par la nouveauté et le charme. L'exécution devient une nécessité inéluctable, le seul moyen de guérir l'idée fixe et tyrannisante.

Seidl, qui a vécu dans l'intimité de Strauss, nous raconte qu'une simple réflexion dans un feuilleton de la *Neue Freie Presse* de Vienne, sur des ordres occultes, religieux et artistiques qui avaient été fondés en Autriche pour combattre les tendances mondaines des ménestrels, fut l'étincelle attendue. On racontait comment l'association mystique de ces Minnesänger réformés, de ces apôtres de l'amour, de ces champions de la charité, *Streiter der Liebe*, avait pour mission d'amener les cœurs à la pitié par la puissance irrésistible du chant et de faire opérer dans les âmes l'œuvre du Sauveur. Le héros de Strauss apparut à ses yeux. Pouvait-il, lui, le musicien-né, le jeune triomphateur du monde musical, s'identifier plus aisément avec un personnage qu'avec ce ménestrel illuminé par la foi en l'harmonie et convaincu qu'elle peut sauver le monde en serrant les doux liens de la miséricorde et de l'amour ? S'il avait vécu au temps des troubadours, n'en aurait-il pas été l'un des plus glorieux ? S'il avait vécu dans ces siècles de foi chrétienne, n'aurait-il pas employé son art à la conquête des hommes par la force mystique de l'abnégation, du désintéressement et de la croyance ? Et aujourd'hui même, en ces années de trouble et de scepticisme, n'éprouvait-il pas une immense pitié pour l'humanité incapable de science positive et de morale simple, corrompue par l'exemple des puissants, écrasée par eux, et égarée dans la nuit des préjugés et du mensonge ? Comme il dut comprendre instantanément son héros, comme il le vit aussitôt au milieu des malheureux, des déshérités, des martyrs, les consolant, les réconfortant aux sons de sa lyre et de sa voix convaincue, les hypnotisant de sa tendresse et leur donnant le courage, le plaisir même de vivre !

Hosted by Google

Mais ce héros ne craignait pas non plus les tyrans et les monstres; il avait la foi qui les dompte ou les glace de terreur. Un rôle de vainqueur!

Et ce fut Gontran (*Guntram*).

Le poème était achevé en 1892; car Strauss l'écrivit lui-même. Quoiqu'il n'eût guère composé les paroles de ses nombreuses mélodies, il faut croire qu'il s'était de temps en temps exercé à l'art de manier la langue allemande; sa versification est habile, son style est mouvementé, pittoresque, expressif. En général, la forme est poétique, les mots n'obscurcissent pas l'idée, le rythme ne contrarie pas l'élan de l'âme. Tout n'est point parfait, on le suppose bien; il y aurait des longueurs, des duretés, des inadvertances, des inconséquences à signaler; on les remarque plus ou moins suivant les dispositions du moment et le degré de l'émotion. Les beaux vers passent, se succèdent en foule, et les défectueux sont vite oubliés.

Nous ne pouvons tracer ici tous les détails de l'œuvre; un résumé rapide suffira à en faire comprendre l'ampleur et l'élévation.

L'action se passe en Allemagne, vers le milieu du treizième siècle. Les cruautés du duc Robert ont provoqué une révolte populaire; mais les manants ont succombé. Un infortuné troupeau de vaincus et de gens ruinés par la guerre s'arrête, un instant, au bord d'un lac, près d'une vaste forêt. Gontran et Friedhold, les deux ménestrels pieux, les conduisent; Gontran partage avec eux ce qu'il lui reste de vivres. Puis il leur laisse continuer leur route vers l'exil.

Presque aussitôt paraît Freihild, l'épouse de Robert; désespérée, elle est accourue, fuyant le barbare, pour chercher la mort dans le lac. Gontran s'efforce de la dissuader; il ne parvient que par la force à retarder ce dessein. Survient en ce moment le vieux duc qui cherche partout sa fille. Son étonnement est grand de la voir, à demi évanouie, aux bras d'un inconnu. L'appel du vieux duc a fait connaître à Gontran qu'il vient de sauver la princesse aimée du peuple, la bienfaitrice que

Hosted by Google

nul n'implore en vain. Prompte est sa réponse, dès que le vieillard, après les premières effusions de sa joie en retrouvant sa fille, tourne un regard interrogateur et menaçant vers le ménestrel :

« Verirrt, o Herr, fand ich die Frau ;
Von ihr hätte Unheil mein Arm wohl gewehrt. »

« Égarée, Seigneur, ai-je trouvé cette femme; d'elle, un malheur par mon bras fut heureusement écarté. » Les mots se succèdent avec l'expressif arrangement du latin. Nous les citons entre beaucoup d'autres en témoignage de ce que nous avons avancé tantôt sur le style de ce drame remarquable.

Robert arrive aussi par ces chemins; il chasse. Tout en se livrant au plaisir, il a fait garroter des paysans soupçonnés de rébellion. Ses gens, sa meute de chiens, les misérables enchaînés, tout se précipite à la fois de la forêt. Des explications s'ensuivent.

Le vieux duc donne l'ordre du retour au château, où Gontran annonce adroitement qu'il se rendait pour prendre part aux tournois pacifiques des ménestrels, chers aux princes de cette époque et particulièrement au père de Freihild, comme à celle-ci.

Au second acte, nous sommes à la cour et nous assistons à la fin d'une fête littéraire. A son tour, Gontran est invité à chanter. Les douceurs de la paix et de la liberté, les horreurs de la guerre pour le peuple, voilà son thème. Robert, qui l'a interrompu à diverses reprises, s'écrie que le ménestrel se permet de faire la leçon à ses princes et qu'il ne le tolérera pas. Gontran, appuyé par le vieux duc, plus tolérant, va jusqu'à vanter indirectement les vertus de la princesse. Robert a compris; il interpelle Freihild. « C'est vous qui devriez gouverner », dit-il ironiquement. — « Oui, écoutez la princesse », ose riposter Gontran. — Robert ordonne aux valets de le saisir. Un groupe de vassaux prend fait et cause pour le chanteur. Une lutte s'engage. Puis Robert, personnellement froissé dans sa fierté, se résout à un combat singulier avec Gontran. Il est atteint mor-

Hosted by Google

tellement. Le vieux duc, accablé de douleur, fait emprisonner le ménestrel et le condamne au supplice. La cour se retire en désordre. Freihild, restée seule avec le fou, ne peut se défendre d'exprimer la joie de la délivrance. Elle est décidée à sauver celui à qui elle doit la vie et ce deuil propice. L'amour s'est emparé d'elle et le souvenir des paroles trop significatives de Gontran la persuade que cette passion est réciproque. Elle annonce au fou son projet de fuite avec le ménestrel et le prie de délivrer celui-ci.

Le troisième acte se passe dans la prison du château. Gontran, poursuivi de remords, s'abandonne aux plus tristes pensées dans la nuit de sa cellule. Et, tout à coup, le chant mortuaire des moines lui annonce les funérailles de sa victime. Son désespoir et ses hallucinations redoublent. C'est alors que la porte s'ouvre. Freihild elle-même paraît et vient à lui pour le sauver à son tour. Il semble d'abord ne plus la reconnaître. Mais ce délire s'apaise. Freihild lui avoue son amour. Le héros cède, comme malgré lui, à cette tendresse; mais Freihild, qui ignore les vœux sacrés de son héros, ne comprend rien à son trouble, à ses hésitations. En proie à la passion la plus spontanée, elle donne ingénuement son cœur au meurtrier de son mari. Mais Gontran, sans oser lui expliquer la lutte qui bouleverse son âme, la supplie de ne pas le suivre. Il s'arrache à son étreinte et, reculant vers la porte : « Je pars, je fuis, loin de toi, toujours seul, ne me suis pas! Adieu! » Freihild se précipite, folle de chagrin. Soudain paraît Friedhold. Gontran s'arrête. Le grave compagnon et ancien initiateur du ménestrel lui reproche durement son crime. Gontran se révolte contre les lois de la confrérie à laquelle ils sont liés tous deux. C'est une lutte entre le représentant austère de la foi jurée, l'apôtre, avec le jeune homme tiraillé par ses instincts, sa raison et les intolérantes exigences de sa religion. Freihild y assiste, presque muette, ballottée entre l'espoir et la douleur, selon que l'un ou l'autre sentiment paraît triompher dans ce débat impressionnant. C'est le prosélytisme religieux qui semble pourtant l'em-

Hosted by Google

porter; mais Gontran ne veut pas s'avouer vaincu à son frère : il le renvoie, annonçant sa détermination de n'ouvrir son cœur qu'à la femme aimée.

Arm an Erfahrung (1)
Glaubt' ich wohl einst
Ein Herz sei
Durch Regeln zu leiten,
Ein Leben sei
Nach Gesetzen zu führen,
Der Masse nur billig,
Dem Vereine nur tauglich!
Eine einzige Stunde
Hat mich erleuchtet;
Doch jetzt bin ich einsam,
Allein mit mir selbst!
Meinem Leid hilft einzig nur
Meines Herzens Drang,
Meine Schuld sühnt nur
Die Busse meiner Wahl.
Mein Leben bestimmt
Meines Geistes Gesetz;
Mein Gott spricht
Durch mich selbst nur zu mir!
. . . . . .
Lass uns allein!
Nur der Frau will ich's künden!
Im Vereine nur stark
Geh' heim zu den Brüdern,
Des Abtrünn'gen Gedächtniss
Nicht stör' euren Bund!
Träumet fort, ihr Guten,
Von der Menschheit Heil!
Nie könnt' ihr erfassen
Was mich bewegt!...

(1) Pauvre d'expérience, je pensais jadis qu'il était possible de conduire son cœur par des règles, de mener une vie d'après des lois, de contenter les masses, d'être seulement utile à la société! Une heure a suffi pour m'éclairer; pourtant, à présent, je suis seul, seul avec moi-même! L'impulsion de mon cœur est le seul secours de ma détresse, la pénitence de mon choix répare seule ma faute; la loi de mon esprit règle ma vie; mon Dieu me parle directement en moi-même..... Laisse-nous seuls! Avec cette femme seule, je m'expliquerai. Fort seulement en société, retourne à tes frères, ne trouble pas leur union par la révélation de l'apostasie! Rêvez toujours, vous les bons, du salut de l'humanité! Jamais vous ne comprendrez mes propres mobiles!

Hosted by Google

Freihild se croit victorieuse. Mais non, Göntran la détrompe bientôt. Le héros avoue sa faiblesse; mais il est décidé à se combattre lui-même. — En ce moment douloureux, le fou accourt annoncer une terrible nouvelle. La révolte du peuple s'est réveillée. Le vieux duc a été frappé, il vient de mourir. — Gontran s'élève au désintéressement absolu et veut que Freihild, aimée du peuple, prenne le gouvernement et fasse le bonheur de ses vassaux. Puis lentement, martyr de sa foi religieuse, il se retire, la laissant abîmée en sa cruelle déception.

L'esquisse de ce drame, dépouillé de sa couleur et surtout de ses nuances, en laisse à peine deviner la grandeur. Nous prions le lecteur d'y suppléer par la réflexion.

A l'analyse, tout n'est pas clair dans les conflits moraux qui forment le fond de l'action. Gontran n'est-il pas le jouet de scrupules embrouillés quand il s'examine en la sombre prison et se considère comme un meurtrier coupable? Son rôle en ce monde, comme ménestrel réformé, est de combattre pour la liberté et pour l'amour entre les hommes; cette mission l'oblige à attaquer les ennemis du bonheur humain. Il a reçu une épée de sa confrérie. En quoi a-t-il péché contre les lois de cette fédération religieuse lorsque, se défendant, il a tué Robert, son agresseur? Peut-être sa conscience est-elle troublée par ce fait qu'il craint d'avoir été porté à mettre le duc Robert hors de lui et à le tuer par la passion qu'il a conçue pour la femme de celui-ci. Il s'est fait le chevalier de cette princesse malheureuse; mais elle est si attrayante que le doute est admissible. L'était-il à une époque guerroyante comme le treizième siècle? Nous ne sommes pas en état de trancher cette question de casuistique.

Ce qui est plus obscur encore, c'est la répréhension dont l'accable son Mentor, le sévère Friedhold. Est-ce parce que son nom signifie la douceur, la fidélité dans la paix qu'il est si dur pour son frère? Lui-même cependant marchait à la tête des rebelles; lui aussi porte un glaive au côté. Il représente essentiellement l'homme de principes excessif en qui le fanatisme

Hosted by Google

étouffe le cœur. On dit que Strauss a, jusqu'à un certain point, transposé le rôle d'Alexandre Ritter en ce personnage ; nous le croyons à peine.

Le drame est d'un caractère mixte entre le genre purement wagnérien et l'opéra français. Il garde de la scène française les coups de théâtre, le hasard des rencontres, les apparitions pour l'effet; et ce n'est pas la seule analogie avec les œuvres de Meyerbeer, notamment. Il est germanique et moderne en sa structure par la vie psychologique qui s'y déploie jusqu'à la surface. Il est wagnérien par la vraisemblance des attitudes et le développement des caractères, par la réalisation assez complète de la vie telle qu'elle a dû être. Elle dépasse les tendances de Wagner par la surabondance des éléments philosophiques et sociaux, dont le créateur de la trilogie n'a abusé qu'en certaines scènes de l'*Or du Rhin* et de la *Walkyrie*. Les dissertations sont parfois un peu longues dans Gontran. Si l'auditeur perd un mot, il est exposé à ne plus comprendre, parce que l'activité extérieure des personnages est réduite souvent au minimum.

Un autre défaut des longues tirades, c'est la fatigue qu'elles entraînent pour les artistes à l'exécution. Les troubadours et les ménestrels chantaient de longs poèmes devant les seigneurs châtelains; mais quelle quantité de voix donnaient-ils? C'est chose problématique. On voit aussi sur les tréteaux des rues des chanteurs tenir tête pendant plusieurs heures aux bruits de la foule environnante; mais que reste-t-il de leur larynx après quelque temps d'exercices semblables? Nos artistes lyriques dépensent une somme de forces considérable, même avec l'ancien répertoire. Il faudra des colosses pour résister aux exécutions de nos drames nouveaux. Gontran, qui a déjà tenu la scène à travers tout le premier acte, ne la quitte ni au second, ni au troisième. Existe-t-il au répertoire un second exemple de cette singularité ? Nous ne nous en rappelons aucun. Et quand nous ajouterons que son Lied, au second acte, à part quelques courtes interruptions qui ne servent qu'à le surexciter davantage, dure au moins une demi-heure, on se demandera où

Hosted by Google

trouver ces *héros du chant*. Strauss l'a trop pressenti lui-même, car il propose une large coupure qui, en vérité, obscurcirait encore la logique des développements; ce qu'il a eu raison d'observer, c'est une tessiture normale et modérée dans la mélodie; l'accentuation habile de ses vers facilite également la diction et donne une expression saisissante au phraser.

Nous ignorons quelle impression produit à la représentation Freihild, la princesse dont le caractère est plutôt défini par les récits des autres personnages que par ses paroles propres et ses actes. Son attitude effacée en la première rencontre de Gontran avec le vieux duc et Robert, son silence complet en présence de Gontran et de Friedhold jusqu'à la fin du troisième acte, sont très curieux; on peut dire que cela est réellement féminin, et même plus formellement féminin en considération de l'époque médiévale; mais, phénomène non moins particulier et presque contradictoire, l'expression de son amour est pleine d'abandon, violente, instinctive, sans réticences religieuses ou morales, sans discussion intime ou peu s'en faut. Strauss s'est-il rendu compte de l'étrangeté primitive de cette créature, née en son cerveau? Nous n'en savons rien. Nous la trouvons originale à coup sûr. Elle est bien un type hystérique qui s'effondre après les grands éclats de passion, incapable de longs efforts et de lutte réglée, mais fidèle en ses aspirations et douée de doux et bons instincts.

Freihild reste conforme à elle-même jusqu'au désastre de son rêve si court et si tumultueux. Gontran, plus muable, n'en est pas moins vrai, et il est si réellement humain qu'il nous traduit le naturel même de Richard Strauss. L'évolution qui se fait en deux jours dans l'esprit de Gontran, s'est opérée en quelques mois dans celui du compositeur, philosophe et moraliste, musicien et poète comme le héros du drame. Le Gontran attaché à sa confrérie, soumis aux conseils et à la science religieuse de Friedhold, dévoué jusqu'au sacrifice à l'amélioration du peuple, nous représente clairement le Strauss issu du monde classique, puis émancipé par Bülow et Ritter, pénétré de doctrines socia-

Hosted by Google

listes et humanitaires, démocrate comme Wagner, pessimiste comme Schopenhauer ou comme un chrétien, et porté à quelque ascétisme bouddhique; et le Gontran révolté brusquement contre Friedhold, contre les règles tyranniques de la confrérie, réclamant ses droits d'homme, n'acceptant aucun intermédiaire entre sa conscience et Dieu, c'est un individu tout autre, beaucoup moins treizième siècle, pas du tout treizième siècle même, mais c'est R. Strauss dépouillant les doctrines assez déprimantes de Schopenhauer pour s'élancer vers les tours d'ivoire où Nietzsche et Ibsen isolent leur *uebermensch*, leur homme supérieur, occupé de la culture progressive, indéfinie, libre et souveraine de son moi, comme l'a également et clairement dépeint Maurice Barrès, surtout en son *Ennemi des lois*.

Et il paraît que c'est exactement une évolution vers l'individualisme qui a déterminé Strauss à modifier brusquement les penchants de Gontran, au moment d'une crise terrible, puisque Seidl nous apprend (1) qu'une autre version exista d'abord — et il l'a vue à l'état manuscrit — totalement différente de la version définitive; Gontran se rendait aux objurgations de Friedhold, ne reniait pas son vœu et contrit, pénitent, fidèle à l'esprit de sa confrérie, sacrifiait à jamais ses velléités de désirs terrestres.

Strauss, en convalescence d'une pneumonie en Égypte, refit ce troisième acte avant d'en écrire la musique, et son héros, plus grand, plus fier, devint un être exceptionnel, moins historique, mais plus exemplairement réconfortant.

Comme il nous le disait un certain soir, il ne pouvait continuer à vivre et penser dans l'atmosphère asphyxiante des doctrines nettement pessimistes et négatives de l'individualité, obligées à des expédients mystiques et métaphysiques pour conserver une légitimité à l'art; ces doctrines sont annihilantes, elles tendent à l'extinction de la force productive; aussi ne pouvaient-elles, à elles seules, engendrer une rénovation esthétique.

(1) Biographie citée, p. 25.

Hosted by Google

Wagner n'a pas obéi à l'impulsion de Schopenhauer exclusivement, et si le bouddhisme nous a valu le dernier acte de *Tristan et Iseult*, il n'aurait pu soutenir l'évolution complète de ce grand génie; l'individualisme violent, vigoureux, impétueux de Nietzsche a eu, en réalité, plus d'effet sur Wagner que le pessimisme de Schopenhauer, moins conforme d'ailleurs à sa nature. Et c'est encore le cas de Strauss. L'*Ewig einsam* de Gontran est un cri de douleur, mais non un cri d'impuissance.

La musique de Gontran est profondément séduisante; les thèmes, courts et plus significatifs par leur rythme que par leur succession de sons, ont une essence prolifique qui permet leur multiplication et leur développement indéfinis; sans être directement expressifs, ils sont justes de par les mouvements de leurs éléments; tels le thème de la compassion qui commence avec le prélude, celui de la loi confraternelle, motif ascensionnel et impératif, celui de l'amour, celui de la lutte, etc. Ils n'ont rien de personnel ni de national, ils valent surtout par leur fécondité.

Strauss, dans son drame, comme dans ses Lied, se montre très habile à suivre les ondulations les plus subtiles du sentiment. Son concept se moule dans une forme souple et délicate; l'idée crée la forme. De plus, le concept entoure l'idée d'une atmosphère spéciale; la forme et le milieu se correspondent.

La tendance à faire répondre la musique vocale à l'idée que l'auteur se fait du sujet en général plutôt qu'aux paroles adoptées par le poète, a été poussée assez loin par Strauss en plusieurs de ses Lied; il y développe un peu son sentiment à côté de la façon de penser manifestée par l'écrivain, et cette discordance entraîne certaines duretés, à l'accompagnement surtout, comme Seidl l'a aussi remarqué. Mais ce phénomène ne pouvait se représenter dans Gontran, le poète et le musicien ne formant qu'un seul homme.

Jamais il n'a écrit de pages plus tendres, plus douces, plus caressantes que les dix premières de son Preislied; et que de

Hosted by Google

nobles inspirations l'amour de Freihild, la sagesse indignée du vieux duc, la gravité de Friedhold lui ont values! Nous avons parlé tantôt d'analogie avec Meyerbeer; il y en a certes dans la qualité de ses mélodies, et l'on en découvrirait beaucoup qui seraient parfaitement attribuables à l'auteur du *Pardon*, du *Prophète*, mais au Meyerbeer sincère — entendons-nous! — au Meyerbeer un moment oublieux des tripotages charlatanesques et dédaigneux des condescendances intéressées au goût du jour. Mais Strauss a péché parfois, comme Meyerbeer, par des visées à l'effet ou par un besoin de trop exprimer à la fois. Nous citerons l'excès des dissonances pour rendre le trouble de l'âme; ainsi quand Freihild, désespérée, veut se précipiter dans le lac et y chercher la mort libératrice; surtout lorsque, retenue par Gontran, elle lui montre l'ange de la mort étendant ses ailes tutélaires vers sa douleur. Strauss, par de sombres et grinçantes harmonies à l'orchestre, a-t-il voulu émouvoir? A-t-il cherché un contraste entre l'image naïve et douce qui console la princesse et la terreur que Gontran venait d'éprouver? C'est difficile à décider, mais l'effet n'est pas réussi. Le *Doppelgänger*, de Schubert, où le *Dies iræ* gronde à l'accompagnement, l'a peut-être hanté; or, la situation de l'infortuné qui se souvient de celle qui n'est plus, devant la maison de ses jeunes amours, est toute différente.

Toutes ces remarques critiques diminuent fort peu notre admiration pour Gontran, et nous ne pouvons le relire sans émotion. Il fut joué à Weimar, en 1894, le 12 mai, pour la première fois sous la conduite de H. Zeller. Quand l'entendrons-nous en Belgique? Un de nos amis en prépare une traduction; la tâche est digne de son talent, mais combien elle sera difficile! La versification, toute wagnérienne, avec ses inversions, son laconisme, son coloris spécial, est encore ici contraire à l'esprit de la langue française. Ernst l'a bien vu, ou on le lui a fait voir, à propos de ses tentatives si abruptes sur les poèmes de Wagner : l'allemand est récalcitrant.

Pendant l'hiver de 1892-93, Strauss voyagea en Grèce, en

Hosted by Google

Égypte, en Sicile. Il fit une cure dans les montagnes bavaroises en août 1893, puis mit la dernière main à son drame. Déjà fermentait peut-être en lui son prochain poème symphonique, lorsqu'il songea... à se marier. Une femme charmante, aussi distinguée par le talent et le cœur que par les agréments de sa personne, Pauline de Ahna, lui avait inspiré une vive affection. Fille du général Adolf de Ahna, elle s'était consacrée à l'art dramatique avec la ferveur des grandes âmes. Elle chanta, à Weimar, les rôles d'Élisabeth, de Vénus, d'Elsa, d'Eva, d'Agathe, de Pamina, créa celui de Freihild et conquit en même temps l'auteur. Elle a créé le rôle d'Élisabeth à Bayreuth en 1891 et l'a repris en 1894. Nous l'avons applaudie en Belgique, l'an dernier, aux Concerts populaires et au Cercle artistique de Bruxelles. Artiste convaincue, nerveuse, pathétique, personnelle, spontanée, habile à transmettre ses intentions les plus délicates, elle est la digne interprète de son mari. Elle eut vite fait de nous révéler les beautés de ces ravissantes mélodies : *Dans les roses*, *Cécile*, *Jour des âmes*, l'exquise *Sérénade* dont l'accompagnement électrise le public, *Demain* dont le beau contrepoint au violon permet de croire qu'un accompagnement de piano et violon serait excellent, l'*Hymne d'amour* dans la couleur de Tristan, *Rêve crépusculaire*, *Adieu, je dois partir*, *A mon enfant*, délicieuse berceuse, *Invitation mystérieuse*, *Aspiration*, *Messagers du ciel*, *Cœurs qui battent*, *Je porte mon amour* et d'autres. Le succès des œuvres et de la cantatrice d'élite fut assuré dès la première audition.

Depuis le 1er octobre 1894, R. Strauss, jusqu'en ces derniers temps, séjourna à Munich comme capellmeister de la cour et succéda à Herman Lévy en octobre 1897. Il dirigea Tannhaüser à Bayreuth en 1894, alors que Mme Strauss jouait le rôle d'Élisabeth. Son talent de chef est caractérisé par la puissance communicative et prompte de ses inspirations; ses gestes, son visage, ses paroles transportent l'âme de l'artiste jusqu'au cœur des exécutants; tout semble lui obéir électriquement.

Pendant l'hiver de 1894-95, il fut appelé à diriger les Concerts

Hosted by Google

philharmoniques (concerts Bülow) de Berlin. Il y fit connaître la 2e symphonie de Mahler qui vient d'avoir, l'hiver dernier, un grand succès à Liége aux concerts Dupuis. Strauss reprend ce rôle généreux qui fit une partie de la gloire de Liszt et de Bülow, initier ses contemporains aux œuvres des jeunes et des méconnus.

Son inépuisable activité, en apparence extérieure, n'est rien auprès de sa fécondité intellectuelle. Au milieu de ces travaux, de ces voyages, des soucis de la direction théâtrale, il avait achevé pendant cet hiver de 1894-95 une des compositions symphoniques auxquelles le public s'est attaché avec le plus d'entrain. Il est vrai que le choix du sujet lui-même est une preuve de l'originalité supérieure et révolutionnaire de l'auteur. *Till Ulenspiegel*, que les Belges ont entendu avec transport à Liége (janvier 1896), puis à Bruxelles, ne fut révélé à l'Allemagne que le 27 novembre 1896 au Muséum de Francfort, sous la direction de Strauss lui-même. C'est une œuvre étonnante où l'humour de l'auteur s'est donné la bride, avec les ressources de son orchestration millionnaire.

Certains personnages et quelques comptes rendus ont parlé, chez nous, du grand roman de Ch. Decoster, véritable épopée en prose. Il y a là une méprise. Elle s'explique par ce fait que les livres allemands sur Till Ulenspiegel sont rares et peu connus en Belgique, sauf des philologistes, et que le vrai Ulenspiegel des Flandres n'est plus en mémoire, tant le héros de l'écrivain contemporain a inhibé le méchant personnage de la légende. Celui-ci n'avait rien de sympathique que l'esprit, un peu à la façon de Cartouche. C'était un malandrin dont l'intelligence vive faisait, toujours à propos, la courte échelle à une nature vicieuse. Ah! par exemple, il était propre à exciter la joie de la galerie aux dépens d'autrui. Telle fut sa magie. Nous sommes ainsi faits que nous trouvons grand plaisir à la confusion du voisin, sans penser que notre tour arrivera peut-être. Les victimes de Till Ulenspiegel amusèrent fort ses compatriotes et nous amusent encore beaucoup. Au dire de la

Hosted by Google

légende, il faut reconnaître que plusieurs de ces victimes se complurent elles-mêmes en leurs disgrâces et montrèrent autant d'esprit que le farceur en riant avec les témoins. Honorables exceptions!

Voleur, menteur, polisson, gourmand, il eut tous les grands et les petits défauts d'un gamin des rues, et, s'il a quelque mérite à nos yeux, c'est d'avoir profité plutôt des vices que des vertus de ses plastrons. Il aurait pu dire, à la manière de Jean-Jacques plus tard, en sa *Nouvelle Héloïse :* « J'ai vu les vices de mon temps et j'ai fourni la matière de ce livre. »

Or, c'est des équipées de ce fripon spirituel que Richard Strauss s'ébaudissait en imagination quand il exprima ses sensations en musique. Et rien ne pouvait mieux lui réussir, car le comique perce constamment dans le naturel du grand compositeur, en dépit de sa tendresse de cœur. Nous l'avons appelé jadis le Henri Heine de la musique; cette assimilation nous semble toujours juste, à condition de supprimer le côté sentimental qui est excessif en l'auteur des *Lieder*. Strauss, l'enfant heureux de la nature et de la société, a le rire facile; son extrême sensibilité l'a seule instruit des misères universelles, et c'est ce qui explique pourquoi ce rire est devenu amer quelquefois.

Till Eulenspiegel's lustige Streiche, nach alter Schelmenweise, in Rondeauform, Équipées de Till Ulenspiegel, d'après l'ancien fripon, poème en forme de rondeau — contiennent aussi l'épisode de son exécution en place publique, où Strauss veut qu'on l'ait pendu haut et court. Cela n'est pas conforme aux anciens textes; nous voyons dans l'édition allemande de 1519, entre autres, que le héros des escapades, frasques, mauvais tours, incartades, fredaines, voleries, polissonneries et délits contre tous les sacrements, mourut dans son lit, la plaisanterie aux lèvres au moment où son âme s'en échappa pour aller on ne sait où; mais Strauss, comme peut-être un auteur dont nous ne nous targuons pas de connaître le nom, a trouvé plus pittoresque et mieux dans la couleur de ce coquin spirituel de le faire gigoter sous la corde d'une potence.

Hosted by Google

Eh bien ! cette mort nous arrache des larmes chaque fois. En ce moment cruel, le coquin est oublié, on ne voit qu'un condamné, un pauvre diable dont la gaieté d'alouette va être à jamais étranglée. Oh ! cela fait mal. — Puis, qui dira les singulières associations d'idées qui naissent de toutes choses ? Ce Till Ulenspiegel si amusant, si libre, si joyeusement anarchiste, nous paraît l'être le plus heureux de la création. Et c'est tant de joie que l'on va tuer, au nom de la loi, humaine ou autre. Tant de joie, et la joie est si rare ! Ce Till Ulenspiegel heureux, longtemps vainqueur de la société, folâtre, satirique, ennemi de nos sottes conventions et bafoueur des sottes gens, des moines et des égoïstes, est si près de ressembler, par ses côtés merveilleux et supérieurs, à Richard Strauss lui-même, qu'on croit entendre le râle étouffé de l'auteur au moment où se produit le déchirement fatal à l'orchestre, avant le silence de la mort. — Cela fait horriblement mal.

Et ne voilà-t-il pas d'ailleurs que l'esprit de Till Ulenspiegel n'a pas le cou tordu ! Il s'envole du haut du gibet et se répand dans l'espace. L'esprit de Till se rit des juges, de la corde et des niaiseries sociales. Strauss l'a entendu siffler jusqu'au ciel. Et nous l'admettons, à coup sûr, puisque cet esprit éternel, Strauss l'a recueilli. Non, cet esprit ne mourra pas, tant qu'il y aura des violons, des flûtes, des clarinettes, des hautbois et même des bassons pour chanter et pour rire génialement ainsi !

Or, Strauss n'a pas fini de soulever les hoquets joyeux de l'orchestre. N'est-il pas un peu disciple de Zarathustra ? De Zarathustra et de son bizarre prophète, Friedrich Nietzsche ? Il a lu aussi Cervantes, parbleu ! La musique a encore de beaux jours !

L'année 1896 n'était pas achevée que l'éditeur Aibl avait déjà publié une nouvelle merveille. Aussitôt on demanda à Strauss d'en diriger l'exécution à Cologne et à Liége. Il y fut. Son extraordinaire maîtrise lui permit de préparer tout en quelques jours. On entendit donc « Comment avait parlé Zarathustra ». *Also sprach Zarathustra* est un poème plus audacieu-

Hosted by Google

sement révolutionnaire que *Tod und Varklârung* ou que *Till Eulenspiegel*, et ses proportions sont grandioses.

C'est librement, avec quelques déviations et un retour sensé vers la nature, que Strauss a suivi Nietzsche dans les développements démonstratifs de sa philosophie égotiste. La doctrine de l'étrange écrivain, ami puis adversaire furibond de Wagner, est un des plus puissants efforts vers l'idéal qui se soit signalé en notre siècle. Comment Strauss eût-il pu se soustraire à un élan si sublime? Comment n'aurait-il pas transporté dans le monde du sentiment et de la musique l'impressionnante entreprise de cet Argonaute intellectuel?

Remarquons bien, avons-nous dit ailleurs, que dans cette conception philosophique de l'œuvre musicale, il ne s'agit pas de transformer en notes des formules métaphysiques. Strauss ne s'est pas ravalé à un jeu futile et illusoire ; il a magnifiquement épanché les sentiments de son âme supérieure, en contemplation devant l'essor multiple et, en apparence, disproportionné de l'être humain vers la grandeur, la joie, la perfection intangibles. Si une facile initiation fait découvrir dans l'agencement orchestral deux figures mélodiques, les accords d'*ut majeur* et de *si mineur*, ce dernier symbolisant l'évolution indéfinie de l'homme, l'autre la persistance des lois matérielles de l'univers, ces dessins musicaux ne se proposent pas comme les éléments algébriques d'une démonstration, mais ils traduisent seulement l'impression psychologique de la stabilité, de la durée, de l'harmonie éternelle et celle de l'incertitude, de la mutabilité, de l'inquiétante beauté du devenir humain. On ne peut pas plus reprocher à Strauss qu'à Beethoven de construire ses monuments symphoniques sur des concepts sociaux ou philosophiques de façon à détourner la destination de la musique ; et l'auteur de *Zarathustra* a le droit de s'autoriser des modèles laissés par le maître de Bonn.

Les sous-titres ou épigraphes sont significatifs à cet égard : *Von den Hinterweltlern* (Ce que les idées religieuses suggèrent) ; *Von den grossen Sehnsucht* (En suprême aspiration); *Von den*

Hosted by Google

Freuden und Leidenschaften (A la source des joies et des souffrances); *Das Grablied* (Le chant des tombeaux); *Von der Wissenschaft* (Ce que peut la science); *Der genesende* (Le convalescent, celui qui a retrouvé les vraies fontaines de jeunesse et de vie); *Das Tanzlied* (Le chant de la danse). Ce sont les étapes du voyage dont la valeur humanitaire est successivement biffée par le motif si douloureux de la déception, jusqu'au moment où le sentiment du progrès individuel, le culte du moi dans la joie ne trouvent pas de plus complète expression que la danse. L'égotisme orgueilleux et exubérant, couronné de rire, du rire sacré, du rire donné en privilège aux forts, à ceux qui montent assez haut pour voir de loin les misères, les souffrances, les difformités des faibles, l'égotisme expansif, dans sa plénitude puissante, devient la formule empyréenne et féroce du bonheur; l'expression physique de la joie exubérante étant la danse, la danse effrénée, étourdissante, la danse qui fixe le rire inextinguible aux lèvres, est bien le symbole de l'épanouissement parfait de l'être humain.

Or, suspendue en ces régions suprêmes de la joie, l'âme plane, instable cependant par son aspiration persévérante, sur la fixité des lois universelles.

Dire comment Richard Strauss a réalisé musicalement cet enchaînement logique de sentiments et d'états passionnels, n'est pas possible en peu de lignes. Il faudrait analyser phrase par phrase, couleur par couleur, mouvement par mouvement, l'organisme compliqué du chef-d'œuvre. Il y a accumulé tous les prodiges de la science moderne et sa virtuosité d'écriture dépasse tout ce que l'on peut imaginer.

Nous devons renoncer à analyser la dernière et vaste conception du maître, qu'il a produite lui-même à Cologne et à Francfort, cette année, après avoir publié, en simple supplément, seize chœurs et quatre mélodies avec accompagnement d'orchestre; le *Don Quichotte*, comme Till Ulenspiegel, était sa proie légitime. Nous n'avons pu nous rendre au concert du Gurzenich du 8 mars et nous ne possédons que le programme

Hosted by Google

du poème. Tout fait pressentir une science émerveillante.

Arrêtons-nous donc ici; la vie du compositeur s'étendra et s'élargira de longues années encore!

Lorsque Franz Strauss reçut de la nature ce divin présent qu'il nomma Richard, il n'avait pu deviner, heureusement pour l'équilibre de sa raison, quelle richesse lui était échue et quel héritage il laisserait à l'humanité.

Puisse la capitale de la Germanie, où séjourne actuellement le maître, le chef de l'école coloriste et psychologique, jouir pleinement de cette haute fortune!

G. JORISSENNE.

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

La Chambre est en vacances pour longtemps, et c'est autant de gagné ou de perdu pour la chronique. Les conseils provinciaux, en revanche, ont leur session légale consacrée à l'élection des députés permanents, à celle des sénateurs et au menu fretin budgétaire. Ces parlements provinciaux, dont l'insignifiance politique fut longtemps légendaire, font, depuis le suffrage universel, beaucoup parler d'eux. Les socialistes-collectivistes, qui en ont forcé la porte, ont oublié de la refermer derrière eux; la foule a fait irruption dans le vestibule; elle est venue jusqu'à la salle des délibérations, non sans quelques cris approbatifs et quelques huées qui ont singulièrement détonné sous les lambris dorés des vieux hôtels provinciaux. A Liége, notamment, la curiosité fut si vive et si peu respectueuse qu'il fallut surveiller les tribunes publiques avec autant de sévérité qu'au Palais-Bourbon.

C'est que le spectacle n'était pas sans quelque intérêt de nouveauté. Aux prises avec les difficultés d'une gestion, toute de pondération routinière, les nouveaux venus ne songèrent même pas à observer ce temps de consigne parlementaire que s'impose la sagesse des néophytes; ils ne voulurent pas étudier les êtres, les traditions, les règlements avant de formuler des exigences conformes à leurs aspirations individuelles ou collectives. Ils y allèrent, au contraire, de tout cœur, taillant, amendant, additionnant, retranchant, accumulant les vœux les moins opportuns et foulant les plus vénérables plates-bandes dans la parfaite sérénité de leur ignorance. Des discussions, inouïes sous ces arceaux vénérables, surgirent

Hosted by Google

avec le foudroyant de l'imprévu; elles auraient dégénéré en bagarres sans l'intervention de quelques anciens, du gouverneur surtout, dont le rôle, tout de tact et d'impartialité, fut particulièrement malaisé à tenir.

Voilà du moins ce qu'on observa à Liége en 1895; car à Mons et à Bruxelles, les socialistes passèrent inaperçus ou, du moins, se cantonnèrent dans des emplois plus modestes et des attitudes moins provocatrices. Le résultat a été ce qu'il devait être : beaucoup de mots envolés et de temps perdu.

La session suivante fut plus calme et, d'an en an, il se fit un apaisement meilleur.

Les ardeurs combattives s'étaient naturellement calmées sous la douche continue des lentes et monotones délibérations, au cours des séances à petit groupe dans les salles de commission. Puis la galerie se vida, les spectateurs se firent clairsemés, parce qu'ils n'en avaient plus pour leur argent; tout rentra peu à peu dans l'ordre, et ces derniers jours il eût été assez difficile de dire si les conseils provinciaux délibéraient sous le régime démocratique ou sous la loi censitaire.

Cet apaisement est dans les probabilités de toute la hiérarchie de nos assemblées politiques. Rien ne se passe aussi vite que la nouveauté d'une institution; car cette nouveauté est toujours plus apparente que réelle, et il en est des formes de gouvernement comme des vêtements clairs : un rayon de soleil ou une ondée les ternit.

Ce qui reste, c'est le fond même des idées qu'il s'agit de façonner dans ce nouveau moule qu'on appelle une loi; l'homme est moins souple à manier que ne se l'imaginent les neuf dixièmes des législateurs improvisés; il plie, puis il se redresse, et le moule, s'il ne casse, se déforme insensiblement. Voyez les lois d'atelier, dictées par une très louable intention de générosité sociale. La lettre en est inattaquable et l'esprit excellent, mais l'application en devient boiteuse et souvent impossible. Ce ne sont pas les patrons seulement qui s'opposent à cette application ou qui en ralentissent les effets. L'ouvrier se fait le complice des pires abus, et agit ainsi moins par crainte que par une sorte d'instinctive et aveugle rébellion

Hosted by Google

contre l'autorité publique, contre ce Tiers avec un T majuscule) s'interposant entre l'employeur et l'employé. Dans un livre qui date d'hier et que la *Revue* annonce d'autre part, M. Soloweitschik nous raconte ce qui se passe à Londres, dans le East End, lorsque l'inspecteur du travail s'efforce de surprendre un de ces bouges infects où le *sweating system* règne dans toute son horreur. Les ouvrières se coalisent aussitôt avec le peu scrupuleux entrepreneur contre le représentant de la loi. Il est arrivé à celui-ci de surprendre la mégère, qui donne du travail, en train de jouer aux cartes et de fêter bruyamment avec les pauvres serves qu'elle opprimait; et celles-ci appuyaient énergiquement les dires mensongers de cette mégère, niant l'existence d'un atelier, dont l'insalubrité eût entraîné la fermeture. Ailleurs, on cache des apprentis dans le foyer, sous la couchette, pour dissimuler le chiffre réel de têtes réunies dans une chambre sordide où l'on cuisine, boit, mange et dort.

En fait d'hygiène publique ou d'enseignement populaire, la force de résistance passive, quelquefois active, déployée par l'ouvrier est encore plus manifeste. Il ne peut plus être question de faire ici un départ entre des sentiments divers et, en quelque açon, opposés. L'intérêt de vie ou de libération intellectuelle n'est même pas toujours perçu par ceux qui en bénéficieront directement. L'histoire de l'instruction obligatoire, si on l'écrivait, nous révélerait des luttes invraisemblables de l'obscurantisme contre l'État enseignant. En Allemagne, la coercition a seule triomphé des mauvaises volontés individuelles, et, en Angleterre, il existe encore un pourcentage avoué de pères obstructionnistes qui refusent l'inappréciable cadeau que la société veut faire à leurs enfants.

Ce sont là constatations vénielles, d'ailleurs. Celui qui les fait ici aime de toutes les énergies de son âme le frère puîné qui regimbe devant la table servie où l'invite le geste protecteur de l'État. Il comprend si bien chez l'homme du peuple cette soif libertaire d'indépendance, même malsaine, qui lui fait rejeter tous les licous! Il ne croit pas, surtout, que les sociologues soient fondés à attribuer cette répugnance à un reste

Hosted by Google

de sauvagerie, qui gît dans la conscience du simple et de l'illettré.

N'en déplaise au marxisme, de plus en plus se fait jour en l'individu des sociétés nouvelles la notion concrète d'un moi agissant en dehors des impulsions anonymes de celui qu'on nomme l'État. Certes on rend, d'assez mauvaise grâce d'ailleurs, à cet État les quelques devoirs qu'il impose dans l'ordre des servitudes politiques, fiscales, militaires et policières; on se contraint à passer dans le couloir électoral, à manier un fusil, à payer ses contributions ou sa patente, à révéler un nouveau gîte lorsqu'on déménage, ou encore à faire la toilette de sa façade et de son trottoir. Mais, pour le surplus, on entend être le seul arbitre de sa destinée et de celle des siens. Et chaque envahissement nouveau de la collectivité se heurte à des oppositions de plus en plus nettes qui s'élèvent des tréfonds de l'édifice social, mais qui s'accentuent encore à mesure qu'on gravit les étages de cet édifice.

Le récent procès Zola, qu'on a tant et tant discuté dans la presse, est à cet égard un des indices les plus significatifs que je sache des dispositions dans lesquelles se trouvent beaucoup d'intellectuels. Sans aller aussi loin que certains chroniqueurs trop pressés de bâcler des philosophies et de qui l'opinion est qu'il y a divorce entre l'homme pensant et le soldat, j'admettrai volontiers que cette lamentable affaire aura eu des contrecoups auxquels les gouvernants ne pouvaient s'attendre. Le jour même où M. Cavaignac affirmait solennellement, devant la Chambre remaniée, sa foi en la culpabilité de Dreyfus, un groupe d'écrivains offrait à M. Zola l'hommage professionnel de son admiration. Cet hommage aurait pu être renforcé de bien des attestations sympathiques, si les savants, les avocats, les médecins et même les magistrats, qui défendirent la légalité contre l'état-major français, avaient été invités à signer sous la même couverture que les pairs littéraires de M. Zola (1).

En ce sens, il y a donc eu coalition instinctive des cerveaux

(1) A lire l'article, outrancier d'ailleurs, de M. Urbain Gohier dans la *Revue Blanche* de juin.

Hosted by Google

pensants contre les forces agissantes de la nation française. Cette coalition est-elle l'effet d'une sorte d'hypnotisation, comme M. Mazel l'a écrit ici même? Je ne le crois pas, et M. Mazel lui-même, dont j'ai lu très attentivement les pages, me paraît, Français et patriote, avoir été de parti pris sans le vouloir dans l'analyse sociologique qu'il nous a donnée de toute cette affaire.

En vérité, une raison très simple a déterminé l'intervention de tous ces hommes hautement respectables, une raison d'humanité large et adéquate à la philosophie politique du moment. Cette philosophie est internationaliste, qu'on aille en chercher la formule dans la banque, le commerce et l'industrie de grand vol, dans la science des universités, qui ignore les frontières, dans la littérature et l'art logés à la même enseigne, dans les doctrines sociales, enfin, qui, collectivistes ou libérales, se résument de plus en plus dans la paix universelle, l'arbitrage, le libre échange des idées et des produits, la communication rapide des faits, la colonisation, bref dans toutes les manifestations d'un esprit antipathique aux glorioles de clocher et aux incidents de frontière.

Individualisme et internationalisme, voilà donc les deux facteurs les plus sûrement actifs de notre devenir social. Et Zola, condamné par des juges rivés à la lettre de textes défunts persécuté par un état-major qui symbolise la force brutale et irresponsable, a, par la sublime maladresse de sa lettre à M. Félix Faure, marqué une date du progrès.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

NÉCROLOGIE

ÉMILE BANNING.

Dans le beau livre que lui ont inspiré les *Mémoires* du baron de Stockmar, Saint-René Taillandier (1) rapporte un propos tenu au baron par l'un de ses intimes : « Vous avez eu une destinée souterraine, une destinée anonyme. »

Ce que l'on a dit ainsi, et fort justement, du baron de Stockmar, on pourrait le dire avec autant de justesse de quelques hommes qui, comme lui, ont joué dans l'histoire encore si brève de la Belgique indépendante un rôle considérable et pourtant presque ignoré de tous. Émile Banning fut un de ces hommes, après Van Praet et Jules Devaux. Mais tandis qu'attachés à la personne royale, Van Praet et Devaux laissaient tout au moins soupçonner leur part d'influence dans la direction suprême de nos affaires politiques, tandis que leur physionomie caractéristique permettait de deviner en eux des penseurs et des politiques de rare valeur, Emile Banning, au physique comme au moral, était le modeste et l'effacé par excellence. Qui eût pu croire, en coudoyant le petit être infirme et souffreteux qui s'avançait péniblement appuyé sur sa béquille, qu'il venait de frôler un des plus brillants servi-

(1) *Le roi Léopold et la reine Victoria.*

Hosted by Google

teurs de l'État, une des intelligences les plus fines, les plus vives, les plus profondes qui fussent en notre pays?

D'autres diront quelles furent les origines d'Émile Banning et les étapes de sa brillante carrière officielle, et sans doute ils le diront mieux que nous ne le pourrions faire. Ce que nous voudrions tenter ici, en rendant un suprême hommage à l'éminent collaborateur de la *Revue*, c'est de caractériser ce rôle pour ainsi dire muet, d'en rappeler quelques traits principaux et d'exprimer enfin sur l'homme lui-même les sentiments qui vibreront toujours si vivement dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu.

Émile Banning, sous sa frêle enveloppe, avait une vigueur d'esprit et une ardeur de convictions rares chez des hommes de plus forte trempe. Travailleur acharné et qui eût pu faire pâlir un bénédictin à la seule vue de sa tâche quotidienne, il faisait précéder d'une minutieuse et patiente enquête la solution qu'il tenait à préparer pour lui de toutes les questions du jour. Dans son cabinet du ministère, auprès de la bibliothèque qu'il venait de faire transformer de fond en comble et qui lui aura, hélas! bien peu servi dans ses nouveaux et excellents aménagements, on le trouvait sans cesse au labeur. Et quelque sujet que l'on abordât, bientôt il savait fournir à son interlocuteur des indications précieuses, en même temps que développer des aperçus remplis de sagesse et d'ingéniosité. Sa figure expressive s'animait, son regard perçant s'allumait d'une sorte de flamme intérieure, et s'il s'agissait de quelque point touchant aux œuvres vives de la nation, son langage chaud, coloré, persuasif, traduisait bien les vœux et les desseins d'un patriote ardent, ayant puisé dans les arcanes les plus secrets de l'histoire des enseignements pleins de force pour le présent et l'avenir de la Belgique.

La patrie! Qui l'a plus aimée et mieux servie qu'Émile Banning? Toute idée dont la réalisation pouvait concourir à sa grandeur a trouvé en lui un apôtre et un défenseur. C'est ainsi qu'on l'a vu s'attacher avec une ténacité sans pareille aux deux grandes conceptions qui peuvent surtout servir au prestige

Hosted by Google

autant qu'à la prospérité et à l'honneur de la Belgique moderne : l'expansion coloniale et la défense du territoire.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont certes pas oublié les pages vibrantes qu'il consacra dans ses colonnes à ces sujets capitaux. Sa plume alerte et claire savait trouver et développer les arguments les plus vigoureux pour porter la conviction au sein de l'élite intellectuelle du pays. On en admirait les efforts, sans songer que, bien souvent, le travail qui voyait ici le jour n'était que la répétition parfois bien pâle des notes et des mémoires qui, sur une table royale, sur le bureau d'un chef du cabinet, élucidaient les plus graves problèmes et guidaient vers les moyens les plus efficaces de les resoudre.

On a dit naguère que, seul de tous les parlementaires anglais, William Pitt eût été capable de rédiger sans une seule rature le discours du trône. Émile Banning eût pu rivaliser avec William Pitt, et peut-être retrouvera-t-on quelque part, écrite de sa main, sans surcharges, la minute de plusieurs des allocutions les plus célèbres de la Couronne. Peut-être aussi mettra-t-on au jour les manuscrits de certaines dépêches fameuses, celui de cette admirable notice sur les relations de la Belgique et du Saint-Siège qui suivit des négociations et une rupture où la part de Banning fut énorme.

Libéral de caractère et de tempérament, Émile Banning le fût devenu sans peine, grâce à ses études et à ses réflexions, tant son intelligence ouverte se portait d'elle-même vers les idées larges et généreuses. Mais si épris qu'il fût de la liberté, si fidèle qu'il fût resté à sa cause, il la concevait comme la plus sûre garantie de l'ordre public, il avait horreur de l'anarchie, sous quelque forme qu'elle se présentât. Et de quelque façon qu'il fût appelé à exprimer ses opinions, dans une conférence internationale, dans un livre, dans une simple conversation, il frappait à la fois ses auditeurs ou ses lecteurs par l'égal souci qu'il avait de respecter les institutions les plus propres à assurer l'essor de toutes les facultés humaines et de donner pour base comme pour sauvegarde à ces institutions une discipline morale stricte et sévère.

Hosted by Google

Ces pensers d'un véritable homme d'État, on les retrouve dans la brochure qu'il crut pouvoir écrire et publier aux approches de la revision constitutionnelle, estimant qu'à un instant aussi solennel pour les destinées du pays, il était du devoir d'un bon citoyen d'éclairer la route sur laquelle on s'engageait avec quelque témérité. Encore une fois, c'était le patriote qui parlait dans ces pages, avec l'historien sagace. Quelle illusion fut pourtant la sienne ! La paix du pays, la sécurité de son avenir étaient les moindres préoccupations des politiciens qui menaient la campagne. On le lui fit bien voir, et quelqu'un s'étonna en plein Parlement de l'audace grande de ce « fonctionnaire » qui se permettait d'avoir et d'exprimer une opinion sur un tel sujet. Il est vrai que ce quelqu'un fut M. Woeste et que son ire même révélait la justesse des vues d'Émile Banning. Mais celui-ci ressentit, pensons-nous, plus de tristesse du peu d'écho rencontré par sa voix que d'étonnement d'être repris par un semblable censeur.

Depuis lors, affaibli par de cruelles épreuves physiques et morales, Émile Banning envisageait la situation sous de sombres couleurs. Aux lignes droites et nettes de la politique qu'il avait vaillamment servie, il voyait succéder une tactique vacillante, un opportunisme aveugle et mesquin qui blessait ses sentiments autant qu'il froissait sa conscience. Et l'indifférence inerte de l'opinion publique, sa coupable passivité indignaient ce lutteur qui n'a jamais su rester étranger à tout ce qui fait la noblesse d'une nation. « Serions-nous, disait-il parfois avec amertume, revenus aux temps d'Albert et d'Isabelle, où les Belges, aussi oublieux du passé qu'insouciants de l'avenir, se tenaient pour heureux quand ils festoyaient grassement et admiraient des processions somptueuses? »

La mort successive des plus intimes confidents de sa pensée, de ceux qu'il avait secondés avec tant d'énergie et de talent, n'avait point laissé de contribuer à son découragement. Après Stas, l'illustre chimiste, Frère-Orban, le grand ministre, avait disparu, et Émile Banning cherchait une consolation à ses désenchantements dans la rédaction d'une biographie de son

Hosted by Google

ancien chef; il voulait le montrer en exemple aux puissants du jour, sans cesser pourtant de différer avec lui de manière de voir sur quelques questions du reste secondaires. Sa vue fatiguée ne lui permettait pas de mener à fin son travail et il en avait un cuisant regret. Il le disait souvent à ses intimes, à ce petit cercle d'amis dévoués, dignes de lui, qui avaient su l'apprécier comme il méritait de l'être et qui chérissaient en lui tout à la fois l'élévation de son esprit et la profonde délicatesse de son cœur aussi tendre que constant.

Du moins aura-t-il pu recevoir sur sa couche de douleur les nouvelles annonçant la conclusion du grand travail qui donnera la vie et la prospérité à cet État du Congo, dont il fut — on peut l'affirmer sans exagération — l'un des fondateurs et des parrains. Lui qui souhaitait avant tout la création d'une aire immense ouverte aux progrès pacifiques de la civilisation, il aura salué de son hommage et de ses vœux l'achèvement de la ligne ferrée qui sera le plus sûr instrument des succès espérés sur cette terre lointaine. Et quoiqu'on eût oublié de rendre justice à ce moment à l'œuvre acharnée du travailleur de la première heure, son âme, dédaigneuse de la faveur ou de la popularité, aura su tressaillir de fierté, prévoyant les jours prochains où l'on reconnaîtra la prudence de ses avis et la sagesse de ses conseils.

Nous empruntions au début de ces lignes rapides quelques mots au livre de Saint-René Taillandier. Pourquoi ne les terminerions-nous pas par un autre emprunt, qu'Émile Banning n'eût peut-être pas désavoué à ses derniers instants? « Il ne faut jamais désespérer, disait le publiciste français : je crois en la Patrie, malgré ses fautes et ses malheurs; je crois en la Liberté, malgré tout ce qui la menace. » Nous-mêmes, dans nos étroites frontières, devons-nous perdre le courage et l'espérance? Au milieu des incontestables et redoutables obscurités de l'heure actuelle, il semble que quelques lueurs se montrent à l'horizon, que des symptômes de réveil et de régénération se manifestent. Le bon sens traditionnel de la race se dégagerait-t-il enfin de la gangue informe dont on

Hosted by Google

cherche à l'écraser et, chassant l'erreur d'où qu'elle vienne, remettra-t-il dans la bonne voie le char qui porte notre fortune?

Lutter, lutter encore, lutter toujours, tel est l'impérieux devoir qui s'impose à nous, si nous voulons revoir notre drapeau triomphant. De ceux-là qui le tiennent de leurs mains robustes, Émile Banning fut toujours. En dépit de passagères rancœurs, il serait à coup sûr resté parmi eux si la mort ne l'avait fauché trop vite. J. C.

Hosted by Google

L'ÉTAT INSTITUTEUR PRIMAIRE [1]

L'idée que l'autorité publique, la puissance civile, peut assumer la fonction d'instituteur primaire n'a été mise en pratique, en Belgique, que depuis la Révolution française.

Antérieurement [2], l'État, depuis Marie-Thérèse, avait assumé la direction des collèges dits « Thérésiens », qui avaient remplacé les établissements d'enseignement moyen des Jésuites. Les administrations communales subsidiaient les collèges d'enseignement moyen des Augustins et organisaient, avec les ressources communales, des cours d'enseignement supérieur de médecine et de chirurgie. Elles accordaient aussi des subsides aux membres du clergé pour des distributions de prix aux élèves du catéchisme.

Mais ni les administrations communales, ni l'État ne s'occupaient de l'enseignement primaire, qui était abandonné aux parents, aux instituteurs laïques libres, au clergé et aux corporations religieuses.

C'est la Révolution française qui, après avoir proclamé que l'État doit fournir à ses administrés les moyens de vivre de la vie sociale [3], songea aussi aux mesures pratiques qui

(1) Les pages qui suivent sont extraites de notre ouvrage : *Expériences, questions et théories sociales*, en cours de publication et de préparation.

(2) Voir nos *Étapes de l'histoire sociale de la Belgique, des origines à la fin du* XVIII[e] *siècle. Passim.*

(3) Nous examinons ailleurs le fondement de cette théorie, ainsi que de celles de l'enseignement obligatoire et de la gratuité scolaire.

Hosted by Google

devaient réaliser cette théorie, et elle fit de l'autorité publique un instituteur (1) primaire.

Nous avons donc ici une expérience d'un service d'utilité sociale entrepris par l'État, et il est intéressant d'étudier les phases de cette expérience.

Notons que, dès l'abord, l'État a dû constater son impuissance à prendre en mains le monopole de l'enseignement primaire et qu'il a laissé subsister l'enseignement libre.

Mais il a prétendu, pendant un certain temps, surveiller même les instituteurs privés. La liberté complète de l'enseignement n'a été réalisée qu'après la Révolution de 1830.

***

Du moment où l'État se fait instituteur primaire, il faut examiner, au point de vue sociologique, ce que c'est qu'une école primaire (2).

Or, une école quelconque suppose un local, une personne qui donne l'enseignement et quelqu'un qui rémunère le travail de l'instituteur, enfin un programme d'enseignement.

Il y a eu de nombreux systèmes pour répondre à ces nécessités pratiques, il y a eu des tâtonnements, des tergiversations qui se sont traduits par des lenteurs. Et il a fallu de longues années pour organiser un réseau à peu près complet d'écoles primaires officielles couvrant l'ensemble du pays.

***

De 1789 à 1792, les législateurs révolutionnaires durent se borner à proclamer que l'instruction continuerait à être donnée dans la forme existante, sauf ce qui résultait de la suppression des corporations religieuses.

Le 12 décembre 1792 (3), l'assemblée législative décida

(1) « Les personnes chargées de l'enseignement s'appelleront instituteurs. » (Décret du 12 décembre 1792.)

(2) Nous nous occupons ailleurs des écoles gardiennes et des écoles d'adultes.

(3) On peut compléter notre étude par celle qui figure dans le *Répertoire* de DALLOZ, verbo : « Organisation de l'instruction publique » et par le rapport de M. Olin sur le projet de la loi du 1er juillet 1879. Voir aussi les *Documents parlementaires* de la Chambre des représentants, pour la loi du 15 septembre 1895.

Hosted by Google

qu'il y aurait des « écoles primaires » ; mais ce ne fut que le décret du 30 mai 1793 qui prit les premières mesures nécessaires pour réaliser ce vœu.

Il fallait une école primaire « dans tous les lieux qui ont depuis 400 à 1,500 individus ». On ne disait toutefois pas qui fournirait le local : on sous-entendait le domicile de l'instituteur.

Le 28 octobre 1793 (7 brumaire an II), on attribua à une commission de district le soin de désigner l'emplacement de l'école et, dès le 30 octobre, l'autorité centrale se débarrassait en mettant les dépenses de l'enseignement primaire à la charge des communes.

C'était avouer, avant même toute exécution, l'impossibilité de centraliser une besogne qui embrassait à la fois tout le territoire et tous les habitants.

Plus tard, cependant, on revint à l'idée centralisatrice, parce qu'il était patent que les communes seraient restées inertes. Le 27 brumaire an III (17 novembre 1794), on établit une école primaire par 1,000 habitants. Ces écoles devaient être installées dans les presbytères non aliénés, sinon dans un local convenable à fournir par l'État.

D'après le décret du 3 brumaire an IV (25 octobre 1795), il devait y avoir une ou plusieurs écoles primaires dans chaque canton. Le local était fourni par la République, à moins qu'on ne payât, sur les fonds du département, une indemnité à l'instituteur (1).

La division des écoles en deux sections, une pour les garçons, une pour les filles, avait été décrétée le 27 brumaire an III. Ce qui impliquait qu'il y aurait des instituteurs et des institutrices.

Le décret du 11 floréal an X (1er mai 1802) décida que « l'instruction serait donnée dans des écoles primaires établies par les communes », c'est-à-dire dans un local fourni par elles.

Le Consulat était donc revenu à la décentralisation, et

(1) Ce fut ce décret qui fut publié en Belgique le 7 pluviôse an V (26 janvier 1797).

Hosted by Google

c'était, évidemment, le seul moyen d'arriver à quelque résultat, par application de la loi de la division du travail.

L'Empire, par l'établissement de l'*Université* (17 mars 1808 — 15 novembre 1811), fit de l'enseignement à tous les degrés une vaste hiérarchie de fonctionnaires dans la main du gouvernement. Il mit l'organisation des écoles primaires « sous la surveillance des préfets, sous-préfets, maires », et ces écoles ne pouvaient, dans tous les cas, pas être ouvertes sans une autorisation administrative.

La chute de l'Empire entraîna celle de l'Université dans notre pays.

Un arrêté du 20 mars 1814, mettant en vigueur la loi batave du 3 avril 1806, maintint l'établissement des écoles primaires officielles comme une charge des communes. L'arrêté du 3 juin 1817 créa, cependant, des écoles primaires royales, aux frais du gouvernement; mais celui-ci encouragea les administrations communales à s'occuper enfin, efficacement, de l'organisation d'écoles primaires officielles.

Il accordait, le cas échéant, des subsides (1) aux communes sur les fonds du trésor.

La ville de Gand organisa des écoles des pauvres (stadsarmscholen) en 1828. Il y en eut trois pour commencer. Et elles comptèrent de 400 à 500 enfants. L'idée des édiles gantois, quand ils créèrent ces écoles, était de procurer l'instruction aux enfants qui ne pouvaient l'obtenir ni dans les écoles particulières libres, ni dans les écoles dépendantes des établissements de bienfaisance, ni chez les frères des écoles chrétiennes (qui venaient d'ailleurs d'être supprimés).

Les premières écoles communales gratuites de Bruxelles, d'Anvers et de Liége datent de la même époque.

Après 1830, l'enseignement officiel, donné par l'autorité publique, fut maintenu par la Constitution belge.

Le gouvernement s'occupa, dès 1831, de l'élaboration d'une législation uniforme sur cet objet. Mais, comme cette législa-

(1) Voir le *Rapport sur l'état de l'instruction primaire en Belgique*, présenté aux Chambres par le ministre de l'intérieur Nothomb, le 28 janvier 1842, p. 8.

Hosted by Google

tion devait, ainsi que nous le verrons, s'occuper de la fixation du programme des études, il fallut onze ans pour aboutir.

Dans l'intervalle, les villes, seules, continuèrent à assurer l'enseignement populaire au moyen des ressources communales. Elles le développèrent même, et ce fut, enfin, l'origine d'un mouvement sérieux pour la mise en pratique du principe proclamé quarante ans auparavant.

En 1833, à Gand, on établit la première école officielle de filles. Le travail (dentelles) était une des branches de l'enseignement. En 1836 (1), il y avait déjà, dans la même ville, 3 écoles de garçons, 2 écoles de filles, 1 école gardienne, 1 école primaire centrale dite française et 3 écoles dépendantes de l'administration des hospices.

La loi communale de 1836 rangea parmi les dépenses obligatoires des communes, « les frais que la loi sur l'instruction publique met à la charge des communes ».

Et ce fut — en attendant cette loi sur l'instruction primaire — le signal du réveil d'un grand nombre d'administrations. Le mouvement manqua, cependant, d'uniformité et d'appui jusqu'en 1842. La loi du 23 septembre de cette année vint mettre un terme aux hésitations et organisa l'enseignement primaire dans le royaume pour toutes les communes.

Il devait y avoir, en principe, une école primaire par commune, mais celle-ci pouvait adopter, c'est-à-dire subsidier, une école privée. Les enfants pauvres devaient jouir de l'instruction à charge de la commune. L'État continuait à intervenir par voie de subsides et il avait la haute inspection de l'enseignement communal. On obligeait aussi les administrations provinciales à intervenir par voie de subsides (2).

La loi de 1842 fut modifiée par celle du 1er juillet 1879, en ce sens que chaque commune *devait* avoir une école primaire officielle neutre, la faculté d'adoption étant supprimée.

(1) Un document officiel de l'époque (rapport du collège) porte « qu'on remarque que la jeune génération qui fréquente les écoles est moins abrutie, moins turbulente, plus docile et plus portée au travail. »

(2) En France, d'après les lois de 1882, 1886, 1889, les dépenses de l'enseignement primaire sont *partagées* entre les communes, le département et l'État.

Hosted by Google

On en revint à cette faculté dans la loi du 20 septembre 1884, confirmée par celle du 15 septembre 1895.

. . . . . .

Voici maintenant comment les questions de la désignation des instituteurs primaires officiels et du payement de leurs salaires et émoluments ont été successivement réglées.

Le système du décret du 30 mai 1793 consistait à donner le titre d'instituteur officiel aux instituteurs privés qui remplissaient certaines conditions de capacité. Le décret du 28 octobre 1793 (7 brumaire an II) organisa des commissions d'examen pour « les personnes qui veulent se consacrer à l'honorable fonction d'instituteur ». Mais on excluait de l'examen les nobles, les religieux et les religieuses. Les chefs de famille choisissaient ensuite leur instituteur sur la liste dressée par cette commission. C'étaient eux aussi qui payaient l'instituteur, lequel pratiquait dans sa maison.

Le 19 décembre 1793, on décida que les instituteurs seraient salariés par la République, à raison du nombre des élèves. Cette charge retomba ensuite, comme les autres, sur les communes.

Le décret du 27 brumaire an III (17 novembre 1794) attribua la nomination et la surveillance des instituteurs à l'administration de district qui agréait les candidats présentés par un jury d'instruction nommé par elle.

La loi du 1er mai 1802 stipula que les instituteurs seraient choisis par les maires et les conseils municipaux (1); mais dans l'organisation universitaire, ce fut le grand maître qui les agréait (2).

Le 25 septembre 1815, on redélégua ce droit aux bourg-

(1) Le 27 germinal an XII, Portalis écrivait à l'empereur : « Aujourd'hui, un maître d'école ne tient sa mission que de lui-même et il lui suffit de s'entendre avec le maire... Dans la plupart des communes, le même maître se trouve chargé de l'instruction des deux sexes. Dans d'autres communes, le même homme tient à la fois école, cabaret et jeux. »

(2) « Il sera pris par l'université », disait le décret du 17 mars 1808, « des mesures pour que, dans les écoles primaires, il n'y ait que des maîtres assez éclairés pour communiquer facilement et sûrement les premières connaissances nécessaires à tous les hommes. »

Hosted by Google

mestres; plus tard (en 1821), ce fut de nouveau au ministre de l'instruction publique et, enfin, le 27 mai 1830, au gouverneur de la province, sauf le cas de contestation.

Il fallait, dans tous les cas, à tous les instituteurs un brevet de capacité délivré par un jury gouvernemental.

Après la révolution de 1830, ce fut le conseil communal qui reçut mission de nommer les instituteurs des écoles primaires qu'il payait (loi communale de 1836 et loi sur l'instruction primaire de 1842).

Mais il ne peut les nommer que parmi des candidats possédant des diplômes, délivrés par des écoles normales dirigées par le gouvernement ou agréées par celui-ci.

Le traitement de l'instituteur, avec habitation ou indemnité de logement, est à la charge de la commune. L'instituteur reçoit, après le terme de son service, une pension dont le capital, formé en partie par des retenues sur le traitement, est complété par des allocations de la commune, de la province et de l'État (lois du 16 mai 1876 et du 31 mars 1884).

. . . . . .

S'il est facile de déterminer le but de l'instruction primaire : former des individus capables de pouvoir vivre dans un milieu social déterminé; il devient difficile de déterminer la façon dont ce but doit être atteint et jusqu'où doit s'étendre l'intervention de l'instituteur.

Or, du moment où l'État se fait instituteur, il doit savoir ce qu'il va enseigner, il doit se faire un programme d'enseignement. Et comme il doit, dans cette fonction, se considérer comme le représentant des chefs de famille, il doit établir des programmes qui répondent à la moyenne ou à la majorité des désidérata de ces chefs de famille.

Les programmes d'enseignement primaire officiel ont beaucoup varié : on est allé du plus au moins pour revenir au plus.

Le premier décret du 12 décembre 1792 disait qu'on enseignerait dans les premières écoles « les connaissances rigoureusement nécessaires à tous les citoyens ».

Le décret du 30 mai 1793 développait cette phrase en disant qu'il s'agissait « des connaissances élémentaires néces-

Hosted by Google

saires aux citoyens pour exercer leurs droits, remplir leurs devoirs et administrer leurs affaires domestiques ».

Cela était très vague, mais très vrai. Il fallut préciser. Ce fut le décret du 21 octobre 1793 qui s'en chargea; et la précision aboutit à une nomenclature qui comprenait la lecture, l'écriture, le calcul, l'arpentage, la géographie, l'histoire, la physique, le chant, la natation, les exercices militaires, l'agriculture, le travail, l'hygiène (visite des hôpitaux!), les droits de l'homme et la morale. Cette nomenclature de connaissances devait former, chez les enfants, « la première éducation physique, morale et intellectuelle la plus propre à développer en eux les mœurs républicaines, l'amour de la patrie et le goût du travail ».

Le décret du 27 brumaire an III (17 novembre 1794) ne fit que répéter cette nomenclature; mais, un an après, on réduisit l'enseignement primaire à la lecture, à l'écriture, au calcul et aux éléments de la morale républicaine (3 brumaire an IV-25 octobre 1795) (1).

Le Consulat (17 mars 1808) et l'Empire (15 novembre 1811) décrétèrent que l'enseignement des écoles primaires ne pouvait pas être porté au-dessus de la lecture, de l'écriture et de l'arithmétique.

Et quant au côté moral de l'enseignement, il était stipulé que toutes les écoles de l'université « prendront pour base de leur enseignement les préceptes de la religion catholique, la fidélité à l'empereur, etc. » (art. 38).

Sous le gouvernement hollandais (loi batave du 3 avril 1806, arrêté du 20 mars 1814, instructions du 20 mai 1821), on ajouta la grammaire de l'une des langues usitées (2), la géographie, l'histoire.

(1) Les filles devaient, en plus, être formées aux « travaux manuels de différentes espèces, utiles et communes ».

Pour les garçons, l'obligation de l'apprentissage d'un métier résultait des conditions mises à l'obtention du droit électoral.

(2) Ceci était la question de la « langue véhiculaire » ou de la prédominance de l'une des langues employées dans le pays sur l'autre. Nous en parlons dans un autre chapitre.

Hosted by Google

La règle à suivre était que « toute instruction qui se donnera dans les écoles devra être dirigée de manière qu'en procurant aux élèves des connaissances utiles, elle contribue à développer leurs facultés intellectuelles, à fortifier en eux le respect pour la religion et à les former à toutes les vertus sociales ».

En 1842, la géographie, l'histoire furent remplacées par les poids et mesures. Mais c'était un minimum que les chefs des écoles pouvaient augmenter.

En 1879, on en revint à l'histoire, à la géographie, au dessin, aux sciences naturelles, à la gymnastique, au chant, aux travaux manuels, c'est-à-dire à peu près au programme de 1793. En 1884 (1), on y ajouta les notions d'agriculture pour les garçons, dans les communes rurales.

***

On a vu que l'on avait décidé, dès l'origine et avec raison, que la formation de l'intelligence des individus ne devait pas seulement comporter les moyens matériels de se faire comprendre d'autrui et de vivre de la vie commune; mais aussi, et au même titre, l'initiation aux conditions nécessaires de la vie en société, c'est-à-dire l'éducation, la formation des mœurs, la pratique de la morale.

Or, la morale (c'est-à-dire les lois de la vie en société) était, sous l'ancien régime, confondue avec les préceptes des religions positives. C'était par le commandement de Dieu que l'on devait vivre d'une façon qui était déterminée par les prescriptions des ministres du culte (2).

La Révolution, qui avait proclamé la neutralité de l'État en matière de religion, décida, par le décret du 21 octobre 1793,

(1) Voir le programme-type élaboré par le gouvernement (*Moniteur belge* du 26 mai 1897).

(2) Nous étudions ailleurs la distinction à établir entre la morale proprement dite, c'est-à-dire la manière de se conduire dans une société déterminée, et la religion, le culte, c'est-à-dire les rapports de l'homme avec la Divinité.

Hosted by Google

que l'État devait, comme conséquence, désigner les livres d'enseignement propres à donner aux enfants « les connaissances absolument nécessaires pour former les citoyens », et ajouta que « les premiers de ces livres sont les droits de l'homme, la Constitution et le tableau des actions héroïques et vertueuses ».

C'était de la théorie et c'était impraticable; car il est, évidemment, impossible de faire comprendre à l'enfant la raison d'être des principes les plus élevés de sociologie sans le préparer à cette compréhension.

Lorsque l'instruction primaire se donne aux enfants par les chefs de famille ou par les personnes choisies par ceux-ci, cette instruction prend la direction morale et la graduation qui plaît aux parents.

Mais quand l'État est instituteur et qu'il cherche ce qu'il doit enseigner, s'il est indéniable qu'il doit enseigner les préceptes de la morale, il ne faut pas qu'il commence, d'emblée, par les abstractions les plus difficiles à comprendre.

Il faut nécessairement une préparation, une méthode graduelle; et, avant de parler aux enfants des droits de l'homme et des principes constitutionnels de l'État, il faut leur parler de choses plus élémentaires et plus accessibles à leur intelligence.

Mais cette aberration des législateurs révolutionnaires avait sa source dans un phénomène sociologique qui les dominait malgré eux. L'État instituteur, c'est le gouvernement instituteur, c'est-à-dire que ce sont des hommes, des personnes déterminées, dotées de la souveraineté politique, qui donnent la direction à l'enseignement officiel.

Or, c'est une loi sociologique que les chefs des gouvernements tiennent, avant tout, à rester au pouvoir. Ils s'efforcent donc de donner à l'instruction une direction propre à conserver la forme de gouvernement existante.

Napoléon Ier, lui, en accaparant la domination sur l'instruction dans tout son empire, disait franchement que « dans l'établissement d'un corps enseignant, son but principal était

Hosted by Google

d'avoir un moyen de diriger les opinions politiques et morales » (1).

Et comme il voulait, d'accord avec son entourage, que la religion devînt un moyen de gouvernement entre les mains du pouvoir civil, il imposa un catéchisme d'enseignement qui était, à la fois, un code de religion et de politique (2).

Quand le despotisme napoléonien eut pris fin, comme le régime hollandais avait maintenu la morale et la religion sinon au programme des premières écoles, tout au moins parmi les conditions de capacité des instituteurs (3), les prêtres de la religion catholique, dominante en Belgique, manifestèrent l'intention de reprendre la direction de l'enseignement primaire, comme ils le faisaient avant la Révolution.

La lutte fut vive entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse. Elle dura jusqu'en 1830.

L'arrêté du 27 mai de cette année laissa aux administrations communales et provinciales le soin de prendre « les mesures les plus convenables pour que les enfants soient mis à même de recevoir l'enseignement religieux par les soins des ministres du culte » (4).

C'était mettre le gouvernement central en dehors du débat ; et la question de savoir si, d'une manière générale, les ministres du culte pouvaient entrer dans les locaux des écoles officielles, pour enseigner la morale et la religion, n'était pas tranchée.

Après la Révolution de 1830, la proclamation de la liberté de l'enseignement n'ayant pas supprimé les écoles officielles, le débat continua. Et la question de l'enseignement moral

(1) « C'est une vieille tradition de tous les despotismes politiques ou religieux de chercher à s'assurer l'avenir en accaparant l'éducation des enfants de leurs adversaires, et cette idée était particulièrement conforme aux habitudes d'esprit de Napoléon. » DE LANZAC, *La Belgique sous la domination française*, t. II, p. 171.

(2) « Je crois que les petites écoles seront toujours dans le plus grand désordre tant que les évêques demeureront étrangers au choix des maîtres d'école », disait Portalis dans son rapport du 27 germinal an XII. Ce fut lui qui fut l'inspirateur des décisions de Napoléon, en matière d'instruction comme en matière de culte.

(3) Voir notamment les règlements des 15 septembre 1817 et 20 mai 1821, dans le *Rapport* précité.

(4) Voir cet arrêté dans le *Rapport* précité (art. 6).

Hosted by Google

dans ces écoles resta l'objet dominant des préoccupations de ceux qui voulaient organiser définitivement l'instruction primaire officielle. La politique des partis s'en mêla activement (1).

L'opinion catholique voulait que l'enseignement de la morale fût donné à l'école, au moyen de l'enseignement religieux, par les prêtres. L'opinion libérale voyait de mauvais œil l'entrée du prêtre à l'école. Des ministères tombèrent sur cette question !

On avait préparé un projet de loi général sur l'instruction publique dès 1831. On ne put le faire voter que par fragments, en plusieurs fois et plusieurs années après. Quand, en 1840, le ministère libéral Rogier-Lebeau arriva au pouvoir, il promit « d'accélérer, autant qu'il le peut, la discussion de la loi sur l'enseignement primaire, en conciliant avec cette loi la plus entière liberté d'enseignement et en donnant aux pères de famille la plus complète garantie d'une éducation morale et religieuse » (2).

Cette déclaration aboutit au vote de la loi de 1842 qui inscrivit « la religion ET la morale » parmi les points nécessaires du programme des écoles primaires officielles. Cet enseignement était donné par les instituteurs, sous la direction des ministres du culte de la majorité des élèves, et on permettait au clergé d' « inspecter » les écoles et les livres scolaires.

Personne ne fut content de cette loi.

Le congrès libéral de 1846 proclama la nécessité de repousser dans l'enseignement « l'intervention des ministres du culte à titre d'autorité ».

Et, d'autre part, le clergé et ses représentants au Parlement ne se contentaient pas de l'inspection. L'école officielle, même avec l'inspection, leur paraissait mauvaise pour le salut des âmes.

La loi fut néanmoins exécutée et le pays se couvrit, enfin,

(1) « L'instruction publique donnée aux frais de l'État, devint le grief capital de l'opposition, ce qui constitue la division des partis. » LEBEAU.

(2) HYMANS, *Histoire parlementaire de la Belgique*, t. I. Voir aussi DISCAILLES, *Rogier*, t. III, p. 72.

Hosted by Google

peu à peu, d'écoles primaires. La concurrence des écoles officielles stimula la création des écoles catholiques libres dirigées par le clergé exclusivement, surtout dans les grandes villes où le parti libéral était au pouvoir. L'inspection religieuse des écoles officielles y était d'ailleurs paralysée et dépourvue d'action effective.

Cependant, quels que fussent leurs désirs, les gouvernements libéraux qui succédèrent à celui de 1842 ne touchèrent pas à la loi et les gouvernements catholiques, eux aussi, durent la laisser intacte.

Ce ne fut qu'en 1879, après trente-sept ans, que la revision de la loi de 1842 fut soumise au Parlement. Le ministère libéral exprima l'avis que l'autorité civile, l'État, avait à s'occuper de l'enseignement de la religion aux enfants des écoles primaires officielles, parce qu'il fallait « tenir compte des habitudes du pays, de ses mœurs, des vœux des pères de famille » (1).

La loi du 1er juillet 1879 n'inscrivit au programme des écoles communales primaires que la morale (2); l'enseignement de la religion était laissé aux soins des familles et des ministres du culte, et, au besoin, un local *dans l'école* était fourni pour cet enseignement.

L'opposition du clergé et du parti catholique à cette loi fut extraordinaire et grandiose. A l'appel des évêques qui, par des lettres pastorales et des instructions multipliées, signalaient la loi comme une arme de combat des libres-penseurs, les prêtres et les fidèles couvrirent le pays d'écoles catholiques privées en provoquant, en même temps, la désertion d'une partie du personnel enseignant officiel, par la menace des châtiments religieux. Les administrations communales elles-mêmes, d'accord avec les administrations provinciales, n'obéissaient plus qu'imparfaitement au gouvernement central...

(1) Frère Orban, séance du 27 mai 1879.

(2) En France, d'apres les lois de 1882, 1886, 1889, le programme des écoles primaires publiques comprend nécessairement l'enseignement moral et civique, à l'exclusion de l'enseignement de tout dogme. Les écoles vaquent un jour par semaine, en outre du dimanche, pour permettre aux parents de faire donner l'enseignement religieux à leurs enfants.

Hosted by Google

Aussi, quand le parti catholique revint au pouvoir, en juin 1884, son premier acte fut-il de renverser le système d'enseignement de la religion organisé par la loi de 1879. Cet enseignement resta, il est vrai, un point facultatif au programme des écoles officielles. Mais, si les communes refusaient de l'y inscrire, le gouvernement pouvait leur imposer l'adoption d'écoles privées, c'est-à-dire l'intervention pécuniaire dans le fonctionnement de ces écoles (art. 4).

Enfin, après onze années de pouvoir, le parti catholique obtint la loi du 15 septembre 1895, qui introduit les ministres des cultes dans toutes les écoles primaires officielles pour y donner l'enseignement de la religion et de la morale, ou pour la faire donner, sous leur surveillance, par l'instituteur (art. 4).

. . . . . .

L'enseignement primaire officiel n'a pas pu détruire l'enseignement primaire libre. On peut dire que, sauf la suppression des corporations religieuses et ses conséquences à ce point des vue, jamais la Révolution et la République n'ont songé à monopoliser cet enseignement. C'est Napoléon, et le gouvernement hollandais après lui, qui ont prétendu soumettre l'ouverture de toutes les écoles à une autorisation administrative préalable.

Il faut reconnaître qu'il était, d'ailleurs, de toute impossibilité matérielle — et il le serait encore de même actuellement — que l'État seul répondît, d'une manière efficace et adéquate, aux besoins, à la nécessité de donner l'instruction primaire à tous les enfants. Laissant à part les questions de confession et de confiance des familles, il est heureux, pour l'autorité publique, que l'initiative privée continue à se partager cette besogne et à assumer cette charge.

Après la suppression des corporations religieuses et la dispersion de leurs membres, il est certain que peu de ces derniers continuèrent, *ut singuli*, à tenir des écoles. Nous avons, d'ailleurs, vu qu'ils étaient, en principe, exclus du droit d'être nommés dans les écoles primaires publiques.

D'autre part, l'abolition des corporations civiles avait

Hosted by Google

aussi fait cesser l'organisation ancienne des corps d'instituteurs et d'institutrices. Ceux-ci trouvèrent, sans aucun doute, un avantage à ne plus être soumis ni aux règles rigides et surannées de leur corporation, ni à la tutelle du clergé. Mais le temps n'était guère à l'application de la liberté, surtout en Belgique.

Quant aux écoles dépendant des anciennes institutions charitables, elles échurent aux administrations laïques des hospices civils.

« Toutes les écoles particulières, maisons d'éducation et pensionnats », tombèrent en vertu du décret du 17 pluviôse an VI (5 février 1798), sous la surveillance des administrations municipales; et les chefs de la République combattaient, comme il se conçoit, pour l'introduction dans les écoles libres des nouvelles idées révolutionnaires. Ils faisaient fermer celles où l'on enseignait encore suivant les idées anciennes (1).

Bref, « entre les écoles privées, fermées par l'autorité » pour cause d'incivisme, « et les écoles publiques dont les familles ne veulent pas, toute une génération grandit dans l'ignorance » (2).

Avec le Consulat et l'Empire, et les idées que Portalis avait sur le rôle de la religion en matière d'enseignement, on en arriva, sinon à favoriser, tout au moins à faciliter le rétablissement des écoles libres tenues par des congrégations *religieuses* (3), surtout pour l'éducation des filles.

Aussi, faute d'autre chose, se félicitait-on de ce que l'enseignement congréganiste eût continué clandestinement (4); et, dès 1808, on encouragea ouvertement l'œuvre des *frères des écoles chrétiennes* (17 mars 1808). Il fallait simplement que ces instituteurs prissent un brevet de l'Université.

(1) Les maîtres d'école d'Anvers refusèrent d'enseigner les droit de l'homme sans autorisation du clergé. MERTENS et TORFS, *Histoire d'Anvers*, t. III, p. 431.

(2) DE LANZAC, *op. cit*, t. I, p. 294.

(3) Rapport de Portalis, du 24 mars 1807, p. 502. Il y avait une école-pensionnat tenue par les Ursulines et une école tenue par les Béguines dès 1807 à Gand.

(4) DE LANZAC, t. I, p. 451.

Hosted by Google

Répondant d'ailleurs à la nécessité et aux besoins, les écoles privées tenues par des particuliers réapparaissaient en plus grand nombre.

A Gand, en 1796, il y avait 15 instituteurs et 6 institutrices dans la corporation. Deux ans après, il n'y avait plus que 13 instituteurs et 6 institutrices libres. En 1813, on compte 30 instituteurs et 28 institutrices.

A Anvers, en 1806, on comptait 17 écoles privées libres; en 1808, il y en avait 21 (1).

C'est ainsi que l'on vécut jusqu'à la fin de l'Empire.

Sous le gouvernement hollandais, on appliqua la loi batave de 1806 qui reconnaissait deux espèces d'écoles privées : celles qui étaient à charge d'établissements de bienfaisance ou de particuliers (religieux) et celles qui subsistaient uniquement du produit des rétributions des écoliers. Les unes et les autres étaient soumises à l'inspection du gouvernement et les instituteurs devaient avoir, au préalable, obtenu un brevet de capacité délivré par une commission provinciale officielle (arrêté ministériel du 25 mai 1821).

Les instructions stipulaient, en outre, que les écoles primaires ne pouvaient être établies sans une permission de l'administration provinciale ou communale, de l'avis de l'inspecteur du gouvernement.

L'arrêté du 29 juillet 1822 commina des peines contre ceux qui « exercent, sans autorisation, l'état d'instituteur primaire », et celui du 1er février 1824 rappela que « les associations civiles ou religieuses ne peuvent se livrer à l'instruction primaire sans autorisation ». En 1826, l'institution des frères des écoles chrétiennes fut, de ce chef, complètement interdite.

L'arrêté du 27 mai 1830 ne modifia guère la situation, puisque toutes les écoles restaient soumises à une autorisation administrative préalable.

Dans les villes, cette autorisation devait émaner de l'administration municipale; dans les campagnes, de l'adminis-

(1) MERTENS, t. VII, p. 38.

Hosted by Google

tration municipale sous l'approbation de la députation des États provinciaux.

La liberté de la création d'écoles primaires par les particuliers était et restait donc vinculée.

La Révolution de 1830 et la Constitution belge supprimèrent toute mesure préalable pour l'ouverture des écoles privées; on poursuit seulement les délits (art. 17).

Les écoles libres de toute nature se rouvrirent bientôt en grand nombre. Le clergé catholique présida au mouvement et la loi de 1842 vint, comme nous l'avons vu, permettre aux autorités civiles d'adopter, c'est-à-dire de subsidier des écoles libres.

Il y a, néanmoins, encore des établissements d'enseignement primaire qui n'ont aucun rapport avec l'autorité publique. Ces écoles sont de pures entreprises privées en vue d'un gain; mais, en présence de la concurrence de l'enseignement officiel et de l'enseignement dirigé par le clergé, leur nombre diminue continuellement. Elles tendent à disparaître (1).

. . . . . .

Voyons, par quelques chiffres, quel a été le développement de l'enseignement primaire en Belgique et dans les quatre grandes villes au XIX^e^ siècle, quel a été le résultat atteint au point de vue du développement intellectuel et, *last not least*, quel a été l'effet de l'application du principe de l'État instituteur, sur les finances publiques.

Le gouvernement central relève la population des écoles soumises à son inspection; mais, comme il n'a pas toujours inspecté ou pu inspecter toutes les écoles, on trouve des chiffres variables et qui ne permettent pas d'apprécier le mouvement en le mettant exactement en rapport avec celui de l'augmentation de la population.

(1) Le nombre de maîtres d'écoles absolument privées qui était à Gand, comme nous l'avons vu, de 15 instituteurs et 6 institutrices en 1796, de 30 instituteurs et de 28 institutrices en 1813, était tombé en 1870 à 4 instituteurs privés et 5 institutrices en dehors des écoles dépendant des congrégations religieuses. En 1898, on n'en trouve plus. Par contre, il y a, d'après le *Wegwijzer*, 14 écoles religieuses pour garçons et 21 pour filles.

Hosted by Google

Écoles primaires soumises à l'inspection de l'État (1).

					Nombre d'élèves par établissement.
1826 (2).	311,680 élèves des deux sexes dans	?	établissements.		—
1830 .	293,000	—	—	4,046	—	72
1840 .	453,381	—	—	5,189	—	87
1845 .	326,613	—	—	3,451	—	94
1857 .	399,628	—	—	3,787	—	105
1869 .	493,385	—	—	4,260	—	115
1878 .	598,213	—	—	4,839	—	123
1883 .	346,012	—	—	4.797	—	72
1890 .	616,091	—	—	5,673	—	108
1895 (3).	720,191	—	—	6,335	—	113

Mais voici quelques chiffres constatant le développement de l'enseignement primaire communal dans les quatre grandes villes.

Nombre d'écoles officielles primaires proprement dites.

	BRUXELLES.		ANVERS.		GAND.		LIÉGE.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.
1836. . . .	3	3	3	1	3	2	4	4
1870. . . .	10	10	11	6	10	13	—	—
1880. . . .	15	15	13	10	12	15	17	15
1890. . . .	18	18	16	15	16	13	17	15
1896-97. . .	18	18	18	16	18	16	16	16

(1) D'après l'*Annuaire statistique* publié par le ministère de l'intérieur.

(2) D'après les *Recherches statistiques* publiées par M. Quetelet, en 1829.

(3) Il résulterait de statistiques publiées dans ces dernières années, que la population des écoles primaires dans les pays limitrophes de la Belgique représenterait :

En Allemagne (1881), 157 élèves par 1,000 habitants.
En Prusse (1895), 162 — —
En France (1880), 132 — — et en 1895, 115 par 1,000.
En Angleterre (1881), 123 — — et en 1895, 150 —
En Hollande (1881), 134 — — et en 1895, 146 —
En Belgique (1878), 126 — — et en 1895, 112 —

Si l'on devait prendre ces chiffres à la lettre, on trouverait donc que la Belgique est en retard sur les autres pays. Mais nul ne sait si les calculs sont équivalents pour tous les pays visés.

Hosted by Google

Population de ces écoles (1).

	BRUXELLES.		ANVERS.		GAND.		LIÉGE.	
	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles.	Garçons.	Filles
1829 . . .	1,000	—	—	—	500	—	878	—
1836 . . .	1,220	—	1,120	300	3,600		1,051	620
1870 . . .	5,184	4,307	3,595	2,691	4,571	4,870	—	—
1880 . . .	7,216	5,858	5 379	4,071	5,208	5,294	8,010	
1890 . . .	6,738	5,740	8,059	7,236	5,525	4,508	6,248	5,503
1896-97 . .	7,697	6,694	8,887	8,205	5,643	4,481	5,898	5,426

Ces derniers chiffres représentent :

75 élèves par 1,000 habitants à Bruxelles.
61 — — Anvers.
63 — — Gand.
68 — — Liége.

Le personnel enseignant dans les écoles primaires surveillées par l'État a suivi la progression suivante :

1857.	5,931 personnes soit	1.5	par établissement et	67	élèves par instituteur.		
1883.	8,669	—	1.8	—	39	—	—
1895.	14,093	—	2.2	—	51	—	—

. . . . . .

Nous n'essayerons de rechercher ni le nombre des établissements d'enseignement primaire privés existant dans le pays, ni surtout leur population. Les données partielles que nous recueillerions ne concorderaient ni par la nature des instituteurs, ni par la nature de l'enseignement. Depuis 1830, l'autorité publique n'a plus les moyens de recueillir de renseignements exacts à ce sujet ou, tout au moins, craint-elle que les particuliers ne fournissent, sciemment, des renseignements erronés, et elle ne les demande même pas.

. . . . . .

Avant de passer à l'examen des effets de la mise en pratique de l'idée de l'État instituteur primaire, nous examinerons ce

(1)

	AMSTERDAM. (Openbare scholen.) 1895.	PARIS. (Écoles publiques.) 1893.	LONDRES. (Board schools.) 1893.	BERLIN. (Gemeinde schulen.) 1894.
Nombre d'élèves . . .	45,441	160,388	379,445	183,338
Population totale . . .	456,357	2,424,705	4,232,118	1,677,135
Soit, par 1,000 habitants.	99	66	89	189

Hosted by Google

que coûte à l'autorité le rôle qu'elle a assumé depuis la Révolution.

Cette dépense tombe, en première analyse, à la charge des communes; mais, comme nous l'avons vu, le gouvernement central et les provinces interviennent par des subsides.

Voici donc les chiffres (1) :

	ALLOCATIONS ANNUELLES			Total des dépenses à charge des pouv. pub.(1).	Coût par habitant.	Coût par élève d'école commun. primaire.	Coût par institu-teur.
	des communes.	des provinces.	de l'État.				
1843 . .	785,580	67,764	193.301	1,046,645	—	4.79	—
1850 . . .	1,033,092	283,958	730,607	2,047,657	0.46	—	—
1857-60.	1,628,105	236,793	1,345,952	3,210,850	0.67	—	505
1870 . . .	2,991,315	315,587	3,500,006	6,806,908	1.33	16.04	—
1880-83.	6,238,954	384,890	9,395.519	16,019,363	2.90	47.21	1,961
1890 . . .	9,543,112	1,131,296	7,822,824	18,497,232	3.04	41.97	—
1894-95.	10,849,947	1,029,846	7,816,082	19,695,875	3.10	42.28	1.397

Ceci sans compter la rente des immeubles affectés à l'enseignement primaire et l'intervention des caisses publiques dans la formation du capital des pensions.

Pour nos quatre grandes villes, seules, nous trouvons les chiffres suivants, qui comprennent les subsides de l'État et des provinces :

	BRUXELLES. Francs.	ANVERS. Francs.	GAND. Francs.	LIÉGE. Francs.
1807	—	—	2,400 (3)	—
1823	—	—	4,503	—
1835 36-39	10,000	13,186	28,200 (4)	23,675
1896	1,338,020 (2)	1,244,413 (2)	661,014 (5)	576,485

. . . . . .

(1) D'après l'*Annuaire statistique*. L'enseignement primaire public n'étant pas partout gratuit, on trouve que les rétributions scolaires ont rapporté, en 1894, 572,993 francs et que les établissements de bienfaisance ont payé 552,134 francs pour l'écolage des enfants indigents.

(2) Y compris les écoles d'adultes et du soir.

(3) Avant la Révolution, l'administration communale de Gand se bornait à allouer une indemnité aux curés des paroisses pour la distribution des prix aux élèves « fréquentant le catéchisme », et à donner un subside à deux hospices pour l'enseignement religieux des enfants qui y étaient internés. Ces deux dépenses s'élevaient, en 1790, à 87 livres de gros, soit 950 francs environ.

(4) Y compris l'école gardienne.

(5) Non compris de menus frais accessoires.

Hosted by Google

Les effets du développement de l'instruction se manifestent dans l'ensemble de l'activité sociale d'un peuple, et l'on peut dire que la Belgique n'est pas restée en retard sur les autres nations de l'Europe occidentale au point de vue intellectuel, si l'on considère, *grosso modo*, sa situation au milieu de ces nations.

Mais le degré de développement intellectuel, l'intelligence d'un peuple pris dans son ensemble, ne sont pas de ces choses que la statistique peut atteindre et mettre en chiffres.

Et l'on doit se contenter de données très vagues (1).

Comme résultat matériel du développement de l'instruction (2), réductible en chiffres, nous n'avons à signaler que les enquêtes grossières faites lors des recensements généraux de la population et lors de l'inscription et de l'incorporation des jeunes gens appelés à servir dans l'armée. Mais cela n'est que la constatation, non pas du degré d'instruction du peuple en général, mais du nombre des individus qui, malgré tout, n'ont pas même acquis la connaissance mécanique élémentaire de la lecture et de l'écriture (3).

Illettrés ne sachant pas lire et écrire en Belgique, d'après les recensements.

		Moyenne.
1866. . . .	50 hommes pour 100 habitants 55 femmes —	52
1880. . . .	39 hommes — 44 femmes —	41
1890. . . .	35 hommes — 39 femmes —	37

(1) On a cherché, parfois, les effets de l'instruction dans les statistiques de la criminalité. Mais outre que des chiffres récents, à ce point de vue, manquent en Belgique, nous n'avons guère de confiance dans ces statistiques. Elles accusent, en général, une criminalité plus forte ; ce qui ne veut pas dire que la masse est moins bien douée, socialement parlant. La propension plus forte aux crimes et aux délits — si elle existe réellement — résulte, entre autres motifs, des « frictions » et des froissements d'une vie sociale plus intense, plus agitée, plus « nerveuse ».

(2) C'est, évidemment, le résultat de l'organisation scolaire *à tous ses degrés ;* mais nous en parlons ici parce que l'instruction, dans les écoles primaires proprement dites, est la base de cette organisation.

(3) Notons que cela ne préjuge rien quant à leur valeur sociale. Il y a des gens très habiles, on peut même dire très intelligents, qui ne savent ni lire ni

Hosted by Google

Ces chiffres comprennent les enfants au-dessous de 8 ans. Sans ces enfants, la moyenne descend à 40 p. c., 30 p. c. et 25 p. c.

Pour nos quatre grandes villes, la moyenne (enfants de moins de 8 ans compris) a été la suivante :

	BELGIQUE.	BRUXELLES.	ANVERS.	GAND (1).	LIÉGE.
1866. . . .	52	44	43	57	44
1880. . . .	41	35	36	34 (?)	34
1890. . . .	37	31	34	38	28

Ces chiffres, tout imprécis qu'ils soient par la manière dont les recensements se font, montrent néanmoins une amélioration sérieuse.

Et cette constatation est confirmée par d'autres chiffres.

Notons, en passant, la différence entre la race wallonne et la race flamande pour l'aptitude et peut-être même pour le désir d'être instruit

Illettrés (ne sachant pas lire et écrire), enfants compris.
Pour 100 *habitants.*

	1866.	1880.	1890.
Anvers	47	40	36
Brabant	50	41	35
Flandre occidentale.	58	47	44
Flandre orientale	60	48	45
Limbourg	51	42	37
Race flamande.	**53**	**44**	**40**
Hainaut	56	45	39
Liége.	49	38	31
Luxembourg.	36	26	22
Namur	42	29	25
Race wallonne et ardennaise	**37**	**27**	**23**

écrire. Il faut aussi constater que si l'homme peut, à la rigueur, se passer du langage écrit, il ne peut vivre sans connaître le calcul mental élémentaire qui s'apprend par l'habitude, stimulée par la nécessité.

(1) A Gand, les individus incapables de signer leur contrat de mariage ont été trouvés dans les proportions suivantes :

	Hommes.	Femmes.
1892.	10 p. c.	22 p. c.
1894.	9 —	18 —
1896.	7 —	16 —

Hosted by Google

Si nous prenons la statistique des jeunes gens qui tirent au sort pour faire partie de l'armée, et dont on demande, lors de leur inscription, le degré d'instruction, nous trouvons :

Miliciens ne sachant ni lire ni écrire pour 100 *inscrits* (1).

	BELGIQUE.	BRUXELLES.	ANVERS.	GAND.	LIÉGE.
1843.	43	—	—	48	—
1850.	36	—	—	38	—
1860.	31	21	21	33	16
1870.	24	22	28	23	13
1880.	21	12	20	16	7
1890.	15	7	5	16	6
1895-96.	13	10	?	12	5

Par provinces et par races.

	1843.	1850.	1860.	1895.
Anvers	39	26	19	11
Brabant	46	32	20	12
Flandre occidentale.	45	39	21	16
Flandre orientale	51	48	33	23
Limbourg	39	34	18	10
Race flamande.	**44**	**36**	**22**	**14**
Hainaut	47	44	28	16
Liége.	39	34	13	8
Luxembourg.	11	8	3	1.86
Namur	24	20	7	4
Race wallonne et ardennaise	**30**	**26**	**13**	**7**

Mieux que l'inscription sur les registres du tirage au sort, l'examen que l'on fait subir aux soldats lors de leur incorporation peut montrer leur véritable degré d'instruction.

Miliciens illettrés lors de leur incorporation.

	Flamands.	Wallons.
1876	27 p. c. des examinés.	21 p. c. des examinés.
1880	25 —	19 —
1890	17 —	10 —
1895	16 —	11 —

(1) Il est à remarquer que ces chiffres sont très sujets à caution; car la constatation qu'un milicien est illettré se déduit, dans la plupart des administrations, d'une réponse donnée par le milicien à une question d'un employé, lequel inscrit la réponse sans aucun contrôle.

Hosted by Google

Enfin, les chiffres suivants concernent les soldats qui sont congédiés et qui, malgré leur séjour à la caserne et les occasions qu'ils ont de s'instruire, sont restés illettrés.

	Flamands.	Wallons.
1876. .	17 p. c. des congédiés examinés.	12 p. c. des congédiés examinés.
1880. .	14 -- —	11 — —
1890. .	10 — —	6 — —
1895. .	8 — —	6 — —

Il y a donc un déchet, peut-être irréductible, d'individus rebelles à toute instruction dès qu'ils ont passé vingt années de leur existence dans l'ignorance des premières notions de la lecture, de l'écriture et du calcul écrit.

. . . . . .

D'une façon générale, il se dégage des chiffres qui précèdent que le nombre de gens illettrés tend d'une façon continue à décroître. Et si l'on pense que l'intervention de l'autorité publique dans l'enseignement primaire a eu cette raison d'être, on doit être satisfait.

Le fait que la dépense, prélevée sur les ressources publiques, semble devoir indéfiniment croître aussi, sans qu'il y ait une amélioration progressive équivalente dans l'état intellectuel et social — ce qui paraît, d'ailleurs, impossible — peut donner à réfléchir.

MAURICE HEINS.

Hosted by Google

LE TESTAMENT DE M. MORIS

M. Moris éprouvait un charme délicieux à goûter la belle soirée qui venait à lui.

Par les verrières relevées de sa logia, il la voyait qui s'appesantissait au loin sur les futaies arrondies des bois, et fondait peu à peu tous les détails de l'horizon dans une buée opaque nuancée d'outremer et de lilas. L'odeur balsamique des sèves rafraîchies lui arrivait par bouffées, et il releva encore les verrières, voulant faire entrer plus de grand air, plus de félicité champêtre dans le délicieux petit réduit qui faisait saillie au premier étage de sa maison des champs.

Là-bas, dans un coin du paysage, l'éclair blanc du fleuve zigzaguait entre des emblavures et des vignes, et c'était l'heure apaisée où l'on mouille les ancres à bord des bateaux dont la nuit interrompt le voyage.

Dans son fauteuil de convalescent, son journal sur ses genoux, la bouche entr'ouverte à la béatitude, sans pensée, M. Moris se laissait pénétrer tout entier du ravissement naturel de l'heure et du site. Il jouissait de la douceur de la belle soirée à l'égal de la plante des champs ou de la bête des forêts. A mesure que la sensation se prolongeait, elle croissait en bonté, en fraîcheur, en tendresse. M. Moris se sentit envahi par des forces nouvelles, puissantes et douces, qui ragaillardissaient ses membres; des picotements heureux lui couraient à fleur de peau, un souffle aisé soulevait sa poitrine, la beauté du ciel et du paysage coulait en lui comme une sève, le pénétrait d'outre

Hosted by Google

en outre, lui faisait un sang et une chair qu'il ne se connaissait plus...

Alors une volupté le prit, mêlée toutefois à une grande crainte. L'heure de sa collation vespérale approchait. Bientôt Trinette allait monter, mettre la table dans la chambre voisine. Elle fermerait les verrières, et voudrait l'éloigner de ce merveilleux spectacle du soir tombant sur les bois et le fleuve.

Il eut le vif et soudain désir de prolonger la sensation, au besoin en faisant usage de son autorité et au risque de déchaîner la fureur de ses deux servantes, exagérément soucieuses de la santé de leur maître.

Justement, en bas, dans le petit jardin, un tablier blanc allait et venait entre les plates-bandes de bégonias et de roses de Chine.

M. Moris se pencha :

« Trinette, vous me servirez à souper ici, dans la logia. »

Et devant la figure stupéfaite et bouleversée qui se retournait vers lui, il ajouta, sentant déjà le besoin de justifier son caprice :

« Il fait si bon!... »

Mais Trinette était rentrée dans la maison. On l'entendait s'expliquer avec la cuisinière, dont la grosse voix s'épandait en éclats menaçants. Il était évident que l'imprudente fantaisie que venait de formuler M. Moris mettait à l'envers la cervelle des deux femmes. M. Moris craignait fort ses servantes, dont la tyrannie vigilante et maternelle ne lui permettait pas le moindre écart pouvant porter préjudice à sa santé. Elles veillaient, avec un soin jaloux, à l'exécution de toutes les prescriptions du médecin, défendaient sa santé contre lui-même avec une sévérité qui lui était souvent douloureuse et gênante, quoique, secrètement, il s'estimait heureux de cette sollicitude impérieuse et intéressée qui, tout compte fait, prolongeait son existence. Mais des deux, de Trinette ou de Louise, il redoutait surtout celle-ci, la cuisinière, qui ne mettait guère de formes à la manifestation de son rude devouement.

Hosted by Google

Le bruit des voix avait cessé à la cuisine. M. Moris entendit avec terreur les pas de ses deux servantes qui montaient l'escalier. La marche pesante de la cuisinière, que suivait le trottinement léger de la femme de chambre, le fit presque pâlir. Il comprit que son désir de souper quasiment en plein air allait lui valoir une scène s'il ne cédait pas promptement.

Bientôt, dans l'encadrement de la porte, Louise apparut. Grosse et rougeaude, les bras nus, le tablier relevé, elle marmottait des phrases encolérées et inintelligibles, tandis que, dans la pénombre de la chambre, le jour couchant montrait vaguement la silhouette affinée de Trinette.

La cuisinière fit un pas et s'exclama :

« Ce n'est pas possible, ce que Trinette me raconte-là?... monsieur veut souper ici?... »

Il balbutia :

« Mais oui, mais oui... »

Elle interrogea :

« Avec les verrières ouvertes ?

— Il fait si bon, voyez vous-même... »

Du coup, Louise n'y tint plus.

« Ah! c'est ainsi que monsieur profite des avantages qu'on lui fait ! Il n'y a que depuis deux jours que le docteur permet à monsieur de prendre l'air pendant quelques heures, et monsieur veut déjà abuser?...

— Mais, Louise, voyez donc le thermomètre, 15 degrés à l'ombre encore, à cette heure-ci.

— Voilà le frais qui monte, insista la fille, en tendant son bras nu vers l'horizon où la buée d'outremer et de lilas s'était encore épaissie. Le docteur disait ce matin que c'est le frais que monsieur doit craindre le plus. En tout cas, ajouta-t-elle avec une brusque fureur, si vous voulez vous faire mourir, vous êtes le maître, mais ce n'est jamais moi qui vous mettrai la table ici !...

— Ni moi non plus, ajouta Trinette avec une moue bien décidée.

Hosted by Google

— Et je quitte la maison, et monsieur n'a qu'à prendre d'autres servantes qui passeront par toutes ses volontés et l'auront mis en terre en moins de quinze jours! Pour moi, j'en ai assez!... »

Louise s'exaltait, remplissait la délicate et jolie logia des éclats de sa voix perçante, de son geste large et abondant de femme du peuple.

M. Moris souriait, hochait légèrement la tête, les yeux fixés sur l'horizon. C'était leur arme, à ces filles, que cette menace de se mettre en grève, de l'abandonner, de le priver des soins menus et attentifs dont elles dorlotaient ses misères. Et il s'épouvantait à l'idée de devoir un jour se faire à des figures nouvelles qui ne connaîtraient rien de ses manies et de ses habitudes, ignoreraient tout de ces mille prévenances silencieuses à l'aide desquelles ces deux filles dévouées lui rendaient si légères et si supportables la vieillesse et les infirmités. Puis, l'inconnu l'épouvantait, des coquines pouvaient se glisser dans son intérieur, abuser de sa confiance et de sa faiblesse, ouvrir, la nuit, les portes de sa maison à des malfaiteurs qui viendraient le voler, l'assassiner peut-être!...

A cette pensée, M. Moris frissonna. Tous les jours, les journaux lui apportaient des récits terrifiants de maîtres assassinés par leurs domestiques, qui lui faisaient apprécier plus tendrement la tyrannie de l'attachement réel et empressé de sa Louise et de sa Trinette...

« Vous mettrez la table dans la chambre à coucher... »

Il condescendait, comme toujours, heureux d'être vaincu par tant de zèle et d'intérêt.

« A la bonne heure! Je savais bien que monsieur finirait par comprendre... »

Déjà, les mains rougeaudes de Louise agrippaient les verrières qu'elles abaissaient brutalement sur le paysage.

« Voyez, là, le brouillard qui cache déjà les prairies du bord de l'eau... »

Mais au moment de voir la frêle barrière de verre colorié

Hosted by Google

s'interposer entre la bonne soirée et lui, il eut une vague protestation. Qu'on lui laissât au moins un filet d'air pur, un souffle de la belle nature embaumée...

Louise s'humanisa :

« Eh bien, soit, tenez !... Comme cela... Mais si le docteur le savait !... »

Et elle laissa la guillotine entrebâillée de quelques millimètres, un frêle interstice qui permettait de voir au loin la ligne ondulée des collines dont les teintes violettes se fonçaient à mesure.

Il rentra dans sa chambre comme à regret. Louise, souriante de son facile triomphe, avait regagné la cuisine. Autour de lui circulait le tablier blanc de Trinette, qui dressait la table.

Vraiment, il était bien soigné. Peu de célibataires, à son âge, connaissaient ce bonheur d'être entourés d'affections sûres. Et il se sentait repris d'une vieille pensée de reconnaissance, souvent caressée, et dont il avait déjà parlé à ses filles, celle d'ajouter à son testament quelque disposition nouvelle avantageant les deux servantes et les récompensant de leurs soins attentifs.

Le souper posé devant lui, — un peu de blanc de poulet, des confitures, une tasse de thé, — tandis qu'il mangeait d'un appétit ravivé par le grand air, Trinette tournait autour de lui, avec le désir très vif de dire quelque chose. Mais, comme il mangeait sans lever les yeux, tout à la joie de satisfaire sa fringale juvénile, la bonne dut se risquer, aborder directement le sujet convenu avec Louise.

« Pour sûr, dit-elle, qu'avec ses imprudences continuelles, monsieur finira par faire un malheur... Qu'est-ce que nous deviendrons alors, nous autres, pauvres filles, quand monsieur ne sera plus là ? Monsieur ferait bien de penser à nous... »

Il sentit l'invite.

« J'ai dit que je vous coucherai sur mon testament, fit-il en mordant à belles dents dans une tartine de confiture.

— Monsieur dit toujours cela, mais il n'en fait rien !... En

Hosted by Google

attendant, avec les imprudences de monsieur, on ne sait ce qui peut arriver... Nous sommes très heureuses de servir monsieur, que nous aimons comme un père..., mais que ferons-nous plus tard?... Monsieur pense toujours à lui, et jamais à nous qui sacrifions, pour lui, notre jeunesse, nos belles années... Dire que quand monsieur ne sera plus là, il faudra recommencer à frapper aux portes pour trouver du service, sans compter que, si nous en trouvons, il nous sera très dur, à notre âge, de nous plier à des habitudes nouvelles... »

Il était dans la première béatitude de la digestion, heureux de cette délicieuse journée... C'était très juste ce que disait Trinette. Il se sentait coupable de n'avoir pas encore assuré l'avenir de ses servantes. Le vilain égoïste qui ne pensait qu'à soi!...

« Eh bien, dites à Louise que nous irons demain chez mon notaire... »

Mais à peine la promesse faite, il la regretta. N'allait-il pas tuer le dévouement de ses bonnes? Il craignit que la certitude de la récompense n'éteignît désormais un zèle que l'espérance seule avait alimenté jusqu'ici.

Cette idée le tracassa le reste de la soirée au point d'entraver la régularité de sa digestion. Il se coucha, mais il ne put trouver le sommeil, la conscience alarmée par la crainte d'avoir commis une irréparable maladresse. Il connaissait assez le cœur humain pour savoir que l'attachement de ses servantes avait besoin d'être stimulé par l'espoir de sa reconnaissance posthume. Il la leur avait, d'ailleurs, toujours promise.

Mais l'intérêt qu'elles lui portaient ne se trouverait-il pas considérablement affaibli, lorsqu'elles auraient la certitude que sa reconnaissance s'était manifestée déjà, en un mot, lorsqu'il aurait testé en leur faveur? Bien plus, n'allaient-elles pas alors souhaiter sa mort avec la hâte cupide d'entrer prématurément en possession de leur avantage?...

Il en eut le cauchemar toute la nuit. Des histoires dramatiques, qui avaient récemment défrayé la chronique des tribunaux, lui revinrent à la mémoire.

Hosted by Google

Comment avait-il pu faire cette sotte promesse de les mener incontinent chez le notaire ?...

Ne pouvait-il leur laisser cette espérance, toujours vivante, de sa reconnaissance qui lui donnait l'assurance d'un dévouement sans cesse en éveil, au lieu de cette certitude qui allait lui causer les pires tortures, la crainte permanente d'une complicité abominable, la défiance du plat servi à table, du verre qu'on apporte, l'effarement, la nuit, au moindre craquement de meuble, le cauchemar perpétuel des assassins tâtonnant vers son lit ?...

Pourtant, pas une minute il ne songea à reprendre sa parole. D'ailleurs, il voyait déjà Louise, avec sa violence habituelle, le mettant en demeure d'exécuter sa promesse, à peine de le quitter tout de suite. Il finit par accuser le charme de la logia, le paysage tentateur, la douce soirée de la veille et le bon souper qu'on lui avait servi, d'avoir égaré sa raison, de l'avoir incité à un téméraire engagement...

Mais le jour le trouva souriant sur son oreiller. Vers la jeune aube, à force de se creuser la cervelle, il avait fini par trouver une combinaison que lui-même ne put s'empêcher de qualifier d'ingénieuse et qui le rendit très content de son imagination. Elle ramena le calme dans son âme, et il finit par s'endormir. Même, il rêva que son notaire le félicitait et le donnait en exemple à tous les célibataires...

En s'éveillant, il s'applaudit de nouveau de sa bonne idée. Seulement il s'alarmait encore un peu à la pensée que les filles pouvaient y faire grise mine. Pourtant il fallait les mettre au courant.

Quand Trinette vint ouvrir ses rideaux et lui apporter son chocolat, il vit, du premier coup d'œil, qu'elle n'avait pas cessé de penser à l'affaire.

« Monsieur se souvient encore de sa promesse ?

— Oui, oui, ma fille, soyez tranquille. Je tiendrai parole. Seulement !... »

M. Moris toussa légèrement. Trinette ouvrait déjà de grands yeux.

Hosted by Google

« Seulement, voilà... Je voudrais avant tout vous dire un mot, ainsi qu'à Louise... Peut-elle monter?...

— Je vais la prévenir. »

Quand elles furent en face de lui, la grosse rougeaude à côté de la souple femme de chambre, M. Moris, assis dans son lit, sa tasse à la main, les regarda un instant en silence l'une après l'autre, jouissant d'avance de l'effet qu'il allait produire, puis il parla :

« Mes enfants, dit-il, écoutez-moi bien; vous me servez depuis longtemps avec un dévouement qui est réellement le parfum de ma vie... Je vous ai toujours promis de reconnaître ce dévouement et je suis heureux de m'acquitter aujourd'hui... Seulement, en même temps que je veux récompenser vos services passés, je veux aussi reconnaître ceux que vous pourrez encore me rendre à l'avenir, car je ne tiens pas à me séparer de vous. Je suppose que vous avez le même sentiment à mon égard... »

Les deux servantes acquiescèrent.

Les petits yeux de M. Moris pétillaient.

« Voici donc ce que j'ai imaginé, reprit-il. J'institue pour chacune de vous, à partir du jour de ma mort et sa vie durant, une rente de mille francs. Mais cette rente s'augmentera de cent francs pour chacune des années que nous vivrons encore ensemble à partir de ce jour. Ainsi donc, si je meurs dans dix ans, et que êtes encore à mon service, ce seront deux mille francs de rente viagère que chacune de vous aura à toucher. Cela va-t-il?...

Les deux servantes se mirent à rire. Ni l'une ni l'autre n'étaient dupes de l'égoïsme intelligent de M. Moris.

« Monsieur a eu peur de nous, dit Louise, mais ça va tout de même! Je garantis que la rente s'arrondira!...

— C'est tout ce que je demande, répliqua gaiement M. Moris. Allez commander une voiture, nous partons chez le notaire... »

Deux heures après, l'honnête tabellion, mis au fait de

Hosted by Google

l'aventure, félicitait M. Moris de la sagesse de cet arrangement et le citait dans la suite comme le modèle des vieux garçons.

Quant à M. Moris, il était doublement heureux. Il venait de s'assurer une existence longue et paisible, et il avait vu son rêve se réaliser.

Que faut-il souhaiter de plus?...

FRANZ FOULON.

Hosted by Google

SOUVENIRS D'UN MILICIEN

AU POLYGONE EN 1857

Incorporé à la 4e batterie à cheval, comme milicien de 1855 de la commune de Brecht, je fus dirigé sur Malines, où elle était en garnison. J'aimais le changement, j'entrai donc sans chagrin au service, tandis que mon ami Éverard, tombé au sort avec moi et envoyé à Anvers dans une batterie de siège à cause de sa taille, pleurait comme un veau ses parents et Trinette sa bonne amie. Nous nous retrouvâmes, comme on le verra.

Ayant terminé, en avril 1856, notre instruction de recrue et passé l'inspection générale, nous allâmes pour quinze jours au camp de Brasschaet. J'étais très heureux, bon serviteur et sans punition. Mes parents m'envoyaient de temps en temps une petite somme (on ne connaissait pas encore la rémunération), et, surtout, j'avais un beau cheval, Plutus sur le contrôle, Coco dans l'intimité, que j'aimais beaucoup et qui me rendait la pareille. J'étais très fier d'appartenir à une de ces belles batteries où tout le monde possède son Bucéphale (il paraît que c'est le nom des chevaux chez les savants). Comme nous regardions du haut de notre grandeur les fantassins, les cavaliers et même les autres artilleurs! Nos chefs étaient encore plus orgueilleux que nous, quoique à chaque promotion on les renvoyât dans les batteries de gazon, comme nous disions.

A cette époque, les régiments comprenaient des batteries de campagne et des batteries de siège et, lorsqu'aux fêtes, celle du Roi, par exemple, les officiers étaient réunis à Malines, il

Hosted by Google

y avait presque toujours des discussions entre eux à propos de leurs mérites réciproques. Les nôtres voulaient sans doute trop prendre le dessus; mais je sais qu'on leur rivait quelquefois le clou. A l'un de ces dîners, un capitaine de siège, devenu plus tard un gros bonnet, n'alla-t-il pas jusqu'à dire que la seule différence entre les batteries montées et les batteries à cheval, c'est qu'il y a plus de bêtes dans ces dernières? Nous rugîmes lorsqu'un de nos trompettes, le gros William, vint nous rapporter cette conversation entendue par hasard.

Vers le commencement de juin 1857, notre plus ancien lieutenant m'appela pendant le pansage : « Mon ordonnance entre à l'hôpital; veux-tu le remplacer, Pierre Haver? me dit-il. J'ai besoin d'un bon troupier, d'un homme soigneux, parce que je pars dans huit jours comme adjudant du polygone, que j'aurai beaucoup à courir et ne pourrai guère m'occuper de mes propres affaires. »

Je songeai que c'était une belle vie que celle d'ordonnance avec 13 francs par mois, une petite somme provenant de la vente du fumier, plus de garde, plus de corvées extraordinaires; mais aussi plus d'indépendance et perte de mon pauvre Coco, qui passerait à un camarade qui ne le soignerait pas comme moi.

Cependant, comme le lieutenant F. était un bon garçon, un excellent officier aimé de tous, j'acceptai. Si je perdais un quadrupède, j'en gagnais d'ailleurs deux autres que je connaissais assez bien : Shrapnel, courte queue, infatigable, et Cora, jument fort difficile dans ses moments... d'amour. Elle m'a jeté bas deux fois et elle en a désarçonné bien d'autres; mais j'ai pu me consoler en voyant mon officier juché de la même façon, avec cette différence qu'il reprenait son assiette plus vite que moi.

Nous partîmes le 8 juin pour Brasschaet, où je passai trois mois pendant lesquels je fus, par suite de ma place d'ordonnance de l'adjudant, au courant de tout ce qui se faisait : ce qui m'a engagé à le mettre, de souvenir, sur le papier.

On se demandera comment un pauvre paysan des frontières

Hosted by Google

de Hollande, ignorant la langue française en entrant dans l'armée, a pu comprendre suffisamment ce que l'on disait et commandait pour en écrire le récit si longtemps après.

C'est que, comme tous les Flamands de la batterie, je fis de suite de grands progrès dans le français. Contrairement à certains Belges qui voudraient que nous nous en tenions patriotiquement à la moedertaal, nous avions compris les avantages que nous retirerions de la connaissance des deux langues. Je me liai surtout avec des Wallons, parmi lesquels je trouvai de gais lurons, de bons camarades; je baragouinais avec eux et je fis vite de grands progrès. Quand nous arrivâmes à Brasschaet, je comprenais mon maître, lequel était fort peu flamingant, et je pouvais lui répondre. Il se produisait pourtant des quiproquos plaisants. Il m'envoya porter un jour un papier en mains propres au colonel commandant, et je courus d'abord à la pompe me laver les mains, ce qui le fit beaucoup rire; une autre fois qu'il voulait se purger, j'entrai à 4 heures du matin dans sa chambre porteur de sa selle anglaise, au lieu de la potion de sel anglais prescrite par le médecin de service.

Après avoir rédigé ces notes et les avoir soumises à notre instituteur, j'eus un scrupule, celui d'y avoir mêlé quelque événement de 1856, année pendant laquelle j'avais été quinze jours au camp, avec ceux de 1857. J'allai consulter un vieux colonel d'artillerie pensionné, établi à deux lieues de Brecht, et que j'avais connu au service comme capitaine instructeur du régiment. Brave militaire, excellent cavalier, beau causeur. On racontait que les lieutenants et sous-lieutenants qui devaient manéger une fois par semaine sous ses ordres, avaient, presque à chaque jour d'exercice, la malice de l'entraîner à la cantine, où l'on passait toute la reprise à bavarder. Il faut dire que nos jeunes officiers, qui généralement montaient à cheval avec passion, détestaient le travail commandé au manège. Le vieux colonel sembla parcourir avec plaisir mes notes et m'assura qu'il n'y aurait aucun inconvénient si je mêlais mes souvenirs des deux années, puisque je ne démolissais personne. Je ne compris pas trop, et je continue :

Nous arrivâmes vers 2 heures au polygone; je mis les che-

Hosted by Google

vaux à l'écurie et, après les avoir soignés, je rejoignis le lieutenant F. pour l'aider à s'installer. Une femme d'un certain âge attendait à la porte de la baraque qu'il devait occuper; je lui demandai qui elle était : « La nouvelle cuisinière », me répondit-elle.

Le camp n'était gardé pendant l'hiver que par douze canonniers et un sous-officier; quand la dernière période de la campagne était terminée, on enfermait le matériel dans le phalanstère (nom inventé par un certain fourrier), sauf l'argenterie, qui était emportée par le commandant sortant. Comme l'adjudant de 1re année était chargé de la gestion du mess des officiers, le lieutenant F. amenait avec lui un cordon-bleu pour la campagne. Il avait espéré obtenir les services d'une brave femme d'un brigadier, mais elle lui avait fait faux bond au dernier moment. Il avait engagé une Malinoise qui se trouvait pour la première fois au milieu de tous ces militaires et qui était, par-dessus le marché, peureuse au possible. Elle joua un vilain tour, le jour de son arrivée, à l'état-major composé du colonel commandant, des quatre capitaines de la commission d'expériences, des deux adjudants, du médecin et du vétérinaire, auquel elle devait préparer à dîner. Mon maître lui avait donné ses instructions, l'avait fait conduire dans une petite chambre de sous-officier qui lui était réservée, et de là, à la cuisine du phalanstère avec deux canonniers pour l'aider. La viande et les épiceries, comme cela devait être tous les jours, arrivaient d'Anvers. On devait dîner à 6 heures. Une heure avant, un violent orage éclata. Comme je faisais le lit du lieutenant, un des aides vint le prévenir que la cuisinière avait disparu; je fus envoyé en toute hâte à son logement. J'ouvris sa porte; une voix plaintive sortit de dessous le lit de camp : le cordon-bleu s'y était blotti de peur du tonnerre !

L'état-major ne put se mettre à table qu'à 9 heures du soir !

Tout cela n'arriverait plus maintenant, paraît-il, car le camp est occupé toute l'année et il y règne un grand confort.

J'eus l'agréable surprise de rencontrer dans la personne de l'ordonnance de l'adjudant de 2e année, mon compatriote Éverard, toujours fou de sa Trinette et attendant avec impatience

Hosted by Google

le moment où il serait congédié pour l'épouser ; il avait un an de moins que moi à faire. Il mena bonne vie pendant les trois mois de notre séjour, parce que son officier était chargé plus particulièrement du travail de bureau et qu'il n'avait qu'un cheval. Mais quelle bête, mon Dieu ! Il est vrai que son maître, grand travailleur, fort savant, ne montait jamais cette rosse et ne la possédait que pour satisfaire au règlement. La plupart des capitaines de batterie de siège, moins scrupuleux, n'avaient que des chevaux bleus. Combien de fois, entre ordonnances, sur la paille de l'écurie, ne nous sommes-nous pas moqués des soins à donner à ces bêtes de l'Apocalypse, et un peu aussi de nos officiers respectifs ! Nous nous donnions dans nos conversations le grade de nos maîtres ; mais plus d'une fois le colonel postiche attrapa une raclée d'un capitaine ou d'un lieutenant fictif sans avoir à le traduire pour cela devant un conseil de guerre.

Nous n'étions pas bien logés ; quand je dis nous, il s'agit toujours du lieutenant F. Les adjudants occupaient deux chambres, ne communiquant pas, d'un petit pavillon, ou plutôt d'une baraque isolée ; leur harnachement avait pu heureusement être déposé dans un des magasins de l'artillerie. Mon lieutenant avait souvent à garder de grosses sommes provenant des recettes du mess, comme on dit maintenant, et pas le moindre coffre-fort. Il en était réduit à cacher les billets de banque au milieu de ses habits dans une malle pas trop solide. Avant de quitter Brasschaet, il termina ses comptes et s'aperçut qu'il lui manquait 300 francs, ce qui le mit fort en colère. Heureusement que, rentré à Malines, je retrouvai les petits papiers bleus en dépliant son habit de grande tenue.

Nous empoignâmes un soir, Everard et moi, un canonnier qui fouillait la malle. C'était ce qu'on nomme maintenant pour leur faire honneur, un volontaire... à prime ; nous appelions ça un sale remplaçant. Patience ! cette race va disparaître des rangs. Les sociétés d'anciens militaires, dont je fais partie, travaillent ferme à l'abolition du remplacement et elles auront, dit-on, l'appui du ministre de la guerre, partisan convaincu de la nécessité du service personnel.

Hosted by Google

Les fournisseurs venaient des autres villes toucher le montant de leurs notes chez l'adjudant; un jour que j'approchais de sa chambre, je vis mon maître secouer un de ces gaillards et le jeter à la porte. « Figure-toi, Pierre, me dit-il, que ce cochon, auquel je venais de payer 3,000 francs, me laissait sur la table une gratification de 20 francs. »

Six mois après notre rentrée au régiment, cette gestion lui occasionna encore un ennui. Le colonel le fit appeler un jour et lui exprima d'un ton rogue son étonnement de ce qu'il avait des dettes; et sur les dénégations énergiques de mon officier, il lui communiqua la réclamation d'un marchand de poissons d'Ostende qui disait lui avoir fourni un turbot de douze francs qu'il ne payait pas. Le lieutenant F. se rappela tout à coup les commandes qu'il avait faites pour le camp, et le colonel, qui l'aimait beaucoup, se prit à rire et lui dit qu'avant de le faire comparoir, il était bien sûr que ce n'était pas lui qui avait avalé ce gros poisson.

A cheval sur les communes de Brasschaet, Capelle et Calmpthout, le champ de tir servait depuis bien des années à l'exercice du canon (1). Il est probable qu'on l'utilisait déjà du temps du grand Napoléon, dont le nom figure sur l'enseigne du cabaret le plus important du hameau voisin. Un vieux barbier de Brecht, qui avait fait son terme de milice dans l'artillerie volante hollandaise, se rappelait y avoir tiré en 1818 et 1819. Les batteries étaient établies sous des tentes et les périodes ne duraient que quatre jours. La vaste étendue des bruyères ne présentait qu'une seule construction : le pavillon de chasse du prince Frédéric, le grand maître, qui venait souvent inspecter le matériel et assister aux exercices.

Un certain nombre de coups devaient être tirés; pour le reste, liberté complète était laissée au commandant, et cela valait mieux, disaient maints officiers, que d'être surveillés et notés par un professeur souvent grincheux, dont l'intervention est surtout nuisible à la dignité des chefs.

C'était le bon temps pour les artilleurs que celui du canon lisse !

(1) Ce champ de tir a été complété par un autre, bien plus important, établi sur la droite de la grande route de Hollande.

Hosted by Google

Tous les officiers avec leurs ordonnances devant assister au tir de leur batterie, nous rejoignîmes la nôtre, *Au grand Napoléon*, où elle s'était arrêtée après la longue étape de Malines au polygone. On visitait les pièces et l'on désagrégeait les munitions. Nous débouchâmes alors à une allure vive dans la plaine, le capitaine commanda une mise en batterie au galop à hauteur de l'autre adjudant et, une minute et demie après, le premier boulet était lancé. Ces préparatifs devant durer le moins possible à la guerre, il y avait au camp concours entre les batteries et annotations, dans le rapport final, du temps employé par chacune d'elles; mais cela donnait lieu à des tricheries et certains commandants ne craignaient pas, malgré le danger possible, de faire charger une pièce pendant la halte et la faisaient tirer, même sans viser.

On m'a expliqué que maintenant, grâce à l'emploi des hausses nouvelles, le tir a quelque chose de mathématique; mais alors chaque pointeur connaissait sa pièce, sa manière de porter et, tenant compte de la direction du vent, la dirigeait parfois à 5 ou 10 mètres à droite ou à gauche du centre. Leurs projectiles étant relativement légers, c'était surtout dans les sections d'obusiers que l'on devait faire ces corrections.

Une grande rose était peinte au centre de la cible et le gouvernement allouait aux batteries une prime de 10 francs par coup touché. Nos canons lisses étaient si capricieux qu'on reconnaissait parfaitement le rôle du hasard dans les résultats obtenus; mais ces prix nous encourageaient et amenaient une vraie tension de toutes nos facultés dans le service des bouches à feu.

A propos de ces récompenses, il en arriva une bien bonne, à la cinquième période ou quinzaine, à un officier dont les journaux ont annoncé la mort il y a quelque temps et que cet avis m'a rappelé. On entendait sur la route les trompettes de la 45e montée qui devait, en arrivant au camp, exécuter son tir avant de s'installer. L'officier, commandé pour l'observation, ne se trouvait pas; le colonel, rencontrant le lieutenant de H., l'envoya pour le remplacer. Un capitaine de la commission, comme toujours, était avec la batterie ainsi que mon maître,

Hosted by Google

dont je montais la jument Cora, tandis que je tenais en main Shrapnel sellé. Il devait, le tir terminé, aller établir des travailleurs au fond de la plaine. Au troisième coup de canon, le poste d'observation sonne une rose, au cinquième, au huitième, etc., etc., en tout dix-sept roses sur les quarante coups. Cela ne s'était jamais vu. Au commencement, j'étais heureux pour les camarades de cette batterie, mais j'en devins bientôt jaloux. Je voyais bien que cela paraissait singulier au capitaine de la commission; aussi le dernier coup tiré, il enfourcha le cheval d'un sous-officier, mon lieutenant le sien et nous galopâmes vers la cible que l'on abattait et qui ne portait que les traces de trois trous dans la rose. Nous sûmes plus tard que le lieutenant de H. avait récolté quinze jours d'arrêts sans accès pour cette joyeuseté; nous vîmes l'adjudant sous-officier porter son sabre chez le colonel et placer une sentinelle à sa porte.

Le commandant de la 45e fut furieux de voir annuler ainsi quatorze roses et provoqua son collègue de la commission.

Ce tir s'appelait le tir de guerre, et comme on ne possédait pas les moyens actuellement en vigueur pour trouver la distance du but (l'observation des points d'éclatement des projectiles), il n'était pas de trucs que les vieux routiers de commandants de batterie n'employassent pour la connaître d'avance. C'était l'officier envoyé en avant pour préparer les logements du personnel qui, le plus souvent, réussissait à savoir l'emplacement que l'on donnait à la cible; la distance en découlait lorsqu'on connaissait bien la plaine, ce qui finissait toujours par arriver, puisqu'on y revenait tous les ans. Pour empêcher leurs reconnaissances, il était défendu aux officiers d'avant-garde de s'éloigner des bâtiments, mais il était avec le ciel des accommodements. Il arriva, en 1856, que le lieutenant-colonel du 9e d'artillerie vint s'établir quelques jours chez le commandant du polygone, son grand ami. Comme les officiers campés étaient réunis à l'entrée pour attendre le lieutenant général du P. qui devait venir les inspecter, le maréchal des logis facteur (c'est lui qui me l'a raconté) remit au commandant une lettre que celui-ci ouvrit

Hosted by Google

précipitamment et dont il lut tout haut le début : « N'oubliez pas de me faire savoir à quelle distance la 7e à cheval doit tirer après-demain. » Ahuri, il s'avisa de regarder l'adresse. La lettre était adressée à son hôte du régiment auquel appartenait la 7e à cheval, qui rougit pas mal en la recevant des mains de son ami. Ce lieutenant-colonel devint plus tard un des grands chefs de notre artillerie.

Outre le tir de guerre, les batteries de campagne faisaient un tir d'école à distances connues, jamais supérieures à 1,200 mètres. Les cibles avaient 12 mètres sur $1^{m}80$ quand elles représentaient de l'infanterie et $3^{m}80$ quand c'était de la cavalerie. Il paraît qu'avec les canons Krupp, on ne pourrait pas manquer à 1,200 mètres des cibles de ces dimensions. A 800 mètres, avec le canon lisse, c'est à peine si la moitié des coups portait.

La plupart des batteries de campagne ont tiré quelques coups avec des mortiers de 29c ou de 20c. Il est probable, d'après ce que j'ai lu dans les journaux, qu'on introduira des petites bouches à feu de cette espèce dans le matériel des armées mouvantes. Les Russes en auraient déjà.

J'en reviens à la vie du camp. Mon lieutenant, vrai chien de garde, était en route dès 4 heures du matin. Au premier appel, il distribuait les travailleurs et faisait préparer les buts; pendant tout le jour, il s'assurait si les ordres étaient exécutés ponctuellement et veillait à la police du camp; il n'était tranquille qu'à l'heure du dîner, encore arrivait-il qu'il allât jeter un coup d'œil sur la façon dont se passait la recherche des projectiles; à 10 heures, il dormait du sommeil des justes.

Pour tous les autres, le dimanche était un jour de repos absolu; les sous-officiers et les soldats ne pouvaient sortir du camp : un lieutenant conduisait à la messe ceux qui le demandaient et les surveillait pendant l'office du dedans, mais le plus souvent du dehors. On prétend qu'aujourd'hui, en vue de leur avancement, ces messieurs ne manqueraient pas de joindre leurs prières à celles de leur détachement.

Le dimanche se passait bien, généralement; tout le monde était fatigué... Cependant les ivrognes ne manquaient pas à cette époque, et il doit y en avoir encore.

Hosted by Google

Les deux adjudants, eux, avaient fort à faire le jour du Seigneur : ils devaient réunir et vérifier les rapports des commandants de batterie qui avaient fini leur tir, préparer ceux à exécuter, et mon maître, plus particulièrement, devait tenir les comptes du Phalanstère, correspondre avec les fournisseurs et inventer des menus.

C'est qu'ils étaient assez sur leur bouche, ses camarades : et comme l'adjudant de 1re année avait bien d'autres besognes que celles du ménage, que tout venait d'Anvers, il y avait des moments où, comme pour M. Vatel, me disait-il, la marée n'arrivait pas. Je servais à table et j'entendis plus d'une fois des cris à son adresse; mais il en riait et, après, me disait qu'il n'avait pas envie de finir comme ce Vatel : j'ai déjà dit qu'il était aimé de ses chefs et de ses collègues.

Le jour de l'arrivée des batteries, la veille de leur départ et le jeudi qu'on appelait le jour des invités, les dîners étaient plus fins. La mode de ces banquets n'a pas disparu des habitudes de la jeune artillerie, mais en 1857 on pouvait inviter des dames le deuxième jeudi de chaque période. La présence des plus charmantes femmes d'Anvers et des châteaux voisins rendait ces banquets très agréables et empêchait les convives de faire entendre au dessert des chansons à faire frémir un sapeur. On en roucoulait de salées les autres jours de liesse, surtout pendant les dîners de fin de période; les convives, excités par la distribution des prix, par la visite du personnel inférieur des batteries vainqueurs, s'abandonnaient à toute leur verve. Quel bonheur pour ce personnel de défiler avec leurs sapins banderillés, en chantant, devant leurs officiers ! On oubliait un instant les rigueurs nécessaires de la discipline et quelquefois un commandant aimé était enlevé par ses hommes et porté en triomphe. Les lieutenants et sous-lieutenants y passaient même aussi.

Les dames, le jour des invités, assistaient aux différents tirs, et je dois le dire, n'apportaient pas, comme plus tard les aimables compagnes du ministre G. dans une visite au polygone en compagnie de Frère-Orban, des provisions d'ouate pour boucher non seulement leurs charmantes petites oreilles, mais

Hosted by Google

aussi celles des officiers. Il est vrai que, lors de cette visite, on tira avec le canon rayé de 24c, plus désastreux pour les tympans que les bouches à feu de 1857, détails qui m'ont été donnés après coup. On y a ajouté celui-ci : que tous les soldats à qui on avait annoncé l'arrivée de Frère-Orban, furent très étonnés qu'il fût en civil.

Il m'est resté d'un de ces dîners un très désagréable souvenir ; mais il a été bien plus cuisant sans doute pour un galant artiste, on dit maintenant vétérinaire, qui occupe encore une haute position dans le service de santé. Au moment où, incliné vers elle, il débitait des douceurs à sa voisine, je lui présentai une saucière. Il se retourna justement comme je tendais le bras, renversa tout le liquide brûlant, dont une partie, une toute petite heureusement, pénétra entre sa chemise et la peau, et lui fit pousser un cri qui attira l'attention de tous les assistants. C'était si drôle que je ne pus m'empêcher de rire, ce qui me valut quatre jours de salle de police.

Le commencement de la campagne fut fort calme ; les tirs se suivaient sans incidents. Vers la fin de la deuxième période, on commençait à parler beaucoup, parmi les sous-officiers et les canonniers, de la belle Hollandaise : c'était une jeune fille, se cachant dans les bois de sapins le jour, venant recevoir des vivres et faire le bonheur de la garde avancée et même des autres postes pendant la nuit. Une hystérique, quoi! Le lieutenant F. en entendit parler et lui fit donner une chasse acharnée ; mais grâce à la complicité du personnel inférieur, il ne put l'empêcher de pénétrer dans le polygone, dont les 4,500 mètres de profondeur et les 450 mètres de largeur rendaient bien difficile la surveillance lointaine.

Ne pouvant, par la force, empêcher les expéditions de la belle Hollandaise, mon officier espéra lui faire quitter le pays par persuasion et je réussis, grâce à deux sous-officiers qu'elle affectionnait particulièrement, à obtenir pour lui une entrevue avec elle, à laquelle j'assistai. L'adjudant avait dû donner sa parole qu'il ne ferait pas empoigner la jeune errante. Nous la trouvâmes dans un cabaret, à la lisière d'un bois. C'était une jeune fille de dix-neuf ans environ, jolie et bien faite, propre

Hosted by Google

quoique fort déguenillée; elle nous apprit que son père était un fonctionnaire néerlandais d'une petite ville voisine.

Cette pauvre malade vécut de cette façon pendant plus de deux mois, malgré les efforts de la police du polygone et de celle du village. Enfin, un capitaine d'un âge mûr, et qui était marié, parvint à l'enlever à cette existence nomade et, je crois, à la rendre à sa famille. Mais les potins du camp n'acceptèrent jamais cette solution.

Elle nous rendit un important service. J'ai déjà parlé de la recherche quotidienne des projectiles. On payait une assez bonne prime à ceux qui en retrouvaient et les canonniers étaient fort excités par l'appât de ce gain. On avait beau faire, il y en avait toujours qui parvenaient à quitter leur travail ou leur service pour aller s'établir, pendant les tirs mêmes, dans le fond de la plaine, derrière un monticule de sable ou dans un fossé, pour relever les boulets au moment de leur arrêt et en faire un dépôt dans un coin quelconque, de façon à les présenter le soir à l'officier chargé de la direction de la corvée.

Un soldat, ayant échappé à la surveillance du conducteur d'artillerie près duquel il était employé, était ainsi en embuscade aux extrémités du champ de tir, lorsqu'il vit arriver, dans sa direction, un boulet presque arrêté. Il eut l'idée stupide de le vouloir retenir avec le pied. Tout le bas de la jambe fut fracassé. L'imprudent, étendu sur le sol, éloigné de tout secours, poussait des gémissements; il aurait pu rester là jusqu'à la recherche, si la Hollandaise ne l'eût entendu, encouragé, et n'eût averti l'un des petits postes avancés, qui se retiraient pendant le jour le long du fossé-limite pour éviter tout danger.

Une ambulance alla chercher le blessé, qu'on fut obligé de déposer dans une petite chambre de M. D. L., car il n'y avait à Brasschaet rien qui ressemblât à un hôpital, même à une infirmerie. Le docteur, après examen de l'horrible blessure, déclara qu'il faudrait couper la jambe à mi-cuisse. Cela fut fait le lendemain, avec le concours du médecin de la commune. J'avais été désigné pour aider les opérateurs; mon lieutenant, requis aussi par son ami le médecin militaire, devint

Hosted by Google

pâle comme un mort et fut obligé de sortir; je ne fus pas trop à mon aise non plus, tandis que le patient (on n'endormait pas à cette époque) supporta l'amputation avec le plus grand courage, fumant sa pipe presque tout le temps. Je l'ai revu deux ans après, très bien portant, jouissant de la modeste pension que le gouvernement lui avait généreusement accordée; il ne la méritait pas.

Il y avait avec nous à Brasschaet plusieurs batteries de 5e, dites maintenant de forteresse. Je ne pourrais guère parler des tirs qu'elles exécutaient, il y a si longtemps, et pourtant j'y assistais souvent en curieux. Il y avait le tir à ricochet pour toucher des pièces séparées par des traverses, en batterie sur la longue face d'un ouvrage en terre appelé la demi-lune, le tir à shrapnels devant apprendre surtout aux servants à régler la fusée Borreman et le tir à démonter pour éteindre le feu d'une batterie en terre, armée de deux canons postiches et les culbuter.

Pour retenir les projectiles qui n'éclataient pas, on avait construit en travers du fond de la plaine une crémaillère formée de trois lignes de retranchements assez élevés qu'on démolissait, à la fin de la dernière période, pour en recueillir le contenu. Une crémaillère ne servirait plus à rien maintenant à cause des longues portées des canons rayés.

De graves accidents dus à l'éclatement de trois canons en fonte de 24 centimètres pendant les tirs à démonter et d'un canon en fonte de 24 centimètres et d'un autre de 12 centimètres durant des expériences, ont attristé la campagne de 1857. Le dernier canon qui sauta ainsi, était d'un système proposé par le colonel de P.; son boulet avait la forme d'un fromage d'Édame.

Mon lieutenant m'a conté qu'en 1856, le colonel de l'artillerie hollandaise de S., depuis inspecteur général, avait obtenu l'autorisation de venir passer quinze jours dans notre camp et qu'on l'avait mis, lui, à sa disposition. Il se rendit un jour, avec le colonel, dans la plaine, pour assister au tir d'un canon de forteresse de 48 centimètres. L'âme, à fond plat, était d'une forme qu'on avait abandonnée depuis quatre ou cinq ans à la

Hosted by Google

suite de l'éclatement d'une pièce de la même coulée; aussi, pour éviter les accidents, avait-on établi cette grosse bouche à feu près de la butte de signal (élévation en terre où était le canon qu'on tirait tous les jours pour le réveil et la retraite), derrière laquelle les servants pouvaient se mettre à couvert au moment où on faisait partir le coup à l'aide d'un très long tire-feu.

La pièce étant chargée, le capitaine de la commission donna l'ordre à son personnel de se mettre à l'abri; le colonel hollandais demanda si la pièce appartenait à nos approvisionnements de guerre et si la charge était réglementaire. Comme on lui répondit affirmativement, il déclara que dans son pays, dans un cas pareil, ce serait une honte de se couvrir. Mon maître ne réussit à l'amener derrière la rampe de la butte qu'en lui disant qu'on suspendrait le tir jusqu'à ce qu'il s'y fût décidé. Le capitaine crie : feu ! Le canon éclate, un énorme morceau de fonte tombe sur la rampe, enterrant sous le sable le colonel qu'on dégagea, tout amusé par cet incident, heureusement fort rare dans les artilleries. Il fut même si satisfait qu'il dit au lieutenant F., en plaisantant, qu'il le ferait décorer pour lui avoir ainsi sauvé la vie... et aussi pour lui avoir servi une aussi bonne chère.

Et, en vérité, paraît-il, la campagne finie, il arriva à Bruxelles trois croix de l'ordre du Chêne, une pour le major commandant, une pour le capitaine qui avait inventé un perfectionnement ingénieux au tire-feu et une autre... arrêtée au passage au ministère, comme cela arrive toujours.

Le premier canon de 24 centimètres, qui éclata en 1857, n'occasionna d'autre accident qu'une légère blessure à la jambe du numéro qui avait mis le feu, blessure produite par un minuscule morceau de fonte.

Dans la période suivante, comme on exécutait un tir à démonter avec quatre canons de 24 centimètres, la deuxième pièce éclata à son troisième coup et le n° 1 fut tué. Un morceau de fonte de 200 kilogrammes au moins alla s'abattre sur la quatrième pièce, l'effondra en écrasant un malheureux servant, dont le sang rougissait la plate-forme et qu'il fallut

Hosted by Google

au moins dix minutes pour dégager, parce qu'on n'avait pas les agrès nécessaires : il mourut dans la soirée.

C'était la 45e batterie qui tirait, celle de mon camarade Éverard. Et justement ce jour-là, Catherine, sa promise, et son vieux père étaient venus pour le voir. Je les rencontrai, a leur arrivée, et comme Everard était au rempart pour un certain temps encore, je les conduisis à la cantine, où nous sûmes qu'il servait comme n°1 à la deuxième pièce.

Au dixième coup, au bruit particulier de la détonation, nous reconnûmes que la pièce avait éclaté, et Catherine était fort agitée lorsqu'un canonnier effaré entra en criant : « La 2e pièce vient de sauter, celui qui a mis le feu est mort. » La malheureuse poussa un cri perçant et s'abattit sur le sol.

On réussit, à force de vinaigre, à la faire revenir à elle ; mais elle restait désespérée, pleurant sans relâche, lorsque la porte de la cantine s'ouvrit et mon Éverard, intact, apparut et se précipita dans les bras de sa bonne amie. Le commandant, pour exercer plus de monde, faisait changer les servants après chaque coup.

Le moral de nos artilleurs fut frappé par ces sinistres ; on voyait sur leurs visages des traces d'émotion quand ils servaient les bouches à feu de siège, même dans les tirs à ricochet pour lesquels on emploie des charges fort réduites. Le brave lieutenant général de Liem, notre inspecteur, pour ramener la confiance, vint assister à un tir à démonter avec tout son état-major et resta tout le temps à la place la plus dangereuse en arrière des pièces. Par un hasard vraiment extraordinaire, au premier coup de tir à démonter suivant, un canon de 24 centimètres éclata encore, blessant grièvement un servant.

On fit des expériences avec des pièces de la même coulée, car on croyait que ces accidents provenaient de la mauvaise qualité de la fonte, et puis on essaya de diminuer la charge. Une pièce avait été mise en batterie, sans épaulement, à l'entrée de la plaine, et on avait déjà tiré plusieurs coups lorsque, me trouvant avec mon lieutenant près du jardin des officiers, nous entendîmes une détonation significative : c'était

Hosted by Google

le canon qui sautait : nous y courûmes et nous aperçûmes un sous-officier et un soldat étendus morts sur le ventre ; un autre soldat avait le bras brisé et le trompette, atteint de vertige, sonnait au docteur sans qu'on pût l'arrêter.

Le lieutenant F. souleva par les cheveux la tête du maréchal des logis pour le reconnaître ; mais il la laissa bien vite retomber. Quelle horreur ! La moitié du crâne était enlevée et l'on voyait la cervelle et une partie de l'intérieur de la tête.

Le canon du colonel de P. se brisa à la dernière période pendant un tir fait en présence de tous les officiers ; ils purent suivre en l'air les éclats de la pièce ; mais personne ne fut touché.

Au bout d'un certain nombre de coups, on peut constater des dégradations importantes dans l'âme des canons lisses, même ceux en fonte, m'a-t-on dit, tandis que dans les canons rayés se chargeant par la culasse, le même fait ne se présente pas, car le projectile est conduit toujours à peu près à la même place par les rayures comme le tram par les rails.

Avec les bouches à feu rayées, on ne voit plus de membres emportés par l'inflammation d'une gargousse pendant le chargement, comme cela arrivait autrefois, surtout dans les tirs en blanc. Un pauvre diable de Loenhout, pensionné pour cela, devait à un tel accident d'avoir laissé un de ses bras dans les bruyères de Beverloo, en 1853.

Outre les exercices des batteries, on s'occupa au polygone d'un grand nombre d'expériences dont le pauvre ordonnance ne parlera pas, et pour cause. Il m'est resté cependant le souvenir d'un tir de démolition d'une traverse à facettes proposée par le colonel N. et qui devait jouir de la propriété de forcer les projectiles qui la toucheraient à ricocher sans produire de dégâts. Pas de succès pour cet ouvrage, dont tous les petits plans étaient détruits après quelques coups.

Plus intéressantes furent les expériences du capitaine retraité Favechamp.

Tandis que nulle part on n'entendait encore parler de mitrailleuse, la première fut essayée à Brasschaet, en 1857. Peut-être qu'à cette époque, Napoléon III, qui attribuait à

Hosted by Google

l'avance de si grandes vertus à ce terrible engin, s'en occupait déjà. La mitrailleuse fut présentée au gouvernement belge par le capitaine Favechamp sous le nom de carabine multiple et soumise à la commission du polygone. Le capitaine, déjà très âgé, avec ses longs cheveux blancs et sa figure d'apôtre, était persuadé de l'excellence de son invention, tandis que comme toujours nos jeunes officiers n'en cherchaient que le côté critiquable et n'étaient pas, vis-à-vis de Favechamp, aussi respectueux qu'ils auraient dû l'être. Et, cependant, ce vieux brave était l'auteur d'autres inventions, entre autres d'un appareil pour extraire les eaux des houillères qui est encore utilisé. De plus, c'était un patriote qui s'était fort exposé pendant le siège d'Anvers, et ce en vrai original : il se rapprochait tout seul le plus près possible des murailles et lançait avec un petit mortier transportable, construit par lui, des bombes dans la citadelle au risque de se faire prendre ou tuer. Malheureusement, le capitaine pensionné n'était pas riche (quel inventeur l'était à cette époque?) et le mécanisme de sa carabine, formée de 51 canons de fusil réunis parallèlement qu'on pouvait charger en même temps, n'était pas suffisamment achevé et se détraquait souvent. Mon maître m'a dit que la commission, suivant les anciens errements, ne constata que les inconvénients du système. La Belgique fut privée de l'honneur de créer les premières mitrailleuses. J'oubliais de dire que, glissant sur un axe, la carabine multiple pouvait être descendue en arrière d'un retranchement pour être chargée, remontée et pointée au moyen d'un miroir. Son emploi eût été fort utile dans la défense des places.

Je me rappelle une histoire assez amusante de la dernière période de mon séjour à Brasschaet. Notre colonel ayant appris par les rapports des officiers que le soir, après les tirs, on ne retrouvait presque plus de projectiles, fit appeler le brigadier de la gendarmerie de Brasschaet et lui lava vigoureusement la tête pour son relâchement dans la surveillance de la plaine. J'ai dit plus haut l'ardeur des canonniers pour toucher les primes; les paysans des environs étaient encore plus avides de s'emparer, même pendant le

Hosted by Google

feu, des boulets, des obus et du plomb que leur achetaient les recéleurs d'Anvers. (Plusieurs paysans périrent en déchargeant des shrapnels.) Le brigadier, furieux, pria le colonel de l'aider à tendre un piège aux voleurs. Après-demain, dit-il, la 23e montée doit exécuter un tir de 40 coups. Arrêtez-le au vingtième et lancez dans la bruyère vos conducteurs, à cheval : mes gendarmes cerneront l'extrémité du champ de tir et nous pourrons mettre la main sur quelques-unes de ces canailles, qui, par habitude, connaissent le programme des tirs. Il serait bien heureux qu'on pût faire un exemple qui nous débarrassât de la petite colonie de vauriens qui tend à se former ici.

Le brave fonctionnaire se faisait illusion en parlant de faire un exemple, le voleur de projectiles n'étant puni que d'une amende de 5 francs. Pour empêcher les détournements de projectiles, il eût fallu des factionnaires à l'abri et porteurs de fusils chargés.

Malgré le machiavélisme du brigadier, pas un voleur ne fut pris. Au vingtième coup, comme il avait été convenu, la 23e batterie suspendit son feu et mon lieutenant, qui avait réuni, en arrière de ses pièces, une quarantaine de conducteurs montés, les lança en fourrageurs dans la plaine. Il les suivit à distance et moi à sa suite. Bientôt nous entendîmes des cris de triomphe et nous apercevions, venant à nous, deux de nos cavaliers traînant chacun un homme au bout d'une corde à fourrage. Nous nous réjouissions du beau résultat de la manœuvre; mais notre joie dura peu : les prisonniers, qui hurlaient, réussirent enfin à se faire reconnaître: c'étaient des gendarmes! Leur brigadier avait eu l'idée assez stupide de les faire mettre en civil pour surveiller le fond de la plaine. Ils avaient heureusement pour eux conservé leur pantalon gris de fer et leurs éperons, ce qui leur évita une détention provisoire, car, sans cela, on ne les aurait pas relâchés. Des gendarmes en bourgeois, dame!

La 9e à cheval subit au polygone son inspection générale : elle ne dura que quelques heures et fut moins raide que celle de 1856 pour laquelle un beau matin, à 6 heures, sans avertis-

Hosted by Google

sement préalable, on sonna à l'inspecteur général pendant le pansage à la caserne. Après avoir vu comment nous nettoyions nos poulets d'Inde, ce haut fonctionnaire assista au rapport dans la bibliothèque et alla surprendre le colonel avec les adjudants-majors et les sous-officiers. Il nous vit alors en détail pendant toute une semaine : à la plaine, dans les chambres, aux pièces de siège; partout. Son ordre d'inspection, dont on nous donna lecture, fut très élogieux pour le régiment. On m'a affirmé que maintenant ceux-ci sont prévenus, trois mois d'avance, du jour que commencera leur inspection générale; on travaille ferme quinze jours avant et c'est tout. Cela ressemble à ce qui se fait dans nos écoles avant les distributions de prix et le petit examen qui l'accompagne souvent.

Nous eûmes l'honneur de recevoir la visite du duc de Brabant, maintenant Léopold II, et du comte de Flandre. Ces deux princes passèrent une journée au camp en 1856 et en 1857, où ils furent les hôtes de l'inspecteur général de Liem, et mon maître eut la corvée des préparatifs du déjeuner qui leur fut offert et que servit le restaurateur Bertrand, d'Anvers, dont la cuisine était renommée en Belgique. Ces Altesses Royales nous parurent fort aimables et très sympathiques, s'intéressant à tout et, comme de juste, aux tirs particulièrement. A leur départ, elles furent acclamées vigoureusement par tout le personnel des troupes campées.

Pendant le tir à ricochet, auquel assistèrent du poste d'observation les princes et beaucoup d'officiers, entre autres mon lieutenant, que j'y avais suivi comme toujours, j'eus un moment de grande inquiétude pour lui. On avait lancé déjà un certain nombre de boulets : le duc demanda qu'on fît cesser le feu pour aller au but constater les effets obtenus. Le trompette du poste donna le signal; mais comme à la batterie qui tirait on ne paraissait pas comprendre, le commandant du polygone donna l'ordre à son adjudant de se porter près des cibles et de monter sur l'épaulement qui les couvrait. C'était une grave imprudence et l'on aurait pu facilement tirer sur lui. Heureusement, rien de semblable n'arriva; mais les princes, qui avaient saisi la gravité de la situation, escaladèrent la levée de

Hosted by Google

terre presque aussi rapidement que mon officier, et le vieux général même les rejoignit, aidé gracieusement par le duc qui dit, en plaisantant, au lieutenant F. que même en temps de paix on le faisait s'exposer pour lui.

J'entendis le lendemain les officiers rire entre eux d'un quiproquo assez drôle. Pendant qu'on fumait un cigare dans la salle à manger, après le déjeuner offert aux Altesses, et auquel tous les officiers avaient assisté, le comte de Flandre examinait son buste dont on avait bien vite fait l'emplette à l'annonce de leur visite. « Pas possible que je sois aussi laid que cela, disait-il. » Le commandant entrait justement et, sans avoir entendu : « Monseigneur, lâchait-il, Votre Altesse examine son buste; tout le monde le trouve très ressemblant. »

Les périodes terminées, comme le colonel était en garnison à Gand, je suivis mon maître dans cette ville, où il allait avec l'autre adjudant et le grand chef faire le rapport sur la campagne d'exercice de 1857.

Général FEER.

Hosted by Google

L'EMPIRE SOUS LES LUXEMBOURGEOIS

(L'EMPEREUR CHARLES IV.)

XII

SOMMAIRE : L'amour de Charles IV pour les reliques. — Le baptême de son fils Wenceslas à Nuremberg. — Il se rend à Avignon. — Le pape Urbain V se décide à rentrer en Italie. — L'Empereur s'installe à Rome. — Urbain V s'y déplaît et revient mourir en France. — Grégoire XI, son successeur, prend à son tour le chemin de Rome. Charles IV voudrait s'y fixer ; il entreprend à ce propos le voyage de France. Il tombe malade, rentre à Prague et meurt.

Il était écrit qu'un empereur clérical serait plus fatal à l'Église que Louis de Bavière et quelques autres princes allemands contre lesquels elle avait jusqu'alors usé ses foudres. Charles IV va au-devant de l'hérésie de Jean Huss en fondant l'université de Prague; il la prépare également en faisant traduire l'Évangile en langue vulgaire. S'en rendait-il compte? C'est douteux, tant sa piété est de bon aloi, tant, en vrai fils de son siècle, il est superstitieux. Comme Constantin, il se plaît à s'entourer de reliques et à leur attribuer des vertus singulières.

C'est pourquoi, dès son avènement au trône, son premier soin est de réclamer des princes bavarois celles du trésor impérial. Elles furent transportées alors de Munich à Prague, d'où l'empereur les fit venir à Nuremberg, en janvier 1361, et les exposa à l'adoration des fidèles la veille du baptême de Wenceslas, son fils nouveau-né. Le moine Henri le Sourd nous raconte dans sa chronique, qu'il alla, comme tant d'autres, jouir pieusement d'un aussi rare spectacle.

Hosted by Google

Il y avait là la lance du crucifiement; un clou qui avait percé l'une des mains de Jésus-Christ; un fragment de sa croix; la couronne ayant servi au sacre de Charlemagne; l'épée de saint Maurice martyr; un os de l'avant-bras de sainte Anne; une dent de saint Jean-Baptiste; un bout de la corde avec laquelle le Christ avait été attaché à la colonne; l'éponge qui avait servi à désaltérer le Seigneur sur la croix (1).

Il se peut fort bien que Charles IV, malgré son grand savoir et sa rare intelligence, malgré son scepticisme vis-à-vis des hommes et des choses, ait pu croire à l'authenticité de ces témoignages des temps apostoliques venus de Byzance et de Rome. Son père n'avait-il pas fait un pèlerinage à Rocamadour pour y contempler dévotement l'épée de Roland?

Mais ce qui dépasse la mesure, c'est de s'être exhibé lui-même, à Nuremberg, comme gardien de ces reliques, revêtu de ses habits de grande cérémonie, tel que nous le voyons sur le grand sceau, sur sa bulle d'or de 1356, tenant en main l'épée glorieuse de Charlemagne, qui, tout fils de Jean l'Aveugle qu'il était, cadrait mal avec son caractère et ses actions. Il faut que le bonheur d'avoir enfin un fils et un héritier lui ait fait perdre la tête, car, non content de s'offrir en spectacle, il rédige et publie une proclamation qui a tout à fait l'air de paraphraser le célèbre manifeste par lequel Dante annonçait à l'Italie l'arrivée de Henri VII, le César attendu, le César pacificateur. Ce n'était guère en situation, et les bourgeois de Nuremberg s'en moquèrent. Ils firent pis encore, car, s'il faut en croire les chroniques locales, ils disaient que l'impératrice s'était accouchée d'une fille à laquelle on avait substitué sur l'heure le fils nouveau-né d'un pauvre savetier (2).

(1) GRANDAUT, *Kaiser- und Papstgeschichte*. Leipzig, 1883, 1892, 1893. — V. aussi MURR, *Beschreibung der ehemals zu Aachen aufbewahrten Kaiserl. Krœnungs Zierden*. Nümberg, 1801. Toutes ces reliques sont, à ce qu'il paraît, depuis 1794, à Vienne, d'où elles devraient être, en bonne justice, transportées à Berlin où réside aujourd'hui le seul vrai et légitime empereur d'Allemagne. Il y a encore des gens en outre-Rhin auxquels cette translation ferait plaisir.

(2) Dr M.-M. MAYER, *Kleine Chronik der Reichstadt*. Nürnberg, 1847, p. 76. — *Lindner's Geschichte des Deutschen Reiches unter Wenceslas*, II, 1-171, et *Beilage*, no VIII, 470.

Hosted by Google

C'est là sans doute l'un de ces contes forgés à plaisir, et qui n'ont d'autre mérite que de nous donner la mesure du peu de respect et d'amour du peuple pour son souverain. On était déjà aussi frondeur, aussi soupçonneux au moyen âge que nous pouvons l'être aujourd'hui, et l'on était de beaucoup plus excusable, étant plus malheureux.

La peste succédait aux inondations, aux guerres privées et à la famine quand tous ces maux, fruits de l'imprévoyance, ne se réunissaient pas pour accabler et décimer les populations. L'empereur, que la goutte tourmentait, devenait casanier, mais ne laissait pas, pour cela, d'intervenir partout dans son vase empire et même au dehors. La papauté, qu'il ne perdait pas de vue, était pour ainsi dire assiégée dans Avignon et souffrait fort de l'anarchie qui régnait en France. Urbain V, qui avait succédé à Innocent VI, témoigna si hautement de son désir de complaire à l'empereur que celui-ci, dans le courant de l'été de 1365, vint s'en assurer en personne (1). Pétrarque lui avait de son mieux préparé le terrain. La conférence dura dix jours. C'est alors sans doute que la translation du Saint-Siège fut décidée.

Pourquoi ne s'accomplit-elle pas sur l'heure?

Par la bonne raison que l'Allemagne, consultée à la journée de Francfort du mois de septembre 1366 sur l'opportunité d'une nouvelle expédition en Italie, refusa à l'empereur les subsides demandés pour cet objet. Ce refus s'explique par l'influence considérable que les Visconti avaient acquise dans l'empire en mariant leurs filles avec de grosses dots dans les maisons princières d'Autriche, de Bavière, de Saxe et de Souabe. Les Visconti, se sentant de plus en plus les maîtres en Italie, voulurent à tout prix empêcher les papes d'y reprendre pied. Urbain V avait déjà eu affaire à eux; il savait ce dont ils étaient capables, aussi, pour gagner Rome, prit-il la voie de mer, et, une fois arrivé à Viterbe, en terre papale, fit-il savoir à l'empereur qu'il l'attendait. Charles IV est fort embarrassé. Il se décide enfin à lever à ses frais un corps d'armée auquel il donne pour mission d'écraser les bandes

(1) GREGOROVIUS, *Geschichte der Stadt Rom.*, vol. VI, 413.

Hosted by Google

d'aventuriers que les Visconti ont prises à leur solde. Mais ses gens se font battre honteusement, et tout est à recommencer. Cette fois, il payera de sa personne et se fera accompagner de ses plus fidèles serviteurs. Quand il est prêt à s'en aller, sa quatrième femme, Élisabeth, fille du duc de Poméranie, insiste pour faire partie de l'expédition. Comme elle est fort aimante, et qu'elle vient de lui donner un fils, qui, lui aussi, sera un jour empereur sous le nom de Sigismond, Charles IV se décide à lui complaire. On quitte Prague le 2 avril 1368, et, un mois plus tard, on est en Italie. C'est par l'effroi que l'empereur veut se faire obéir : il entre de vive force à Vérone et livre cette ville au pillage; Galéas Visconti veut l'écraser dans sa marche; il est écrasé. Il pourrait maintenant exploiter à son gré la peur qu'il inspire, il s'arrête cependant; et, au lieu d'assiéger Milan, il y envoie un des gendres de Barnabo Visconti, le jeune duc Étienne de Bavière, qu'il aura pris avec lui dans cette intention, et le charge de négocier la paix. Celle-ci conclue, il rejoint le pape, qui l'attend toujours à Viterbe et lui fait assez grise mine. Il cherche à le ramener par des preuves de contrition et d'humilité. C'est ainsi qu'il renouvelle aux portes de Rome le souvenir de Canossa. Il tient l'étrier à Urbain V et le conduit par la bride jusqu'aux degrés de Saint-Pierre. Pétrarque n'est pas auprès de lui. Nous croyons que, dans sa paisible retraite d'Arqua, il dut gémir et pleurer en apprenant que la seconde apparition à Rome de son impérial ami avait été aussi triste, aussi pitoyable que la première.

Un César palefrenier ne devait pas lui sourire davantage qu'un César déguisé en capucin, car c'est un fait acquis que Charles IV, en 1357, après son couronnement, et contrairement à sa promesse, visita tout à son aise les monuments antiques de Rome à la faveur d'une robe de bure. Mais un César n'est pas tenu d'avoir les mêmes idées et les mêmes scrupules qu'un poète. Plus le pape lui reproche d'avoir épargné Barnabo Visconti, plus il s'humilie devant lui.

C'est ainsi que le jour où Urbain V sacra impératrice la reine Elisabeth de Bohême, l'empereur, au grand scandale de l'Italie entière, servit la messe. Cela dépassait la mesure,

Hosted by Google

cela aidait à la ruine de la vieille légende du Saint-Empire romain, lui enlevait le vernis de grandeur et d'héroïsme qui lui restait encore et en recouvrait le vide. En épargnant les Visconti parce qu'il n'est pas sûr de les vaincre, et qu'il veut donner à l'autorité du pape en Italie un fort contrepoids, il a peut-être agi en profond politique, mais il a trop montré ce qui lui manquait de dignité et d'énergie.

Le mépris qu'on fait de son autorité et de son caractère lui vaut encore de cruelles mésaventures.

A Vienne, où il s'était rendu de Rome, il est assiégé dans son palais. Tout un jour, le sang coule, puis on négocie, et l'empereur se contente, en expiation de l'affront qu'on lui a fait, d'une somme de vingt mille écus d'or. Cet argent vient d'autant plus à propos que quelques jours auparavant il avait mis en gage, à Florence, sa couronne impériale.

Il quitte ensuite Sienne pour Lucques, où il se trouve si bien qu'il y demeure cinq ou six mois. C'est de cette dernière ville qu'il dirige une campagne en règle contre les brigands qui désolent les États du pape. Ce dernier ne sort point des alarmes. La peur l'a chassé d'Avignon, et c'est la peur qui l'y ramène, non pour vivre tranquille, mais pour mourir. Charles IV s'en console en se disant qu'il a rouvert aux papes le chemin de Rome, et qu'il faudra bien qu'ils y reviennent. Le hasard le sert à souhait. Le successeur d'Urbain V, élu le 30 décembre 1370, sous le nom de Grégoire XI, est le cardinal Roger de Montroux, neveu de Clément VI et son secrétaire, à qui il a eu souvent et personnellement affaire.

L'endoctriner fut son premier soin. Pétrarque s'y employa également, puis vinrent les femmes : sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne. Mais il paraît certain que, si le pape n'avait pas eu la conviction que le patrimoine de saint Pierre était en train de se perdre, il n'aurait jamais pu se décider à prendre le chemin de Rome. Il y arrive en septembre 1376, et, à peine installé, il surpasse les Visconti en cruauté, fait verser à flots le sang de ses sujets révoltés, et s'apercevant qu'il n'obtient rien par ce moyen extrême, il meurt désespéré en mars 1378.

Hosted by Google

L'empereur, qui n'avait pu prévoir une aussi courte et cruelle tragédie, avait pris entre temps la résolution assez étrange à son âge d'intervenir personnellement auprès du roi de France et de ne rien négliger pour le convertir à ses idées sur le rôle et le gouvernement de l'Église. Celles-ci se sont quelque peu modifiées. Il a consenti sur les instances de Grégoire XI à introduire dans son royaume de Bohême l'inquisition, qu'on n'y connaissait pas et, pour commencer, à se séparer avec éclat de son confesseur, Mathias de Janau, très capable de jouer en Bohême le rôle de Wiclef en Angleterre, où l'on vit bientôt après le duc de Lancastre caresser le réformateur anglo-saxon dans le seul but de délivrer le pouvoir civil du contrôle incessant des prêtres. Il est vrai de dire que le confesseur de Charles IV s'était oublié jusqu'à publier un traité démontrant qu'il n'y avait point de différence à faire entre l'antéchrist et le pape, mais rien ne nous autorise à croire que l'empereur en se séparant de lui ait en même temps renoncé à ses idées mystiques. Il le remplaça dans son intimité par deux disciples de Jean de Ruysbroek qu'il défendit constamment contre les attaques des dominicains et des franciscains. Il alla même plus loin dans son zèle réformateur en approuvant les bénédictins qui, à Prague, disaient la messe en langue vulgaire, suivant l'exemple de saint Paul, qui avait prêché en grec à Athènes et en latin à Rome.

Peut-être faut-il rapporter aux grands services rendus par les bénédictins aux princes de sa maison, sa dévotion particulière pour saint Maur, le plus célèbre d'entre les disciples de saint Benoît. C'est sous son égide qu'il entreprend, en 1377, le voyage de France, disant, pour donner le change, qu'il voulait avant de mourir visiter son sanctuaire (1). Il traverse lentement l'Allemagne, cherchant partout à acquérir une popularité qui l'avait fui jusqu'alors. En Westphalie, il fait dresser, en l'honneur du Saxon Wittekind, un monument

(1) V. PETITOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, vol. VI, v. le chapitre XLV intitulé : « Cy dit comment l'Empereur alla faire son pèlerinage à Saint-Maur. »

Hosted by Google

depuis remplacé par un autre plus beau; à Minden, il veut que le chroniqueur Henri de Howorden ait son mausolée; en passant par Rens, il ordonne qu'une nouvelle tribune électorale soit élevée à la place de l'ancienne, enfin, dans toutes les cathédrales et les églises qu'il visite, il laisse des témoignages de sa munificence.

C'est ainsi qu'étonnant tout le monde et applaudi partout sur son passage, il arrive à Bruxelles le 30 novembre 1377. La bourgeoisie rivalise avec la cour pour le fêter (1). Son séjour se prolonge à cause du retard que met son fils Wenceslas à le rejoindre. Ce jeune prince, qui avait été chargé, en sa qualité de roi de Germanie, de pacifier le midi de l'Allemagne, s'était mis en tête, sa mission une fois terminée, de gagner le Brabant en passant par le Luxembourg, qui devait lui revenir un jour. Ce changement d'itinéraire, quoique plus direct, lui fit perdre du temps à cause de la sauvagerie de la contrée et de la rigueur de la saison. L'empereur dut s'en excuser auprès du roi de France qui, trompé par l'arrivée du jeune roi Wenceslas à Luxembourg, avait envoyé au-devant de lui jusqu'à Reims des officiers de sa maison. « Je prendrai mon chemin par le Brabant, le Hainaut et le Cambrésis, et je compte bien être à Paris huit jours avant les fêtes de Noël, écrit Charles IV (2). » Ce voyage, entrepris en plein hiver par un podagre sexagénaire, est à coup sûr un acte de grand courage, et, selon nous, la meilleure preuve qu'il devait servir au règlement des plus graves intérêts. »

On n'y a point prêté jusqu'ici assez d'attention. Michelet

(1) A. HENNE et A. WAUTERS, *Histoire de la ville de Bruxelles*, I, 137. Ici se place une circonstance restée ignorée aux historiens de la capitale belge. Le palais de Bruxelles ayant été abandonné à l'empereur Charles et à sa suite, qui était fort nombreuse, le duc Wenceslas et la duchesse allèrent habiter pendant quelques semaines le château de Bouchout, mis à leur disposition par son propriétaire, l'un de leurs conseillers. (Arch. du royaume. Chambre des comptes. Reg. nº 2363. V. aussi le reg. nº 17144.)

(2) TH. GODEFROY, *Entrevues de Charles IV, empereur, de son fils Wenceslaus, roy des Romains, et de Charles V, roy de France à Paris l'an* 1378 (sous le titre de) : *Mémoires concernant la dignité et majesté des roys de France.* Paris, 1613, p. 49 et suiv. Cet auteur suit mot à mot Christine de Pisan. (V. PETITOT, *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, vol. VI, p. 64 à 98.)

Hosted by Google

n'y voit « qu'une sorte d'hommage rendu par l'empereur au roi de France (1) ».

L'oncle ne devait rien au neveu et, s'il détache un fleuron de sa couronne, en donnant à son petit-neveu de France, le dauphin, le titre de roi d'Arles, c'est qu'il n'a plus besoin d'un pied-à-terre aux portes d'Avignon, le pape ayant transféré sa résidence à Rome, et qu'il sera tombé d'accord avec le roi de France pour l'y maintenir au plus grand bien de la chrétienté entière. Si Michelet avait fouillé plus avant que Christine de Pisan, il aurait pu peut-être nous révéler les termes de l'accord intervenu entre l'empereur et le roi de France, qui précéda d'un jour ou deux le don de la couronne arlésienne (2). Tout ce que nous savons, c'est qu'il y fut surtout question du pape et de l'héritage de la maison d'Anjou en Hongrie et en Italie. Le pauvre empereur gardait alors la chambre dans le château de Vincennes, souffrant d'une attaque de goutte qui avait fait des derniers jours de son voyage de Bruxelles à Paris un véritable martyre. Surpris par son mal à Noyon, le 31 décembre, il doit poursuivre sa route, à petites journées, en litière, ce qui ne l'empêcha point de visiter en grande dévotion les abbayes de Saint-Éloy et de Saint-Denis, et, dans ce dernier lieu, d'aller prier devant les tombeaux de son oncle Charles le Bel, de Philippe de Valois et de son beau-frère le roi Jean, le glorieux vaincu de Poitiers. C'est dans sa chambre de malade, à Vincennes, qu'il confère longuement avec le roi et son chancelier, et qu'il répond par un beau et sensationnel

(1) *Histoire de France*. Éd. Hachette de 1837, vol. III, p. 485.

(2) Christine de Pisan dit cependant que l'empereur ne donna point au dauphin le titre royal, mais bien la charge de lieutenant et vicaire impérial au royaume d'Arles, et qu'il joignit à cette faveur l'octroi du château de Poupet en Viennois et de plusieurs belles terres (v. collect. PETITOT, vol. VI, p. 98). Cette version est la plus admissible. Elle prouve qu'un marché était intervenu. Les termes n'en sont pas connus, mais, comme tout s'était fait en présence de l'archevêque de Ravenne, légat apostolique, il est à présumer qu'on en retrouvera des traces dans les archives du Vatican. En attendant, nous pouvons admettre comme fort probables les suppositions de M. Théodore Lindner touchant au futur partage entre les Valois et les Luxembourg du vaste héritage de la maison d'Anjou (v. *Geschichte des deutschen Reiches unter König Wenzel*. I, 5762.)

Hosted by Google

discours au compliment qu'on lui adresse au nom de l'Université de Paris. C'est ainsi qu'il change la pitié dont il ne veut point en étonnement et en admiration.

Il fut moins heureux avec la vieille duchesse de Bourbon, venue de Moulins pour le voir. Elle avait été élevée avec lui à la cour de France; elle avait été la compagne de jeu, et plus tard, l'amie la plus intime de Blanche de Valois, sa première femme. Sa vue réveilla en lui tout un monde de souvenirs. Ne pouvant se lever pour aller à elle, il lui tendit les bras en sanglotant, et la duchesse, dont l'émotion n'était pas moindre, tomba évanouie. Il fallut l'emporter (1). La nature, une fois en passant, avait repris ses droits. C'était en litière que l'empereur était venu à Paris, ce fut en litière qu'il s'en alla. Le premier jour, qui était le 12 janvier 1378, il ne poussa pas plus loin que Saint-Maur-les-Fossés, où, comme nous l'avons dit déjà, l'attirait une particulière dévotion. Puis il se reposa quelques jours au château royal de Beauté-sur-Marne, où il prit définitivement congé du roi de France. Cette fois, il veut revoir Luxembourg et son manoir ancestral. C'est là que, le 31 janvier 1378, il obtint de son frère Wenceslas une charte par laquelle ce dernier fait de son neveu, déjà roi des Romains, son successeur comme duc de Luxembourg et comte de Chiny (2).

Il est à peine rentré à Prague qu'il apprend la mort du pape Grégoire. Cette nouvelle fut pour lui l'un de ces coups de foudre dont on ne se relève point. Avait-il donc intrigué, lutté et souffert en vain? Est-ce que le roi de France profitera de l'occasion pour manquer à ses engagements? Il ne veut pas le croire. Et cependant, ce sont les cardinaux français, qui ne se soucient point de résider à Rome, qui opposent à l'archevêque de Bari, devenu Urbain VII, un autre pape en la personne de Robert de Genève, évêque de Cambrai, et c'est l'évêque d'Amiens, Jean de la Grange, l'âme damnée du roi Charles V, qui conduit cette intrigue et la fait réussir. C'est

(1) PALACKY, *loc. cit.*, II², p. 401.

(2) Cet acte important reçut déjà, le 1er février 1378, une confirmation impériale. PFISTER, *Geschichte der Teutschen*, III, 312. BERTHOLET, *loc. cit.*, VII, 95.

Hosted by Google

donc au roi de France qu'incombe la responsabilité du grand schisme, quand bien même il ne se serait pas écrié en apprenant l'élection de l'évêque de Cambrai : « Ah! maintenant je me sens devenu pape. » L'oncle, qui s'était trop tôt dépouillé de sa couronne d'Arles, était joué par son neveu. Sa revanche fut de maintenir contre le nouveau pape français, qui avait pris le nom de Clément VII, la moitié du monde, à savoir l'Italie, moins Naples, tout l'empire germanique, les nations scandinaves et l'Angleterre (1).

Pour gagner ce dernier pays, qui lui avait été si longtemps hostile en la personne d'Édouard III, il amena son jeune roi, Richard II, à lui demander la main de la princesse Anne, sa fille. Ce mariage, qu'il ne vit pas s'accomplir, fut un coup de maître (2). Non seulement il rapprochait de nouveau les Anglo-Saxons de leurs frères de race d'outre-Rhin, mais il renforçait sensiblement la ligue favorable à l'établissement de la papauté à Rome, et, sans le vouloir le moins du monde, servait la politique de la Hanse teutonique et la conduisait à de nouveaux et merveilleux succès.

De la sorte fut réparée l'erreur de Jean l'Aveugle qui avait été Français quand même. Toute la maison de Luxembourg fit volte-face à la même heure. C'est ainsi que Froissard raconte, de charmante façon, comment un cousin de notre empereur, Waterand, comte de Saint-Pol, alors prisonnier des Anglais,

(1) Dans les trois derniers mois de sa vie, l'empereur Charles IV aurait écrit à des souverains étrangers plus de trente lettres en faveur du pape de Rome. Il s'ensuit que M. Noël Valois se trompe très vraisemblablement quand il affirme que l'empereur se serait déclaré pour Clément VII s'il avait vécu six mois de plus. (*La France et le grand schisme d'Occident*, vol. I, p. 267-268.)

(2) Le roi Richard d'Angleterre, en 1378, n'avait que 11 ans et sa fiancée 8 ans à peine. Le mariage fut cependant conclu en 1381. Simon Burley, le précepteur du roi Richard, qui passait pour y avoir poussé, fut plus tard, pour ce fait, mis à mort par le duc de Glocester. La petite princesse luxembourgeoise était intelligente; elle devint populaire en Angleterre et s'y montra résolument favorable à l'hérésie de Wiclet. Elle mourut jeune. NEVEN, auteur de la *Biographie luxembourgeoise*, la mentionne en passant, mais c'est pour dire faussement qu'elle fut mariée au duc Othon de Bavière, marquis de Brandebourg, qui mourut alors qu'elle était encore au berceau.

Hosted by Google

devint leur allié et épousa Mahault de Courtenay, demi-sœur du roi Richard II (1).

Ce fut un mariage d'amour. Ceux que Charles IV arrangeait n'avaient en rien ce caractère.

Il agissait avec ses enfants comme on avait agi avec lui-même. Il fiança son fils Sigismond, dont en 1377, à l'âge de neuf ans, il avait fait un margrave de Brandebourg, avec la fille aînée de Louis d'Anjou, roi de Hongrie et de Pologne. Son but évident était de réunir un jour sous la loi luxembourgeoise, outre les Allemands et les Tchèques, les Slaves et les Magyars. Le jeune Sigismond eut d'abord la femme, puis la Hongrie, grâce à l'aide que lui donna son frère Wenceslas, mais la Pologne lui échappa. Ne faut-il pas admirer ici combien, toujours et partout, Charles IV obéit aux impérieuses exigences du despotisme césarien? Il sait par expérience que celui-ci a perdu au midi et au centre de l'Europe son antique prestige, qu'on s'en détourne de plus en plus, et qu'il ne peut espérer de le relever qu'en agissant sur les masses profondes du monde slave, qu'en se servant d'elles en guise d'épouvantail et de menace constante.

C'est pourquoi il prêche d'exemple en épousant successivement deux princesses slaves, ce qui lui permet de reculer à bon marché vers l'Orient les frontières de ses États. Cette politique d'intimidation s'explique d'autant mieux qu'à la fin du XIVe siècle, les Russes, ignorant leur force, étaient les tributaires bénévoles de la Mongolie, et que les Turcs ne songeaient pas encore à conquérir Constantinople et la Hongrie. Mais elle avait aussi ses dangers, et l'Empereur estimait que, pour la poursuivre, ses fils auraient comme lui une main de fer et un œil vigilant.

Sur ce point, comme sur bien d'autres, il se faisait illusion.

(1) FROISSARD, *loc. cit.* Éd. de Buchon, II, 56; ALF. LEROUX, *Nouvelles recherches sur les relations politiques de* 1378 *à* 1461, p. 88-89. Il est probable que le comte de Saint-Pol travailla au mariage de sa cousine avec le roi Richard, puisque sa rançon fut diminuée de moitié, et que ses cousins de Belgique, Wenceslas de Brabant et Aubert de Bavière, s'occupèrent de sa libération. Il était vassal du Saint-Empire ; M. Buchon l'a donc accusé trop légèrement de félonie envers le roi de France et M. Neyen n'a rien dit qui vaille sur son compte.

Hosted by Google

Ses fils ne lui ressemblèrent ni de près, ni de loin. On dirait volontiers pour chacun d'eux, comme pour Wenceslas, qu'un savetier de Nuremberg avait passé par là. Jamais il n'y eut d'accord fraternel entre eux; ils cherchèrent constamment à se nuire les uns aux autres dans la mesure du possible, et comme si, à leur gré, la décadence de leur race n'était pas assez rapide, ils invitèrent leurs proches à se mêler à leurs querelles.

Nul, parmi ceux qui, le 29 novembre 1378, assistèrent aux derniers moments de l'empereur Charles IV, n'aurait pu prévoir de pareils événements. Il y avait là une épouse, trois fils et une fille également éplorés, de fidèles serviteurs tous terrifiés et éperdus, et, si le chroniqueur strasbourgeois Jacques de Koenigshofen ne se trompe pas, les adieux du monarque aux siens furent empreints d'une singulière grandeur. A un certain moment, la fièvre qui le minait depuis son retour de France lui laissant quelque répit, il fit signe à Wenceslas, son enfant gâté et son successeur, de lui prêter toute son attention et il lui dit : « Mon fils, accepte de moi les lois de la « sagesse. Tiens ferme à tes amis; garde ton bien, car c'est à « lui que tu dois d'être si grand seigneur et le plus puissant « d'entre les rois. Sois l'allié fidèle du pape, du clergé et des « Allemands. Ce que tu peux obtenir par la douceur, ne « cherche jamais à l'avoir par la force. Enfin, aime par-dessus « tout nos gens de Bohême (1). »

Ces recommandations suprêmes, qui résumaient l'histoire d'un long règne, n'avaient qu'un défaut : celui de s'adresser à un sourd, à un aveugle.

(1) *Stadtchronick von Strassburg*. Ed. Schilter, I, 493.

Hosted by Google

XIII

SOMMAIRE : Le caractère de Wenceslas, roi de Germanie et de Bohême. Ses premiers actes. — Il s'en prend au clergé. — Ce que vaut la légende de saint Jean-Népomucène et celle de Susanne la Baigneuse. — La Bible dite de Wenceslas et ses miniatures.

Le XIVe siècle, qui avait vu se fonder et grandir sans cesse la fortune de la maison de Luxembourg, devait aussi, par la faute de Wenceslas, assister à son déclin. Ce jeune roi, qui ressemble singulièrement au prince Hamlet, de Shakespeare, était beau, intelligent, plus instruit que la plupart de ses pareils, mais, avec celà, très irrésolu et plein d'indolence. Ces défauts, et quelques autres encore, sont bien les fruits de la faiblesse paternelle à son égard. Il n'avait que deux ans quand on fit de lui un roi de Bohême C'était pousser à l'extrême cette théorie irréfléchie et bien dangereuse voulant que les enfants royaux, par une grâce spéciale et providentielle faveur, sortaient du commun, et, dès l'âge le plus tendre, étaient aptes à jouer leur rôle dans le monde. En toute occasion, l'empereur exposait avec tant de chaleur cette manière de voir, que son neveu, le roi de France, s'y laissa prendre, et, par une ordonnance du 20 mai 1375, qui la corrigeait insuffisamment, il décida qu'à l'avenir la majorité des enfants de France prendrait cours à partir de leur quatorzième année. Son fils, Charles VI, qui lui succéda en 1380, fut le premier à en profiter. Personnellement, il n'eut point à s'en féliciter, car déjà, sous son règne, l'ordonnance de 1375 fut rapportée. La Bohême fut moins bien avisée et elle eut lieu de s'en repentir. Son jeune souverain lâchait trop volontiers la bride à ses instincts dominateurs.

Un jour, c'était en 1381, la ville de Breslau ayant fait saisir la bière que son chapitre métropolitain avait tenté d'introduire en fraude, le clergé mit la ville en interdit. Le roi protesta contre cette sentence sans rien gagner. Il se fâcha alors, fit jeter en prison le doyen, prononça la peine de bannissement

Hosted by Google

avec confiscation des biens contre les autres membres du chapitre, et — innovation bien dangereuse à une époque où la question sociale agitait l'Europe entière — il autorisa le bas peuple à piller leurs maisons (1). Cette façon sommaire de prouver au clergé qu'il ne lui était plus permis de se mettre au-dessus des lois, ne devait pas rester sans réponse.

L'archevêque de Prague, Jean de Genzstein, alla jusqu'à la provocation en faisant détruire, de sa propre autorité, à Lobkowitz sur la Moldau, un batardeau qui le gênait, mais dont l'établissement avait été autorisé par le roi. On avait évidemment poussé l'archevêque — un pauvre épileptique qui s'occupait beaucoup plus d'occultisme et d'alchimie que de politique — à braver son souverain. Celui-ci s'en rendit compte, et, au lieu d'un procès retentissant, il se contenta d'autoriser le pillage de la terre que l'audacieux prélat possédait aux environs de Lobkowitz. Les malheurs de Wenceslas partent de là, en grande partie du moins, parce que la querelle de l'archevêque avait été épousée par son vicaire général, un certain Jean de Népomuk, qui, grâce à son talent oratoire, s'était insinué dans les bonnes grâces de la reine et était devenu son directeur de conscience.

C'est ainsi, nous dit le P. Wielens, qu'il jouera le rôle de l'ange dans le Jardin des Olives, et consola la reine de l'impiété et des emportements de son époux (2). Mais il alla plus loin, il l'affola, de sorte que Wenceslas était en droit de s'écrier : Je suis plus malheureux qu'un simple paysan auquel les enfants ne manquent jamais. On avait troublé la paix de son ménage pour le désespérer, pour le pousser à abdiquer. Il s'en rendit bien compte, et, dans le but d'intimider les conspirateurs, il enleva à l'archevêque de Prague les fonctions de chancelier de Bohême et s'entoura de serviteurs choisis dans les rangs de la bourgeoisie. L'archevêque de Prague excommunia le principal d'entre eux et de nobles conjurés assassinèrent les autres. A cette tragédie, le roi répondit de même façon, non pas

(1) Dr Th. Lindner, *Geschichte des deutschen Reiches unter Kœnig Wenzel*. I, 146.

(2) *Histoire du saint martyr Jean de Népomuk*. Anvers, 1759, p. 77.

Hosted by Google

en 1383 comme le prétendent d'obscurs moines chroniqueurs du XV^e siècle, mais bien dix ans plus tard. Ici, les dates ont une importance énorme, car elles détruisent de fond en comble le récit sur lequel s'est basée l'Église pour accorder à Jean de Népomuk les honneurs de la béatification.

Depuis longtemps on s'en doutait, mais l'honneur revient à M. Reimann d'en avoir fourni définitivement la preuve (1). Cet écrivain nous raconte comme quoi le mensonge népomucien a été forgé au XV^e siècle par les chanoines Zidek et Hajek, ramassé et remis à neuf au siècle suivant par l'évêque d'Olmutz, Dubravius, puis utilisé par de nombreux pères jésuites contre les hussites et les protestants. Ce sont ces PP. jésuites, qu'à notre tour nous avons voulu lire pour notre édification, qui ajoutent à la légende force miracles plus absurdes les uns que les autres. Alban Butler, l'auteur bien connu d'une vie des saints, a tout pris sans contrôle aucun. Il était prêtre et Irlandais, c'est peut-être son excuse, mais le chanoine de Ram, recteur de l'Université de Louvain, qui nous a donné une *traduction libre* — à ce qu'il dit — de l'ouvrage d'Alban Butler, aurait bien pu, en racontant la vie de saint Jean Népomucène, se montrer moins complaisant (2). C'eût été justifier le titre de son livre. Des ratures d'ailleurs s'imposaient. Il y a surtout l'histoire de la langue du saint qui est de bien dure digestion. Se figure-t-on une langue humaine qui résiste à la loi universelle, et qu'au bout d'une inhumation de trois cent trente-six ans on retrouve aussi fraîche et aussi rose que si elle appartenait à un être vivant, et ne devine-t-on pas qu'il y a là un miracle voulu et adroitement mis en œuvre? Et le miracle se fait, parce que le pape Innocent XIII avait refusé de béatifier Jean de Népomuk, et qu'on voulait, au moyen d'un argument irrésistible, mener Benoît XIII à réformer ce jugement. Ce fut d'autant plus facile que ce dernier pape trouvait un grand plaisir à peupler le ciel de nouveaux saints.

(1) *Sybels' Historische Zeitschrift*, vol. XXVII, p. 225 à 281.

(2) *Vie des pères, martyrs et autres principaux saints*. Bruxelles, Goemaere, 1854, vol. III, p. 136 et suiv.

Hosted by Google

Faut-il s'applaudir de cette victoire? Alban Butler et ses pareils l'affirment, parce que, à leurs yeux, l'Église a comblé une lacune en glorifiant l'un de ses serviteurs qui a bravé la torture et la mort plutôt que de révéler les secrets du confessionnal.

Ici, l'histoire entre en conflit avec les hagiographes anciens ou modernes. Dans leurs récits à tous, le roi Wenceslas et sa femme, la douce Jeanne de Bavière, née comtesse de Hainaut et de Hollande, sont mis en assez vilaine posture.

Le roi ou plutôt l'empereur, car ce titre que, pour bonnes et valables raisons, il n'a point voulu, suivant l'usage, aller chercher à Rome, lui revient, n'avait aucun motif de forcer Jean de Népomuk, le chapelain de sa femme, à lui révéler les pensées intimes de sa pénitente. Il aimait la compagne de sa vie; il en était aimé, et jamais, quoi qu'en disent les récits des PP. jésuites, il ne lui fit l'affront de la soupçonner de porter ailleurs son affection. Quand elle mourut subitement, dans la nuit du 31 décembre 1386 au 1er janvier 1387, il fut longtemps inconsolable (1).

Ses ennemis cependant insultèrent à sa douleur en l'accusant d'un crime. On répandit le bruit que la reine avait été étranglée par les pages du roi. D'autres versions avaient également cours. On parlait d'un grand chien caché à dessein dans son appartement, et ce qui est le plus probable, c'est qu'elle était morte de la peste, qui exerçait alors ses ravages (2).

Les « marmousets » du roi qu'on fait intervenir de si tragique façon ne sont peut-être qu'un souvenir des frasques de ceux de Jean l'Aveugle. Quant au meurtre en lui-même, que rien n'explique ni n'excuse, il ressemble si bien à celui de Ludmila, la première duchesse de Bohême qui embrassa le

(1) LINDNER, *loc. cit.*, II, 45.

(2) C'est Edmond de Dinters, conseiller du duc Antoine de Bourgogne, qui mit en circulation l'histoire du chien enfermé dans l'appartement de la reine de Bohême. Il l'avait sans doute entendu raconter en 1452 quand son maître l'envoya à la cour de Prague. V. sa *Chronique des ducs de Brabant* publiée par Mgr de Ram. Bruxelles, 1854-1860, vol. III, 75.

Hosted by Google

christianisme, qu'on est amené à croire que le peuple, une fois de plus, aura confondu la légende avec l'histoire, et qu'en présence de l'invasion de la peste il aura aussitôt invoqué le grand chien noir qui la symbolise. Il n'est qu'une chose au monde que l'on combat et qu'on réfute malaisément, c'est une date précise. Or, comme nous l'avons dit, la reine Jeanne étant morte subitement dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1387, il est évident que six ans plus tard, elle n'a pu voir des fenêtres de son palais des feux surnaturels brûlant sur la rivière à l'endroit même où l'on venait de précipiter Jean de Népomuk ; il est évident aussi que la reine est étrangère à ce sombre drame, et que les miracles qui le suivirent, racontés par Butler sur le témoignage des PP. jésuites Balbinus et Papebroch, tombent d'eux-mêmes.

Pourquoi ces mensonges pieux qui trop souvent déparent l'œuvre colossale des bollandistes?

Uniquement parce que chez les jésuites le prêtre l'emporte toujours sur le savant, parce que le mensonge pieux, dont on se défend, est un excellent moyen de domination, d'édification pour les âmes naïves assoiffées de merveilleux, et constitue par surcroît, pour l'Église, une source certaine de revenus. S'il en était autrement, il nous semble que les prélats anglais, qui, en 1833, à Dublin, ont donné une nouvelle édition de Butler, auraient agi sagement en laissant de côté les miracles népomuciens qui n'ont servi à rien, puisqu'ils n'ont pu faire reculer les hussites au XIVe et au XVe siècle et les luthériens et les calvinistes au XVIe et au XVIIe siècle.

Ce sont donc des miracles supposés qui ont valu à la Bohême son saint patron.

On m'a arrêté comme tant d'autres sur le pont de la Moldau, à Prague, pour me montrer l'endroit précis d'où, en 1383, — cette date encore une fois est gravée sur la pierre, — le futur saint tant discuté et tant prôné a été précipité dans la rivière. En touriste consciencieux, j'ai noté le fait, et c'est maintenant seulement que j'ai pu m'assurer que l'architecte Pierre Arleri, élève de Mathias d'Arras, ne construisit ce pont qu'après avoir terminé la cathédrale de Saint-Vith.

Hosted by Google

Celle-ci ayant été livrée au culte en 1386 et l'achèvement du pont ayant exigé deux cent vingt-un ans, il est de toute impossibilité qu'il ait été témoin du martyre de saint Jean Népomucène, soit qu'on prenne la date de 1383, soit qu'on préfère celle de 1393 qui, en dehors du monde de la foi aveugle, est la seule bonne et véritable (1). L'unique concession qu'il soit possible de faire aux hagiographes, c'est de supposer que pour l'exécution du saint on se soit servi du pont de bois qui durant le moyen âge relia la vieille ville aux faubourgs de la Neustadt.

C'est ainsi qu'on ne s'avise pas de tout en forgeant des mensonges pieux.

C'est ainsi qu'au commencement du XVIII^e siècle, avant que la béatification de Jean de Népomuk fût obtenue, on plaça dans la cathédrale de Saint-Vith, à Prague, une épitaphe qui s'y trouve toujours. On y traite le saint, qui n'avait pas encore droit à une qualification plus haute, de : « *Très vénérable et très glorieux thaumaturge* » ; on fait en outre de lui, par distraction, un chanoine de Saint-Vith, ce qu'il ne devint qu'en 1390, et enfin on donne à son martyre la date de 1383 au lieu de 1393. Cette dernière erreur se comprend mal en présence de l'accord des chroniqueurs moyennageux sur ce fait que c'est bien en 1393 que Wenceslas fit jeter à l'eau certain vicaire Jean ou Joannet, secrétaire de l'archevêque de Prague, c'est-à-dire Jean de Népomuk, parce qu'il avait conspiré contre lui et consacré malgré sa défense l'abbé de Kladrau. Le doute n'était plus permis, on s'était trompé de dix ans sur la date du martyre de Népomuk ; l'historien Pelzel, cependant, voulut en avoir le cœur net; il chercha longtemps et finit par déclarer que, malgré toute sa bonne volonté, il lui avait été impossible de trouver qu'en 1383 Wenceslas ait fait jeter quelqu'un à l'eau (2). L'historien tchèque Palaky est arrivé au même résultat (3),

(1) Commencé en 1358, le pont de Prague ne fut achevé qu'en 1507 sous le roi Ladislas II de la maison des Josellons.

(2) *Pelzel's Lebensgeschichte des rœmischen und bœmischen Kœnigs Wenceslaus*. Prag., 1788, vol. I, p. 149.

(3) *Loc. cit.*, III, 1, p. 32 à 70.

Hosted by Google

et Lindner, plus récemment encore, déclare qu'il n'y a pas trop lieu de s'occuper plus longtemps de la légende de saint Jean Népomucène, M. Reimann ayant prononcé dans la *Revue historique* de Sybel un arrêt définitif (1).

Cette victoire vient trop tard. L'Église maintiendra sa version, le peuple tchèque continuera à considérer Jean de Népomuk comme son saint patron et à chômer sa fête à la date du 16 mai, tandis que Wenceslas de Luxembourg restera pour lui le plus mauvais des rois, le plus cruel des despotes. Et ce jugement sera beaucoup trop sévère. Nous admettons l'incapacité gouvernementale de ce souverain, sa légèreté, sa paresse, son insouciance, ses excès de table, ses grands accès de colère sans lendemain, c'est assez dire que nous ne cherchons pas à l'innocenter, à le blanchir. Mais il convient, en bonne justice, de mettre en avant son amour de la justice, le soin jaloux avec lequel il assiste et protège ses proches et ses fidèles, et, enfin, la mansuétude dont il fait preuve toutes les fois qu'on a trompé sa confiance. Trois fois il est emprisonné, trois fois il est chassé, et chaque fois, grâce à sa popularité, il remonte sur le trône. Il est évident que, s'il avait commis la moitié seulement des crimes qu'on met à sa charge, cela ne serait jamais arrivé. Son médecin, le docteur Albik, qui devint plus tard, en récompense de ses bons services, archevêque de Prague, n'avait pu que lui sauver la vie. Le roi était poursuivi par une soif inextinguible qu'il combattait de son mieux avec du malvoisie et en prenant des bains médicamentaux. Ici, nous ne pouvons nous dispenser de faire intervenir un document iconographique emprunté à la fameuse Bible allemande de Wenceslas, qui repose aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Vienne (2). On y voit, dans l'une des vignettes du deuxième volume, une dame portant un vase et accompagnée de ses suivantes s'approcher du roi Wenceslas étendu dans sa baignoire. Ces deux personnages principaux sont indiqués par les initiales E et N. La dame ne peut être que sa belle-mère, l'impératrice douairière Élisabeth, avec laquelle Wenceslas

(1) TH. LINDNER, *loc. cit.*, II, II, p. 183 en note.

(2) Section des manuscrits. nos 2759 à 4764 du catalogue.

Hosted by Google

était dans les meilleurs termes. Elle mourut en 1395. On sait peu de chose d'elle, mais son rôle politique doit avoir été considérable.

N'avait-elle pas été la compagne fidèle et la confidente des dernières pensées de l'empereur Charles IV? N'avait-elle pas à surveiller et à diriger ses deux fils, dont l'aîné, Sigismond, est difficile à conduire et plus difficile encore à satisfaire? Ne lui fallait-il pas non plus avoir l'œil ouvert sur l'entourage de Wenceslas, sur ses serviteurs dont l'un sans doute, gagné par les hauts barons de Bohême, lui avait versé le poison qui lui brûlait les entrailles, et en présence de ces faits, ne comprend-on qu'elle ait voulu que les remèdes destinés au roi ne sortissent pas de ses mains? C'est ce que nous montre la jolie miniature marginale de la Bible de Wencestas, dont nous avons parlé. On n'a point voulu le comprendre, et l'on a inventé les amourettes du roi avec Susanne la baigneuse.

M. Horcicka a réfuté cette légende avec autant d'autorité qu'en a mis M. Reimann a démolir celle de Jean de Népomuk (1). Cette fois encore, c'est une invention cléricale qui part du chanoine Adam de Nezetic pour aboutir au curé chroniqueur Hagek et, grâce à ce dernier, faire le tour du monde. Wenceslas avait mis au pilori des prêtres avec leurs concubines de rencontre, et les prêtres auront voulu se venger en inventant Susanne la baigneuse. M. Horcicka suppose que cette curieuse invention appartient à l'année 1394, et qu'elle avait surtout pour but de faire accepter par la bourgeoisie et le peuple le triste état mental du roi. Wenceslas n'était pas fou le moins du monde.

Il avait résisté au poison; on espérait sans doute le voir succomber sous les coups répétés de la calomnie. Après l'avoir fait passer pour plus cruel que Néron, après avoir prétendu qu'un jour que son rôti était brûlé il avait fait embrocher et rôtir son maître-queux; qu'un autre jour, à la chasse, il avait pris sciemment un moine pour un sanglier et l'avait tué; on le

(1) *Mittheilungen des Instituts für œstreich. Geschichtsforschung.* Inspruck, 1880, vol. I, p. 107 à 120.

Hosted by Google

représentait comme plus débauché que Sardanapale. Or, la folie et la débauche n'étaient pas le fait de nos princes luxembourgeois, non plus qu'une sotte crédulité n'était le défaut du peuple tchèque. A ce propos, nous pouvons invoquer le témoignage de la Bible dite de Wenceslas, dont les illustrations, comme celles du Codex trévirien de l'électeur Baudouin de Luxembourg, et de la Bible d'or de l'empereur Charles IV, ont toute la valeur de documents historiques. Cette Bible en langue allemande a une histoire.

Elle a été offerte au roi par Martin Rothleit, son maître argentier et conseiller d'État. On peut la considérer comme un témoignage d'affection et de reconnaissance. C'est aussi une œuvre hérétique, puisque l'Église défendait absolument la traduction et la lecture des saintes Écritures en langue vulgaire, et si Rothleit préféra offrir à son roi une version allemande plutôt qu'une version tchèque de la Bible, c'est que cette dernière version avait surtout été visée dans une bulle de Grégoire VII, et qu'on s'en souvenait à Prague. Somme toute, cette Bible est un tour de force et un rare chef-d'œuvre, mais un chef-d'œuvre inachevé; les miniatures des marges ne vont pas au delà du troisième volume; quelques lettrines avec des sujets appropriés au texte se rencontrent encore dans le quatrième et le cinquième volume, tandis que le sixième et dernier n'en contient aucune. Pourquoi le travail n'a-t-il pas été conduit à bonne fin? M. Horcicka l'attribue à la mort du maître argentier de Wenceslas, décédé à Prague dans les dernières années du XIV^e^ siècle. Ce généreux courtisan aura employé à l'illustration de sa Bible les mêmes artistes que son maître, ami des arts, avait chargés d'orner de leur mieux la Bible d'or de son père destinée à son usage particulier et le roman de Guillaume d'Orange de Wolfram d'Eschenbach; ce qui le prouve à première vue, c'est que les vignettes marginales représentent dans ces différents ouvrages les mêmes scènes avec de légères variantes. Ainsi, la scène du bain, sur laquelle a été bâtie la légende de la belle Susanne, se trouve aussi dans le manuscrit de la Bulle d'or, et, si elle s'y trouve, c'est que Wenceslas l'a

Hosted by Google

voulu (1). Ici cependant, aux femmes qui l'entourent il a fait ajouter un moine, un ours et deux singes. Cela était peut-être fort clair pour les contemporains, mais cela ne nous dit plus rien aujourd'hui, et nous ne nous y arrêterons pas davantage. Il nous suffit de savoir que les soins que sa santé réclame sont l'argument dont se sert de préférence le roi pour ne pas bouger de chez lui. L'Allemagne et le pape n'ont qu'à attendre qu'il soit à même d'aller vers eux.

(1) V. manusc. 838 de la Bibliothèque impériale de Vienne. On y trouve la note suivante d'une écriture contemporaine : « De mandato seren. principis domini Wenceslaï Romanorum et Bohemie regis. Anno domini millesimo quatringesimo. »

Hosted by Google

LIVRES NOUVEAUX

ALBERT GIRAUD, *Héros et Pierrots;* PIERRE LOUYS, *la Femme et le Pantin;* JEAN DE TINAN, *l'Exemple de Ninon de Lenclos;* LÉON BLOY, *le Mendiant ingrat;* ALBERT JUHELLÉ, *la Crise virile;* EUGÈNE ROUART, *la Villa sans maître;* E. MINNAERT, *le Caire et la justice internationale;* GASTON HEUX, *les Ailes de gaze;* HENRI GHÉON, *la Solitude de l'été;* ENRICO A. BUTTI, *l'Automate;* FRANZ MAHUTTE, *le Caprice des heures;* ISABELLE UNGERN-STERNBERG, *un Écrivain d'après six lignes de son écriture;* CHARLES GUÉRIN, *le Cœur solitaire;* REMY DE GOURMONT, *le IIe livre des Masques.*

Il était tout indiqué d'inscrire en tête de cet article le nom de M. Albert Giraud. En France, par exemple, il eût été naguère l'homme du jour. N'a-t-il pas bénéficié du dernier prix quinquennal de littérature et ce prix fut-il jamais décerné à meilleur escient? M. Giraud est non seulement un excellent poète, mais encore un des esprits les mieux doués qui se révélèrent autour de nous. Je me plais d'autant plus à le reconnaître, que l'occasion ne m'a pas manqué de combattre certaines idées dont il s'était fait l'intransigeant champion. Mais que valent les théories, que valent les polémiques et les étiquettes quelles qu'elles soient devant une œuvre qui force l'admiration?...

Cette œuvre est belle de beauté sereine à la fois et tourmentée. Dans *Hors du siècle*, M. Giraud a dit, avec un rare bonheur d'expression, les rêves hautains où il s'exila du « tous les jours » banal. C'est à la cour des Valois qu'il a cherché de préférence les êtres que choya sa pensée. Il s'est plu à voir évoluer les conceptions de son esprit inquiet parmi la splendeur fabuleuse d'un luxe d'autrefois, unissant à l'art raffiné des peintres italiens celui plus simplement orné des vieux maîtres

Hosted by Google

de Flandre. Pourtant ceux-là errèrent qui ne virent dans ces poèmes impeccables que des tableautins bien achevés ou des phrases sonores et colorées écrites sous l'inspiration directe de Baudelaire ou de Banville. Sans doute, l'influence de ces derniers est facile à découvrir; on pourrait également, comme Taine le fit un jour, établir des rapprochements avec tels poètes anglais. Mais il est évident que M. Giraud a eu des accents d'une réelle nouveauté et que sa sensibilité s'atteste fort différente de celle des écrivains que nous venons de citer. Cette poésie est beaucoup plus près de nous, de même qu'elle est beaucoup plus subjective qu'il ne semble. La vie que le poète a voulu fuir le fait sourire malgré lui ou sangloter tout bas dans l'ombre de son cœur d'automne. Et n'est-ce pas le cri d'une douleur sans issue qui, dans *les Dernières fêtes*, monte vers les cieux emplis de brume? « Vivre ou rêver? Rêver ou vivre? Il faut choisir... », dit un vers de *Pierrot Narcisse*, cette gracieuse comédie fiabesque. L'heure sonna où le rêve chèrement caressé dépouilla, lui aussi, son attirante beauté. Et, pour être fleuri, le nihilisme n'est pas moins cruel qui lentement se propagea dans cette âme jadis prompte aux fiers enthousiasmes.

En regard de ce caractère héroïque ou poignant de l'œuvre de M. Giraud, il faut signaler la fantaisie un peu dolente qui distingue les poèmes parus vers 1885, chez Lemerre, sous le titre de *Pierrot lunaire*. Ce Pierrot n'est pas le rêveur du vieil air. Il souffre du mal du siècle, et c'est de toutes nos tristesses que sa face est si pâle, et c'est pour le deuil de nos illusions, mortes une à une, que s'érige la mondaine correction de son habit noir. Mais tout cela vous le saurez, bien mieux que par l'analyse écourtée à laquelle le manque de place nous astreint, si vous lisez le livre renseigné au sommaire de cette chronique et qui vient de prendre rang, après ceux de MM. Iwan Gilkin et Valère Gille, dans la collection que l'éditeur parisien Fischbacher a consacrée aux « poètes français de l'étranger ».

La Femme et le Pantin n'est pas à comparer aux œuvres précédentes de M. Pierre Louys. Mais c'est tant mieux si celui-ci a su ne pas refaire la même route, s'il a voulu ne pas se can-

Hosted by Google

tonner, à l'instar de M. X... ou Z..., dans un genre déterminé — quelque séduisant qu'il pût être. Ce n'est donc pas une ivresse délicatement sensuelle qui nous attend ici. Chrysis et Bilitis étaient entrées dans nos mémoires avec des grâces nonchalantes, en alanguissant leurs regards de printemps et d'amour. La Conchita, que l'auteur met en scène cette fois, est de celles qui entrent dans le cœur « comme un coup de couteau », selon la belle expression de Baudelaire. Elle est terrible, cette petite gitana, sous ses apparences gamines ou simplement fantasques. Elle est une redoutable incarnation de ce sphinx féminin auquel nous offrons, avec des ferveurs parfois risibles, le meilleur de nous-mêmes, notre âme et notre chair, nos désirs et nos espoirs, et que d'aucuns cherchent encore des yeux quand l'ombre fatale déjà les frôle. Mateo Diaz a tout fait pour se l'attacher. Il s'est traîné à ses genoux, il a prié, supplié, imploré; il a sangloté comme un enfant que la destinée tyrannise avant l'heure. Peine perdue! Plus il l'aime, plus elle trouve de joie à le torturer. Elle presse jusqu'à la dernière goutte ce cœur qui ne palpite que pour elle. « Son rôle, lisons-nous, se bornait là : semer la souffrance et la regarder croître. » C'est Don Mateo qui prononce ces paroles amères et il les accentue en disant : « Elle cherchait moins sa propre émotion que la mienne. » Sondez l'abîme de perversité que ces simples mots éclairent. Concha ne sera à son amant que le jour où, hors de lui, il se laissera aller à la battre.

Ce type est-il purement imaginaire? Je ne le pense pas. Il semble d'ailleurs qu'il soit bien, en sa modalité nouvelle, de cette Espagne que l'auteur lui assigne pour patrie et où l'amour ignore nos tendresses édulcorées, nos romances sentimentales. M. Louys l'a rendu singulièrement vivant, — cela sans fioritures, en quelques grands traits, à la façon d'un crayonné nerveux. Et cette nervosité persiste dans la mise en valeur du décor où Conchita tour à tour se révèle. Carnaval sévillan, manufacture de tabacs, coins urbains que corrode le soleil de midi, bastringues des quartiers maritimes qu'emplit le rythme du *flamenco* mimé par d'affolantes ballerines, partout c'est le même coup de patte — bien donné. Quant à l'action, coupée

Hosted by Google

çà et là d'épisodes un peu scabreux, elle est elle-même d'une rapidité violente et d'un dramatique hardi que sert à merveille un style dont le ton confidentiel ne restreint point la force.

Le livre de M. de Tinan est bien plus un livre d'histoires que d'histoire. Il n'y a là rien d'accidentel. « Les renseignements apocryphes, avoue l'auteur, ont autant de valeur que les autres, *s'ils font bien.* » Au surplus, il conseille de « ne pas vérifier les citations qui servent à sa mosaïque, car il ne les a pas vérifiées lui-même » et il déclare sans ambages qu'il « n'attache pas la moindre importance aux erreurs et en a soigneusement prémédité quelques-unes ». Après tout, il est peut-être indifférent que Ninon, comme l'affirment maints auteurs, ait attendu l'heure précise de sa soixante-dixième année pour exaucer les vœux de l'abbé de Châteauneuf ou que ce soit envers l'abbé Gadoyn — de Tinan dixit — et à l'aurore de ses quatre-vingts ans qu'elle montra cette suprême coquetterie. Qu'importe encore que telle mésaventure lui soit arrivée avec un fils qu'elle aurait donné à... M. de Gersay ou avec un des enfants qui lui vinrent du marquis de Villarceaux? Est-ce Richelieu qui obtint ses premières faveurs ou bien l'homme rouge en fut-il pour ses avances? Ces détails, pas plus que bien d'autres, ne sauraient rien enlever, ni ajouter quoi que ce soit à l'ensemble d'une physionomie aussi caractéristique. « Jamais, assure Voltaire, l'intérêt ne fit faire à Ninon la moindre démarche. » Et Saint-Simon, qui ne se gênait pas pour dire le mal qu'il y avait à dire, reconnaît que « tout se passait chez elle avec un respect et une décence extérieure que les plus hautes princesses soutiennent rarement avec des faiblesses. » Restent ces dernières... Ninon ne fit que se conformer à la religion de son temps, à la philosophie commode et tranquille, à l'épicuréisme délicat auquel sacrifiaient les élégants de la place Royale dans la compagnie desquels, toute jeune encore, elle fut introduite. M. de Tinan était fait lui-même, je crois, pour cette interprétation enjouée de la vie. Il ne se borne pas céans à l'examen d'une personnalité ni d'une époque vue par certains côtés. Il nous offre un

Hosted by Google

exemple, une manière de prêche dont les gestes seraient des sourires, un sermon plus galant qu'austère que prononcerait, au petit lever d'une marquisette capricieuse, un abbé, tout miel et musc, retour de Cythère. Il n'en faut pas davantage pour plaire et M. de Tinan a infiniment trop d'esprit pour regretter de n'avoir pas écrit un roman. Cette étiquette est la seule chose que je lui reprocherai. Mais pourquoi insinue-t-il que ces pages pèchent par un peu trop de sécheresse? Je les trouve, au contraire, d'un ton qui s'accorde à souhait avec les citations éparses dans le volume, dont la lecture plaira surtout et se recommande particulièrement... à ceux qui savent déjà.

Les véhémences que M. Léon Bloy prodigue à ses contemporains ne me plaisent pas toujours, je l'avoue; mais je ne puis me défendre d'avoir pour lui une sincère admiration. M. Lemonnier l'a, du reste, excellemment silhouetté le jour où il l'appela « l'hyperbolique et grandiose Léon Bloy, le génie le plus classiquement latin des lettres françaises depuis trois siècles ». N'empêche qu'aux yeux de bien des gens il est surtout, voire exclusivement, un pamphlétaire. Lui-même s'est insurgé contre cette appellation trop facile. « M'en a-t-on servi, écrit-il, du grand pamphlétaire!... Ah! je suis autre chose pourtant et on le sait bien. » On l'a surnommé aussi le *mendiant ingrat;* pourquoi, c'est ce qu'il est superflu de préciser. Or, voici qu'il a ramassé la désobligeante épithète et qu'il s'en montre fier et la veut à son front comme on ceint une couronne. Barbey d'Aurevilly l'eût approuvé qui remarqua que « les plus beaux noms portés par les hommes furent des noms donnés par leurs ennemis ».

Les ennemis de M. Bloy sont légion. Ne me dites pas qu'il l'a voulu; on ne veut jamais de telles choses. Mais, après tant de siècles, l'humanité en est encore à se voiler la face lorsque la vérité s'offre à elle toute nue. Quel calvaire et quelle géhenne que la vie de ce moderne Ézéchiel! Le volume que l'éditeur Deman eut le courage de lancer trahit peut-être un esprit d'arrangement auquel un « journal » n'a rien à gagner; en revanche, la note littéraire n'y domine pas — ce qui est déjà

Hosted by Google

beaucoup. L'existence misérable traînée par un homme auquel il eût fallu, pour œuvrer comme il l'aurait pu faire, la douce quiétude du pain quotidien assuré, voilà notamment ce que ces pages, ponctuées de sanglots, nous révèlent. Ah! ces cris de détresse... Il n'est pas possible que celui qui les profère ne les ait pas senti sourdre du plus profond de son être. Vous lui pardonnerez ses objurgations, ses rancunes, ses haines, en lisant le paragraphe ci-dessous, que je choisis au hasard et qui est si éloquent qu'après lui tout commentaire devient inutile. Il porte la date du 2 juin 1895 :

« Pentecôte. Journée d'abstinence et de jeûne. Véronique a ce qu'il lui faut. Tout est donc très bien. On espère vainement le parrain de cette enfant. Il sait, pourtant, que nous souffrons et il pourrait nous secourir. Deux francs seulement nous feraient tant de bien! Un tel jour de fête! C'est hideux! Autrefois, pendant trois ans, il s'est exactement régalé chez nous, tous les dimanches et jours fériés. Maintenant, on peut mourir... La journée s'achève, cependant. La salade aussi. On a vécu, toute la journée, d'une salade. Tout cela dans les ténèbres « extérieures ». Car voici une circonstance des plus étrange : ce soir de Pentecôte, nous sommes *sans lumière!* »

M. Albert Juhellé est un confrère charmant et un homme privilégié. Je le trouve charmant parce qu'il se montre soucieux de faciliter aux chroniqueurs leur tâche plutôt ingrate. Et pour ce qui est du privilège... n'en est-ce pas un que de savoir se mesurer à sa toise? Une préface placée en tête de son roman prévoit et précise à peu près tout ce qui peut être dit quant à celui-ci. « J'ai tenté de faire pour l'individu, lisons-nous, ce qu'on a fait pour les peuples, une *Histoire d'Évolution*. J'ai pris un enfant dès l'âge tendre et je l'ai suivi jusqu'à la vingtième année... j'ai étudié son développement à travers les ordinaires milieux, la maison paternelle, le collège, la caserne. J'ai noté — ou du moins j'ai essayé de noter — ses premiers émois, ses rêves, ses désillusions, ses souffrances intimes, toute la lutte d'une âme qui s'éveille à la vie. La tâche était écrasante... Ce que je livre à la méditation du lecteur est forcément une

Hosted by Google

ébauche... Entre les chapitres successifs, il ne manquera pas de saisir le lien tout psychique qui réunit ces apparents tableaux épars... Mon livre n'a que deux mérites : l'étude consciencieuse pour le fond et la concision pour la forme. »

Vous avez entendu : toute la lutte d'une âme qui s'éveille à la vie. Cette lutte, nous l'avons tous connue et jamais elle ne fut plus pénible qu'à présent. On l'a dit des centaines de fois : notre époque est une époque de transition. Cela est vrai dans le domaine sentimental et passionnel aussi bien que dans les autres. Nos rêveries s'accordent de moins en moins avec les réalités extérieures et les modernes Jacobs n'ont pas à combattre des anges, mais les génies malicieux de l'esprit pratique. Il s'agirait donc d'abandonner l'ancienne hygiène du bonheur, de la modifier en tenant compte des climatéries auxquelles nous ne pouvons nous soustraire. Quand on l'aura compris, c'est dans le désaccord dont nous parlons que les historiens reconnaîtront la vraie tragédie de ces temps.

M. Juhellé n'a pas hésité à mettre la plaie à nu. Que la nouvelle *Éducation sentimentale*, publiée sous sa signature, semble âpre auprès de celle de Gustave Flaubert ! Il doit y avoir dans cette œuvre, qui sent la vie vécue, de nombreux traits d'expérience personnelle. Un peu plus d'analyse en augmenterait l'ascendant ; mais telle qu'elle nous est offerte, elle sort de la banalité et nous souhaitons que M. Juhellé réalise bientôt le projet, qu'il avoue caresser, de suivre en d'autres aventures le sensitif Luc Gallois dont sa curiosité s'enquit.

Un roman, a dit Saint-Réal, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. Ce mot ne convient qu'à demi au livre de M. Eugène Rouart, livre qui ne m'a pas déplu sans guère m'enthousiasmer. Le ton, à mon avis, en est bien froid. Puis, il y a l'influence de M. André Gide, influence tout extérieure, sans ce je ne sais quoi de vibrant que laissent après elles les moindres phrases de l'auteur des *Nourritures terrestres*...

Un homme a « beaucoup aimé les hommes ; il les a aimés dans la vie de chaque jour et dans leurs efforts, dans leurs douleurs ;

Hosted by Google

il en a confessé, il en a adouci ». Un amour passionné que la mort vient briser le laisse en proie à une intense souffrance morale. Par bonheur, un ami, âme d'élite, avide de dévouement et de sacrifice, se trouve là qui l'aide à se reconquérir. Cet ami s'est épris d'une jeune fille ; il renoncera à elle pour que puisse s'accomplir ce qu'il croit être le vœu de *l'autre*. Mais cette union ne sera pour celui-ci qu'une lourde chaîne. Il semble qu'il ait épuisé auprès de celle qui s'en est allée la part de joie à laquelle il pouvait prétendre. Son esprit s'inquiète et un jour, presque sans raison, il frappe mortellement celui qui le chérissait à l'égal d'un frère. Ensuite, dans la solitude où il a fui, il s'efforce de se relever jusqu'à mériter son propre pardon. Il s'efforce de reprendre conscience de soi et de la vie, — et il y parvient. « Voilà que je sais rire encore, s'écrie-t-il, aux dernières pages de l'œuvre. Je n'ai pourtant pas bâti d'autre bonheur au-dessus des hommes. »

On le voit, il y a là un excellent sujet de roman dont il serait possible de tirer à peu près tout ce qu'on voudrait. Pour M. Rouart, ce sujet n'a eu, je pense, qu'une importance secondaire. Ces scènes servent surtout à faciliter l'expression de certaines idées ; et c'est la difficulté de vivre selon son âme — et c'est aussi la douceur de vivre en bonté que nous trouvons au fond, tout au fond de ce récit. Il faut en signaler la distinction et souligner que M. Rouart ciselle, en ouvrier habile, des images d'une agréable nouveauté.

Si les récits de voyages plaisent toujours, il en est qui, bourrés d'anecdotes invraisemblables, ne sauraient intéresser que le public ordinaire des romans de cape et d'épée. Tel n'est pas le cas pour le livre de M. Minnaert. Tout y est mesuré et dans le ton d'une conversation tenue entre gens qui s'estiment, au cours d'une de ces réunions comme les aimait Stendhal — « où l'on prend du punch léger à minuit et demi ». Je n'oserais affirmer que M. Minnaert soit un imaginatif, mais il a, j'en suis sûr, le don de l'observation intelligente et réfléchie. Il ne cherche pas à briller et dit le plus simplement du monde ce qu'il veut dire. Au demeurant, sa forme n'est pas

Hosted by Google

exempte d'une certaine sécheresse. Sa sensibilité s'éveille à tout propos. Pourquoi semble-t-il se plaire à en refréner l'élan?

Avec les phototypies qui l'enrichissent — et qui sont, comme l'impression typographique, d'une remarquable netteté, — ce livre a toutefois des côtés charmants. Les êtres et les choses de la capitale de l'Égypte y défilent dans un fouillis bizarre et coloré. La ville s'éveille. Sous les arbres passent les marchands de lait avec les vaches et les chèvres qu'on trait devant les portes. Un saïs bondit en criant pour qu'on s'écarte devant le coupé d'une noble dame. Des prêtres grecs à longue robe noire croisent des Anglais en veston court, des Allemands, des Français, des Italiens, des Chinois, des Perses, « le monde entier avec ses langues, ses mœurs et ses costumes divers ». Sur le Nil, glissent les *dahabiehs*. L'allée de Choubrah s'anime au passage d'innombrables voitures roulant à toute vitesse. Le prestidigitateur arabe, le charmeur de serpents, arrêtent la foule aux coins ombreux des carrefours Dans les jardins de l'Esbekieh, les flaneurs se pressent autour d'un concert d'odalisques invisibles. Là-bas, le bazar aligne ses étalages bigarrés. Plus loin encore, le désert infinise ses lointains où rêve le sphinx, gardien taciturne de ces solitudes...

Au cours de ses pérégrinations, M. Minnaert ne nous épargne pas les remarques. Jamais il ne laisse échapper l'occasion de vanter la population indigène et de dire le plus de mal possible de messieurs les Anglais. Cette anglophobie se manifeste surtout dans la seconde partie du volume, qui fait l'historique des tribunaux égyptiens et dans laquelle nous sont révélées, en regard de traits inqualifiables, des intrigues de palais et des rivalités d'antichambre qui assureraient le succès d'une revue de fin d'année.

On connaît la boutade lancée un jour par M Stéphane Mallarmé : « Les livres de vers, c'est toujours très bien. » Je ne pense pas que le poète de l'*Après-midi d'un faune* puisse être encore de cet avis après lecture de la plaquette de M. Gaston Heux, dont les poèmes n'ont ni fraîcheur d'inspiration, ni correction de forme. Des mots improprement employés, des

Hosted by Google

contre-sens indignes d'un collégien y montrent partout le bout de leur vilain nez. Mais encore, ne nous a-t-on pas assez inondé de prunelles pensives, de saintes douleurs, de formes idéales, de voix harmonieuses, de toute la bimbeloterie à treize qui ne sert qu'aux Belmontets dans l'embarras? Mon Dieu! je ne veux chercher noise à personne, et, s'il n'y avait pas dans ce livre une affectation de profondeur absolument déconcertante, je lui ferais tous les honneurs du silence. Une des pièces que ces *Ailes de gaze* abritent porte pour titre : *Pourquoi j'aime ce mot : Ame*. Cela seul en dit long. Ah! monsieur Heux, puissiez-vous le comprendre! Donnez-nous, et que les jeunes poètes nous donnent des vers simples et expressifs comme les premiers du second quatrain de *Chant d'amour ;* n'en écrivez plus comme ceux qui viennent immédiatement après et comme tant d'autres qu'il eût mieux valu détruire — courageusement.

Avec quel plaisir nous lûmes, au sortir du livre de M. Heux, celui de M. Henri Ghéon! La bonne bouffée de jeunesse, les bonnes pages fleurant l'air frais, la santé, la vie! Quelles délicieuses gammes de couleurs, quelles notes riantes et savoureuses! Je ne dis pas qu'il n'y ait point à tels endroits de menues retouches à faire, que certaines pièces ne sont pas un peu longuettes; mais ces imperfections se rachètent par des qualités spéciales d'expression, par des qualités très fines d'observation. La plupart de ces paysages littéraires brillent et vibrent. Ils sont pleins d'animation ou plutôt tout y est très gai de vivre une vie très simple. Il est des vergers ombreux où les cerises pointent leur rire clair. Le lin ouvre dans les champs ses yeux d'espoir pour les mendiants qui passent. La colline bondit sur l'horizon clair. L'auberge jette sa joie aux attardés du grand chemin. La canicule brûle la plaine Le foin des récoltes d'antan expire au fond des granges ses dernières fragrances, cependant que déjà les meules, où se tassent les moissons nouvelles, s'érigent toujours plus hautes — comme des buttes .. Mais je ne puis tout citer et presque tout mérite mention. Je dirai néanmoins que mes préférences vont aux poèmes intitulés *Hymne* — champs! mes champs! tout mon

Hosted by Google

domaine d'amour vrai; *A l'abri des châtaigniers*, où pullulent les petits champignons qui « ont un chapeau sur pas de tête »; *Au couchant miré* (ces porcs font songer à ceux de Paul Potter); *La plaine nue*, d'une belle luminosité; *Les paniers* — ah! les petits nu-pieds qui les offrent comme des promesses; et cette naïve *Petite fille au taureau*, d'un contour charmant, et le *Cheval abattu*, d'une grandeur simple... C'est beau, me disait un ami, comme de l'antique. Oui, et malgré d'adventices influences, c'est de belle originalité. Il y a dans ces poèmes un sentiment profond de la nature. Ce livre, le premier d'une série portant pour titre général: *les Campagnes simples*, et dont les volumes suivants « exalteront l'homme, alors que cette fois les choses seules sont exaltées », nous promet une œuvre remarquable. Et M. Henri Ghéon a, paraît-il, vingt ans!

Voici un roman italien dont la traduction, faite par M. Lecuyer, ne mérite pas, je pense, qu'on lui inflige le fameux *traduttore, traditore*. Il est d'ailleurs bien, ce roman. Il a de la variété; le dialogue y est vif, l'élément descriptif suffisant. Vous y trouverez même de l'analyse, voire de l'analyse de bon aloi. Peut-être les événements se succèdent-ils le long de ces pages avec beaucoup de docilité; mais cela n'arrive-t-il jamais dans la réalité? Au surplus, M. Butti doit avoir eu particulièrement en vue l'étude d'un personnage, d'Attilio Valda, *l'Automate*. Ce surnom a sifflé pour la première fois sur les lèvres d'une princesse de bas étage, dans les griffes de laquelle Valda tombe après un paisible et étrange amour avec la comtesse Pieri. Elle l'a appelé ainsi pour railler sa façon de marcher et de se mouvoir. Rien que pour cela? Non pas. « Automate, lui dit-elle, tu penses trop à toi, et c'est ce qui te perd. » De fait, Valda a une foi aveugle dans ses raisonnements. Ne lui demandez ni enthousiasme, ni spontanéité; le sophisme est son unique vertu. Il n'aime pas, parce qu'il *ne peut pas* aimer. Il s'excite intérieurement à des actions d'éclat, il se promet des coups d'audace : *verba et voces*, ce sont des mots et des paroles. Ni le temps, ni l'expérience n'auront raison de son

Hosted by Google

indécision. Il le sait bien, puisqu'il se reproche d'être « un misérable pantin que la force des choses et des événements fait se mouvoir et danser ». Regardez autour de vous, les pantins de ce genre sont nombreux. Et, comme le remarque M. Butti, « rien n'est plus humiliant et plus pénible pour un homme que cette vaine conscience de sa propre impuissance morale ».

Un bon roman, certes, bien que, rigoureusement parlant, le tragique interne lui fasse défaut et quoiqu'il soit un peu *mixed pickles*, car il fait songer à Balzac autant qu'à Marcel Prévost ou à miss Braddon. Sans être typiques, les personnages secondaires ont presque tous du caractère. Anna Pieri attire et retient par son charme énigmatique. Le peintre Mauredi, l'insouciante et sensuelle princesse Lavinia, la chanteuse Ghizzi et cet hoffmannesque Nargine, « âme d'artiste rompue à toutes les plus douloureuses humiliations humaines », sont bien campés aussi. Et ce monde s'agite dans un décor changeant, tantôt brossé à larges coups, tantôt léger, vaporeux, telle une aquarelle aux tons clairs. M. Butti est, selon le moment, un écrivain vigoureux ou un styliste délicat. Dans le chapitre XV de la deuxième partie, on sent qu'il a tout ce qu'il faut pour parvenir à la maîtrise.

Dans une conférence, ayant pour sujet *Chroniques et Chroniqueurs*, que la *Revue de Belgique* a publiée l'an dernier, M. Franz Mahutte disait : « On peut reprocher à la chronique de ne pas laisser grand'chose derrière elle et de s'évaporer aussitôt parcourue ; mais nombre de gros ouvrages ne sont pas plus heureux quelques mois après leur apparition; plus ils pèsent, plus prompte est leur chute aux gouffres de l'oubli. D'ailleurs, que laissent après elles les plus belles choses : un peu de fumée, un peu de souvenir, de cendres et de mélancolie. »

Celui qui a écrit ces lignes doit ne pas se gober pour un sou; c'est pourquoi je me plais à revenir sur *le Caprice des heures* qui a déjà été signalé à cette place. Ainsi qu'on l'a dit, il s'agit d'une suite de chroniques et de fantaisies. Les questions les plus graves y succèdent aux plus frivoles, la satyre à des prédications convaincues, le calembour à des aphorismes dignes

Hosted by Google

d'un stoïcien. « L'art du journaliste, lisons-nous page 248, consiste essentiellement dans la mise au point des faits et des idées. » Cet art, M. Mahutte le possède incontestablement. Sa lanterne est toujours des mieux éclairée et les pires dindons des deux hémisphères distingueraient ce qu'il leur veut montrer. Comme le joyeux Nicolet, dont le nom lui servit de pseudonyme, il s'entend à faire de plus fort en plus fort. D'une dissertation *Contre la Grammaire,* — pour laquelle il a raison de prendre parti, tout comme il a tort, à notre avis, de déclarer la guerre au vers libre — il passe à des réflexions moult plaisantes sur *le Krach des bossus* que les modernes esculapes jurèrent naguère de redresser jusqu'au dernier. Il est amer dans *Suicide d'Hercule,* — de l'amertume d'un qui a beaucoup réfléchi aux tourmentes de l'existence des humbles — et dans *la Médaille de Toinette Chuque,* où il y avait matière à une excellente « nouvelle ». *Les Joujoux sévères,* entr vus à une devanture de soir de Noël, le font railler notre engouement scientifique. L'article intitulé *les Abus de la chirurgie* en dénonce — des abus — auprès desquels les autres ne sont que de la Saint-Jean, et, tout en ayant l'air de ne pas y toucher, M. Mahutte en dit long. *Somnambules* est un paradoxe amusant sur les professionnelles du passé, du présent et de l'avenir. Il les appelle les donneuses d'illusions. Pour un peu plus, il les déclarerait d'utilité publique et, si j'étais législateur, j'y regarderais à deux fois avant de passer outre...

Nombreuses sont les idées à glaner dans ce volume où « le doux et clair parler français » ne perd jamais ses droits. A la couverture, une bouche féminine éparpille en l'air des bulles de savon — un souffle, un rien qui s'évanouit à peine né. Or, je déclare en ma haute sapience que c'est trop de modestie. Ces pages sont dignes d'un meilleur sort : elles l'auront.

Je n'ai pas la compétence voulue pour discuter l'étude de Mme Ungern-Sternberg ; aussi me récuserais-je absolument si le « sujet » n'en était un écrivain, et si le préfacier ne nous assurait que nous pouvons y reconnaître la plupart des gens de lettres de l'heure présente. On a dit qu'il suffit de trois

Hosted by Google

lignes de l'écriture d'un homme pour le faire pendre ; ici, il n'a pas fallu plus de six lignes pour le faire vivre, ce qui est autrement fort et même un peu diabolique à première vue.

L'écrivain mis en jeu est M. Armand Ocampo, romancier français qui signa *l'Éternelle Antithèse* et *Une Passion*. Je ne sais si ce sont là, à proprement parler, des romans modernes. Mme Ungern-Sternberg ne se demande-t-elle pas, en présentant l'auteur, s'il y aurait encore de nos jours des Werther et des Saint-Preux? Il est vrai qu'elle ajoute que cette impression « se nuance d'autres éléments qui font la différence entre l'homme de la fin du XIXe siècle et le contemporain de Jean-Jacques ». Mais, à cela près, M. Ocampo est-il un *representative man?* Cette question, veuillez le croire, n'est pas due à ce que les indications de la perspicace graphologue nous sont peu favorable dans l'ensemble. Jugez-en plutôt. M. Ocampo est doué, paraît-il, d'une grande émotivité. C'est un sensitif qui vit intensément, quoiqu'il feigne l'indifférence [il est très capable de se moquer de lui-même tout en étouffant un soupir]; c'est aussi un tendre, d'une douceur quasi féminine, tempérée par « une réflexion qui aime à pratiquer l'analyse sur le moi et sur le prochain », et par une grâce spirituelle frisant la gaieté, l'enjouement, le sarcasme. Il a de l'agressivité, mais n'est point haineux, ni emporté. « Il demande que ceux qu'il aime répondent à sa richesse d'impressions, destiné qu'il est à souffrir cruellement s'il trouve le contraire. « Au surplus, sa mobilité est grande; en amour, il doit être inconstant. A quoi l'on peut riposter, avec l'érudit commentateur du travail de Mme Ungern-Sternberg, que lorsqu'un poète amoureux de l'idéal croit celui-ci menacé il se reprend, non par déloyauté, mais par cette sorte de religion qu'il a pour la pure beauté morale intérieure. Belle phrase et imposant piédestal auquel mes confrères et moi aurions tort de renoncer.

Parmi les notes qui complètent cette plaquette, je relève la suivante : « Un jour viendra, sûrement, forcément, où l'on reconnaîtra que la graphologie n'est autre chose que de la psychologie gravée sur le papier. « Hé bien ! ceci va nous permettre de mieux justifier la place consacrée à cette étude dans

Hosted by Google

une chronique qui devait être exclusivement littéraire. Il m'agrée de pouvoir rappeler avec autant d'à-propos l'idée émise par Jules Laforgue, dans une lettre que publia *l'Art moderne*. Parlant d'un roman qu'il projetait d'écrire et dont il donnait le canevas, il précisait : « Ensuite, seconde partie, une correspondance de Rome à Paris entre Aline et Jeanne. Mais voilà le clou! le clou!! Cette correspondance sera autographiée, publiée autographiée par deux mains différentes. Étude psychologique de deux écritures. Vous verrez, des trouvailles. » Ce projet n'a jamais été réalisé, à ma connaissance du moins. Ohé! messieurs les romanciers, nul d'entre vous ne ramassera-t-il l'idée et n'essaiera-t-il de nous montrer ce qu'elle peut valoir?

Le grand dramaturge Henrik Ibsen a maintes fois souhaité l'avènement d'une ère neuve où la théorie de la jouissance, sur laquelle s'appuya le paganisme, se réconcilierait avec celle de la renonciation qui forme la base du christianisme. Plus d'un esprit de ce temps a fait le même rêve et je crois ne pas me tromper en disant que ce fut aussi le rêve de M. Charles Guérin. Les poèmes que celui-ci a réunis intéressent non seulement parce qu'ils sont d'une plasticité sûre, mais parce qu'on y trouve autre chose que des mots — un drame de conscience d'une rare intensité. Voici des vers datés de 1896. Ah! s'écrie le poète, « ah! détourner enfin sa bouche de la femme », et il y a dans cette phrase une précoce et profonde amertume. Au contraire, quelque deux années plus tard, nous l'entendons s'écrier : « Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie! » — ce qui fait supposer une orientation fort différente. Tantôt il « s'enivre à mourir de son amer émoi »; il parle — et c'est là un mot grave entre tous — de « la fraîcheur de la mort »; il juge bien pauvre, bien misérable « la vie qu'on n'a pas dévouée au service de Dieu ». Et plus loin, le désir d'être simplement, d'être hardiment un homme, le fait battre des mains avec l'enthousiasme d'une foi tout à l'aurore. Il faut, enseigne-t-il alors, obéir à l'instinct. Il exalte la puissance de l'amour; la femme lui apparaît, aux vergers d'ici-bas, comme un « fruit

Hosted by Google

d'or où brûle tout l'été » et auquel aspire l'impatience de ses lèvres. A ces moments, le païen renaît en lui. Le conseil qu'il nous donne de « ne pas mêler l'esprit aux choses de la chair », le prouve à suffisance. Déjà il était sur le chemin de Damas lorsqu'il chantait la paix de ceux « pour qui la volupté n'est pas la luxure ». Car tout est là. S'il est vrai que l'âme humaine peut « renaître en clarté dans les larmes », il faut le soleil et la joie pour que son pollen féconde les parterres encore vierges de l'avenir.

M. Guérin a traversé en poète et en croyant la crise qui préoccupa, nous le disions ci-dessus, M. Albert Juhellé. Il a été l'adolescent qui effeuille dans le vent des mélancolies passionnées... Pourquoi le plaindre de la difficulté plus grande qu'il eut à s'adapter à la vie si, dans son *cœur solitaire*, va renaître le printemps où toutes les voix proclameront que cette vie est belle et qu'il est doux d'aimer? Pourquoi regretter cette crise alors qu'elle suscita un beau livre qui sans elle n'aurait pas vu le jour? Classique dans le sens large du mot, le vers de M. Guérin fait songer à un riche métal où brilleraient des paillettes échappées des creusets de Chénier, de Dierx, de Baudelaire et de Verlaine. Dirai-je aussi que telle pièce rappelle un peu certain poème d'Édouard Dubus — le poète dont le suicide et l'étrange aventure avec Suzanne Gay défrayèrent naguère la chronique? Et qu'importe! Je pardonnerais tout à M. Guérin pour des vers comme ceux-ci, que je trouve dignes du Hugo des meilleurs jours :

> Les vins de pourpre où l'on voit fleurir sous les roses
> Les jeunes seins légers des danseuses d'Hérode...

Vous avez bien lu : c'est un deuxième *Livre des Masques* que M. de Gourmont vient de faire paraître — sous les auspices du *Mercure de France*. Le premier volume, édité en 1896, analysait trente écrivains, choisis parmi les plus récents et les plus significatifs. Paul Verlaine, Villiers, Laforgue, Rimbaud, Griffin, Gustave Kahn, Paul Adam et Louys et Gide y figuraient. Du côté des nôtres : MM. Maeterlinck, Verhaeren et Eekhoud. Ces études étaient d'ailleurs

Hosted by Google

bien comprises, quoique se bornant à des indications générales sur les œuvres et les hommes. « Dans ces commentaires, nous écrivait à cette époque M. de Gourmont, c'est la *nature* de l'éloge qui est tout le jugement. » Il s'en est tenu à cette manière de voir. Cependant, le cadre primitif a été élargi — pas trop, juste ce qu'il fallait. Je trouve que maintenant cela est beaucoup mieux.

Tout de même, ce volume ne nous rajeunit pas. On peut y lire notamment des notes sur M. Paul Claudel, l'auteur de *Tête d'or*, drame étrange qui a passé injustement inaperçu et qui est le poème le plus tragique de l'homme seul, de l'effort, de la volonté, que nous connaissions. M. de Gourmont n'en juge peut-être pas tout à fait ainsi. Mais il fait habilement ressortir le souffle shakespearien de ces scènes; il souligne que « pleine d'images, cette tragédie est aussi pleine d'idées » et qu'à un sentiment profond de la mort s'y ajoute un sentiment profond de la vie... Les bonnes paroles! Il y a sept ans, dans la revue namuroise *les Jeunes* — morte comme bien d'autres et qui avait pour gérant responsable... un maître d'armes! — je me plaisais, moi aussi, à chanter les louanges de M. Claudel. Je me félicite de me rencontrer sur ce terrain avec M. de Gourmont, dont on sait le goût sûr et le tact parfait. Ce qu'il dit de notre compatriote Max Elskamp ne concorde pas moins avec ce que je précisais, vers 1894, dans un article que l'auteur du *Livre des Masques* doit certes n'avoir pas lu. Que voilà donc, me direz-vous, un bizarre mode d'analyse! N'a-t-il du moins le mérite de la sincérité, s'il est exact qu'on aime toujours à retrouver chez autrui ses propres opinions? Et j'ai souvent défendu, comme M. de Gourmont le défend, qu'il n'y a plus de modèles, qu'un écrivain crée son esthétique en créant son art et qu'une œuvre n'existe que par l'émotion qu'elle nous donne.

Feuilletons ce livre. Voici Francis Jammes, « un poète bucolique d'une sincérité presque déconcertante »; Paul Fort, dont « le talent est une manière de sentir autant qu'une manière de dire »; Hugues Rebell, qui, dans les *Chants de la pluie et du soleil*, nous a ouvert « une mine où l'on puiserait longtemps

Hosted by Google

sans l'appauvrir » ; Jean Lorrain, qui « aime le fantastique, le mystérieux, l'occulte et aussi le terrible » ; Barrès, qui « a certainement dégrossi bien des intelligences » ; Alfred Vallette, l'infatigable directeur du *Mercure*, dont « l'unique roman est un de ceux qui furent écrits avec un sentiment profond de l'inutilité de tout » ; René Ghil, qui eût pu être le poète des joies de l'avenir — et quel magistral poète! — « s'il n'avait pas faussé comme à plaisir son talent et son instrument » ; Ephraïm Mikhaël, « doux et fier, plein d'un ennui triste » ; Albert Aurier, dont « les critiques d'art fourniront pour longtemps encore une méthode et des principes ». J'en passe et non des moindres.

Vraiment, ces pages sont d'une belle clairvoyance, d'une clarté parfaite et d'une distinction adorablement simple. Lisez ce livre et aussi le précédent; je n'en sache pas de plus utiles à connaître pour tous ceux qui entendent ne pas rester en dehors du mouvement littéraire. Je vous accorde que ces portraits sont d'aventure un peu flattés. Celui qui les a tracés s'en est parfaitement rendu compte, puisqu'au seuil même du tome deuxième il rappelle ce que pensait Gœthe : « Quand on ne parle pas des choses avec une partialité pleine d'amour, ce qu'on dit ne vaut pas la peine d'être rapporté. »

ALBERT ARNAY.

Accusés de réception. — MARCELLE TYNAIRE, *La Rançon* (Paris, Mercure); FRÉDÉRIC SAISSET, *Les Soirs d'Ombre et d'Or* (id.); JOSEPH TEXTE, *Études de littérature européenne* (Paris, Colin); F. DE CROISSET, *Les Nuits de Quinze ans* (Paris, Ollendorff); A. VAN BEVER, *Contes de Poupées* (Paris, Association); J. HENNEBICQ, *De la Vie intérieure* (Paris, Chamuel).

Hosted by Google

LE MOIS POLITIQUE

Par ces jours de chaleurs sénégaliennes, qui ont dû donner aux excursionnistes de l'*Albertville* la nostalgique sensation d'une mère patrie aussi cruellement équatorienne que sa colonie *in partibus*, il est presque indécent de parler politique.

En fait, la politique a chômé; ou plutôt elle aurait chômé sans un incident de canton, j'allais dire de village, qui a fourni de la copie à quelques journalistes et qui eût mérité mieux que les malédictions ou les bravos ironiques dont on l'a salué.

A Seneffe, où le 12 juin 1898 les socialistes avaient été élus, grâce à d'abominables marchandages de voix, consentis par certains catholiques, le 14 août suivant, ils triomphèrent de nouveau, grâce à d'aussi tristes marchandages, consentis par certains libéraux.

Voilà un succès qui n'est glorieux pour personne et un échec où tout est perdu, y compris l'honneur politique. Car si l'on envisage ce qui s'est passé à Seneffe au point de vue des idées que nous aimons, il n'y a là que matière à déplorations, sinon à dégoût. Mais est-ce toute la question? Et n'y a-t-il pas à la regrettable attitude de ces libéraux que j'ai vu de près il y a quelques mois, et qui me parurent aussi fermes de convictions que leurs pareils des autres provinces, n'y a-t-il pas un soupçon d'excuse? C'est ce que je voudrais examiner ici.

Le canton de Seneffe est mi-partie agricole, mi-partie industriel. Mais la population industrielle domine, même dans la région agricole. A Bellecourt, par exemple, au milieu des pâturages et des semis et des blés dorés, vivent, en majorité, des mineurs de Bascoup. Je suis allé, par un dimanche pluvieux, faire là-bas une conférence politique. L'auditoire était composé de ces rudes ouvriers de la bure, dont les bourgerons coudoyaient les blouses de quelques valets de ferme, tandis que leur blême visage, où le labeur souterrain a mis une

Hosted by Google

flétrissure douloureuse, les rendait parfaitement reconnaissables.

A Manage et dans les communes voisines, d'autres industries occupent un grand nombre d'ouvriers verriers ou métallurgistes; mais il règne chez ces derniers un esprit sensiblement différent de celui de leurs frères de la mine. Plus cultivés, plus ouverts à des idées de progrès rationnel, ils constituent, au moins partiellement, d'excellentes recrues pour l'avenir libéral. Celui-ci, au contraire, ne compte guère que des adversaires dans les houillères et parmi les représentants du petit commerce, dont les convictions, si j'ose employer ce mot, concordent avec celles de leur clientèle ordinaire.

Restent les patrons. Ils sont ce que sont la plupart des industriels belges, c'est-à-dire libéraux de sentiment plutôt que d'idées bien nettes, bien arrêtées. Il y a, dans tout ce pays, une tradition encore vivante qui veut que les chefs d'établissements et leurs principaux employés soient anticléricaux par essence et anticollectivistes par un très légitime sentiment d'intérêt. En se défendant contre les théories marxistes, ils défendent leur peau et leur bourse. En se refusant à une enrégimentation cléricale, ils obéissent à un instinct, à une convenance d'habitude, aussi stricte, mais pas plus que celle qui leur fait porter un habit bourgeois et un chapeau au lieu d'une casquette. Les théories politiques préoccupent très peu ces vaillants, qui font la journée de 12 et même de 15 heures et dont beaucoup sont fils de leur labeur.

De tradition aussi, ces industriels sont les chefs politiques de leur commune; tout au plus, dans les plus populeuses, partagent-ils ce privilège avec le notaire et l'un ou l'autre notable; à Charleroi, il faut y joindre quelques avocats, d'ailleurs intéressés pour la plupart dans l'une ou l'autre industrie ou comptant dans leur clientèle au moins un charbonnage ou une société anonyme; tout ce monde, très intelligent, très actif, très laborieux, tient ensemble, forme bloc contre le socialisme, tandis qu'il tend à se scinder, à s'émietter dans la lutte contre le gouvernement et le parti clérical.

Le gouvernement, tout d'abord, c'est le maître, c'est le grand dispensateur des faveurs, des commandes; c'est lui qui

Hosted by Google

règle les tarifs, qui peut, comme en se jouant, rendre la vie impossible à tel industriel (à la merci du monde officiel, petit et grand, surtout depuis le vote des dernières lois sociales, la création des inspecteurs du travail, etc., etc.). Ces messieurs l'ont si bien compris qu'ils entretiennent à grands frais, à Bruxelles, un bureau d'information qui les tient au courant des projets de M. Nyssens, instruit ces projets, les déchiquète par article et par paragraphe; formule des contre-projets, rédige des cahiers de doléances, s'agite, intrigue, saisit la presse et l'opinion de toute tentative nouvelle d'absorption du domaine privé par le domaine public.

Tout cela est de bonne guerre, et, disons plus, de guerre nécessaire et urgente. Car on peut être — et je le suis — de ceux qui appellent de leurs vœux une législation sociale complète et efficace, sans pour cela applaudir à la réglementation de plus en plus vexatoire que le gouvernement croit opposer aux entreprises révolutionnaires des socialistes comme une digue suprême, alors que très souvent cette digue ne sert que de buttoir aux hommes d'industrie, dont l'activité est arrêtée net, comme une machine épuisée, tandis que les socialistes, juchés sur le haut de ce buttoir, font la nique et à l'État et à l'industriel.

Donc, on craint avant tout le gouvernement, parce qu'il a la toute-puissance, et qu'il faut vivre avant de politiquer. Premier et grave motif de ne pas se montrer plutôt Turc que papiste. Mais il est un autre motif. C'est que les industriels, dans la maison desquelles la lutte des classes a jeté le désordre, la suspicion et les pires haines, traitent quotidiennement avec des collègues ou des clients catholiques, appartenant à leur milieu, ayant les mêmes intérêts (et M. Nyssens sait ce que beaucoup de ses coreligionnaires pensent de ses innovations) et partageant leurs répugnances individualistes en matière de législation sociale.

Allez donc déjeuner le mercredi dans un de nos grands restaurants du centre de Bruxelles; il vous sera donné d'observer là tout un monde qui ne se rassemble jamais ailleurs; monde très animé, très en dehors, parlant haut et net. Les

Hosted by Google

traits sont fermes, quelquefois rudes, ceux du *self-made* mal dégrossi; mais l'œil est clair, mobile, profond; pas d'élégance dans le geste ni dans l'allure générale, mais une mise soignée, des vêtements sombres et cette aisance que donnent l'autorité, la possession de soi-même. Ce monde mange fort et boit sec, mais très vite et en parlant de ses affaires, en les traitant parfois; entre deux lampées, on tire un carnet, on inscrit une commande; entre deux bouchées, on insinue un prix courant, on démolit le voisin ou le concurrent d'une autre région. C'est tout un coin de vie nouvelle qu'on entrevoit vers midi dans ces restaurants et qu'on retrouve sur les deux heures au Grand-Hôtel, où beaucoup de ces messieurs prennent le café.

Eh bien, je crois que ce très sommaire croquis d'un monde, qui est plus proche de celui des placers californiens et de la cohue du Klondyke que des salons du noble faubourg, est plus utile pour l'intelligence de l'élection de Seneffe que toutes les ratiocinations de nos confrères des quotidiens de toute opinion.

Ce qui a déterminé l'accord clérico-libéral à Seneffe, si accord il y a eu, — car la détermination des catholiques peut avoir été spontanée et inconditionnelle, — c'est avant tout l'horreur du collectivisme et la rage dans laquelle ses ridicules applications administratives à la commune ont jeté les moins fougueux des patrons libéraux. Il suffit d'avoir eu pour mayeur un Mansart ou un Roger pendant quinze jours pour être à jamais dégoûté de la politique du drapeau rouge et pour être poussé à toutes les extrémités, pourvu que ce ne soit pas celle-là.

Résulte-t-il de ces constatations que les libéraux de Seneffe ont sagement agi? Non certes. L'exaspération est mauvaise conseillère et la politique est de ces affaires qui doivent toujours être traitées avec un parfait sang-froid. Mais, comme disait le philosophe, les hommes sont les hommes... et, ajouterons-nous, les rancunes sont les rancunes.

M. WILMOTTE.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Il nous a manqué, le mois dernier, la place nécessaire pour parler des livres nouveaux. Pourtant un événement primait tout le reste, événement littéraire et quasi académique, la quinquennalisation d'Albert Giraud. Le jury gouvernemental a accordé à l'auteur de *Hors du siècle* le prix de 5,000 francs que MM. Camille Lemonnier et Georges Eekhoud avaient reçu respectivement en 1888 et en 1893. Ainsi était-il logique que fût clos le cycle de « formistes » admis aux honneurs de l'immortalité officielle chez nous, de même qu'une logique non moins certaine demande que les prix futurs aillent à M. Émile Verhaeren, à M. Maeterlinck, s'il y consent, et peut-être à un troisième poète de l'école nouvelle, qualifiée tour à tour de « décadente », de « symboliste » et, mieux sans doute, d' « idéaliste ». Les vaches grasses de l'Égypte ancienne broutaient par sept dans le champ infini des rêves mythiques de la race juive ; nos vaches grasses gouvernementales atteindront-elles ce chiffre fatidique ? Si l'on fait le compte des vaches maigres qui les ont précédées, elles devraient plutôt aller jusqu'à dix, puisque notre émancipation littéraire n'a été sacrée que depuis dix ans.

Quoi qu'il en soit, le succès de M. Giraud n'a pas eu l'heur de plaire à tous ses anciens amis. On connaît l'esprit des sacristies littéraires ; chacun des officiants n'en a, en général, que pour soi et ses écrits ; le microcosme s'y confond avec le macrocosme. Et notre époque est de toutes celle où l'individualisme des intellectuels a donné, du plus bel entrain, le plus net démenti aux promesses de fraternité collectiviste.

Dans le *Mercure de France* du mois d'août, M. Eekhoud a écrit un bien curieux article sur son ancien collaborateur de *la Jeune Belgique*. On ne peut l'accuser d'y outrepasser les limites de l'adulation. C'est tout au plus si M. Giraud y est encore déclaré digne de cette récompense bien sonnante. Encore son prédécesseur en prix quinquennal croit-il devoir déclarer que, depuis 1892, M. Giraud n'a rien publié et qu'il a décroché la timbale simplement « parce qu'il s'est posé en adversaire inconciliable du généreux poète, de l'homme de génie qui se trouvait mal à l'aise dans les cartons prosodiques consacrés (?) et qui dérangeait les profanes dans leurs admirations de commande ». Ce poète, c'est Émile Verhaeren. M. Eekhoud rappelle à ce propos l'exclusion toute politique, d'ailleurs, dont M. Wilmotte a été frappé par le gouvernement dans la composition du jury qui a décerné le prix quinquennal. Il aurait pu ajouter, au risque de déranger sa petite démonstration, que M. Wilmotte avait voté, en 1893, pour Émile Verhaeren et qu'il s'était simplement rallié à l'avis des collègues qui

Hosted by Google

lui préférèrent l'auteur des *Kermesses*. Au surplus, l'ex-rapporteur, d'ailleurs proposé cette fois-ci par l'Académie, n'a pas trop à se plaindre du souvenir que lui garde M. Eekhoud. A titre de revanche, n'est-ce pas?

Parmi les livres, signalons à Paris un nouveau roman de M. Bourget, *La Duchesse bleue* (chez Lemerre), et de M. Pierre Louys, sacré grand homme par le succès d'*Aphrodite*, un roman vaguement espagnol, *La Femme et le Pantin* (collection du *Mercure de France*); nous avons aussi reçu un livre de vers d'un jeune, dont le nom est d'un symbolisme très encourageant, Georges Pioch. Ce livre est intitulé *Le jour qu'on aime*, et parmi les vers il en est de charmants, gais, ensoleillés, fluides, comme un rivelet printanier, d'autres à la mélancolie bien cadencée et très sincère. Nous n'insisterons pas — provisoirement — sur les nouveautés saisonnières que nous devaient et que nous donnent François Coppée, Daniel Lesueur et quelques écrivains de cette marque.

En Belgique, chez notre éditeur, un très agréable récit, très joliment illustré et qui constitue une bonne lecture de vacances, *Le Caire et la justice internationale en Égypte*, par M. E. Minnaert. On a lu ce que notre collaborateur, M. Arnay, dit plus haut de l'ouvrage.

La Société belge de librairie a édité, dans une collection des « Romans du moyen âge », une version nouvelle d'*Aucassin et Nicolette*, et du *Jeu de Robin et de Marion*, par M. Arthur Bovy. Il fallait à cet érudit une grande intrépidité pour reprendre des tâches accomplies déjà, en France, par G. Paris et Bida et par M. Langlois. M. Bovy s'en est tiré avec adresse; au surplus, ce n'est pas son coup d'essai, et l'Académie d'archéologie a publié, il y a quelques mois, un copieux mémoire de sa façon sur Adenet de Brabant.

Une thèse de l'Université de Bruxelles attire l'attention; la chronique sociale en reparlera sans doute; c'est *Un Prolétariat méconnu*, de M. Soloweitschik, et l'on devine que ce prolétariat est celui des juifs, qu'on se plaît à ignorer, le plus souvent, au profit des chrétiens miséreux et en haine absurde du capitalisme juif. L'auteur est allé étudier sur place, en Angleterre et en Hollande, les juifs massés dans de pires ghettos que ceux du passé et occupés à la taille du diamant, à la confection des habits, des casquettes et des souliers ou à quelque autre métier obscur. Œuvre consciencieuse et instructive.

Des publications récentes de l'Académie, détachons, pour le signaler, un gros mémoire in-8° du père Cappart sur *La Propriété individuelle et le collectivisme*.

Entre dix brochures, citons de M. A. Lang, *Le péril clérical* (Paris, Fischbacher), réplique très vaillante à M. Brunetière. Chez le même éditeur, Emmanuel Portal, *Les origines de la vie et la paléontologie*, et le *Compte rendu du congrès des instituteurs de Bruxelles* (Paturages, imprimerie du *Journal des instituteurs*).

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI

Pages.

Gustave Abel. Les défenseurs et les adversaires du droit de propriété. (*Fin.*) 5
Ch. Sarolea. Le testament philosophique de M. Zola. A propos de *Paris*. 19
Jules Vieujant. De la cause profonde du malaise social actuel. . . 35
A. Sventochovsky. Du journal d'une jolie femme 48
G. Jorissenne. Richard Strauss 55
Maurice Ansiaux. La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e^ siècle 73
Albert Arnay. Quelques livres 82
Maurice Sulzberger. Chronique artistique 98
M. Wilmotte. Le mois politique 111

LIVRAISON DU 15 JUIN

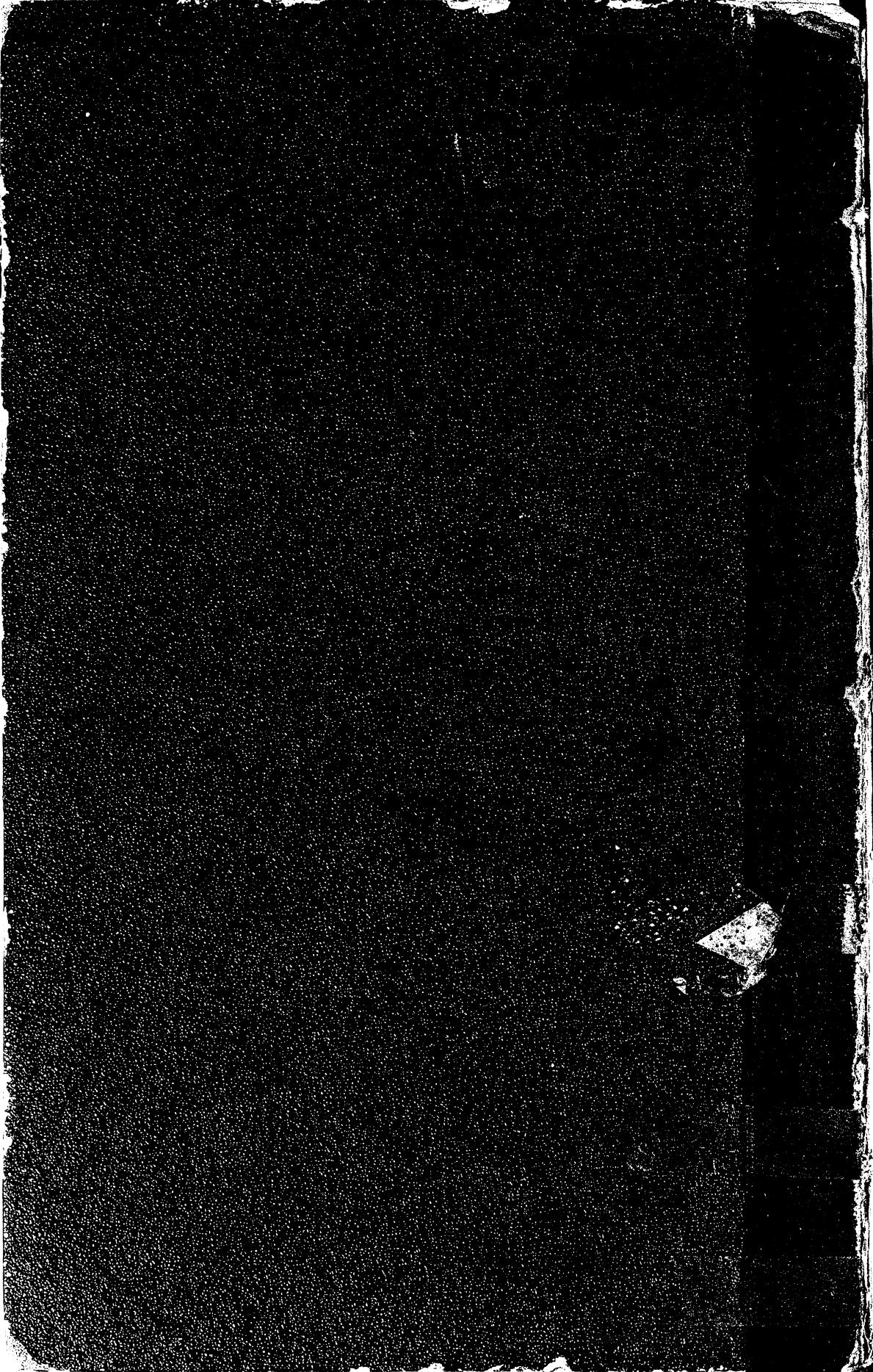
Goblet d'Alviella. Les ballottages et la morale de nos dernières élections 115
Sophie Elkan. Giovanni il forestiere (conte sicilien) 139
L. Abry. Nos monuments historiques et nos sites 160
G. Jorissenne. Richard Strauss (*Suite*). 173
Alfred Duchesne. La tradition du moyen âge dans Molière 183
E. Minnaert. Les tribunaux égyptiens 204
M. Wilmotte. Le mois politique 212
Petite chronique 216

LIVRAISON DU 15 JUILLET

Ch. Sarolea. La philosophie de Nietzsche. 223
Léon Paschal. Veillée 241
Albert Du Bois. Autour d'un grand ministre : M. de Cobenzl (d'après des manuscrits inédits). 261
Gabriel de Sart. Félicie Couture 273
Paul André. La psychologie du militaire. 281
G. Jorissenne. Richard Strauss. (*Fin.*) 301
M. Wilmotte. Le mois politique 320
NÉCROLOGIE : Émile Banning 325

LIVRAISON DU 15 AOUT

Maurice Heins. L'État instituteur primaire 331
Franz Foulon. Le testament de M. Moris 354
Général **Feer.** Souvenirs d'un milicien 364
Ch. Rahlenbeck. L'empire sous les Luxembourgeois (L'empereur Charles IV). 384
Albert Arnay. Livres nouveaux. 406
M. Wilmotte. Le mois politique 424
Petite chronique 428

Hosted by Google

Hosted by Google